JANVIER - MARS 2027

LITTÉRATURE
POÉSIE
ESSAIS

Littérature francophone

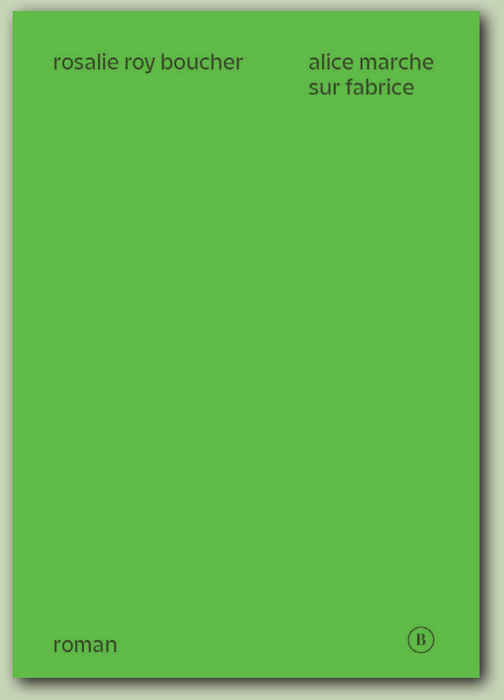
Bouclard Éditions
7 rue de la Gagnerie
44830 Bouaye
contact@bouclard-editions.fr
www.bouclard-editions.fr

Réédition poche

Alice marche sur Fabrice
de Rosalie Roy-Boucher

Elle est québécoise et elle s'appelle Alice, elle a 26 ans. Elle est à terre après après que son chum l'a quittée. Fucking Fabrice Picard de marde. Alors elle plaque tout, traverse l'Atlantique pour aller marcher vers Saint-Jacques-de-Compostelle. Sans vraiment savoir pourquoi elle vient s'user les semelles sur ce chemin béni. Elle prie pour que celle qui lui a volé son amoureux souffre. Elle marche et marche encore, histoire de remplacer le mal de vivre par le mal de corps. Ultreïa Alice !

L'autrice
Rosalie Roy-Boucher est née à Rouyn-Noranda, en Abitibi-Témiscamingue. Elle vit maintenant à Montréal, où elle travaille dans le domaine de l'édition. Elle a publié des nouvelles chez Québec Amérique et aux éditions du Quartz, des articles de magazines et des histoires pour enfants. *Alice marche sur Fabrice* est son premier roman.



Spécifications
Parution : janvier 2027
Roman
128 pages
165x110 mm
9,50 €
Tirage : 2000 ex
ISBN : 978-2-493311-17-7
Collection Poche

Diffusion/distribution :
Serendip/Paon

« La vérité, c'est que je le suis, pauvre, comme Job pis sa gang de BS. Cassée comme un fucking clou. J'ai laissé mon boulot d'écrivaine de petites annonces pour partir à l'aventure. Pour m'échapper, pour m'extirper. J'ai vendu mes meubles, entreposé mes boîtes, donné ma démission, acheté une paire de pantalons de randonnée hors de prix qui sèchent en un rien de temps même sous l'orage et sacré mon camp. »

Bouclard Éditions
7 rue de la Gagnerie
44830 Bouaye
contact@bouclard-editions.fr
www.bouclard-editions.fr

Alice marche sur Fabrice

Quelques recensions presse & libraires

L'Humanité

« Rosalie Roy-Boucher s'attache à ce que la marche fait au corps et à l'esprit, comment cheminent ensemble leurs peines. Elle le fait avec justesse, ménageant échos, reprises, passages d'un plan à l'autre, avec une maîtrise impressionnante, et surtout avec une énergie verbale qui emporte tout. »

Le Devoir

« Pour emprunter au vocabulaire d'Offenbach, le ton de ce roman de Rosalie Roy-Boucher est celui d'un rock de velours, hurlé entre tendresse et sarcasme, par une jeune femme refusant de baisser les bras. »

Librairie La Régulière — Paris

« Alice, la vingtaine, a rompu avec son crisse de chum qui la trompait. Elle vient alors en Europe pour réaliser seule le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle. Partagez avec elle cette aventure, ses rencontres, ses réflexions. Un roman qui vous fera avoir ben d'la fun ! »

Librairie L'Angle rouge — Douarnenez

« Dégommer au lance-flammes sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle mesquineries et travers. Ceux qui le méritent. Et ceux qui un peu moins. Se laisser voir. Fondre. Larmes en flaque. Hurler la vie. Dans une même journée la légèreté du cœur et l'estomac cimenté. Marcher plus loin. En revenir. Plus grande. Plus ample. »

Librairie Tulitu — Bruxelles

« Alice s'est fait larguer et pour oublier son amant elle décide de se lancer sur les chemins de Compostelle. Une résilience québécoise ! »

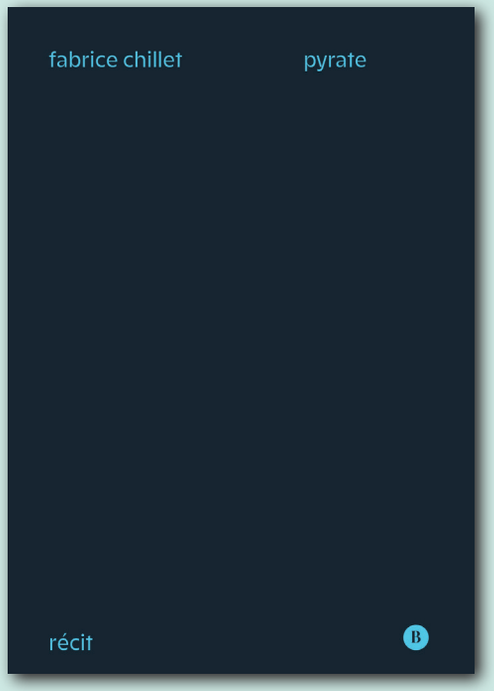
Librairie Gutenberg — Strasbourg

« En lieu et place des réflexions contemplatives, des considérations sur les marques de pansement. Un court roman à la langue gouleyante (généreuse en dialecte québécois), réjouissante, vivante, qui dépoussière la littérature des marcheurs. »

Bouclard Éditions
7 rue de la Gagnerie
44830 Bouaye
contact@bouclard-editions.fr
www.bouclard-editions.fr

Réédition poche

Pyrate
de Fabrice Chillet



Pendant trente ans, Pyrate parcourt donc la mer dans tous ses états. Paisible, agitée, monstrueuse, inhumaine. Il endosse tous les costumes. La combi du régatier, la veste de quart du skipper, le ciré du patron-pêcheur, le pagne et la kalach du pirate dans le Golfe d'Aden. Une vie d'aventures vécues depuis la rade de Brest jusqu'à l'océan Indien. À lui seul, Pyrate convoque toutes les figures des héros mythiques de la mer, Nemo, Ulysse, Avery, Kurtz, Gilliat, Chien noir. Face à lui, un écrivain fasciné qui rencontre son personnage de fiction idéal. Une longue route d'écume, de rafales et de fureur.

L'auteur
Après quelques études universitaires et une thèse lâchement abandonnée sur le sens du Graal dans la vulgate arthurienne, **Fabrice Chillet** a passé le reste de son temps à hésiter. Tantôt professeur de français, par vocation. Tantôt journaliste, par ambition. Parfois encore rédacteur-fantôme, par nécessité. Et enfin auteur, à dessein. Derniers livres parus : *Un rôle à tenir* (2025) aux éditions Finitude ; *N'ajouter rien* (2023) et *Un Graal* (2026) chez Bouclard Éditions.

Spécifications
Parution : janvier 2027
Récit
128 pages
165x110 mm
9,5 €
Tirage : 1500 ex
ISBN : 978-2-493311-16-0
Collection Poche

Diffusion/distribution :
Serendip/Paon

« Car l'utopie survit. Pyrate reste droit en toute occasion. Vigie intangible. Perchée à 1m80, au sommet de cette anatomie sèche et nerveuse. Assemblage embrouillé, marqueterie unique, comme le tronçon de mât de Class J, au fond du secrétaire. Fracturés, entaillés, meurtris, les os et les muscles tiennent le vent, la vague. »

Bouclard Éditions
7 rue de la Gagnerie
44830 Bouaye
contact@bouclard-editions.fr
www.bouclard-editions.fr

Pyrate

Quelques recensions presse & libraires

Initiales Magazine

« Fabrice Chillet retrace le parcours de ce vagabond qui n'aura de cesse de vivre et naviguer sur les mers du monde entier. Une force tranquille, un homme droit, infatigable et toujours sur le pont... Cette ode vibrante et maritime est une leçon d'humilité, un hommage aux puissances de la nature. »

Le Figaro Magazine

« Ce beau livre possède les vertus d'une ration de survie par gros temps. »

Mauvais Genres — France Culture

« Un vrai tourbillon littéraire. Un abandon, on est pris corps et âme dans ce récit. »

Librairie Pax — Liège

« Pyrate serait-il le dernier flibustiers contemporains ? Tout est vrai dans ce récit d'aventures. Une vie à couper le souffle. »

Librairie Les Folies d'encre — Montreuil

« Avis de vent fort sur la littérature. Pyrate débarque et avec lui les paquets de mer.
Tout à la fois roman d'aventure, hommage aux travailleurs de la mer, récit d'une vie passionnée, Pyrate nous emporte littéralement et littéralement parlant. »

Librairie Durance — Nantes

« Il y a trois sortes d'hommes : les vivants, les morts, et ceux qui vont sur la mer. Et il y a ce livre qui en raconte un... Qui les raconte tous. Superbe. »

Librairie Lise & moi — Vertou

« Fabrice Chillet nous embarque encore et toujours au cœur d'une aventure littéraire folle, plein d'humour et de rebondissements. Coup de cœur. »

Bouclard Éditions
7 rue de la Gagnerie
44830 Bouaye
contact@bouclard-editions.fr
www.bouclard-editions.fr

Réédition poche

Les Jardiniers du bitume
de Roger Riffard

Au départ, il y a un ouvrier de la CNTA (Compagnie Nationale des Transports Accélérés) prénommé Alexis. Et puis la vie dans un immeuble de banlieue parisienne : celle des petites gens. Le père Carolus au rez-de-chaussée, le fils du voisin Durand qui a chopé la coqueluche, le café du coin pour le jaja et le sandwich au hareng servis par l'Ugénie, la patronne. Mais cette vie bigarrée ne suffit pas à Alexis, qui ressent très vite une irrépressible envie de fuir sa condition pour aller voir si l'herbe est plus verte ailleurs...

L'auteur
Raconter **Roger Riffard** (1924-1981) c'est comme zieuter les trains de marchandises depuis le quai de la gare. Tour à tour cheminot, puis romancier, puis chansonnier dans les cabarets Rive Gauche (aux côtés de Boby Lapointe ou d'Anne Sylvestre) et enfin acteur de cinéma façon « troisième couteau » (chez Claude Zidi ou Bertrand Blier), un Riffard peut en cacher un autre.



Spécifications
Parution : janvier 2027
Roman
128 pages
165x110 mm
9,5 €
Tirage : 1500 ex
ISBN : 978-2-493311-18-4
Collection Poche

Diffusion/distribution :
Serendip/Paon

« Mais on vivrait la vraie vie, et tout de suite, tu comprends ? Avant qu'on soit usé. On serait les patrons. Plus de métro, plus de retard, plus de chef, rien que la liberté, sacré bon Dieu de bon Dieu. Une supposition... J'te dis ! Durand, occupe-toi des radis. Et tu me réponds : mon œil ! j'm'occupe des tomates. Et tu t'occupes des tomates. Tu t'occupes de ce que tu veux, moi de ce que j'veux. Tu me dis : mon œil ! et tu t'en vas dans les tomates. C'est la liberté. »

Bouclard Éditions
7 rue de la Gagnerie
44830 Bouaye
contact@bouclard-editions.fr
www.bouclard-editions.fr

Les Jardiniers du bitume
Quelques recensions presse & libraires

Le Matricule des Anges
« Pour le ton et le propos, c'est en aimable faubourien qu'écrit Riffard en jonglant un peu avec l'argot et les figures typiques — assez réussies il faut dire. Au dessein universel, Riffard préféra l'anecdote et la scène de genre, produisant un livre noir comme des surgeons naturalistes. »

Le Monde Libertaire
« Roger Riffard nous dépeint des rues sales et humides, des gens qu'un ex aurait qualifié de « sans dents » et qui savent que, pour eux, pour compter vivre un jour faut d'abord se tuer au boulot. Un livre sombre plein de tendresse et de poésie. À lire jusqu'à la phrase ultime pour espérer un peu de lumière. »

Librairie Fracas — Lorient
« On découvre avec Les jardiniers du bitume une langue extrêmement colorée, une gouaille riche et pleine de verve au service de la peinture de la vie d'un petit immeuble parisien des années 1950. Roger Riffard fut un météore de la littérature française. Mais quel éclat nous laisse-t-il sur son passage ! »

Librairie Les Saisons — La Rochelle
« Riffard pourrait devenir aussi culte qu'Audiard. »

Librairie Papyrus — Namur
« Écrit en 1954 par un romancier cheminot, c'est un texte savoureux à la langue chantante et pleine de gouaille, typique des années 50 – une excellente redécouverte ! »

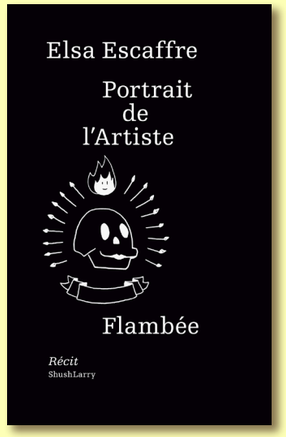
Librairie Durance — Nantes
« Tous les damnés du progrès ont soif de vie et de justice, d'amour et de bons copains... Des comme ça, c'est oui tous les jours ! Alors... Merde ! Lisez Roger Riffard ! »

rayon **littérature**

genre **roman**

parution **12 janvier 2027**

Portrait



ELSA ESCAFFRE

Portrait de l'Artiste Flambée

Ou les Infructueuses Forfaitures d'une Travailleuse qui Brûlait d'Enflammer le Monde de l'Art.

Dans cette farce carnavalesque, une artiste en échec, sous l'impulsion de son double, de son feu intérieur, Frêle-Flamme, envisage une reconversion professionnelle en tueuse à gages. Leur parcours chaotique met en scène une épopée créatrice à l'issue chaotique. Sur le registre de la quête, leurs aventures rocambolesques se jouent des stéréotypes du milieu de l'art et de la figure de l'artiste. Portrait burlesque, tragi-comique d'une apprentie travailleuse de l'art, ce texte taquin et poétique témoigne d'une lutte éperdue et enflammée dans un monde absurde. Ce texte donne lieu à une lecture-performance sous forme de karaoké littéraire, intitulée *Boom !*.

« Elle n'est pas si vieille pour une Jeune Artiste, si? Est-ce qu'on compte différemment pour cette espèce-là, un peu comme pour les chiens? Oui, voilà, vu comme ça, elle serait simplement dans la fleur de l'âge. Ni bleue, ni blette. »



© Charles Wronecki

Autrice, plasticienne et médiatrice installée à Lyon, **Elsa Escaffre** pratique et développe une écriture fragmentaire, dans et hors du livre. Ses textes se déploient dans l'espace, pouvant prendre la forme de performances, installations et objets. Dans ses créations, l'absurde contemporain côtoie le sensible, la drôlerie et la mort. Depuis plusieurs années, sa recherche s'articule autour des gestes de deuil et cherche à proposer de nouveaux imaginaires funéraires. Son premier roman, *Sans chichi*, est paru aux éditions Christian Bourgois en 2022.

collection ShushLarry
format 11 x 17,5 cm, 100 pages, broché
isbn 978-2-88964-113-0
prix CHF 16.50 / € 13

mots-clés roman noir, burlesque, quête, luttin
références connexes Miguel de Cervantes, *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, éd. Points, 2021, Julien Campredon, *Brûlons tous ces punks pour l'amour des elfes*, éd. Monsieur Toussaint Louverture, 2011.

Elsa Escaffre | Portrait de l’Artiste Flambée **Extraits**

mise en page non définitive

1. Où l’Artiste se présente

D’emblée, avouons tout : l'Artiste ne ressemble pas à une Artiste.
Pas telle qu’on peut se l’imaginer, se la représenter.
L'Artiste n’est pas, vestimentairement parlant, remarquable. Ne présente pas d’excentricité capillaire — crâne rasé, chevelure à la teinte verte ou cyan, mèches platines flamboyantes ou choucroute crêpée violine. L'Artiste ne dispose pas non plus d’ornement épidermique — tatouages, piercings ou diam’s dentaires—.

Elle n’affiche aucune singularité visible à l'œil nu.

— *Bouhhh-hou-hou, la nulle*

En somme, l'Artiste n’a pas vraiment de panache.

Elle est commune.
Drastiquement banale.
Sans sel ni poivre, même si la mélanine qui occupe ses cheveux depuis une bonne trentaine d’années a tendance à se faire gentiment la malle. Si, si. Là, sur le devant du front, une mèche plus claire, de plus en plus claire, bientôt blanche comme une toile de Malevitch.

Si son enveloppe extérieure ne paye franchement pas de mine, relève plutôt du *Less is more* rigoriste que de l'exubérance surréaliste, l'intérieur de l'Artiste, lui, est chargé.

Rococo presque.

Quand nous disons l'*intérieur*, nous évoquons bien entendu son *être intérieur*. Le revers de sa peau, là où logent les tissus mous, cartilages, os et organes de toutes sortes. Pour aller droit au but, intéressons-nous à sa matrice-motrice, à son bulbe, à ses lobes temporaux, à son hippocampe : sa tête.

Ainsi, donc, le cerveau de l’Artiste est perclus d’Images avec un grand I,
de Représentations avec un grand R,
de Concepts avec un grand Con.
Ils s’entassent, elle les cumule. Comme des points sur une carte de fidélité. Comme des sacs en plastique repus, des bouteilles à contenu douteux, des crasses diverses jonchant le sol et recouvrant les murs de la baraque d’un type atteint du syndrome de Diogène.

La pauvre.

Pourtant, à la différence de ces accumulateur·euse·s compulsifs, elle n’est pas si marginale, pas suivie par des pros de la réinsertion sociale.

Elle est relativement saine d’esprit.

Et comme sa pathologie reste invisible, même à grands coups d’imagerie cérébrale — c’est bien connu, les Concepts ou les Idées ne clignotent pas comme des bandeaux LED de *Gourmet Wok Grill* de zones périphériques quand rien ne les sollicitent — elle n’est pas considérée comme une olibriusse, une illuminée.

Oh non, de par son éducation esthétique, son goût pour l'Histoire de l'Art, la fabrication de volumes, d’installations et se targuant d’une certaine sensibilité au monde ; l'Artiste elle, est une enluminée.

C’est beaucoup plus flatteur.

Ainsi toute nimbée de dorures poétiques, l'Artiste en devient remarquable, saillante. Alors, forcément, son auréole de lumière ne passe pas inaperçue dans la file d’attente du supermarché.

— *Ha leh lou yeah*

Elsa Escaffre | Portrait de l'Artiste Flambée **Extraits**

mise en page non définitive

2. Où l'Artiste loge

Cependant, l'Artiste reste comme tout le monde.
Une fois les brumes de son halo disloquées sous les brises de l'intraitable climatisation des grands magasins, l'Artiste s'en retourne manger des épinards sans beurre dans sa chaumière.

Parce que l'Artiste habite quelque part, avant même que d'habiter poétiquement le monde.

Vous remarquerez qu'il est d'ailleurs plus courant d'habiter tout court, que d'habiter *poétiquement*. Plus courant de louer des murs pour s'y abriter que de les revêtir d'objets d'Art.

On demande rarement à des amis, en soirée, si leur T2 est *poétiquement* aménagé, s'ils sont entourés d'objets sensibles, de poèmes silencieux en forme de galets récupérés sur la plage, de brisures d'os trouvés en randonnées ou de montres dont une partie des chiffres a sauté — entre 1 et 8 — mais conservées comme des talismans chronophiles.

Dans un appartement qu'on ne connaît pas encore, on préférera regarder sagement le volume des pièces, tester le moelleux du canapé du salon, rester ébaudi et un tantinet jaloux de la belle table de cuisine en bois plein chinée en brocante de bord de route, mais on s'attardera plus rarement sur les objets camouflés sur les étagères, à l'entre-coin de la table basse ou posés dans le vide-poche de l'entrée.

Quel intérêt ?
On ne fouine pas.

— Ttt-ttt-ttt… Je vous vois… On touche avec les yeux !
— Comme au musée ?
— Oui, voilà, si tu veux, comme au musée.

On reste sur les sentiers balisés.
Comme ces grappes de touristes en goguette, on fait tranquillement le tour du propriétaire *— sur votre gauche, la porte dont l'histoire raconte qu'elle fût franchie plus d'une fois —* on suit la circulation tacitement imposée *— à droite… Oh une bergeronnette des rivières ! Magnifique ! On la reconnaît facilement à son ventre jaune, à son fuselage bien plus aérodynamique que ces rondelettes mésanges charbonnières —.*

Un peu comme dans ce grand magasin d'ameublement suédois où toute infraction au code de l'autoroute consommatrice est proscrite et où le *RACCOURCI VERS LE RAYON VAISSELLE* n'aboutit finalement qu'à une impasse imposant de refaire le tour complet pour arriver jusqu'aux caisses, un unique cactus nain ballottant au bout du bras.

L'attente devant les automates enregistreurs sera comblée par quelques sachets de gourmandises cannellisées et adroitement disposées à hauteur de poche, histoire de flatter l'achat d'impulsion qui échappe aux mains ignares. Par hasard, la nonchalante menotte fondra tel un aigle royal sur le bac « tout à 2 € » pour agripper quelques babioles finalement plutôt pratiques — bougies chauffe-plat, friandises molles et acidulées, serviettes en papier —; toutes ces choses si peu coûteuses, légères, faciles à emporter et docilement ajoutées au caddie pour trois fois rien.

Mais trois fois rien, c'est déjà beaucoup quand, à la base, on partait plutôt pour rien du tout.

L'Artiste connaît bien ce genre de problématique. L'Artiste a souvent eu recours à ces achats écervelés ainsi qu'aux bibliothèques Billy dont les étagères demeurent implacablement horizontales malgré les déménagements, le poids des ans et des monographies d'Artistes de renom ou des catalogues d'exposition ramenés de ses voyages d'étudiante aux Beaux-Arts.

Reprenons.
Allez, venez, l'Artiste vous emmène.
Dans son territoire, son habitat.
Dans son logement-atelier, ou inversement.
Dans sa turne, sa grotte, son *artist-run-safe-space.*

— Venez, entrez.
Si, si, ça se fait.
De rentrer comme ça, vous êtes invités après tout.

Et puis, si vraiment personne ne vient, à quoi ça va servir, d'artister ?

L'Artiste habite un appartement, moyen.
Moyen pour dire dans la moyenne. De la classe moyenne.
Ni trop, ni trop peu.
Ni chiche, ni bourgeois.
Une quantité de mètres carrés plutôt bien proportionnés à ses besoins, si ce n'est à ses désirs ou à ses souhaits. Mais tout de même. Salubre. Net. Au voisinage médian de salariés sans doute au salaire moyen, plus ou moins, mais rien de tonitrueusement pauvre, ni outrageusement françoispinaudien.

L'Artiste se dit qu'elle a de la chance.
Qu'elle peut.
Peut être là.

Peut artister si ça lui chante et que les quelques sacrifices à faire pour artister ne sont pas si douloureux. Ils inquiètent parfois, grignotent la confiance, confisquent l'assurance du plus tard, du demain…

L'Artiste se demande si artister est une activité utile, nécessaire, lourde de sens ou bien trop légère, pérenne ou viable, enviable même ?

Des obsessions abyssales assaillent l'Artiste, elles gigotent.

L'Artiste se demande si elle peut artister encore, encore un peu, à son âge ? Elle n'est pas vieille pour une Jeune Artiste… Si ? Est-ce qu'on compte différemment pour cette espèce-là, comme pour les chiens ? Oui, voilà. À ce compte-là, elle serait simplement dans la fleur de l'âge.

Ni bleue, ni blette.

Elle n'aurait pas brûlé sa jeunesse à des rêveries illusoires. Si ?
Et puis, même si elle n'accouche pas les femmes, ne construit pas de maison, de voies rapides ou de ponts (quoique), n'opère pas à cœur ouvert (quoique), n'élève pas de carottes, ni ne fait pousser de chèvres dans les alpages verdoyants, elle propose quand même quelque chose au monde ?

Non ?

Même si les objets qu'elle produit, que sa tête pense et que ses mains façonnent — à moins que ce ne soit l'inverse — ne sont pas sagement alignés dans les rayonnages de divers Mega-Stores Artistiques de France et de Navarre, elle ajoute, quand même, quand même, un petit quelque chose au monde ?

Qu'elle contribue ? Ajoute sa pierre à l'édifice ? Oui, mais lequel ?
Un cairn serait-il suffisant ? Un gravillon, ça compte ?
Un grain de sel aussi ?

En somme, tout un tas de questions primordiales et inconséquentes assaillent l'Artiste.

L'Artiste introspecte ardemment.

Elsa Escaffre | Portrait de l'Artiste Flambée **Extraits**

mise en page non définitive

3. Où l'Artiste tergiverse

L'Artiste est démunie.

Elle sait, elle pense, elle croit que tout ce qu'elle voudrait faire existe déjà, ailleurs.

L'Artiste se demande alors s'il est bien nécessaire, judicieux ou même *respectueux* d'ajouter des objets au monde qui en dégueule.

Parce que, si on alignait tous les objets créés de main d'Homme, combien de voyages Terre-Lune (Terre-Mars, serait sans doute plus juste) pourrait-on faire ? Le septième continent de plastique et ses kilomètres carrés de déchets, eux sont bien réels. Des enfants vivent dans des montagnes de détritus et fouissent leurs menottes, leur nez mutin dans des tas de merdes hauts comme des immeubles qu'ils n'habitent pas. Ils dorment dehors, sous la pluie, dans le froid ou par 45C° sans avoir le moindre rempart pour se protéger. Ce sont les victimes des Diogènes de tout poils qui peuplent la planète.

Pourtant + par + égale −, se souvient-elle.
Ou l'inverse.
Elle n'a pas choisi math sup' et en paye les conséquences dès lors qu'il s'agit de faire le moindre produit en croix pour calculer le coût d'une prestation artistique.

À chaque fois, l'équation semble fausse.
Le résultat un peu juste.
Trop étroit comparativement aux multi-critères à prendre en compte.
La courbe de valeur ressemblant plus à une piste de saut à ski qu'à un tremplin vers l'infini et l'au-delà.

Devant les graphiques et les tableaux Excel, devant les îles aux déchets et les tortues étouffées aux sacs plastiques, l'Artiste se demande alors s'il n'est pas *odieux* d'artister en tous sens.

De prélever de la matière, d'opérer des métamorphoses, pour, finalement, exposer les traces de son Art sur des stands de salons, des murs blancs de foires foireuses, de grêles galeries, de maigres musées ou autres salles polyvalentes.

Ou même, s'il n'est pas *plus indécent encore* de s'adonner à artister pour, finalement, n'exposer nulle part.

Parce qu'en fait, *personne* n'a jamais vraiment vu le travail de l'Artiste.

L'Artiste n'est vraiment pas la seule dans ce cas-là.

Derrière elle, et aussi devant, par centaines de milliers, les fantomatiques Artistes Anonymes sont légion. Ils se croisent dans leurs cauchemars respectifs. Tout enveloppés des soies transparentes de l'absence de reconnaissance. Agglutinés les uns aux autres, bien que farouchement individualistes, ils se saluent le plus chaleureusement possible dans le froid glacial de cet hiver éternel, nimbés de l'ignorance de leurs pairs, sur cette Terre comme trente-six pieds dessous.

— Holà, Camarade Artiste ! Toujours aux oubliettes ?
— Oui, oui, toujours. Et toi, fieux ?
— Pareil, pareil.
— Ah regarde, là-bas. Mais siiii, là, derrière les paparazzis ! C'est l'Artiste à l'oreille coupée !! Ah comment, il s'appelle déjà ?! Pff, à force d'être effacé, moi aussi je perds la mémoire.
— Vincenzo, Vince, Vincent… Je veux dire, Van Gogh ?
— Oui c'est ça ! Et toute sa petite clique derrière, les Rédemptés ! Regarde-les, les génies incompris ! Ah ça c'est sûr, eux, ils ont gagné le gros lot.

Ceux-là qui ont réchappé des Limbes parce qu'un doctorant, une universitaire, un passionné d'histoire ou quelconque gusse est tombé en amour devant ces œuvres de jeunesse, ses estampes, ses carnets… Ce découvreur à su faire remonter sa coté sur le marché et réussi à fourguer les bricoles dudit Rédempté à de prestigieux musées ou autres collectionneurs péteux.

J'imagine les transactions passées avec Chacha - Chacha, c'est Charon, le passeur d'âme qui ne crache pas sur un p'tit bakchich en passant, eh attendez, ça va quoi ! Y sont pas marrants tous les jours les barbouilleur·euse·s clamsés en croisière sur le Styx. J'aimerais vous y voir, vous, jouer les gondoliers pour des cargaisons de chialeur·euse·s moribonds, c'est pas la franche rigolade hein - à la borne de péage des en-fers.

Allez, Chacha, quoi, soit pas bégueule mon loup ! T'en feras quoi de plus toi de toutes ces œuvres ? Hein ? Tu va pas fourguer ça au cul de ta barcounette ? Hein ? Allez, tope-là. Tu me refiles tout ce fourbi et moi, je re-dore ton image avec la crème de la crème des spin doctors, community managers

mise en page non définitive

gers et directeurs artistiques qui font passer n'importe quel trou de balle en col blanc pour un capitaine de paquebot industriel, fleuron de l'économie natio-nale… Deal ?

Bon bref, en fait c'est comme ça que les collectionneur·euse·s se font des fortunes. Attention hein, dans le cas où y'a pas de descendants directs — ou indirects d'ailleurs parce que c'est fou comme dans ces cas-là, la famille s'agrandit vite, ploum, ploum, ploum, ça sort de partout comme des lapins le jour des œufs —. Ah oui, parce que si parenté il y a, de loin, de très loin même — ohé tu me vois ! là, ici ! Coucou ! —, ce sont les palanquées de pe-tits-cousins, de la tante de la mère du fils de, de l'arrière-arrière-arrière nièce Duduche qui raflent le pactole. Et les royalties sur les cartes postales, mugs, stylos et tote bags vendus à la sortie des boutiques de musées, bien sûr.

— Eh, l'Artiste, calme toi mon chou. Tu sais que tu digresses un peu trop sur les bords ? T'es pas « focus-focus » ma loute. C'est peut-être pour ça que t'as jamais vendu, hein, on ne te l'a jamais dit ? Parce que l'adage « Fake it until you make it » me semble un peu périmé vu ta situation, là. Ça passe encore quand tu es sur Terre, en École d'Art mais là, au 13ème sous-sol, c'est foutu ! Tu parles, tu brasses, tu rues mais au final, c'était quoi ta dernière pièce toi déjà ? Un marbre ? Une toile ? Un concert-performance augmenté avec ChatGPT et hologrammes responsives ?

— … (silence vexé)

— Bon, je te laisse réfléchir, ma biche, ça, au moins, t'as l'air de maîtriser. Je vais tenter de me métamorphoser en NFT. Paraît que ça paye bien en ce mo-ment.

Mais laissons-là la ribambelle de spectres d'Artistes Invisibles et leurs querelles post-mortem. Les propres négociations internes de l'Artiste sont suffisamment denses sans en rajouter.

(J'en rajoute, vous trouvez ? Mais non, voyez, petit à petit, on s'habitue, ne vous en faites pas.)

Plus sérieusement, l'Artiste se demande si la *survie*, la sienne comme celle des autres (même Non-Artistes — l'Artiste est humaniste quand même — quoique, parfois, elle en doute), ne doit pas prévaloir sur l'acte, le geste, l'œuvre dite artistique.

Si elle ne devrait pas réfréner ses ardeurs d'artistage pour se mettre à produire quelque chose d'utile et de moins encombrant. Comme planter des arbres pour oxygéner l'atmosphère ou repeindre la mer en bleu Matisse, ou Klein, selon l'humour du jour.

Elsa Escaffre | Portrait de l'Artiste Flambée **Extraits**

mise en page non définitive

4. Où l'Artiste est rappelée à elle-même par sa BFF

Ah voilà, par ces mots poétiques, on voit bien que l'Artiste se laisse reprendre au doux désir d'artister mine de rien. Elle a beau dire qu'elle n'est pas peintre, qu'elle se fout des huiles sur toile et de l'air du temps, en secret, elle pense quand même qu'il faudrait, de temps en temps, se plaire à poétiser le monde.

Cette tendance forcenée à l'artistage est sans nul doute excitée par Frêle-Flamme, la BFF de l'Artiste, sa Best Friend Forverer, qui crépite dans le fond dans sa pensée.

— *Vous avez dit Frêle-Flamme ?*

Mais oui, Frêle-Flamme. Cette entité qui habite l'Artiste, son « supplément d'âme », son « grain de fantaisie » si vous voulez.

— *On parle de moi par ici ?*

Oui, Frêle-Flamme se tortille dans la noirceur ambiante pour signaler sa présence, pour résister aux forces obscures qui, avec application, peignent à l'outrenoir[1] la succession des jours qui incombent à l'Artiste.

Elle s'échine, s'acharne à scintiller quand même. Elle tremblote. Au fond de la caverne qui en a vu passé d'autres avant elle. D'autres hominidés, d'autres sapiens, d'autres carcasses poilues avec deux bras, deux jambes, un lobe frontal développé et des pouces préhenseurs. Ces autres-là, eux aussi, en quelque sorte, on ne sait pas tout à fait, mais on le suppose, artistaient aussi.

Si, si.
On le croit.

[1] Noir-lumière, concept imaginé par Pierre Soulages pour évoquer la matérialité de la couleur noire. Bref, noir c'est noir (mais il y a quand même un espoir)..

Ils traçaient du bout de leurs doigts, de gros animaux, disparus aujourd'hui, et les contours de leurs mains négatives en les aspergeant d'ocre, de glaise, de suie, aux plafonds stalactités de grottes enfouies dans la roche.

— *C'est moi, c'est moi ça ! Ah, ah ! Je suis pas née de la dernière pluie de météorites, madame l'Artiste.*

Frêle-Flamme est une ancestrale lubie.
Frêle-Flamme léchait les parois des grottes bien avant que l'Artiste ne suce son pouce préhenseur.

Frêle-Flamme est vigoureuse.
Elle se transmet par-delà le temps, les ères, les contrées.

Il faut dire que Frêle-Flamme connaît de multiples avatars. Un peu comme le Père Noël qu'on retrouve aussi bien, quelque peu défraîchi, dans la galerie marchande d'un supermarché de Vernon qu'en majesté à la Maison Blanche aux côtés de Barack Obama et Maria Carey en robe rouge à sequin.

Mais ne nous laissons pas éblouir.

Frêle-Flamme est un feu, une étincelle mordante.
Frêle-Flamme me rappelle aussi quelqu'un, pas vous ?
Mais si, cherchez bien.

Un truc pas initialement prévu et qui a été révélé aux Hommes ?
Bon, oui, c'est vrai y a ce truc de pomme, de péché, de punition divine — Et hop, tout le monde à poil ! Oh le joli petit cul ! — Mais bon, passons voulez-vous.

Non, rien d'autre ?
Un petit effort ?
ALLEZ !

Mais si ! La Connaissance, le feu sacré volé aux dieux par Prométhée ?
Une sorte de Robin des Cieux, de coursier du savoir, de Uber old-school avec livraison à domicile d'une galette complète : chaleur-jugeotte-lumière !

Ta, ta, ta, je sais que ça fait beaucoup, et que vous pourriez tout à fait penser que j'exagère, mais admettons. Pourquoi pas. On a déjà tous cru à de plus gros mensonges, de plus énormes embobinages. Alors ?

Admettons.
Postulons.

Que Frêle-Flamme brûle son hôte, l'Artiste ; qu'elle allume les mèches de sa pensée pour chahuter sa condition de mortelle, la faire vaciller et l'inciter à l'Action artistique.

Conclusion :

Henri Raczymow

Éditions du Canoë
2027



© Anne Caminade

12 janvier



Genre : récit
Format : 12 x 18,5 cm
Pages : 256
Prix : 21 €
ISBN : 978-2-487558-27-4

Né à Paris en 1948 d'une famille juive polonaise, Henri Raczymow commence son œuvre dans la collection « Le Chemin » chez Gallimard. Il est l'auteur de plus d'une vingtaine de récits, romans, essais dont, aux Éditions du Canoë, *Ulysse ou Colomb : notes sur l'amour de la littérature* (2021) et *Une saison avec Luce* (2022). Il a publié en 2024, chez Gallimard, *Variations pour Anna*.

Mes années Rive gauche tient du roman d'apprentissage. Il nous plonge dans les années post 68 où les *boomers* ont voulu conquérir le monde après avoir renoncé à le transformer. Chez certains, le rêve de gloire fut toute leur ambition. Le narrateur est de ceux-là. Issu d'un quartier populaire à Belleville, il commence son ascension sociale, comme Julien Sorel, grâce aux femmes : Betty, la belle juive, puis Francine, la goy, originaire comme ses grands-parents de Pologne. Mais son ambition à lui est de devenir écrivain. lntroduit par son professeur de littérature dans un milieu littéraire prestigieux, où il croise Roland Barthes, Philippe Sollers, Julia Kristeva, autour d'une revue, Rive gauche, à Saint-Germain-des-Prés, il en convoite la fille, Lesley – jolie comme il se doit, et mystérieuse. Avec humour et auto-dérision, Raczymow décrit le petit monde germanopratin qui rayonne en maître et qui l'adoube.

Dans *Passé antérieur*, Raczymow revient sur la figure de son frère Alain (1951-1997) avec cette question qui toujours fut la sienne : Comment un être aussi proche de soi peut-il être si différent, si singulier, si incompréhensible ? En contrepoint, il évoque cette autre figure familière, son grand-père maternel, Simon Dawidowicz (1898-1968), chiffonnier de son état, qui, dans les années 1920, quitta sa Pologne natale pour venir poser ses pénates dans le quartier populaire de Belleville, de la rue Bisson et de la rue Dénoyez.

Attachée de presse : Sabine Norroy : snorroy@hotmail.com Téléphone : 06 35 54 05 85

Contact : colette.lambrichs@gmail.com Téléphone : 06 60 40 19 16
Relation libraires : jean-luc.remaud@wanadoo.fr Téléphone : 06 62 68 55 13
Éditions Du Canoë : 9, place Gustave Sudre 33710 Bourg-sur-Gironde
Local parisien : 23, rue Bréa 75006 Paris

Diffusion et distribution : Serendip

I

Combien de fois l'ai-je évoqué, ce quartier de mon enfance, et celui, d'ailleurs, où mes parents sont nés et ont vécu, celui encore où mes grands-parents, venus de Pologne, ont posé leurs valises, au début des années vingt du siècle dernier. Belleville ! Misérable fourmilière d'immigrés, grecs, arméniens, et juifs juifs juifs, de Pologne surtout. Des noms pas de chez nous, et un accent reconnaissable entre tous. Rue de Ménilmontant, rue des Couronnes, rue Ramponneau, rue de Belleville, rue Bisson, rue Dénoyez, rue de la Mare. J'ai dit tout cela, et ce n'est pas sans scrupules ni sans ambivalence que j'y reviens (comme l'assassin sur les lieux de son crime). Je n'en conserve pas de nostalgie, je ne retourne jamais dans ces rues, même si je contemple parfois avec émotion les photos que mon ami Willy Ronis a prises dans ce quartier, un peu avant ma naissance. D'innombrables maisons vétustes ont été démolies, remplacées par des immeubles « modernes », des cafés arabes, des restaurants

asiatiques. C'est fini. La page est tournée et d'ailleurs effacée, comme, selon Proust, les noms sur les tombes des vieux cimetières, qu'on ne peut plus lire.

Pourtant, si j'étais un écrivain de 1830, je convierais le voyageur à visiter, par impossible, le logement de mes grands-parents Dawidowicz, sis au 34 rue Bisson (l'immeuble n'existe plus depuis belle lurette, non plus que tous les autres de cette rue de la même époque), avec vécés, non sur le palier, non au fond de la courette du rez-de-chaussée, c'eût été encore d'un luxe ostentatoire, mais dans la courbe de la cage d'escalier, méchamment éclairé d'une modeste ampoule tachetée qui pendouille du plafond, et des feuilles découpées de journaux ou de l'annuaire téléphonique que tient un gros clou. Vécés à la turque, faut-il le dire ? Les murs marronnasses suintent d'humidité, mieux vaut s'abstenir d'y toucher. Et, fort de mon élan, je convie le voyageur à me suivre aux 4 et 6 rue Dénoyez, au fond de la cour, vers l'atelier où mes grands-parents remisent leurs *shmattès*. Ceux-ci forment des tas à même le sol que ma grand-mère reprise et que, une fois raccommodés, son mari va vendre le dimanche matin, en montre sur des lits de camp américains, aux puces de la porte de Montreuil à des travailleurs algériens. Un ancien monde, oui. En tout cas pour moi. Car ça doit toujours exister, m'est avis, mais pour d'autres cette misère, cette saleté, cette vie dégoûtante.

Mais mon hypothétique voyageur semble exténué. Brisons là, voulez-vous ? Allons au café du coin nous réconforter d'un thé à la menthe et d'un makroud au miel. La guerre est finie depuis quelques années. Les noms qui manquent à l'appel (et à la pelle) ne sont conservées que dans les mémoires familiales, pour encore une génération, peut-être deux. Et puis, sans doute, dans des fonds d'archives. Mais qui s'aviserait de les y rechercher sans en connaitre l'existence ? Part-on à la recherche, je vous le demande, de ce qu'on ignore exister ? Voilà un beau sujet pour l'Intelligence Artificielle. Mais pas d'anachronisme.

Il y avait, rue Dénoyez, en ce temps-là, deux bons amis, qui avaient l'identique particularité d'exercer le même improbable métier (brocanteur, chiffonnier, marchand-forain) et de travailler respectivement dans une infecte remise sise de part et d'autre de la même rue, mon grand-père Szymon au fond de la cour des numéros 4 et 6, l'autre Shloymé juste en face. En outre, ils se ressemblaient, et, non contents, j'avais cru comprendre qu'ils étaient des *landslayt*, je veux dire des « pays » : ils étaient censés venir du même shtetl de Pologne. Qu'on m'eût annoncé qu'ils étaient frères et même frères jumeaux ne m'eût pas étonné outre mesure. Ils avaient la même allure, du genre débraillé.

Un jour de mon enfance, je vis pénétrer dans l'antre obscur de Shloymé, le voisin, le concurrent, une dame, une belle

dame, élégante, élancée, bref, qui ne concordait en rien avec le quartier, la rue, l'antre, et le débraillé Shloymé. Elle était vêtue d'une veste d'astrakan, coiffée d'une toque du même tissu, d'où s'écoulait une somptueuse chevelure d'un noir brillant, et chaussée de bottines de cuir, également noires. Or, je connaissais cette dame en noir, et même très bien. Son mari, Maurice, avait un beau magasin sur les grands-boulevards. Il y vendait des costumes et des manteaux. Ils avaient un appartement rue de Turenne, à la lisière du Marais, et jouissaient d'une villégiature à Deauville. Je fus, ce jour-là, frappé par le saisissant contraste entre l'allure chiffonnière de Shloymé et le train de sa fille, ostensible *transfuge de classe* (comme on ne disait pas à cette époque).

J'avais beau être encore un enfant, à peine un très jeune adolescent ; j'avais beau surtout connaitre cette dame, y compris son nom de Betty Goldsztajn (orthographié ainsi à la polonaise), cette apparition me frappa par sa beauté peu commune, et ce fut quasi une commotion qui me saisit, au point que des décennies plus tard (combien, grands dieux ?), je m'en souviens encore. Betty était l'épouse d'un vieux camarade de mon père, Maurice Goldsztajn.

Ils avaient combattu ensemble dans la Résistance, puis avaient milité un temps au Parti communiste. Mon père un peu plus longtemps cependant. Maurice avait eu la sagesse ou l'opportunisme de rendre sa carte pour entreprendre de

s'élever dans les affaires, ce en quoi il parvint, par son intelligence, et son sens de l'intérêt, à commencer par le sien. Mon père, lui, était plus idéaliste, ou plus naïf, comme on jugera, et resta l'homme modeste qu'il était. Cependant Maurice et lui étaient restés bons amis, et c'est dans son magasin que mon père me trainait lorsqu'il jugeait que j'avais besoin d'un pantalon, d'un veston ou d'un manteau. Maurice, certes, lui consentait un prix de faveur. Ils discutaient volontiers politique, et ne tombaient jamais d'accord. Ils avaient chanté ensemble, s'époumonant : *Et si demain le peuple bouge/Aux quatre coins de la terre/Flottera le drapeau rouge,/Le drapeau des prolétaires*… et autres fadaises de ce tonneau. Ils aimaient d'ailleurs, des années plus tard, entonner ce chant à l'unisson, même si Maurice en était revenu, et que mon père faisait de plus en plus semblant d'y adhérer encore. Comble de la distinction, Maurice arborait une manière de Borsalino tandis que mon père se refusait à se départir de son béret basque, qu'il préférait à la casquette de son beau-père. En toutes saisons, Maurice était vêtu d'un trenchcoat à la Humphrey Bogart, mon père d'un blouson de suédine à la, à la quoi ? A la rien. L'idée parfois m'effleurait que j'avais honte de mon père. Et j'avais honte de ce sentiment même. Surtout quand nous nous rendions dans la boutique de Maurice Goldsztajn boulevard de Bonne-Nouvelle. Je nous sentais pauvres, et ça me blessait. Mon père, lui, ne trouvait apparemment rien à

redire. Qu'éprouvait-il au fond de lui ? je l'ignore. Ma mère le houspillait parfois, lui citait son camarade Maurice en exemple, qui faisait le bonheur de sa femme Betty. Je subodorais les jérémiades maternelles : Ah ! elle avait bien de la chance, Betty, c'est pas comme d'autres ! Les Goldsztajn étaient bien plus grands de taille que mes parents et comble de l'iniquité, Maurice ressemblait à Victor Mature dans *Samson et Dalila* de Cecil B. de Mille ; il avait une mâchoire carrée à l'américaine, et mon humble père ressemblait plutôt à Peter Lorre (alias Löwenstein) dans *M le Maudit* de Fritz Lang ; sa tête était ronde comme une boule de billard et de plus disgraciée par une calvitie précoce qu'il tentait de dissimuler en jetant ses quelques cheveux sur son front. (Ma mère avouait sans réticence son béguin pour Victor Mature, son type d'homme, disait-elle. On l'aura compris : un mâle dominant, comme on dit en zoologie.) Mon père n'en prenait nul ombrage ; il ne pipait mot, ne se justifiait pas. Peut-être, au fond de lui, tombait-il d'accord avec sa femme, se rendait-il à l'évidence. Sans doute mon ambition vient-elle de là, de cet atelier de vieilleries du fond de la cour de la rue Dénoyez et, par contraste, de la toque d'astrakan qu'osait arborer Betty Goldsztajn, la belle dame en noir qui fut celle, bientôt, durablement, de mes rêveries.

Mon ambition, ai-je dit, quelle ambition ? Devenir un grand pâtissier, un grand ostéopathe, un grand coureur

cycliste, un grand maitre-nageur, un grand capitaine au long cours ? C'est bien curieux, que je n'ose le dire, prononcer le mot. C'est que je crains qu'on me juge fanfaron. Ce sentiment aussi, à mon âge, est très étrange. Je ne me suis pas encore défait de mon humilité native, faut-il croire. Mon ambition précoce, je le dis comme un aveu, fut de devenir un grand écrivain.

Que dire de Maurice ? Politiquement, il avait viré à droite, gaulliste et plus à droite encore. Il en voulait à De Gaulle d'avoir lâché l'Algérie. Bizarre, non, pour quelqu'un de si fraichement français ? Pour contrarier mon père resté communiste, il le mettait stupidement au défit d'aller vivre à Moscou. Moi, je ne l'aimais guère, Maurice. C'est qu'il avait l'air content. Content de lui bien sûr, je veux dire de son appartement rue de Turenne, qu'il m'avait été donné de fréquenter, accompagnant mes parents un de ces dimanches suintant d'ennui ; de sa maison à colombages donnant sur la belle plage de Deauville, de son magasin, de sa voiture, une Simca Chambord, d'un prétentieux achevé. *Last but not least*, ce bougre avait l'air fier de sa femme ! Cela m'était insupportable de les voir, bras dessus bras dessous, engoncés dans leurs beaux habits, marchant à pas lents comme des bourgeois, qu'ils étaient, et que nous n'étions pas, et que nous aurions aimé être peut-être. Et puis, pour le très jeune homme que j'étais alors, son goût pour la marque

automobile Simca m'était un objet de vive répulsion, alors que mon père était et restait *très Peugeot*. Et, sur ce plan comme sur d'autres, mais surtout sur ce plan, j'étais du côté de mon père auquel, malgré tout, je dois à la vérité de dire que j'accordais du crédit. Oui, malgré tout. Défendant mon père dans mon for intérieur, *faisant corps*, c'est de moi-même que je tentais d'assurer la survie, la dignité, et de cela j'avais bien conscience. Malgré mon jeune âge, ou pour cette raison même.

Les Goldsztajn avaient deux filles, sensiblement du même âge et à peine plus âgées que moi. Elles portaient des prénoms que je jugeais emprunts d'outrance, voire d'arrogance, Pétula et Laeticia. Pétula, ainsi qu'elles-mêmes me l'avaient révélé, à cause de Pétula Clark, une chanteuse de ce temps, et Lætitia, *e dans l'a*, selon la chanson de Serge Gainsbourg. Mais voici la chose. Oh ! certes, elle vous paraitra combien dérisoire et puérile. Mais le jeune garçon que j'étais alors en conserva une blessure qui, à vrai dire, ne se referma jamais tout à fait, et aujourd'hui, des décennies plus tard, je puis restituer l'anecdote avec, je crois, la plus grande précision.

Un été, mes parents avaient loué une méchante bicoque à Deauville, mais plutôt loin des fameuses planches. Un après-midi, je devais rejoindre les filles Goldsztajn, sur la plage, à la perpendiculaire, étions-nous convenus, du Grand Hôtel Le Normandy. Quand j'arrivai, elles étaient déjà là,

allongées l'une près de l'autre sur leurs grandes serviettes, bronzées, pour autant que j'osai en faire le constat, dans des bikinis ajustés que je regardai à la dérobée. Elles papotaient. Je m'allongeai près d'elles et sortis mon paquet de Peter Stuyvesant ainsi qu'un roman de Dostoïevski qui, peut-être, pouvait un peu les impressionner ou du moins les inciter à m'adresser la parole. Elles papotaient toujours. Je les saluai, et elles ne levèrent pas seulement les yeux sur le pauvre garçon que j'étais, trop jeune pour elles, ai-je pensé, et bien que je fusse alors plutôt musclé. Mes muscles, pourtant, ne suffirent pas à ce qu'elles interrompissent leur interminable papotage de filles. Elles dédaignèrent l'offre que je leur fis d'une cigarette, et je repris la lecture de mon roman. De temps en temps, je tournais la tête vers elles, tentant de décrypter telle de leurs expressions, une mimique ou quoi. Mais non, rien, elles conservaient leur *poker face*. Ainsi se passa cet après-midi aussi sablonneux que mortifié.

Bizarrement, je m'étais attardé près d'elles,je n'avais pas déguerpi. J'avais été le premier, et le seul sans doute, à le remarquer. Mais quand enfin je les quittai, je me formulai ces mots : Plus jamais ça. J'avais le sens de la dignité, que diable, quoique tardif.

*



ÉDITIONS DES GRANDS CHAMPS

JEAN-PIERRE LE GOFF

Sur l'eau

En librairie le 12 janvier 2027
env. 128 pages, 16 euros
140 x 185 mm, illustrations n&b (photographies, gravures)
ISBN : 978-2-9574223-6-4

Une vingtaine de textes inédits, de forme brève pour la plupart et écrits dans les années 1970, composent ce recueil. S'il n'a pas été dûment établi par l'auteur, Jean-Pierre Le Goff a « préparé » les choses comme il avait coutume de le faire : notes manuscrites soigneusement classées, tapuscrit corrigé pour certaines, recherches thématiques, extraits de lectures en résonance avec son sujet… Il apparaît assez clairement que ce « thème » de l'eau compte parmi ceux que le poète affectionnait, aux côtés de la perle, du coquillage, du rayon vert, du fil à plomb, etc., pour lesquels il suivait une démarche similaire.

De fait, la réunion de ces textes, selon une contingence que sa tournure d'esprit n'aurait pas reniée, forme un ensemble cohérent, répondant *a posteriori* à la nécessité qui semblait présider à chacun de ses travaux : mettre en évidence des analogies nées de points de rencontre. « L'imagination étant fluide, je l'ai laissée calquer les démarches des liquides », écrit-il.

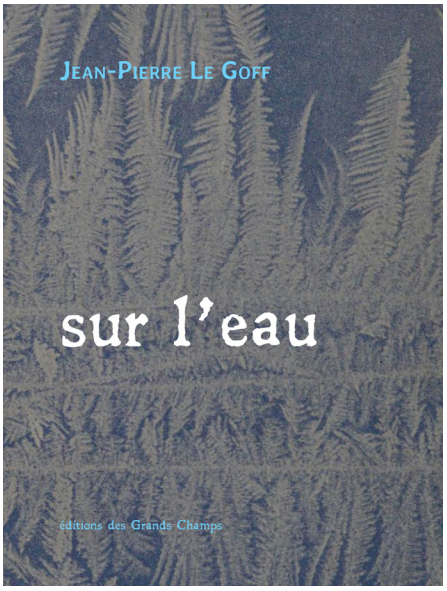
L'eau, sous ses diverses manifestations – goutte, vague, cristal de neige ou bulle de savon –, chez le poète suscite fascination tout autant que désir de laison. Les jeux réciproques entre le mot et la goutte, la langue et la vague, le construit et l'indécis traversent ces compositions. Ainsi par l'écriture le mouvant chaos du monde s'harmonise : « Dire l'eau, c'est dire l'inarticulé ou plutôt c'est chercher les volontés des formes dans le liquide, c'est traquer les polarités de l'instable. / Dire l'eau, c'est se baigner dans la cellule originelle, c'est capter les effluves du grand courant de la vie. »

Ici encore, comme pour les coquillages ou les métaux, c'est la plasticité des formes qui l'attirent, dans lesquelles par influx et reflux constants sa pensée vient se loger. Et par ce style sensible et cristallin qui le caractérise, Jean-Pierre Le Goff, fidèle à ses attaches, points de fixation de l'esprit comme ancres marines, continue d'explorer les convergences d'un univers ondoyant.

À ces inédits nous ajoutons quelques textes issus de publications antérieures (tel le « Préalable sur la perle » paru dans la *NRF* à l'été 1992) et des compléments retrouvés à l'état de manuscrits dans le fonds d'archives du poète (brouillon de lettre à Georges Perros, préface destiné aux *Coquillages*…), bel ensemble prenant part à ce tableau aquatique.

JEAN-PIERRE LE GOFF (1942-2012) est né à Douarnenez. Il y fait la connaissance de Georges Perros et rencontre ensuite, une fois à Paris, les membres du groupe surréaliste. Après quoi il sera l'un des premiers Banalystes, dans les années 1980, puis membre du Collège de 'Pataphysique. Parmi ses publications, signalons *Journal de neiges* (1983, réédité en 2022 par la Librairie La Brèche), *Le Cachet de la poste* (Gallimard, 2000), Au crayon qui tue *L'Écriture des fourmis* (2003), *Les Abymes du Titanic* (2006), aux Grands Champs *Coquillages* (2014), *Métaux adjacents* (2017) et *Esquisses de la poussière* (2021), ou encore *Le Vent dans les arbres* et *Les chemins de l'image* (Le Cadran ligné, 2023 et 2025).

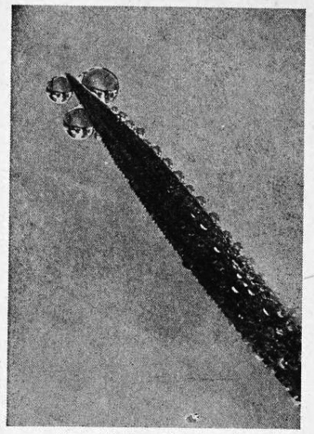
Sur l'eau est le quatrième livre de l'auteur publié par les Grands Champs, à l'heure où son œuvre est en passe d'être (re) découverte : à la faveur de recherches menées dans le fonds d'archives du poète (déposées à la Médiathèque des Capucins de Brest), elle fait en effet désormais l'objet d'un travail d'édition plus ample, réparti chez trois éditeurs ; une association des Amis a vu le jour, avec des publications dédiées ; et le champ universitaire commence à s'y intéresser.



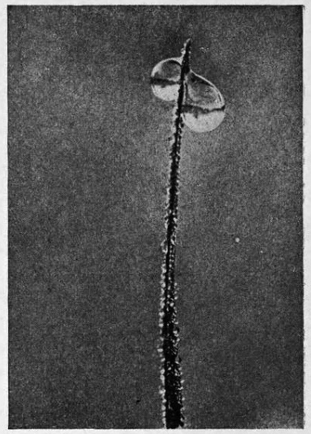
couverture provisoire

extrait >

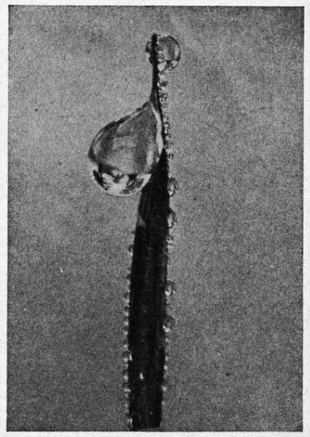
editionsgrandschamps@gmail.com • editionsgrandschamps.fr • tél. Julia Curiel 06 87 07 22 45 / Stéfani de Loppinot 06 68 18 86 35



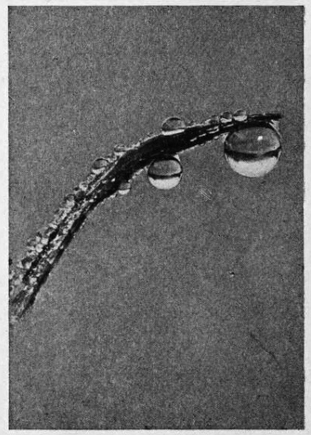
3. Grass blade with dew deposit—three drops held in suspension on top of blade



4. Showing how sharp pointed grasses collect and retain the dew drops, while blunt or broken blades collect none



5. Grass-blade holding two drops —dew drop preparing to fall



6. Dew drops on grass blade; showing inverted landscape held in drop

L'eau, sous ses diverses manifestations, nous intrigue : que ce soit sous forme de goutte, de cristal de neige, de bulle de savon, elle nous fait nous interroger sur les forces physiques qui les forment, sur les lois morphologiques qui les gèrent. Une fois notre esprit satisfait par l'explication, ces divers visages de l'eau n'en continuent pas moins de susciter en nous une expectative mêlée de fascination.

Une réflexion sur les formes liquides est aussi une rêverie sur les paradoxes. Paradoxes déjà : formes et liquides, ces derniers n'ont, par définition, pas de forme, sauf celles des récipients qui les contiennent. Mon propos n'est pas d'étudier les enveloppes mais de faire ressortir les différentes constances qui émergent du chaos liquide, c'est-à-dire de mettre en relief les tentatives de formes bien déterminées en celui-ci.

J'interroge les manifestations des liquides, leur demandant de me parler d'eux, peut-être de moi, mais aussi des connaissances qu'ils ont de l'ordre, des songes, des équilibres et du chaos.

Ils sont médiateurs entre le monde et moi. Par leur mancie, j'entrevois la danse sacrée de l'univers à laquelle les éléments dont je suis construit participent, me permettant l'approche de mon identité cosmique.

Dire l'eau, c'est dire l'inarticulé ou plutôt c'est chercher les volontés des formes dans le liquide, c'est traquer les polarités de l'instable.

Dire l'eau, c'est se baigner dans la cellule originelle, c'est capter les effluves du grand courant de la vie.

Nous sommes éléments de l'univers, l'eau aussi, il est donc normal que nous entretenions des relations intimes.

L'imagination étant fluide, je l'ai laissée calquer les démarches des liquides. Des points de rencontre de ces deux éléments sont nées des analogies qui m'ont permis de voir que les processus de formation des mots sont proches de la physique et de la chimie constructives des formes : les mots cristallisent, se condensent, se précipitent et se sublimisent.

Le sens de la phrase naît de l'articulation des mots, en fourbissant leurs agencements on obtient la formulation.

Du magma liquide, par jeux de forces, le stable s'engendre et acquiert formes.

Or, forme et formule ont même racine, de ce fait échangent convenances.

En cette semblable manière de se comporter, j'ai cherché les reflets réciproques de leurs désirs de cohésion.

Les dérives de l'une comme de l'autre rendent leurs préhensions douteuses, il se peut que j'aie laissé couler mon encre dans l'inarticulé.

Ramifications

Par la forme ramifiée, la nature se trace ses premiers itinéraires d'écoulements, à l'image de nos réseaux de veines et d'artères. En cela nous pressentons les balbutiements du mouvement, le premier signe de vie.

Que ce soit dans les bois du cerf, dans les figures du sable mouillé sur la plage quand la mer se retire, ou dans les lignes de la feuille, la forme ramifiée est le produit de la force liquide, c'est une des premières lettres que la nature propose à notre désir de décryptage.

Le tracé temporel de la reproduction des amibes, les arbres généalogiques issus de la rencontre du spermatozoïde et de l'ovule semblent ne pas avoir de fin, mais en étudiant les diagrammes arborescents on s'aperçoit que les forces et les énergies incluent dans la graine de départ se dispersent peu à peu et aboutissent toujours à une figure finie par épuisement. Cela peut nous faire frémir car c'est exactement l'image du cancer. Seule la goutte d'eau aux départs des fleuves suit l'itinéraire contraire, part des extrémités pour aboutir à l'océan, s'évapore, tombe et recommence. Elle semble suivre le cours inverse du temps, aller à contre vie.

En prenant une distance aérienne et temporelle, nous voyons les saumons dans le périple qui va de leur naissance à leur mort, nous suggérer

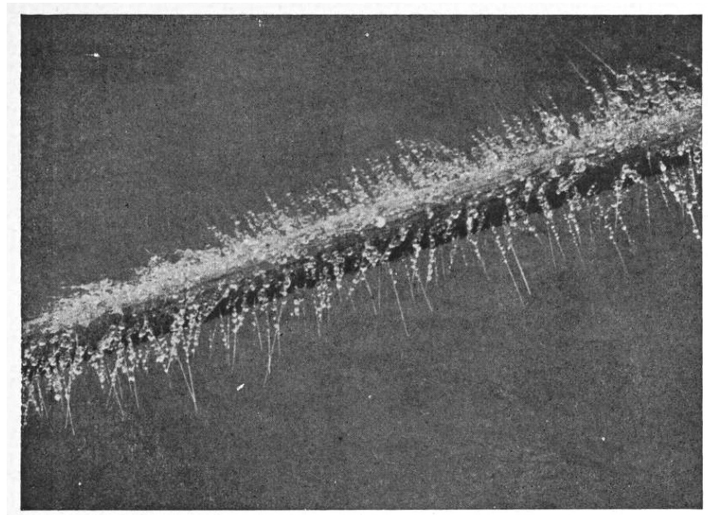
le même raisonnement. Ils remontent l'imbrication des courants fluviaux pour pondre aux sources, où ils mourront d'épuisement et leur progéniture redescendra ces mêmes courants chargés d'un nouveau potentiel de vie.

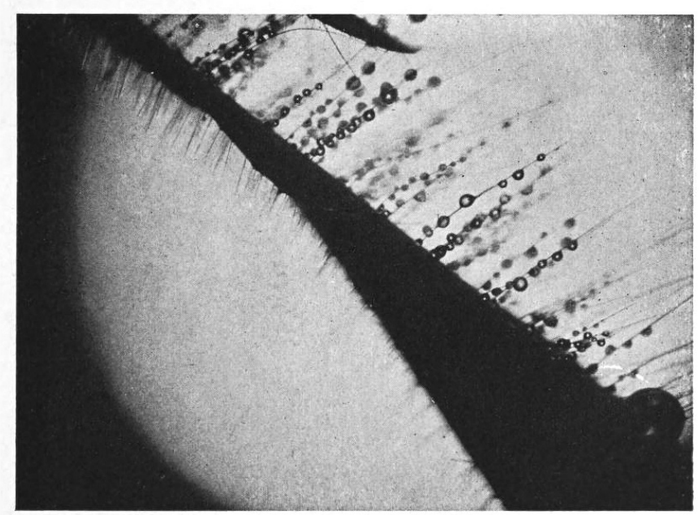
Regardons une photographie d'étincelle : d'un point central un ensemble de tentacules diffèrent en créant d'autres bras qui bifurquent en se rétrécissant, l'énergie de départ va en s'amoindrissant pour mourir aux extrémités. Remontant à rebrousse-temps la totalité des branches, nous retrouvons la possibilité latente de vie de l'étincelle. Les jeunes saumons connaissant d'instinct le point central de cette figure de diffusion, en l'occurrence les capacités vitales de la mer.

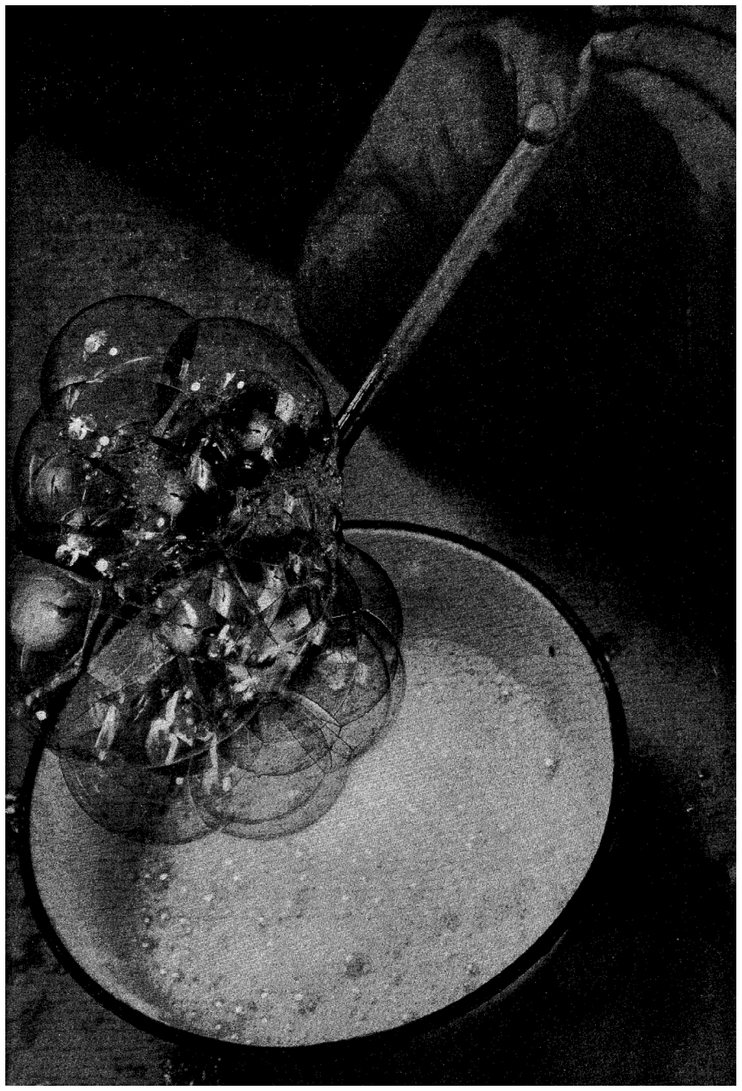
Le destin individuel ou collectif des genres et des espèces est inscrit dans les lignes de la feuille de fougère, de sa crosse, forme d'embryon, à son entier déploiement, les engendrements et les successives procréations s'arborisent en possibilités d'interprétations de chiromancie végétale.

Les dendrites se retrouvent dans les six branches du cristal de neige. La permanence d'une telle répétition est ici d'autant plus troublante que le cristal est la forme solide de la goutte d'eau. Des tracés fluviaux à cet étoilement, l'eau porte virtuellement en elle tout un registre de ramifications.

Jean-Pierre Le Goff, *Sur l'eau* (extrait)







La goutte sur un fil

D'abord une prédominance mouillée sur le fil apparaît ; cette prédominance devient renflement puis excroissance. L'excroissance qui n'est encore que convexité douce commence dans un même temps à diminuer la longueur de son pied d'adhérence au fil et à densifier son volume qui se creuse sur le pourtour de sa base et s'arrondit à l'extrémité. Avant que l'accélération de la chute se précipite, le profil de la goutte est découpé par deux sinusoïdes parfaites opposées en miroir. Le volume de la tête s'amplifie, le cordon qui la relie au fil se creuse de plus en plus jusqu'à ce que la goutte lâche. Les diverses transformations des formes de la goutte se font d'abord lentement puis à une vitesse qui s'accroît, une courbe exponentielle doit pouvoir représenter le rythme de son évolution.

La formation de la goutte et sa chute trouvent correspondance dans le vivant. En effet sa croissance et sa libération miment la gestation et la parturition. D'abord simple germe immobilisé à un support elle prend des forces et augmente de volume, puis quand l'élasticité de l'eau ne peut plus retenir son poids elle se détache du support-mère comme le fruit tombant de l'arbre ou l'enfant quittant le ventre de la femme. Ce processus marque indéniablement toutes les arborescences de l'arbre que Darwin appela l'évolution. La chute de la goutte d'eau est la préfiguration de tous les mouvements organiques. [ajouté au crayon]

23

L'os

L'eau, expansive puisque sans squelette, contenue uniquement par une carapace renversée, le lit de la rivière ou la croûte terrestre des fonds océaniques, impudique, ventre toujours à l'air, débridée, non retenue.

L'eau s'ossifie dans le jet, sous-marin il lui est colonne vertébrale. Les tourbillons de l'hélice mettent des vertèbres aux muscles des courants. Au fur et à mesure des remous, l'eau préfigure l'os.

Elle pratique une nostalgie à rebours de la dureté. Sa grande ambition : enfanter un cartilage.

Toute l'architecture du squelette est latente en elle.

Préalable sur la perle*

La perle naît de la sécrétion de la nacre par l'épithélium du manteau du mollusque. Un corps étranger, algue minuscule ou grain de sable, engendre le réflexe de l'animal qui veut se débarrasser de l'intrus. La perle est une réponse à l'immixtion de l'autre qui n'est pas reconnu comme soi. Le tissu cellulaire de l'huître ou de la moule, ne pouvant accepter le parasite, le métamorphose en un corps superbe dont les couches concentriques vont se développer en assimilant des composantes de la nature même de l'animal. Cela prendra des saisons et des saisons, le dépôt sphérique ne se mesure pas en jours mais en années. La perle est le fruit de la patience et de la lenteur. Sa nacre est de cristaux d'aragonite qui lui donnent sa lumière. Et sa lumière est celle de l'aube, aube d'où sourd une idée de pureté et de virginité. Sa rondeur, la courbe dans sa plus belle expression, parle, elle, de sa perfection et de son achèvement. La perle est un objet fini, un objet qui ne peut aller plus avant dans sa réalisation, elle est l'image de la totalité atteinte.

Pour rendre compte de la qualité d'une perle, c'est-à-dire pour parler des nuances de sa luminosité et de son satin, on emploi le mot « eau ».

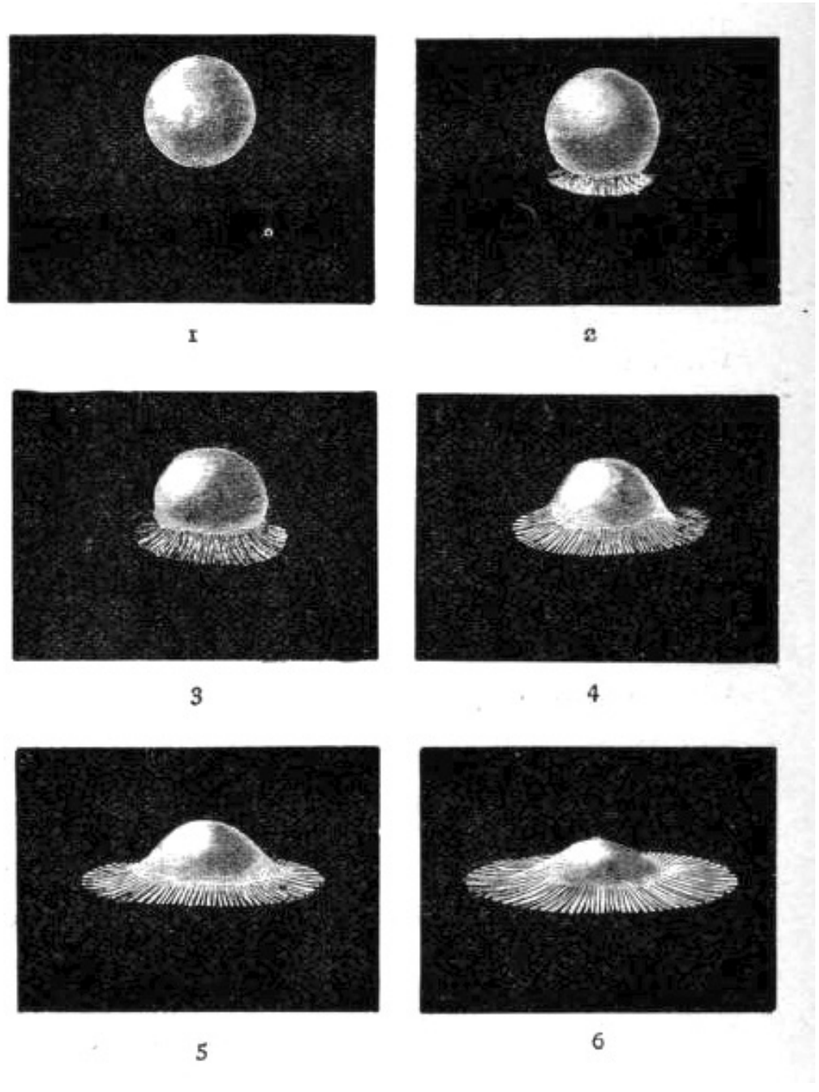
* Ce texte a initialement paru dans la *NRF* n° 474-475, à l'été 1992, où il ouvrait un ensemble éponyme de 31 *petits papiers*.

Une perle, comme certaines pierres, se définit par l'effet que produit le jeu de sa brillance et sa soie. Son eau se constitue de son lustre et de son orient qui, selon le terme même, évoque un écho de la lumière du soleil levant. Le sein de la perle est une aube solidifiée.

Le plus miraculeux dans la perle réside dans sa croissance qui s'opère à partir du grain de sable, élément totalement insignifiant, matière omniprésente ; comme si le plus exceptionnel ne pouvait trouver origine que dans le plus banal. Il y a là comme une illustration de la transmutation alchimique qui du vil parvient au noble.

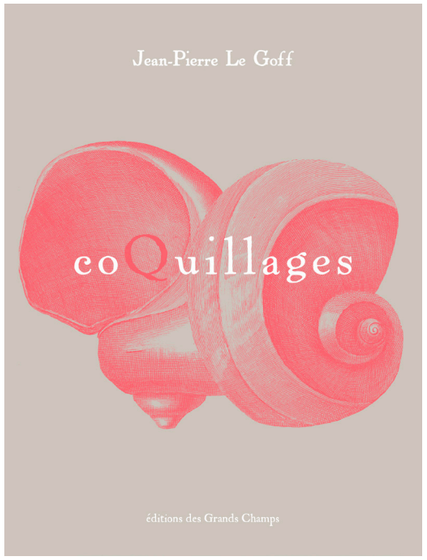
Telle Vénus, la perle naît de la mer. Son origine est charnelle, un organisme vivant la forme et la couve. Issue de la chair, elle retourne à la chair : la femme percevant cette similitude s'en empare, s'en pare. Comme la chair blessée se reconstitue et se cicatrise, le mollusque irrité par le corps étranger le noie dans sa nacre. Bon nombre de femmes n'ont-elles pas caché une cicatrice par le port d'un collier de perles, restituant ainsi, en l'ignorant, la perle à son origine ? Bien que minérale la perle, par sa gestation, est organique, son intumescence est presque une grossesse ; la pharmacopée ancienne ne se trompait pas réellement en l'utilisant pilée comme aphrodisiaque, Vénus éclairant ses propriétés génésiques. La perle n'est rien moins qu'un tissu induré auquel le derme vivant donne son profond éclat.

La naissance de la perle était si mystérieuse que beaucoup de légendes se sont transmises sur son origine. Il est dit que la perle est l'effet de l'éclair comme si se colportait là l'image de l'inspiration instantanée. Il est dit aussi qu'elle serait née de la chute d'une goutte de rosée que la coquille aurait accueillie. Cette relation dévoile l'analogie des deux éléments : la goutte de rosée, dont l'origine céleste, elle aussi mystérieuse, fixerait son essence au travers d'un grain de nacre dont les nuances reflètent des tonalités de ciels. La rosée, produit d'une condensation, prolongerait sa nature en se transformant en perle ; deux éléments



opposés, l'air et l'eau présidant à l'enfantement, leur conjonction engendrerait la pureté et la beauté.
La Lune règle aussi l'éclairage symbolique de la perle. Mircea Éliade en donne de nombreux exemples. Il est vrai que la Lune pleine brillant la nuit dans la coquille du ciel rappelle fortement la perle par sa rondeur et ses couleurs ; de même peut-on voir au travers des perles des condensés de Lune ou un sperme lunaire qui viendrait ensemencer la mer d'un influx céleste et nocturne. L'ensemble des perles constituerait une laitance fécondant cette autre mer intérieure : l'Imagination, dont il est facile d'isoler ses productions en les qualifiant de perles.
La perle possède un frère, mais un frère terrestre, ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau : ce frère est un fruit lié aussi à la Lune, et ce fruit, le gui, croît comme la perle sur un corps qui lui est étranger. Entre la rosée et la perle, la glu du gui intermédiaire entre l'évaporation de l'une et la stabilité de l'autre.
Comme un mollusque, à partir d'un grain de sable, développe l'admirable de la perle, une cervelle à laquelle un mot banal par hasard échoit, peut le rouler et le nourrir de sa propre substance afin que le poème se déploie. Des poèmes ont ainsi été engendrés par le dépôt d'un seul mot que la pensée, sans trop s'en apercevoir, a caressé et caressé en lui distillant des particules de sa teneur. Petit à petit le poème s'est nacré vers par vers à l'insu de son auteur. Certains poèmes croissent comme des perles, vous le savez déjà si vous vous êtes quelque peu approchés de la matière inspirante. L'orient de la perle et l'immaculé de la page sont peut-être de la même eau.

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS DES GRANDS CHAMPS



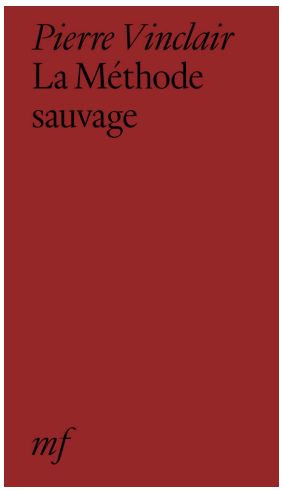




La Méthode sauvage

Vinclair, Pierre

Éditions MF



Domaine : Littérature générale

Genres : Essai littéraire, Roman

Mots clés : Romans, Peinture, Photographie

Format : 12 x 21 cm

Pages : 208

Détails de la fabrication : impression offset, broché et cousu, papier bouffant, couverture avec vernis et marquage à chaud

Note sur l'édition : Nouvelle édition

Prix : 18,00 €

ISBN : 9782378041205

Livres connexes : L'Oreiller magique de Tang Xianzu, Xixi de Florence Jou

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE
SERENDIP livres

SERENDIP livres

21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

Un écrivain français à vélo dans Shanghai, Mao en arrière-plan, le miracle chinois et ses laissés-pour-compte, et une question qui traverse tout : à qui parle-t-on, vraiment, quand on écrit ?

PRÉSENTATION

Dans "La Méthode sauvage", le poète et théoricien Pierre Vinclair immerge son lecteur en Chine, dans une aventure qui se donne pour tâche de méditer sur trois objets principaux : la poésie des Tang (VIIIe siècle), la Grande révolution culturelle des années 1966-1976 et le sort contemporain réservé aux Ouigours. À travers ces trois strates temporelles, narratives et politiques, il s'agit de réfléchir au terrorisme artistique dans son rapport à la révolution : dans quelle mesure l'effort artistique pour échapper aux rhétoriques instituées parvient-il à retrouver la vie ? Que se passe-t-il quand il est instrumentalisé par la politique, ou au contraire, quand il se retourne contre elle ? Quelle place peut prendre l'art dans la culture en général, et en particulier dans la culture asiatique ? La forme romanesque dans laquelle se déploie cette promenade dans l'histoire chinoise permet à ces questions de s'incarner dans des figures d'artistes tout en questionnant, dans la lignée du Jacques le fataliste de Diderot, les limites de la forme romanesque elle-même. Parmi ces figures, celle de Li Bai – dont il est proposé plusieurs poèmes dans une traduction inédite et commentée – est sans doute la plus forte et la plus troublante : il incarne à la fois le génie de la poésie chinoise et la figure universelle de l'artiste maudit, rebelle, irrécupérable et pourtant récupéré par la culture officielle. Le roman de Pierre Vinclair entremêle ainsi à son intrigue un essai et une biographie en pointillés du célèbre "poète errant sous la lune". Vagabond ayant traîné ses guêtres aux frontières de l'Empire (dans le pays ouigour, justement) pendant l'une des guerres civiles les plus terribles de l'histoire, il est arrêté, incarcéré puis condamné à l'exil avant d'être amnistié. Sa poésie est à la fois l'acmé de la culture chinoise et son refus dans l'affirmation d'une invididualité orgueilleuse. En somme, il représente tout entier la poésie, comme singularité et comme attitude mais aussi comme texte (car ses poèmes sont lus et commentés de près) : une méthode sauvage.

ARGUMENTS COMMERCIAUX OU POINTS FORTS

1. Un roman qui pense sans en avoir l'air
La question centrale – à qui parle-t-on quand on écrit ? – traverse tout le livre sans jamais pe-ser. Pierre Vinclair la fait vivre à travers des personnages, des situations, des dialogues. C'est de la littérature qui réfléchit à elle-même sans se regarder le nombril.
2. Un livre inclassable à l'heure où les genres bougent
Roman, essai, récit de voyage, lettre : La Méthode sauvage n'entre dans aucune case, ce qui le rend lisible par des publics très différents : lecteurs de fiction, de philosophie, d'essai littéraire.
3. La Chine comme on ne l'a pas encore lue
Ni reportage ni exotisme : Shanghai et ses hiérarchies sociales, Mao, les Montagnes Jaunes servent une réflexion sur la parole et le pouvoir. Un angle original sur un pays que le lectorat français ne cesse de vouloir comprendre.
4. Une écriture alerte qui laisse une trace longue
Le style est vif, souvent drôle, jamais pédant. On lit sans effort et on continue d'y penser après.
5. Une réflexion sur la transmission autant que sur la littérature
Vinclair enseigne. Ce livre est aussi une interrogation sur à qui l'on parle, et pourquoi. Un angle qui ouvre naturellement vers les libraires spécialisés, les enseignants, les milieux universi-taires.

AUTEUR(S)

Pierre Vinclair a été lauréat de la Villa Kujoyama en 2010, après quoi il a vécu une dizaine d'années en Asie, avant de revenir en Europe – Angleterre, Suisse – et finalement à Paris. Il a animé la revue Catastrophes (2017-2025) et la collection S!NG du Corridor bleu. Il a publié une trentaine de livres, partagés entre poésie (Complaintes & Co., Le Castor astral, 2024 ; Les Œuvres liquides, Flammarion,

2025), romans (L'Armée des chenilles, Gallimard, 2007 ; La Fosse commune, Le corridor bleu, 2016), essais (Agir non agir, Corti, 2020 ; Vie du poème, Labor & Fides, 2021), traductions et textes hybridant ces genres (La Forme du reste, Lurlure, 2024 ; Birdsong, Klincksieck, 2026).

Où l'on compare

Il était beau comme un portrait d'Andy Warhol.

Il avait créé le Parti. Il s'était baigné dans le Yangzi Jiang, avait bouté les Japonais aux yeux hagards et les bâtards du Guomindang hors du pays, avait fait enfermer les traîtres, fusiller les droitiers, exiler les contre-révolutionnaires. Il avait eu à la suite des Prophètes la vision d'un Grand Bond en avant et avait invité cent fleurs à s'épanouir. Elles l'avaient fait, il les avait cueillies. Il avait lancé les étudiants à l'assaut des vieilleries, déjoué les plans de Lin Biao et renvoyé les étudiants connaître la vie vraie aux champs : c'était un génie des échecs, de la stratégie militaire et de l'économie, des beaux-arts, de la philosophie, de la littérature. Il avait été craint, aimé, adulé par un milliard de citoyens qui auraient préféré crever que de ne pas se montrer à la hauteur de ses appels.

Une formule et c'était l'émeute. Une formule dans laquelle il résumait Hegel, Marx et Lénine. Le petit Livre rouge rassemblait les joyaux de cette rhétorique, extraits de discours écrits sur le fil de la plus grande complexité. La pensée-nitroglycérine Mao. Il suffisait d'ouvrir le livre et de la grenaille se disséminait dans tous les accents en Amérique du Sud, en Tanzanie, dans le sixième arrondissement de Paris.

Il provoquait chez nos intellectuels une dévotion que l'on ne trouve aujourd'hui que chez les adolescents pour des chanteurs à la mode. C'était la première des pop stars, le dernier des empereurs et le dernier poète. Il avait fait voler toutes les médiations en éclat : les conventions qui organisent la vie des masses, les codes qui régissent la famille, les croyances qui mirent à genoux des générations dans les temples, l'hypocrisie des vieux et la mauvaise foi des jeunes, les préjugés, les hiérarchies et les genres littéraires.

On croisait encore son image au coin de certaines ruelles sombres dans les quartiers traditionnels ayant échappé aux assauts des pelleteuses, des promoteurs, des bulles spéculatives : éternellement jeune, grand dans son ample robe de lettré, beaucoup plus mince que lorsqu'il deviendrait président — on le reconnaissait grâce au grain de beauté qui illuminait son menton. Il marchait droit, tête haute, livre à la main. À lui tout seul il incarnait la grande révolution et le Parti lui rendait un vibrant hommage aujourd'hui : alors que venait d'être signé un décret autorisant l'internement de deux millions de

Ouïgours dans les camps de redressement, quelques vers de Mao Zedong, imprimés sur des cartes de vœux, avaient été envoyées pour la fête du Printemps (le « nouvel an chinois », comme on dit en France) dans toutes les boîtes aux lettres du pays. Dans le hall de l'immeuble, un facteur nonchalant les distribuait.

Glissant dans une fente après l'autre les enveloppes faisaient comme de longues pastilles blanches rectangulaires, immédiatement gobées par la mâchoire de fer de l'immeuble aux mille bouches :

— Gloups ! commenta une nounou.

La petite fille gesticulant à côté d'elle sur le grand canapé collectif du hall, en face des boîtes aux lettres, sauta par terre et se mit à courir comme une folle avec ses grands yeux noirs animés d'un éclat rieur en répétant :

— Gloups ! Gloups !

En face des larges portes vitrées, en plein milieu des courants d'air, se trouvait le long bureau des gardiens, derrière lequel partaient, à droite, à gauche, les couloirs de faux marbre menant comme deux trachées artères aux tours de l'immeuble. Mais les gardiens, les trois quarts du temps, étaient dehors en train de griller une cigarette dont la fumée s'agglutinait immédiatement à l'épais nuage de pollution qui recouvrait Shanghai comme un couvercle. Sur le bureau les attendait la pile des enveloppes trop épaisses pour les boîtes aux lettres.

La petite fille revint s'assoir, sa nounou dit :

— Un géant avec mille bouches… en train de faire le poirier, deux géants se tenant par le crâne. Des siamois… Voilà notre immeuble, oui, donc ça… (elle montrait le bureau des gardiens) c'est la glotte commune.

L'analogie était trop compliquée pour la fillette qui se contentait de répéter :

— Gloups ! Gloups !

Elle sauta de nouveau sur le sol, cette fois pour filer vers la porte vitrée.

— Pas dehors, Marsile !

Les gardiens, sans aucune fantaisie, appelaient la gamine 小老外 *xiao laowai*, « Petite-Étrangère » ; mais la nounou, Petit-Saule, qui avait été embauchée dès la naissance de l'enfant, lui avait immédiatement collé ce surnom, 萍萍, « Marsile », en souvenir d'une chanson traditionnelle que les vieilles du village fredonnaient lorsqu'elles préparaient la cuisine, à l'époque où Petit-Saule elle-même était enfant :

On cueille la marsile
    au sud sur le bord des ruisseaux
On cueille le cornifle
    dans ces ravins plein d'eaux.

On emporte cela
    dans corbeilles et cabas
Et tout cela mijote
    dans casseroles et chaudrons.

On place les offrandes
    sous un ajour perçant le mur du temple
— Qui s'en occupe enfin ?
    cette fille jeune lumineuse.

En ce temps-là, Petit-Saule était la jeune fille lumineuse et innocente qui courait entre les jupes des femmes — un temps qui comportait son lot de violences et de privations. Les souvenirs laissaient dans la bouche des uns un goût de sang, dans celle des autres de faim. La Chine avait changé, la vie de Petit-Saule aussi. Elle habitait depuis quinze ans avec son mari et ses trois enfants dans un petit rez-de-chaussée de cette grande ville où elle se sentait bien. Rien ne ressemblait à la campagne, ici, et surtout pas les gens : elle avait beau avoir maintenant leur âge, elle n'était pas du tout comme les vieilles du village !

Petit-Saule continuait sa rêverie : les locataires qui vont et viennent en contournant cette glotte, sont-ils comme de la salive pleine de microbes, d'anticorps et d'enzymes (elle avait vu une émission à la télé) ? Non, plutôt comme des proverbes.

Et c'est ainsi — comme une sorte de proverbe — que je débarquai devant elle ce jour-là, craché par la trachée droite de l'immeuble-siamois.

Où l'on cherche à s'auto-détruire

Jeudi midi : comme d'habitude, je traversais Shanghai pour retrouver Jérôme. Les jours d'hiver nous mangions dans les bouis-bouis, au milieu d'une ambiance aussi saturée de vapeur que si nous avions été enfermés à l'intérieur des paniers de bambous qu'on nous servait. L'été, nous nous asseyions, dehors, dans une chaleur humide de sèche-linge, sur des tabourets de mauvais plastique, derrière les tables dégueulasses posées sur le trottoir.

Ce jeudi-là, nous avions convenu de nous retrouver chez le marchand de nouilles de Wuyuan road.

Je souris à Petit-Saule, pris dans les bras Marsile que j'embrassai d'un tendre baiser paternel, la reposai par terre et me rendis au sous-sol récupérer mon vélo. L'ayant remonté je l'enfourchai nonchalamment, saluai les deux gardiens en train de fumer leur clope et disparus dans l'épais nuage puant coiffant la ville de novembre à mai.

Sous les platanes effeuillés, ce jour-là, j'eus cette révélation : si j'avais eu tant de mal à écrire mon précédent roman, ce n'était pas à cause de moi, mais du roman ! Ou plutôt, à cause de l'ensemble de contraintes qu'on me forçait à respecter : intrigue, vraisemblance, épaisseur psychologique, etc. J'avais perdu un temps énorme à me demander : bon, et où dort-il ce personnage, entre telle nuit et telle nuit ? Et comment sait-il que là il doit aller à droite, plutôt qu'à gauche ? Quand il sourit, est-ce qu'il a l'air méprisant ou débonnaire ? À quoi pense-t-il ? Pourquoi fait-il ceci ? Et où se situe-t-il, tel jour à telle heure ?

« Qu'on me forçait », oui, ai-je pensé — qui ça, « on » ? Personne en particulier, bien sûr : disons que cette difficulté était relative à l'absurdité du roman comme genre, et peut-être à la littérature tout entière, où l'on faisait semblant de n'écrire pour personne des livres censés avoir une valeur dans l'absolu — tout en les conformant *en réalité* à un cahier des charges aussi pénible que peu précis (longueur, personnages, intrigue) destiné à donner satisfaction à tel ou tel groupe de lecteurs. On prétendait n'y pas souscrire à des habitudes qu'en réalité on honorait toutes : le roman n'était qu'une fiction de liberté. Et il n'y avait rien, au fond, de mystérieux à cela : écrire c'était encore parler, et parler, c'était parler à quelqu'un. On pouvait bien faire semblant de s'adresser à Dieu ou au mur des

siècles (et on pouvait même croire de bonne foi que c'était ce que l'on fait, de « la littérature », pour « la beauté de l'art »), on parlait toujours en réalité à quelqu'un de particulier. Il avait beau nous être inconnu, il avait un corps et une histoire. Il était vautré sur son canapé et nous pointait du doigt : « et où dort-il ce personnage, entre telle nuit et telle nuit ? Et comment sait-il que là il doit aller à droite, plutôt qu'à gauche ? »

Dans le meilleur des cas, bien sûr. Car la plupart du temps, nos livres ne parlaient à personne. On les refermait à peine ouverts, et ciao !

La Wulumuqi road était embouteillée. Ça klaxonnait de tous côtés au milieu des fumées. Perdu dans mes rêveries sur mon vélo, je n'essayais même pas de doubler les voitures. Je posais le pied à terre en face d'une vitrine, sur laquelle mon reflet me prenait à parti : « Imagine-toi sur ton lit de mort ! disait-il en me pointant d'un doigt accusateur. Que penseras-tu du fait qu'au nom de cette soi-disant œuvre à composer, tu aies gâché tant de temps ? Combien de fois à-tu refusé de partir en week-end avec des amis, pour rester en tête à tête avec l'ordinateur alors qu'un grand beau temps agrémentait leur joyeuse promenade ? Plutôt que de reprendre des forces pendant combien de semaines t'es-tu levé à cinq heures du matin, quand tu habitais chez Jean-François, petit-déjeunant des saucisses allemandes immondes achetées au Lidl d'en face, pour faire avancer ton minable roman, avant que les cours que tu devais donner ne commencent ? Combien de fois as-tu chassé tes filles, qui te cherchaient pour jouer lorsqu'elles avaient un an, deux ans, trois ans, cet âge à jamais disparu, parce que môsieur l'écrivain devait se concentrer sur ces mauvaises pages qui n'intéressent personne parce qu'elles ne s'adressent à personne, ne sont qu'une pose, des poses, mille poses de pages reliées en livres qui trainent sur l'étagère de ton ego ? Passé ta vie, donc (tout en croyant graver des mots dans l'absolu, gaver de mots la gueule de l'absolu) à t'adresser aux éditeurs masqués derrière leurs lettres de refus, aux journalistes engloutis sous les montagnes de la rentrée littéraire, aux ménagères de province cherchant à se désennuyer, aux libraires des centres culturels Leclerc, aux jurys des prix littéraires, aux trous du cul comme toi voulant faire l'écrivain — des gens que tu ne connais pas, que tu ne connaitras jamais, dont tu te fous et que ta vie indiffère — au lieu de parler avec les tiens ? »

Idée simple, petite révélation, boum boum dans la tête.

« Alors, pourquoi ne pas anticiper, et profiter dès aujourd'hui du fait que ces gens-là (éditeurs, ménagères, jurys, écrivains) ne te demandent rien (absolument rien), pour

cesser de t'adresser à eux ? Si ta manie d'écrire est si pressante, écris à ceux ou celles que tu aimes et qui auront peut-être, quant à eux, envie de t'entendre ! Imagine-toi sur ton lit de mort : à tes filles, tu auras donné tout ce que tu pouvais, avec ces lettres. Tu leur auras non seulement raconté tout ce dont elles ne se souviennent pas, mais tu leur auras transmis ton amour de la poésie, de la musique, de la peinture, de la course à pied. Tu leur auras raconté tout ce qui fut magique — le basket avec Tabué, la rencontre de Clémence au cours de Meillassoux, *pink glove* le petit chien sur l'île d'Aran avec Guillaume, le *kinmugi* le soir dans la maisonnette de Tokyo. Tu leur auras expliqué pourquoi, comment : tout. Et pour leur mère, peut-être, pris le temps de composer les vers que tu ne lui as jamais écrits, à force de chercher à placer tes poèmes dans des revues.

À tes amis, à tes élèves, à tes collègues.

À tous, ou plutôt à chacun, tu pourras avoir dit *ce que tu avais à dire*. Et tu pourras partir en paix. »

Je pointais ma baguette de bambou (j'étais déjà arrivé depuis longtemps à Wuyuan road) en direction de Jérôme :

— Je vais écrire à Clémence, à Amaël et Noah, à mes parents, mon frère, ma sœur, à mes élèves et mes collègues… Je vais écrire des lettres !

— À la nounou de tes filles…

— Ouais. Aux ouvriers… Aux fonctionnaires…

— Aux gauchers de tous les pays…

— À tous les mal-intentionnés…

— Ah, ça ! Ah, ça ! Fini, fini le roman !

J'avais tourné la page de la soi-disant littérature, une écriture véritable pouvait commencer. Elle se proposerait d'en finir avec les codes de conduite de l'adresse littéraire — d'autant plus élégante, policée, qu'elle fait mine de n'en être pas une. J'allais pointer du doigt la nudité du roi.

Nous venions de finir de manger et tout aurait pu en rester là : Jérôme remontait déjà sur son scooter pourri. Mais lorsqu'il écrasa son casque sur l'énorme masse de ses cheveux gris, je fis le pas de trop :

— Et tu vois, le plus fou, c'est que pour être sûr de mener à bien ce projet, je vais d'abord le raconter. Ce sera dans un deuxième temps, les lettres. Car d'abord je vais composer le récit de la vision qui les aura occasionnées, à travers l'histoire de personnages

qui arrêtent de croire aux conventions, aux adresses qui font mine de n'en être pas, à la politesse des genres. Par exemple : un photographe qui photographie va aux mêmes endroits que les touristes, que regarde-t-il ? Ou une peintre d'avant-garde qui se reconvertirait dans la peinture murale. Des gens qui cessent de croire à la littérature, à l'art, ou au fait qu'une œuvre aurait la moindre valeur *dans l'absolu*.

Ce pas était déjà de trop, l'euphorie m'entraîna plus loin :

— Et même : je vais le raconter *dans un roman* ! Je me servirai du roman, une dernière fois, comme d'une expérience de pensée pour comprendre son impossibilité propre. Ce sera un roman sauvage dynamitant de l'intérieur la politesse des genres. Un texte libre, souverain c'est-à-dire insolent, incohérent et divaguant. Une sortie de la littérature mais sans fracas, sans claquer la porte à grands bruits, sans scandale : plutôt une exfiltration imprévisible et invisible, par un souterrain se trouvant derrière une porte dérobée, cachée derrière des livres dans la bibliothèque.

Même sous son casque je pouvais voir que Jérôme avait l'air circonspect. Mais j'étais déjà hors-jeu et je me jetai dans le vide :

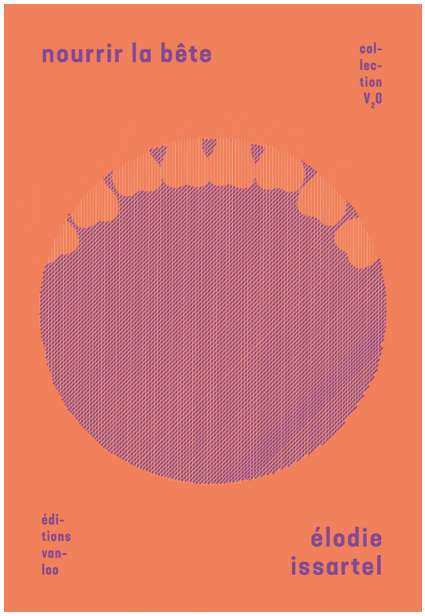
— Or ce que ce roman va raconter, c'est *l'échec* de tous ces personnages à vouloir sortir de la littérature.

— Quoi ?

— L'impossibilité qu'il y a à supprimer les conventions.

— Oui j'ai compris mais Pierre, tu veux inaugurer ton projet épistolaire anti-romanesque par la narration romanesque de son impossibilité ?

— Super pitch, non ?



Nourrir la bête
Élodie Issartel

éditions vanloo

Entrer dans la vie, comme on dit, donne parfois l'impression d'être tout bonnement jeté en pâture pour nourrir l'énorme machine de production que nous sommes devenus ; c'est le Léviathan moderne, on peut dire aussi : la bête.

Dans le métro une femme raconte très fort au téléphone ce que sa chef lui fait subir au boulot, la rame entière suit la conversation, des gens commencent même à prendre son parti, la poussent, la soutiennent… puis elle sort à son arrêt et l'excitation retombe. Nora assiste à la scène, un seul voyageur n'a pas bronché, quand il descend à son tour, elle le suit, parce que c'est une followeuse, et qu'elle le kiffe.
Elle bifurque, rentre chez elle, dans la coloc qu'elle partage avec Muriel et Haby. Le «garçon ligne 5» prend la parole et on le découvre, on revient à Nora qui nous décrit l'appartement, immeuble HLM, les voisins et leur routine, Haby et Muriel si différentes d'elle.
La parole passe de l'un à l'autre, en vers tranchants, rythmés. On parle de soi, ses envies, sa vie, on se raconte, puis on croise fatalement un autre du quatuor, le garçon ligne 5 souvent, on ne se reconnait pas, on se sent, on se renifle, et la parole saute à celui qu'on croise, «c'est toi le chat» semble dire l'autrice…
Entre ces quatre-là il y a comme un désir, une séduction possible, un jeu de rencontres qui ne se font pas, on les espère, c'est un fil narratif qui s'échappe tout le temps.
Tableau de Paris, de celle qui fait des ménages, à celle qui bosse en collège, de celui-là en école d'art, beau gosse désargenté à celle-ci, cachée derrière son ordinateur et claustrophobe. Les personnages imposent leur présence, ces quatre solistes extraits du chœur des jeunes, prêts à dévorer le monde, ou s'y faire bouffer tout cru.
Tout ce petit monde, car c'est tout proche, car c'est Paris, tourne autour de la vie des riches, de cette fille, Clarice, que le garçon de la ligne 5 veut séduire, pour s'introduire dans ce monde où l'on peut posséder tout un immeuble haussmannien. Entraînant sa followeuse, fascinée par sa fascination.
Ils y entreront dans cet immeuble, avec des succès divers, puis en sortiront, avec des dépouilles : un manteau de renard dérobé par exemple. Mais la défroque du riche, ils ne porteront pas, le manteau volé était à recoudre, piqué d'aiguilles il lacère celle qui s'en recouvre. La bête mord encore…

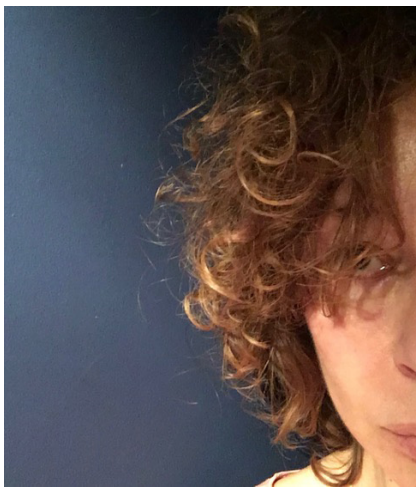
graphisme : Maxime Sudol
132 pages 140 mm x 205 mm 14
broché - collé - rabats
ISBN : 979-10-978437-3-1
parution 12 février 2027

9 791097 843731

Éditions Vanloo
www.editionsvanloo.fr
diffusion/distribution : Serendip

revue de presse à propos de *Out of the blue*
Le roman d'Élodie Issartel (son troisième) est écrit dans une langue véloce, économe, qui sert le portrait vibrant, frénétique de son personnage à fleur de peau, fragile, plein de contradictions et de paradoxes. Une « fille à la manque »pas sûre de ses attraits dans un monde d'apparences en flux constants, qui remâche ses déceptions et dont « l'éclat des yeux sont deux haches qui s'abattent partout où elles le peuvent ». Comme si une implosion permanente menaçait. Ou un désir très fort de vie.
Guillaume Contré, le Matricule des anges, octobre 2021, n°227

Élodie Issartel vit et travaille à Paris.
Elle a écrit dans des revues (Travioles, N/Z, La Revue littéraire), pour le cinéma et sur le cinéma (Godard, Pialat). Sa pièce de théâtre Une pièce sombre a été mise en voix au Carreau du Temple en 2019 par Marie-Bénédicte Cazeneuve et Xavier Deranlot, puis à la SACD en décembre 2024. Sa trilogie théâtrale, *Trois pièces*, dont le premier volet a été publié par AOC en 2019, est parue aux Éditions Vanloo en 2024.
Elle est l'auteure des romans *Festino ! Festino !* aux Editions Léo Scheer, *Les Acouphènes* au Nouvel Attila et d'Out of the blue aux Editions Vanloo qui clôt le cycle des adolescences inquiètes. Son quatrième roman, EMPIRE sortira à la rentrée 2025 aux éditions Vanloo.
Parallèlement, Élodie Issartel collabore avec des artistes et a une pratique régulière du dessin. Ses dessins, qui incluent souvent le geste d'écriture et les mots, sont un pendant à son travail d'auteure. Certains ont été exposés, et d'autres figureront dans son prochain roman.



Extrait 1

(...)
Retour au travail
sujet du discours de la femme aux colliers qui tintent
quand elle parle et font frissonner son cou.
Il y en a beaucoup
parce qu'ils ne valent rien, ils ne sont que lumière.
Sa voix est un horizon dans le vacarme des matériaux du wagon
elle entonne,
se ravise, inaugure par un soupir la tâche de dire,
s'allège la carcasse puis la plénitude de son timbre
opère

et la femme mérite à ce moment-là une attention qui va au-delà de la pacotille qui orne son tee-shirt.
Pour faire hommage avec des fibres de ***real life***.
Quelque chose comme :
ma taille, peau scintillante, Y2K.
Des seins, un ventre, des fesses
et une bouche glow
qui entonne plutôt pop
sur les dentales (à la limite du postillon)
sans possibilité pour moi
de prendre du recul.

Je ne suis pas la seule à hocher la tête en signe d'encouragement,
de solidarité,
de sororité (pourquoi pas)
toutes unies contre l'employeur qui parle mal et exploite.
En l'occurrence une employeuse qui fait la virile.
Ça marche aussi.

Elle dit
Deux heures à trier, classer, étiqueter, ranger, faire le vide, de la place en veux-tu en voilà, et elle me fait tout démettre ? Pas moyen.

Yeah ! clame une voix.
Yeah ! répète une autre.
C'est tout vu, pas moyen.

Ça commence à prendre tournure.

Et ?
Et ?

Elle dit
Elle a tout flanqué par terre, elle a détruit mon travail super bien fait. Rien à refaire là-dedans ça tenait direct en place.
Et ?
Et elle m'a dit, Tu refais par ordre alphabétique de grandeur.

WTF ? dit une voix.
Véridique elle a dit ça.
Et ?
Même pas en rêve.
Faut pas se laisser faire.
Ça non.

Puis on s'est TOUS mis à murmurer en écho une histoire parallèle
le reader a levé la tête, (comment se concentrer)
moins beau hors-livre mais soudain concerné
par le surgissement des voix toutes ensemble sur le même thème :
le ressentiment.
Un soulèvement de wagon à Saint Marcel ?
Sortie du lecteur.

En vous souhaitant une bonne soirée

Elle dit
Comme elle ne faisait pas référence à la couleur de ma peau, j'attendais.
Pour voir. Je ne suis pas une couchée, moi ! Une américaine !

Haute température où rien ne dérape dans le bruit incisif des crissements du freinage.

Tout au fond deux rasés-tatoués,
hardcore ou métal ?
Parfois il y a confusion entre mascu et antifa.
Trop loin pour voir sur les tatouages si les têtes de mort sont friendly,
je joue intérieurement au jeu du
Qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire dans la vie aussi tatoués ?
À part tatoueurs ?
Plein de choses en fait.

La chaleur bouche-ouverte ramollit mon écoute.
Écoute,
Bouche-bée c'est bien aussi.

On pousse une petite femme (entrante)
qui n'a pas saisi le drama avec ses talons.
Il faudrait une liste de choses recommandées dans le métro comme

Gourde Éventail Chaussures plates

Anxio.

Immédiatement gênée par le côté Rnb de l'oratrice,
à la vitre de la rame elle reste plaquée.

C'est visuel.

Refusant de regarder-écouter ce qui captive les bouches ouvertes

elle se bouche les oreilles avec ses écouteurs, et
n'est plus que tentative de stabilisation
tangage métronomique, alors que
le discours de la femme s'éteint
comme si la talonnée avait siphonné la situation.

Alors le tatoué (le plus petit, le plus tatoué) se manifeste
il attend la suite
Une chanson ?
Non plus.
Parce que la femme aux colliers dit
Oui, tu m'entends ? J'arrive, faut que je te raconte la suite.
Oui raconte-nous.
Mais non.
Elle quitte sans avoir fini,
elle sort après s'être éparpillée et
Tu finis. Tu ranges.
(Oui le tutoiement, direct.)
Mais elle laisse en vrac,
sans conclure elle sort,
nous laisse dans le bordel
à Campo Formio elle trottine sur le quai,
fouille dans son sac puis s'engouffre dans l'escalier
quelques secondes avant que le métro ne s'engouffre
lui aussi. Ciao.

Extrait 2

(…)
Dans le miroir de la salle de bain on peut dire que mon torse approche celui de
Brad Pitt dans *Thelma et Louise*.
La prochaine étape c'est *Fight Club*,
j'y vais molo, je camouffle sous le tee-shirt
pour ne pas faire narcissique
c'est mal vu par les bourges d'être trop gaulé
ça fait sans cervelle ils sont cons
comme si la muscu empêchait de

Rien à redire de ce côté-là.

Je lis.
Avec des bouchons pour atténuer les séries
France Télévision le soir à 20h45
depuis la chambre de mes parents
même les redifs au cas où ils auraient manqué une subtilité aux dramas
provinciaux. Ils les commentent ensemble
c'est le seul moment de la journée où ils s'adressent la parole,
je fais mon sport à côté.

Je lis à droite à gauche
je m'oblige au moins quinze minutes
comme pour le gainage je m'oblige
pour m'aimer un peu.

Mon père dit à ses copains que je soulève tous les tabourets de la
baraque je laisse dire
à 55 ans il a du ventre et une jawline affaissée.
Je mets mon casque je fais mes trucs. Toujours fait ça.

Quand j'étais petit
mes figurines je les fendais en deux
et je les recomposais avec d'autres :

cow-boy recto, indien verso
paysan côté face, serveuse côté pile
jaune et bleu
vert et rouge
volte-face
dispute flic daronne
chorégraphie
sens de la répartie
être une femme puis un homme
un pourri un dominé une mégère un pauvre type un assassin un assassiné,
ces jouets, j'en ferai quelque chose.

Un jour.

Extrait3

(…)
Souvent, sous un ciel à peine rosé
j'ai vu
le père de famille qui cuisine au ralenti
tellement il aime cuisiner pour son fils.
Il est brave c'est toujours lui
qui écume, les raviolis du jeudi
les uns après les autres, pour éviter qu'ils collent
puis délicatement la sauce en nappage
dans les assiettes dressées et apportées comme on enterre la hache.
J'ai vu
le fils attendre sur le canapé avec son téléphone,
sagement il reconnaît qu'il y a de l'amour dans l'assiette,
obligé d'éteindre la machine à défaut de dire
C'est bon, merci papa.
Le maintien du lien
se passe en silence et
en deux minutes la reconnaissance du ventre est plié

cause perdue éditions

La politique continuée par la littérature

Comment la littérature peut-elle participer à l'effort politique sans se renier comme littérature, sans se subordonner à la cause ? Comment peut-on faire politiquement de la littérature ? Á quoi ressemblerait une politique de la littérature ? Nous ne créons pas les éditions Cause perdue parce que nous avons la réponse mais pour faire vivre ces questions. Car à ces questions il n'est de réponse qu'au cas par cas, livre après livre, dans le vif du texte.

Les éditions Cause perdue sont un collectif constitué de Gaëlle Bantegnie, François Bégaudeau, Gwénaël David, Antoine Derouallière, Julien Ollivier, Elsa Personnaz, Bénédicte Thiébaut, Xavier Tresvaux, Stéphanie Vincent.

contact@editionscauseperdue.fr
Stéphanie Vincent 06 74 33 21 79 - Gwenaël David 06 50 00 91 82
Elsa Personnaz 06 81 98 16 07 -
www.editionscauseperdue.fr

Des idées dangereuses

Jeremy Roussay

Un trentenaire reparcourt sa vie pour questionner sans concession sa judéité et son appartenance communautaire, au risque de la rupture avec sa bande d'amis.

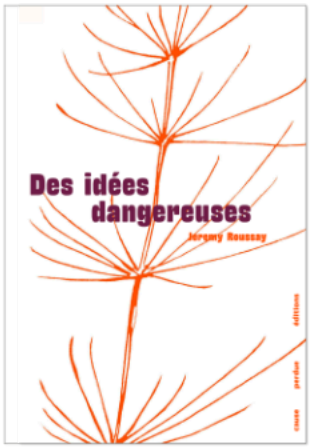
Jeremy se trouve à une cérémonie religieuse lorsque Noam, son ami le plus proche depuis vingt ans, le prend à part pour le mettre en garde contre ses « idées dangereuses ». Jeremy sait très bien de quoi il parle. Il sait de quelles idées il s'agit, et pourquoi ce copain les qualifie de dangereuses.

À trente ans, Jeremy se mue en narrateur-enquêteur pour remonter le temps, et reconstituer les faits privés et publics, les processus sociaux, les données matérielles et psychologiques qui l'ont mené à épouser ces « idées dangereuses », cependant que les membres de sa bande d'amis du collège prenaient un chemin idéologique et moral opposé. Pourquoi lui ? Pourquoi n'a-t-il pas suivi le mouvement ?

En même temps qu'il se raconte, le narrateur se prend pour sujet d'analyse. Au fond comment vit-il sa judéité ? Est-ce qu'elle lui importe tant ? À quel point elle le détermine, le façonne ? Que pense-t-il réellement de sa communauté, dont il a jusqu'ici spontanément épousé les coutumes, les mœurs, les récits, les légendes ? L'éveil à la question écologique et la critique radicale du système qu'elle implique achève d'instiller en Jeremy le virus du questionnement. Ses amitiés d'enfance, qu'entretenait le sentiment de coappartenance, entre adoration de Star Wars, voyages en Israël et fêtes communautaires, n'y survivront pas.

Au fil des années, la bande d'amis formée à l'école juive se délite. Noam et les autres ne comprennent pas que Jeremy manifeste de l'intérêt pour un camp, la gauche radicale, qu'ils voient comme un ramassis d'islamo-gauchistes, puis tout bonnement comme un nid d'antisémites. Ses « idées « dangereuses » sont des idées criminelles. Criminelles pour la communauté, à nouveau prise d'angoisse devant la recrudescence objective des actes antisémites. Aux yeux des copains avec qui il a tout partagé, Jeremy est passé à l'ennemi, et du côté obscur de la force. Aux yeux de Jeremy, ses copains s'enkystent dans la passion identitaire que ses nouvelles lunettes politiques lui font aussi apparaître comme un réflexe de classe. Au fond ses amis sont devenus les bourgeois qu'ils étaient, et que lui, scénariste précaire, rechigne à devenir.

Le groupe WhatsApp qui entretient la bande disséminée aux quatre coins du globe devient le lieu d'échanges âpres et parfois violents. On s'emporte, on se fâche, on quitte la discussion, on revient, on se refâche, on jure de ne plus se parler, on se reparle, on promet d'éviter le sujet qu'on remet sur la table sempiternellement. Ils ne le comprennent pas, il ne les comprend plus. Après le 7 octobre et son ralliement à l'anti-sionisme de gauche, la rupture est consommée. Jerémy a perdu ses amis de toujours, mais à trente ans une nouvelle puissance s'offre à lui.



ISBN : 978-2-487871-08-3
Format : 13x19 cm
270 p.
Prix : 19 €
Parution : février 2027

.....Né en 1989 à Paris, **Jeremy Roussay** grandit entre Blanche-Neige et Batman. Il fête Hanoukah plutôt que Noël, et en CM2 ses parents l'inscrivent dans un établissement où il doit porter la kippa pendant les repas. Il y apprend notamment l'Hébreu et la trigonométrie, et peaufine ses techniques pour écrire des histoires dans le dos des profs. Après une prépa littéraire, une école privée de cinéma et quelques errances de Paris à New York, il se demande comment gagner sa vie pour devenir un adulte un vrai. Il finit par suivre une formation de scénariste et développe accidentellement une conscience politique qui le met dans l'embarras. Habitué aux vies imaginaires, il ne se doutait pas que son premier livre raconterait la sienne. Dans le contexte qu'on connaît, certains diraient qu'il a du nez.

En tant que Juifs en école juive, la bande d'amis a des pratiques différentes. Je ne mange casher que depuis l'adolescence, Noam ne fait pas shabbat tandis que Dan fait sa prière tous les matins, Tom croit en Dieu une fois sur trois et Jonathan croit sans pratiquer. Malgré ces distinctions, nous allons dans le même sens : il faudra, tôt ou tard, se marier et élever nos enfants dans nos traditions. En 5e B j'espère que ça sera avec Sarah Lévy, et en 3e A avec Laura Benichou. Il ne faut pas se fermer aux joies du monde mais rester juif. Refuser l'assimilation. Préserver notre identité est une priorité et si nous faisons partie de la société française, c'est avec des contours juifs bien définis. Il faut s'intégrer sans se perdre, se distinguer discrètement, respecter les lois françaises et ne surtout pas se mélanger. La République Française est notre hôte mais nous sommes juifs *avant tout*. En cours d'Éducation civique on apprend que tous les hommes naissent libres et égaux en droits et dans les couloirs on sait bien qu'on est spéciaux. La peur d'être anéanti est omniprésente, l'Histoire nous l'a démontré,

— On ne peut compter que sur nous-mêmes.

Le non-Juif serait bien plus tranquille si le Juif disparaissait de la surface de la planète : entre expulsions, exclusions, inquisitions, pogroms et fours crématoires, de toute évidence l'Autre ne nous aime pas. Nous Juifs devons rester entre nous. C'est une question de survie.

C'est pour ça que nous avons Israël.

Argumentaire efficace pour un adolescent juif en école juive, qui m'aurait probablement convaincu si un détail de taille ne venait pas perturber ce schéma si évident : Papa n'est pas né juif.

Ainsi je sais de source sûre que le non-Juif peut aimer le Juif.

Extraits choisis

— Allons enfants de la patri-i-euh, le jour de gloire est ar-ri-vé !

Lever de drapeau, les uniformes ne sont pas ceux du SNU qui n'existe pas encore mais ceux d'un spectacle de fin d'année. Lorsque la classe de CM2 entonne notre hymne, Dan, Tom et moi ne sommes plus parmi les élèves mais spectateurs. À 14 ans nous prétendons avoir grandi en restant des sales gosses. Assis au fond de la salle plutôt qu'au premier rang, on admire la performance de la petite sœur de Dan qui suit le même cursus scolaire que nous. À 14 ans on prétend aussi avoir compris le monde, alors on se met à huer l'hymne de ce pays collabo et pro-Arabe. Ce n'est pas l'hymne d'un pays qui a fait de nous des outils de son ordre colonial mais celui d'un pays qui a pactisé avec les Nazis et qui aujourd'hui soutient la cause palestinienne. La France, amie de nos ennemis. Les parents républicains nous engueulent. On pouffe de rire, David l'éducateur s'agenouille à notre hauteur et nous explique que nous sommes juifs mais aussi français.

— Siffler la Marseillaise, c'est siffler notre identité et donc siffler ce que nous sommes.

Le processus de républicanisation ainsi parachevé dans une école juive sioniste, nous devons être fiers d'être français. Nous devons respecter notre pays hôte et ne pas siffler son hymne, même si sa police a envoyé les nôtres dans des camps comme nous l'avons appris. C'est là que ça se complique : si c'est notre pays hôte, c'est que nous y sommes invités. Tolérés. Puisque notre vrai pays est Israël. Même si on ne cesse de se dire Tunisiens, Marocains ou Algériens. Et que sur mon passeport est écrit nationalité : Française. Avec ces injonctions patriotiques contradictoires, on comprend que la confusion n'est pas un brouillard temporaire. C'est un mode de vie.

Des idées dangereuses

Jeremy Roussay

Abonné au Facebook de Fred, je suis l'évolution des mouvements sociaux. Il est sans le savoir ma porte d'entrée sur ce monde et le seul de mes contacts à parler de la loi Sécurité Globale. Je fais les quatre manifestations contre cette loi avec ma sœur Leah. Ayant uniquement marché contre l'antisémitisme et en soutien à Israël, on se retrouve pour la première fois dans un mouvement contestataire. Moi aussi j'ai vu des dystopies et le slogan *Who watches the Watchmen* que je lis sur une pancarte fait vibrer en moi le lecteur de la bande dessinée d'Alan Moore. C'est aussi l'occasion d'être au cœur de ce qu'on prétend restituer dans la série. J'observe les autonomes cagoulés éclater le béton, dans ma doudoune The North Face noire je me mêle à eux, je ne participe pas mais je veux ressentir l'énergie, sa réalité organique, j'approche au plus près de la ligne de front, questionnant ma légitimité à être là, admiratif de ceux qui mettent en jeu leurs corps face aux forces de l'ordre armées. Je n'aime pas la violence en soi mais leur engagement m'émeut. Il me fait envie même si je ne franchis pas le pas. En face, grenades de désencerclement, lacrymos, coups de matraques sur les boucliers, sommations, charges, nasses, canon à eau. Chez nous, tout le monde déteste la police, on est là, même si Macron le veut pas nous on est là, siamo tutti anti fascisti, clap clap clap clapclap clap clapclap clap.

Un drapeau palestinien flotte à côté de nous, Leah et moi échangeons un regard mi-inquiet mi-déçu. On ne voit pas le rapport entre la Palestine et notre lutte contre la pente autoritaire de l'État français, ce n'est ni le lieu ni le moment, ne mélangeons pas tout. Notre discussion est interrompue par la ligne de CRS et je ne nie pas avoir à cet instant l'impression fugace et excitante de faire partie de l'Alliance Rebelle contre l'Empire Galactique. On ne liquide pas 30 ans d'imprégnation de narration hollywoodienne en quelques mois. Peut-être même jamais.

Extraits choisis

Tu commences à avoir des idées dangereuses.

La phrase de Noam me trotte dans la tête. Si mes idées sont dangereuses c'est qu'il y a quelque chose à protéger. Grâce aux automatismes de mon adolescence geek, je repense à cette réplique de Yoda dans l'Épisode I :

— La peur est le chemin qui mène au côté obscur.

À défaut d'écrire ma propre série Star Wars, je me prends pour Luke Skywalker et m'auto-investis d'une mission de la plus haute importance : sauver mes amis de la droitisation. Ou du moins leur montrer qu'ils sombrent. Chevalier arrogant et zélé, sans sabre-laser à ma ceinture j'utiliserai mes propres armes, à savoir la vitesse de mes deux pouces. La prélogie de George Lucas m'a enseigné que la transformation d'Anakin en Dark Vador trouvait sa source dans la peur de perdre sa mère. J'ai le pressentiment que la transformation de mes amis en identitaires de plus en plus virulents trouve sa source dans la peur de perdre leur mère patrie. Leur mère juive.

---

cause perdue éditions

— De toute façon, on a les dirigeants qu'on mérite.

Dans le Uber du retour, je tique sur le message de Dan. J'ai toujours trouvé cette expression fumeuse. Sous la douche à 3h42 pour enlever l'odeur de clope dans mes cheveux, j'imagine ma voisine hippie retraitée, Bernard Arnault et le SDF en bas de chez moi faire corps sous le drapeau français afin de mériter un dirigeant qui nous gratifiera de sa bonté. Cette mythologie patriote en excite certains. Elle me laisse plutôt circonspect, quand elle ne me met pas carrément mal à l'aise.

— Même pour Israël ?

Israël devrait être l'exception patriotique de mes idées anarchistes. Parce qu'Israël n'est pas un État comme un autre. État juif, Israël a pu miraculeusement s'affranchir de toutes les casseroles qui vont avec l'État-nation : nationalisme, impérialisme, frontières et inégalité de classes. Parce qu'Israël est une idée, l'idée que le peuple juif a le droit d'exister ; l'idée qu'il a maintenant un refuge avec un mot d'ordre : unité. Ne pas s'y conformer c'est

— ne rien comprendre à l'histoire de notre peuple et à notre lien à cette terre, envoie Léo.

Sur le groupe des Bistrotistes, je raconte que la dernière fois que je suis allé à Tel-Aviv, j'ai vu un clochard dormir au pied d'un hôtel de luxe. Visiblement, le fait que le clochard soit juif dans un pays juif ne le nourrit pas. Ils me répondent qu'il y aura toujours des riches et des pauvres, c'est comme ça. Mais au moins, ce clochard est en sécurité en tant que Juif en Israël. Je suis donc rassuré de savoir que ce pauvre homme ne sera pas tué par des Nazis mais qu'il mourra lentement de faim au milieu des siens. Il a les dirigeants qu'il mérite.

— Israël sera toujours là pour toi, appuie Noam.

Toujours là pour nous jusqu'au 7 octobre 2023 où Jonathan, Dan, Tom et leurs familles s'envoleront pour Paris.

Extraits choisis

— Tu fais quoi ce soir ?

Noam m'appelle après le travail et je réponds que je ne peux pas. Navré par le groupe, fatigué par l'effort vain de l'argumentation, abattu par la violence des mots de mes amis. Leur présence physique et leur vitalité que les avatars absentent n'annuleront pas les propos qu'ils tiennent. Leurs phrases ont été pensées puis écrites. Le dégoût que j'éprouve surpasse à cet instant la sympathie spontanée que j'ai envers lui et les autres. Je me dis que lorsque se dresseront des barricades, nous ne serons pas du même côté. Cette projection dramatique et grandiloquente a tout du fantasme morbide et je me surprends à avoir envie que ça advienne. Qu'on assume physiquement nos prises de positions. Une fraction de seconde.

Je caresse parfois l'idée de ne plus intervenir dans les débats. Mais ils continueraient à déblatérer et ne pas réagir m'éloignerait d'eux. Il faudrait donc que personne n'en parle. Que personne ne parle de sujets qui fâchent mais qui nous importent vu l'énergie que nous y mettons. Nous devrions donc ne pas aborder les sujets qui nous importent. On ne discuterait de rien.

Souvent je mets le groupe en mute, sans le quitter. Notifications silencieuses, il faut que j'aille chercher les messages. On ne sait jamais ce qui peut s'y passer. Parfois une compagne tombe enceinte, c'est à suivre. Parfois je partage un petit conseil ciné. Parfois je suis curieux et emporté dans un débat, ça se tend, ça s'énerve, ça se vexe puis ça se souhaite Mazal Tov ! quand l'un d'eux devient père.

Rosélie me dit qu'on devrait peut-être chercher les moyens de renouer une véritable amitié. Partager des choses dans la vraie vie, avoir des activités ensemble, moins se parler sur le groupe mais se voir mieux, plutôt que d'avoir des liens maintenus en permanence par des

conflits interminables et de rejouer virtuellement les affrontements qui apparaissent sous nos yeux pendant nos scrolls compulsifs sur les réseaux. C’est pas faux.

Je jette mon sabre-laser et lève la tête de mon écran. La vie réelle s’anime et calme. On est des amis d’enfance et on le restera. La vraie question est : pouvons-nous être des amis d’aujourd’hui ?

cause perdue éditions

Martyrium

Morgiève Richard

Le livre maudit d'une grande figure de la littérature contemporaine.

PRÉSENTATION

Un personnage, Karen Egon, nous hurle son histoire, celle d'une vie de femme à qui rien n'a été épargné, avec ses peurs, ses fantasmes, ses haines. Sexe, religion et violence habitent cette déclamation furieuse qui nous entraîne avec elle comme un dans un train-fantôme lancé à folle allure.

ARGUMENTS COMMERCIAUX OU POINTS FORTS

Paru initialement aux éditions La Dragonne en 2015, ce texte n'a pas bénéficié d'une diffusion adéquate, ses ventes resteront très modestes et il deviendra vite introuvable. Accompagné par son texte inédit, nous proposons de lui trouver enfin le public qu'il mérite.

AUTEUR(S)

Richard Morgiève, auteur aux multiples facettes et à la discrète renommée est à l'origine d'une quarantaine d'ouvrages formant une galaxie vaste et complexe.

Domaine : Littérature générale

Genre : Roman

Mots clés : Public averti, Roman noir, Terreur, Sexualité

Format : 13 x 18 cm

Pages : 64

Détails de la fabrication : Papiers Fedrigoni, impression Corlet

Prix : 15,00 €

ISBN : 9782956166078

Livre connexe : Sarah Kane

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE
SERENDIP livres

21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

Quiero éditions

L'Orageux

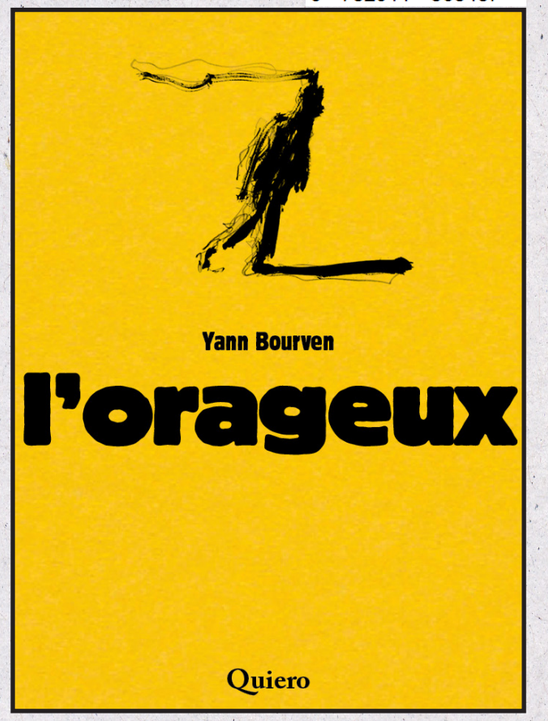
Un livre jaune de 88 pages au format 12x17 cm.
Impression numérique des pages intérieures avec une jaquette de couverture imprimée en typographie sur carton gris

Pluton et Proserpine sont au pieu dans la nuit sans alcool. Lui poursuivant des nuées dans un aller-retour obsédant entre Paris et l'océan…

Ce neuvième roman du Bourven déborde en 8 chants ravagés par l'alcool, les orages et la ruine d'une société à l'agonie, la démesure d'un réel déréglé pour

« Vous mélangez tout, mon pauvre ami, tout ce qui compte c'est la révolution un point c'est tout. »

s'échouer sur une plage atlantique ou errer dans les rues d'un Paris parallèle. On y croise d'étranges bifrons, des billets de 50 chaos et autres fantômes douloureux du rêve Bourvenien : *Dans le second rêve, un vieil explorateur tout fripé s'est mis à sonner le chofar : les autres se sont redressés, ont écarté les bras en criant et en fustigeant ce feu de l'Après-Monde*

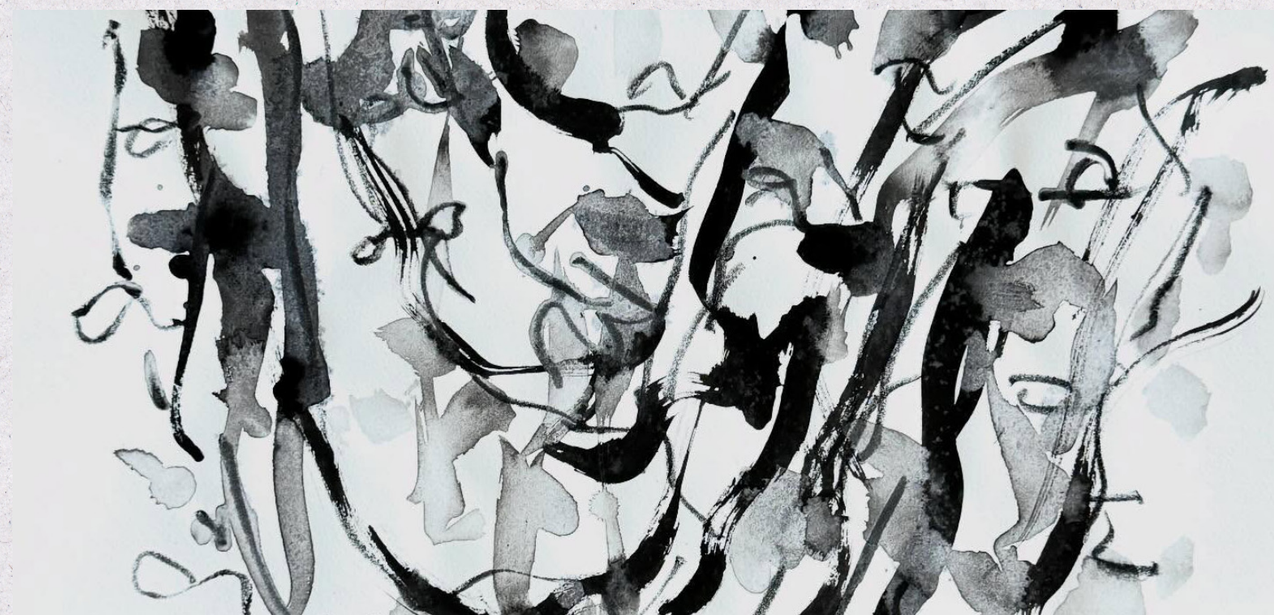


9 782914 363457

Parution : février 2027
EAN : 9782914363457
Prix public : 15 €

au fond duquel apparaissaient des images animées de civilisations futures soufflées par une succession de tornades dévastatrices qui se formaient sur toutes les plages rouges de la planète.

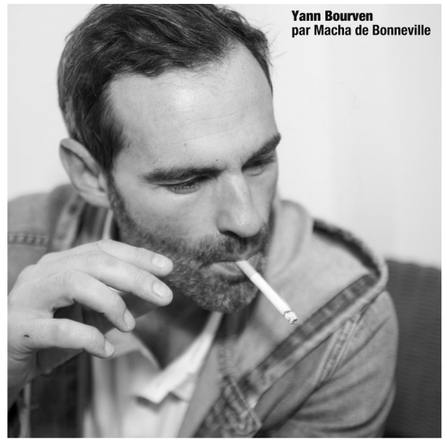
Deux encres de Alexandre Petrovski Darmon et page 11 du livre…





Quiero éditions

L'auteur


Yann Bourven
par Macha de Bonneville

Yann Bourven né en 1978 à Rennes est un poète qui explore le réel et ses dérèglements. Il vit à Paris où il poursuit dans des « thrillers » sans trêve un territoire surréaliste, intime, en révolte.

Bibliographie :

Beffroi, éditions Sulliver, 2017
Chroniques du Diable consolateur, Sulliver, 2013
Maclow, Ville-Fièvre, Sulliver, 2011
Le Dérèglement, Sulliver, 2009
Les fantômes te détestent, éditions Diabase, 2006
La course éperdue du gosse enflammé, Diabase, 2004
Mon héroïne, Diabase, 2003
Face à la mer, éditions Diabase, 2002

Publications récentes dans les revues *Possession Immédiate, Zone Critique* et *Edwarda.*

Friction

https://www.quiero.fr

Marginales – Les Billardes
04300 Forcalquier

Le poète n'attend que l'orage, seul et en danger car débarrassé de ses paratonnerres ! me suis-je dit. Le poète contemporain n'est rien, ni un assis rentier qui pleure sur son sort, ni un pisseux fonctionnaire donneur de leçon de bonne conduite qui attend impatiemment ses vacances scolaires pour produire, comme l'I.A. qu'il dénonce, sa soupe fadasse de légumes verts et de consensus écœurants, non ! L'écrivain-poète n'est rien du tout ! Il n'attend que l'orage, seul et en danger car débarrassé de ses paratonnerres ! Bravo pour la nuance, Bourven ! Mais regarde-toi ! me suis-je dit. Tu joues les théoriciens à deux sous, mais relis-toi !

1

En rêve

Une nuit sans alcool, les rêves ont refait surface. Des esprits m'ont rendu visite. Dans le premier rêve, un bifrons m'embrouillait : il était plutôt beau, sculptural, comme planté au milieu d'un musée déserté par les visiteurs, je le trouvais aussi très énervé, impétueux, bavard, moquant nos futurs et nos passés d'*humains pleurnichards et recroquevillés*, disait-il. Au début j'avais du mal à suivre ce qu'il déblatérait, obnubilé que j'étais par ces deux paires d'yeux à vif qui avaient dû en voir des vertes et des pas mûres, outrées face à tant d'injustices caractérisées, de déceptions maladives, de rires soudainement stoppés, ses paroles virevoltaient dans ma chambre en nage en projetant sur les murs poisseux non pas de gentilles frises chronologiques qui onduleraient dans les couloirs des écoles publiques mais des images animées brutes et folles, en vrac, violentes provenant des époques ardentes et des civilisations tragiques que l'humanité avait traversées.

1

En rêve

Une nuit sans alcool, les rêves ont refait surface. Des esprits m'ont rendu visite. Dans le premier rêve, un bifrons m'embrouillait : il était plutôt beau, sculptural, comme planté au milieu d'un musée déserté par les visiteurs, je le trouvais aussi très énervé, impétueux, bavard, moquant nos futurs et nos passés d'*humains pleurnichards et recroquevillés*, disait-il. Au début j'avais du mal à suivre ce qu'il déblatérait, obnubilé que j'étais par ces deux paires d'yeux à vif qui avaient dû en voir des vertes et des pas mûres, outrées face à tant d'injustices caractérisées, de déceptions maladives, de rires soudainement stoppés, ses paroles virevoltaient dans ma chambre en nage en projetant sur les murs poisseux non pas de gentilles frises chronologiques qui onduleraient dans les couloirs des écoles publiques mais des images animées brutes et folles, en vrac, violentes provenant des époques ardentes et des civilisations tragiques que l'humanité avait traversées.

Je viens de Rome, on me recherche, je me suis enfui vers le nord, j'ai longtemps marché sur la côte atlantique française, et je me suis planqué ici, dans un souvenir qui t'appartenait, je t'en remercie d'ailleurs, car ici nous n'avons rien à faire, si ce n'est rêver près du feu dans ce bunker au-dessus de cette plage rouge qui nargue l'océan-monstre, me disait-il.

Janus en cavale, planqué dans un de mes souvenirs ! Les deux langues gluantes de ce bifrons-chamane ont tenté de se faufiler dans ma bouche entrouverte… pour chercher des réponses, j'imagine ! – mais je n'avais rien à avouer pour le moment… Dans le second rêve, un vieil explorateur tout fripé s'est mis à sonner le chofar : les autres se sont redressés, ont écarté les bras en criant et en fustigeant ce feu de l'Après-Monde au fond duquel apparaissaient des images animées de civilisations futures soufflées par une succession de tornades dévastatrices qui se formaient sur toutes les plages rouges de la planète. D'autres *démons* s'amassaient, esprits frappeurs, esprits errants, esprits de la tourbe, se congratulaient en faisant mine de pleurer, car désormais plus personne ne se souciait du vivant, on se foutait éperdument de Nature : elle se retrouvait seule, soulagée. Il faisait nuit, certes, mais fin, fin physique, fin de l'espèce Debout-déséquilibrée !

Soudain j'ai senti que l'on me frappait au visage. Paniqué, j'ai allumé la petite lampe de chevet, et j'ai vu ma petite amie au-dessus de moi, la bouche déformée, les

yeux révulsés, comme si elle était possédée par un autre démon, beaucoup plus puissant que ceux qui s'étaient aventurés dans mes deux rêves.

Tu ronflais comme un porc, a-t-elle dit.

Je rêvais.

Comment tu peux encore réussir à dormir, alors que nous traversons la pire crise de l'histoire de notre foutu couple ?

Qu'est-ce que tu cherches partout comme ça ? Calme-toi !

Tu n'aurais pas un peu de Valium coffré dans ton trou à rat ?

Je ne sais pas s'il m'en reste. Peut-être dans le tiroir en haut de ce meuble.

Et file-moi ton portable ! je veux vérifier quelque chose, salaud, elle t'a rappelé ? Je suis sûre que tu la vois encore, m'a-t-elle dit.

Je crois que je n'ai plus de batterie.

Son petit cul vif et alerte s'est tendu d'un coup sec pour s'adresser sans trac à cette société résignée qui, à ce moment précis, devait très certainement me ressembler. Agenouillée, elle me tournait le dos, je lui mordais les omoplates en lui chevrotant : J'aimerais devenir ta peau, et me baigner dans ta langue bien pendue. Mais elle m'a repoussé.

Tais-toi ! Sérieux, ferme bien ta gueule ! Tu m'as trahie ! Maintenant je veux dormir ! Il faut que je sois en forme demain pour te larguer proprement ! a-t-elle crié.

Abandonne, laisse-toi faire, reviens vers moi superbe créature, jeune renarde au museau bleu.

Tu es fou, et tu ne m'excites plus.

Elle s'est laissée tomber au sol, a rampé vers le tiroir de la commode, a tendu le bras, l'a ouvert et a attrapé la boîte de médicaments. Elle a avalé deux comprimés avant de s'allonger sur le tapis. Une demi-heure plus tard je lui ai demandé de me rejoindre au lit, mais elle restait par terre, en position du fœtus.

Tu me varies, sacerdoce ! disait-elle en somnolant.

Pardon ? Qu'est-ce que tu racontes !

Les mondes auxquels tu rêves ont fondu, a-t-elle dit.

D'où tiens-tu ces informations ?

C'est ce qu'on dit ici-bas dans la vraie vie... Lorsque Carthage est tombée j'ai serré les dents, et je me suis découpée à cet endroit, tu vois ? au niveau du bas ventre... comme si j'avais été enceinte, alors j'ai fait mine de m'avorter, d'après mon psy eh bien en fait je voulais avorter la prochaine civilisation... C'est mon psy qui me l'a fait comprendre, mais ça m'a tout de même coûté 80 euros.

Moi je ne dis pas : *lorsque Tenochtitlan est tombée bla bla bla j'ai serré les fesses, je me suis coupé le sexe en rondelles*, conne.

C'en est trop, tu me harcèles, tu m'insultes, tu me trompes ! tu te fous de moi continuellement ! Va baiser tes putes ! Je te déteste... Je vais te quitter, sale poète en carton, je vais te quitter une bonne fois pour toutes ! Je dégage, pauvre malade ! Je quitte ta chambre-mâchoire !

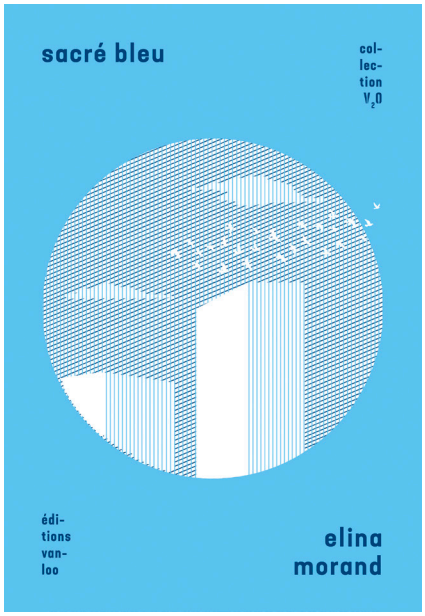
Ouais bonne idée, fais ta valise, excitante vulpe ! Marche arrière ! Va-t'en ! Qu'on en finisse ! Les rires et l'amour qui existaient et voletaient dans notre chambre se sont déjà enfuis par la fenêtre, se sont déjà évanouis dans la nature.

Mais arrête un peu de t'enflammer avec tes grandes phrases moisies ! Je n'ai pas besoin de toi ! Pluton bidon ! m'a t-elle crié.

Proserpine mesquine ! lui ai-je répondu, et elle est partie en mimant le monde en rouge – la révolution –, en cisaillant le fil barbelé d'entre nos tempes : nous n'avions plus envie de nous battre entre deux assoupissements. La porte d'entrée a claqué sous les insultes. C'est ça, laisse-moi me perdre *in somnis* dans ces labyrinthes aux parois humides et électrifiées.

Allez savoir pourquoi cette fille magique – si belle, sensible, drôle et intelligente, de bonne famille, bien éduquée, bourgeoise – m'avait-elle choisi, moi, le pauvre écrivain à la con ? Aujourd'hui ou demain, de toutes les façons elle se serait quand même enfuie, c'était une question de jours, même si j'avais fait des efforts surhumains pour me sortir de la débilité elle m'aurait tout de même quitté parce que je gâche tout, je craque, c'est ma nature, j'en ai besoin. Qu'aurais-je pu lui offrir ? De la misère, de la poésie, de l'amour et de l'insécurité ? Ma paranoïa de victime la faisait rire, car elle se fichait du milieu social, elle était au-dessus de ça, je crois qu'elle m'aimait vraiment. Je m'invente juste un foutu prétexte pour en finir, la peur d'être heureux, quel cliché... Souvent je fuis, ou je fais en sorte que l'on me quitte bien en colère, bien net, bien énervé ; je suis lâche, un sacré type, et au fond je suis méchant, même si ça ne se remarque pas au premier coup d'œil...

Alors laisse-moi me perdre *in somnis* dans ces labyrinthes aux parois humides et électrifiées. Laisse-moi le parcourir de long en large, ce siècle figé ! À l'aveugle, de nuit, au clair de lune, marchant sur une plage rouge, que je reverrai en vrai ! Au petit matin, j'étais bel et bien réveillé pour de bon. Seul dans mon lit, elle était partie entre deux songes… Et j'ai pensé au peintre Francis Bacon : « *Je crois que l'homme aujourd'hui réalise qu'il est un accident, que son existence est futile et qu'il a à jouer un jeu insensé.* » Alors laisse-moi me perdre *in somnis* dans ces labyrinthes aux parois humides et électrifiées.



Sacré bleu

Elina Morand

éditions vanloo

Une écriture venue tout droit de l'enfance… pour s'extirper de l'adolescence.

En emménageant dans son appartement, Sacré bleu fait la connaissance de sa voisine, une vieille dame qui lui apporte une présence rassurante et avec qui, très vite, elle va prendre l'habitude de passer ses soirées. Les deux femmes se racontent leur vie, elles semblent reconstituer une mini cellule familiale et y construire un rapport châleureux et réconfortant.
Sacré bleu sort de l'adolescence, elle aimerait entrer dans l'âge adulte, cette rencontre est comme un sas, une façon de lutter contre la solitude.
Elle écrit cette relation, ses sensations l'interrogent, son écriture est sensuelle, étonnante, naïve et d'une profonde honnêteté.
Puis la vieille annonce qu'elle va mourir et elle meurt.
Ce pourrait être la fin mais elle revient, en fantôme, et le récit vient flirter tout naturellement avec le roman gothique.
Sacré bleu veux faire taire ce fantôme, se tourne vers les vivants, son collègue de travail, amoureux transi sans doute, mais d'une telle banalité ! sa patronne, sympathique certes, mais aux exigences si ridicules.
Les images précises du texte de Sacré bleu tournent à la satire. Transparaissent les déceptions de la vie, la petitesse des gens, le quotidien triste, ce monde où finalement bien peu de choses lui conviennent. Il y a une esquise drôlerie dans cette façon de souligner, l'air de rien, le grotesque des situations. Qu'un fantôme vous tire les pieds, voilà qui est bien drôle à écrire pour un auteur féru d'autodérision…
Écrire la rend lucide, intransigeante parfois et on voit naître le désir de se construire autrement, sans clichés, sans les mots des autres qui voudraient lui forger une histoire à leur idée, une histoire qui ne lui convient pas.
L'écriture la révèle à elle-même, l'écriture est un processus d'émancipation. Sacré bleu change au fil du livre, elle semble ne plus craindre la solitude, prête à prendre son envol. D'ailleurs, elle vient d'acheter une voiture.

graphisme : Maxime Sudol
394 pages 140 mm x 205 mm 24€
broché - collé - rabats
ISBN : 979-10-9378437-2-4
parution 12 février 2027

9 791097 843724

Éditions Vanloo
www.editionsvanloo.fr
diffusion/distribution : Serendip

Elina Morand
Née en 1997 et originaire d'Auvergne, Elina Morand vit et travaille à Paris. Elle est diplômée du master de Création Littéraire du Havre, où elle a été accompagnée par l'écrivain Christophe Manon.
Elle a publié dans les revues Niqui causse, Plus heureux que jamais et coécrit un court-métrage Invisible Dog.
Sacré bleu est son premier roman.

Extrait 1

Je m'appelle Sacré bleu, j'habite dans un immeuble. C'est une grande tour, une tour rigide et froide comme les fondations qui protègent les châteaux forts. Une tour qui surveille la petite ville. Ma voisine est une vieille dame qui habite dans l'appartement d'à côté. On a des cloisons mitoyennes. Ça veut dire que l'on vit dans le même béton mais pas dans la même maison, entre nous il y a des grosses briques remplies d'énergie. La vieille dit que dans ces grosses briques il y a des rats et des câbles électriques. Je ne sais pas d'où elle sort ça ni depuis combien de temps elle est là, quand je suis arrivée elle était déjà vieille.

Je n'ai jamais entendu les rats pourtant j'habite là depuis deux hivers. Je suis arrivée au moment où l'adolescence était terminée. Une fois certaine que je n'allais plus en entendre parler, j'ai pris mes affaires et je me suis installée dans l'immeuble. La première semaine c'était bizarre, j'étais très triste. Les filles adolescentes sont souvent tristes et même lorsque les choses sont terminées, il faut un peu de temps pour s'en défaire. Je regardais les angles des murs, j'attendais que l'on m'appelle. L'appartement est petit, il y a une chambre qui fait cuisine et une salle de bain. Je n'avais pas beaucoup d'affaires : un gri-gri, une valise et c'est tout. J'étais perdue dans l'appartement, il fallait que j'occupe l'espace avec mon corps et que je m'habitue au silence. Remplir un appartement avec du bruit c'est difficile, même lorsqu'il est petit. Il fallait dire, *c'est chez moi j'aime bien j'y reste*.

Je passais toute la journée dehors et je rentrais seulement pour dormir, je n'aime pas être enfermée trop longtemps. Je me dis toujours que dehors, le ciel a peut-être quelque chose de très important et qu'avec l'obscurité de mon plafond, je ne le vois pas. Pour me consoler de ma tristesse, je mangeais du nougat le soir, devant la glace de la salle de bain. J'aime bien me regarder, je me scrute et je vérifie que tout va bien. Je regarde ce que ça me fait de manger toute seule tranquille. J'ai changé depuis que je suis sortie de l'adolescence mais les mouvements de ma mâchoire sont toujours les mêmes. Si je mange trop de nougat, je peux avoir des crises de démence, des moments de paranoïa. Le dernier soir de cette longue semaine je n'arrivais pas à dormir. Je pensais qu'une caméra était installée quelque part dans la salle de bain et que quelqu'un se moquait de moi. Je cherchais dans les intersections du miroir, dans la doublure du rideau de douche. Je soulevais le tapis de bain pour découvrir une preuve, un point rouge braqué sur moi. *Surprise ! L'âge adulte ça n'existe pas, tu n'as pas d'appartement, tu n'as même pas de salle de bain*. Je ne trouvais pas la caméra alors je suis retournée dans mon lit.

Je me suis dit que ça n'existait pas cette histoire et que l'on ne pouvait pas obliger les adultes à rester des adolescentes. J'ai regardé le plafond au-dessus de ma tête, il était encore plus sombre et bas qu'avant. J'ai pensé que le ciel derrière avait peut-être disparu. Je suis sortie de l'appartement et j'ai croisé la vieille, elle était en pantoufles dans la cage d'escalier. Je devais avoir une tête un peu bizarre parce qu'elle s'est arrêtée pour me regarder droit dans les yeux. J'ai expliqué calmement que je sortais dehors pour vérifier cette histoire de ciel et si elle était au courant que les étoiles avaient sans doute disparu. Elle m'a attrapé le bras et elle m'a répondu : *tout va très bien se passer dans ton immeuble ma cocotte, dans ton HLM il n'y aura pas de problème*. Après ça je suis remontée dans ma chambre et j'étais vraiment calme. Je regardais le plafond et je sentais la présence du ciel derrière, limpide dans sa bonne personnalité de ciel.

J’aime la vieille, très fort à en perdre la tête, un peu comme une mère. C’est toujours comme ça pour les personnes qui n’ont pas de famille. Lorsque l’on aime une vieille on veut qu’elle prenne soin de nous, qu’au moment où l’on renverse la brique de jus de fruit sur le lit elle dise, *on s’en fiche on a deux paires de draps à la maison*. On a deux paires de draps à la maison.

EXTRAIT 2

La vieille a pris un plan pour me le montrer, elle voudrait que je connaisse les environs, que je sache où j'habite et ce qu'il y a autour de moi. Elle dit que je dois apprendre à me repérer dans l'espace. Elle m'a donné rendez-vous dans son appartement, sur la table basse orange elle a déplié la carte et a commencé son argumentaire. J'ai retenu beaucoup d'informations. À côté de l'immeuble, il y a d'autres immeubles et cela forme une petite ville avec peu d'habitants. Depuis la montagne coule un ruisseau, il alimente en eau les fontaines du parc et mon robinet. Le parc est à côté de l'immeuble, il forme une frontière avec le village. Il y a deux sœurs dans le village, parfaitement vraies, parfaitement sœurs. C'est-à-dire qu'avant de se connaître elles étaient déjà sœurs et qu'elles sont le parfait exemple d'une famille.

Avant, la vieille avait un travail. Elle était famille d'accueil et gardait des filles qu'elle n'avait pas le pouvoir de posséder car ce n'étaient pas les siennes. Toute sa vie elle avait été libérée du poids de l'amour imposé, alors les filles, elle s'en occupait avec soin. Elle pouvait les adorer, les mépriser, simplement faire une assiette. Cela faisait partie du travail de pouvoir être calme. Et c'est ce qui lui plaisait à la vieille, pouvoir les regarder sans se voir, les consoler sans que ça lui fasse mal. Ne pas ternir son image.

La vieille a nourri beaucoup de filles qui passaient par-là comme des chats errants, mais ça ne durait jamais. Les sœurs étaient les seules qui étaient restées longtemps car il n'existait de place nulle part ailleurs pour elles. Elles étaient arrivées en ville et ne voulaient dire à personne d'où elles venaient. Tous les habitants connaissaient l'histoire. C'est la patronne du restaurant qui me l'avait raconté, comme quoi elles avaient des yeux de vipères. Et peut-être qu'elles avaient tuées quelqu'un etc. Elles subissaient les rumeurs, les jugements hâtifs. Ces événements faisaient partie de la vie. Avec la vieille on ne pouvait pas en faire un drame, ni d'être seule ni d'être libre.

Je l'interrogeais. Je voulais que ce soit des gamines minables, des gosses qui lui retournent la table mais il n'y avait rien de spécial. Je demandais ce que les sœurs pensaient de l'immeuble. Si elles travaillaient. Si elles aimaient les fruits. Les odeurs d'essence. Ça finissait par énerver la vieille. Elle répondait, *je vais te les présenter tu demanderas les détails toi-même*. Dans un tiroir de sa cuisine, elle range des photos en vrac. Les filles errantes, au dos, la durée de garde. J'observais les photos. Deux filles debout dans le salon de la vieille. Deux filles debout devant l'immeuble. Deux filles qui n'avaient rien de distinctif. Qui étaient comme toutes les filles que l'on pouvait voir à la télé, au supermarché.

Cela ne doit pas être compliqué les histoires de famille, c'est certainement un système logique, le même cercle qui entoure, à l'intérieur il suffit de changer les protagonistes. Les sœurs doivent avoir une vie commune pour décider commun. Elles se réveillent avec les mêmes tartines. Elles se dessinent des cartes aux trésors sur les mollets, elles partagent les restes dans un tupperware. C'est ce qu'il se passe dans les familles. Elles s'organisent autour de règles tacites que chacune respecte, pour préserver l'unité globale, le cercle initial. Il y en a une qui fait semblant de râler et l'autre qui fait semblant d'y croire. Les familles ce sont des histoires de rythme et de prononciation, elles sont comprises collectivement et elles coulent dans les corps.

Entre les sœurs ce n'est qu'une histoire d'amour il n'y a pas de drame. Elles traversent le village à pied, à l'automne, quand la nuit vient de tomber et qu'elles se confondent avec les ombres des lampadaires. Elles débattent du changement d'heure et parlent des oiseaux qui disparaissent. Les sœurs s'ennuient à deux, elles connaissent le dessèchement de l'âme et les couleurs du ciel.

Extrait 3

Hier après-midi je suis allée au cinéma. Il y a deux cinémas dans la ville, le petit et le grand. J'ai choisi le grand, je voulais voir une longue foule qui se tient les doigts dans la pénombre de la salle, envoûtée par l'émotion. Au distributeur j'ai pris des bonbons pour les manger devant l'écran. Mon collègue dit qu'il faut mâcher un aliment en regardant un film, que ça force la concentration.

J'ai choisi un film d'apocalypse. La fin du monde ça calme. Le film commençait par une scène de bataille, la musique était forte et un groupe de chevaux galopaient sur le sol. Puis l'eau entrait dans la ville. Elle passait entre les immeubles et la caméra suivait son trajet, elle la regardait démolir calmement ce qui se trouvait sur sa route. Je regardais l'eau envahir l'écran, la blanche houle des vagues engloutir les chevaux.

À ce moment, la fille à côté de moi a eu peur. Elle a attrapé mon pouce et elle a caressé mon ongle. On s'est regardé dans le noir de la salle. On avait peur de ce qu'il se passait sur l'écran mais on ressentait de l'espoir et du soulagement. On était enfoncées dans nos sièges, éclairées par la lumière du film mais protégées de son contenu, on se regardait dans les yeux en souriant, c'était cliché et elle s'est mise à me tenir la main en entier, un doigt sur l'ongle de mon pouce on est restées comme ça.

En face de nous le monde tombait, les éléments qui le peuplaient s'effondraient les uns sur les autres, il n'était plus possible de faire la différence entre la hauteur des immeubles et le bruit des sabots. Je sentais que la fille, comme moi, n'en avait rien à faire, ça nous dépassait tellement que ça ne pouvait plus nous toucher.

Quand le film s'est terminé on ne s'est pas regardées car ce n'était pas la peine, ça aurait tout gâché. J'ai enfilé mon manteau en silence et je suis sortie. Je n'ai pas pu me résoudre, j'ai gardé le ticket du film et l'emballage du paquet de bonbons.

Extrait 4

Il y a eu un problème aujourd'hui. Je travaillais au restaurant, j'étais dans la cuisine avec mon collègue, on se parlait comme d'habitude pendant le travail et il me racontait n'importe quoi.

Je regardais ses yeux mouillés, même lui était surpris de l'émotion qui se nouait dans la cuisine, dans sa gorge. Lui qui ne sait pas attacher correctement ses lacets pendant tout le service il voyait des nœuds dans la viande qu'il découpait et ça commençait à devenir délirant. Je voyais des nuages. C'était un stéréotype de l'émotion. Je voyais le décor de l'émotion, je voyais le plafond de l'émotion. Il m'a reconduit à la porte de chez moi, on a monté les escaliers comme des petites fourmis. Un deux trois quatre paliers. Il a tapé dans la sonnette et il a rigolé, il m'a regardé comme un demeuré, comme si j'avais inventé l'eau chaude. Il a posé son front contre mon front et il m'a dit : *slowly slowly je ne t'ai même pas bien regardée je ne sais pas si tu existes*.

Je l'ai poussé un peu fort sur mon palier, il était surpris. Je lui ai dit, *casse toi d'ici*, j'ai crié comme une folle comme un putois, tellement fort que j'ai manqué de me décrocher la mâchoire. Si la vieille était là, elle aurait été furax contre lui. Elle l'aurait entendu derrière la porte de son appartement et m'aurait dit, *Sacré bleu change d'immeuble change de travail*. J'ai sorti mes clefs en acier et à peine rentrée j'ai commencé à chercher des objets pour m'enrouler, me sentir. Mais je n'ai presque plus rien, je vis dans un style minimaliste maintenant.

Mon collègue n'est pas certain que j'existe. Qu'est-ce qu'il connaît de mon existence. Rien. Il ne comprend rien à l'existence et l'existence ne comprend rien non plus à elle-même. S'il était intelligent il serait capable d'inventer une solution, on irait au parc et il me parlerait de choses faciles.

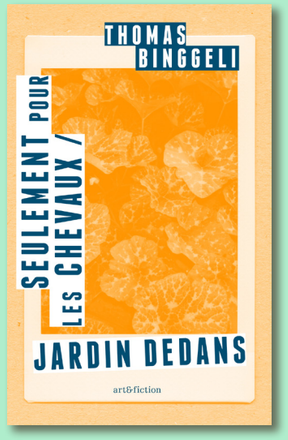
art&fiction

rayon
littérature suisse

genre
récits

parution
9 mars 2027

Portrait



THOMAS BINGGELI

Seulement pour les chevaux / Jardin dedans

Que reste-t-il lorsque les jardins fleurissent des mêmes fleurs sans les grands-parents qui les arrosaient ? L'auteur nous offre un récit en diptyque où affleure la mémoire délicat d'un millennial.

« J'écris après être passé sous l'immense rouleau compresseur que je regardais de loin et je remplis des pages les os aplatis comme jamais avant même dans les moments où l'autre te dit : c'est fini. »


© Dorothée Thébert

Deux maisons, deux jardins. Au cœur de ces lieux laissés sans leurs occupants et qu'il faut désormais vider, les objets parlent, les odeurs se souviennent. Dans *Seulement pour les chevaux*, Thomas Binggeli retranscrit par fragments celle qui fut sa grand-mère maternelle, désormais disparue, dont il cherche les signes, sa présence dans les murs d'une maison qu'elle ne voulait pas quitter. Par petites touches, l'auteur restitue ses manières, son ton, son humour, son sens du drame. En partant à la recherche des objets qui furent les siens, le jeune garçon devenu adulte, fouille dans les plis d'une vie les choses amassées qui portent encore intacte l'empreinte de celle qui fut idole et mystère. *Jardin dedans* fait écho à ce désir de préserver ce que la mémoire familiale, tôt ou tard, effacera. Ouvrir le portail du jardin des grands-parents paternels, c'est raviver un autre monde, avec ses lois propres. Thomas Binggeli feuillette son herbier, liste les vivaces, ravive le goût sucré des carottes, la manière d'écosser les haricots, de poser un plant de tomate.
En contrepoint de ces images textuelles répond une série de polaroïds aux couleurs profondes par lesquelles Thomas Binggeli nous fait part de sa récolte aux trésors prosaïques avec une poésie et une tendresse singulières qui traversent l'enfance et l'âge adulte, le deuil et l'amour.

Artiste et enseignant en arts visuels, **Thomas Binggeli** est titulaire d'un master en littérature anglaise et en histoire de l'art. C'est à la Haute école des arts de Berne, pendant sa formation en création littéraire, qu'il a entrepris l'écriture de *Seulement pour les chevaux/Jardin dedans* et a développé une réflexion sur le rapport déhiérarchisé et complémentaire entre texte et image. En 2026, il publie *Virginia dans les tours* aux éditions La Veilleuse. Il est également l'auteur d'un article sur William Ritter, paru dans la revue romande *Versant*.

collection ShushLarry
format 11 x 17,5 cm, 100 pages, broché
isbn 978-2-88964-110-9
prix CHF 19.50 / € 15

mots-clés prose poétique, souvenirs, lien intergénérationnel, mémoire matérielle, géographie intime, hommage

références connexes Corinna Bille, *Forêts obscures*, Éd. de l'Aire, 2005 [1989] ; *Emerentia 1713*, Éd. Zoé, 2016 [1979] ; Ali Smith, *How to be both*, Penguin, 2014.

Seulement pour les chevaux



1.

J'ai commencé par écrire: bientôt, il faudra débarrasser la maison de ma grand-mère
de celle qui aura été ma grand-mère
qui l'est encore
de moins en moins.

Je voulais parler d'elle, la mère de ma mère, la femme invincible. Celle à qui, jusque-là, il n'était rien arrivé d'autre qu'une vague polynévrite qu'elle appelait ses chauds et froids de pieds. Celle qui disait de la pandémie et des infos en boucle: oh, tu sais.

Je voulais raconter le virus dans ses poumons, comment elle s'en est sortie, par je ne sais quel miracle, à presque cent ans. Raconter les semaines, les mois d'après, le rêve impossible de vivre seule à nouveau. Je voulais réfléchir à ses dernières années pour elle, avec elle.

Entretemps, les choses ont changé. Ma grand-mère est morte la veille de mes trente ans, et à présent, elle est enterrée avec mon grand-père inconnu.

J'ai passé les portes du cimetière
suivi le cortège
le cercueil juché sur les épaules de quatre hommes en noir.

Ils se sont arrêtés devant la fosse bordée de métal
déjà prête
et sans un mot
ils ont déployé des sangles de chantier autour du bois verni
descendu le tout lentement, jusqu'au fond.

J'ai lâché une tulipe orange sur le couvercle
sans savoir quoi faire d'autre
alors je suis allé boire du vin blanc avec mes yeux flous.

Ma mère n'a pas vu la mise en terre. Elle refuse de poser les yeux sur les morts, charger ses souvenirs d'images qu'elle ne contrôlera pas. Elle m'a manqué, mais je la comprends. Je la connais comme si je l'avais faite.

Je ne sais plus ce qu'on dit les porteurs durant la descente. Quelques mots sérieux, pudiques, une dernière invitation pour nous. Je me demande comment, dans la vie, on se lève un matin et on se dit: c'est ça que je veux, accompagner des cercueils et creuser des tombes.

Thomas Binggeli | Seulement pour les chevaux / Jardin dedans **Extraits**

2.

Les choses ont changé, alors le texte doit changer aussi. Je n'écris plus en regardant le rouleau compresseur de loin: je suis passé dessous, je remplis des pages les os aplatis. C'est ici, peut-être, que je trouverai la sortie. Une forme de sortie, je dirais, faute de mieux.

Par morceaux, trouver comment parler de cette femme solide
le menton haut, les cheveux cendrés
les yeux clairs, la voix forte.

Par morceaux, retranscrire ses moues, sa façon grave d'ouvrir les phrases
de les finir en faisant traîner les voyelles.

Parler du salon, des conversations sous la lampe jaune
elle dans le canapé à ressorts
moi dans un fauteuil en face
pendant l'après-midi ou le soir, juste avant le repas
quand elle commençait par dire: quoi de neuf, mon poulet?

Parler de la maison autour, achetée en presque ruine avec mon grand-père à l'époque. Ensemble, ils en ont retapé chaque mur, chaque pièce. Le projet de leur vie, la grande maison derrière la montagne. Là où ma mère a grandi, avec sa soeur. Là où on disait d'elles: une brune, une blonde.

Le pré, le bûcher, la grange, la forêt, et les odeurs de vieux bois que les habits gardent. C'est là où j'ai grandi aussi, pendant les vacances de printemps, d'été, de toutes les saisons.

Changer le texte, c'est retrouver au mieux ses gestes
les mots tendres qu'elle maîtrisait mal
sa dureté envers les autres humains
presque jamais avec moi.

Toutes ces choses, et si peu de larmes
seulement pour les chevaux.

3.

Elle s'est inscrite au manège à cinquante ans passés. Ce genre d'idée soudaine, un pourquoi pas qui nous suit jusqu'à la fin. Depuis, elle n'a plus quitté ces grands vivants dont moi j'ai encore peur.

Grâce à eux, elle s'est fait des amies avec qui elle partait galoper dans la campagne, des femmes plus jeunes, toutes, une grande fierté. Avec sa fausse modestie légendaire, elle disait: je ne vois pas ce qu'elles peuvent bien trouver à une vieille cauque comme moi, mais enfin.

C'était la même histoire quand on mangeait ensemble dans cette brasserie chic en vieille en ville. Entre deux quenelles de brochet, elle s'assurait d'une chose: tu penses vraiment que je suis une grand-mère cool ?

Une fois veuve, il lui restait la vie devant. Je lui ai demandé si elle avait retrouvé un amant, quelques flirts par-ci par-là. Épouvantée, elle m'a répondu: mais quelle horreur. Ni le temps, ni l'envie de replonger dans ce genre de bêtises.

Elle a renoncé aux promenades équestres à quatre-vingt-deux ans: trop dangereux, la chute ne pardonnerait pas. Le cheval a pris sa retraite aussi, passé le reste de ses jours dans un pré de luxe. Il faut ce qu'il faut.

J'entends ma mère dire: elle aime les animaux plus que les humains. C'est assez vrai. Les chevaux, les chats, les bébés phoques à la télévision. Une pie, même, pendant un temps, tombée du nid près de la maison. Ma grand-mère l'a recueillie, soignée: l'oiseau a survécu, quelques plumes en moins. On l'a côtoyée le temps d'un été, elle se posait sur nos tête et nous pinçait les oreilles. Et puis un jour, elle n'est plus revenue. Probablement mangée par un renard. Elle volait mal.

Malgré la fin du cheval, les amies sont restées, et avec elles, les vacances dans le sud de la France. Le seul mec de leur groupe faisait de la musculation. Il s'épilait le corps entier et se contorsionnait au soleil pour bronzer chaque centimètre carré de son corps. Il partait avec elles, et pendant nos visites, le temps d'un après-midi, il enfilait un petit string lilas pour ne choquer personne. C'était le prince, il les faisait rire, et ma grand-mère disait: les homosexuels sont charmants, ils ont bon goût.

En sa compagnie, je n'ai jamais eu peur. Je ne peux le dire de personne d'autre. Je continue à boire du thé dans les tasses en porcelaine fleurie que j'ai sauvées chez elle, ça me rassure, et aujourd'hui, une phrase me vient, évidente: ma grand-mère était une meuf à pédés.

4.

Je n'ai jamais pensé qu'elle pouvait mourir
qu'elle en était même capable.

Les dernières années
elle a gardé l'esprit limpide
mais le corps la trahissait
petit à petit.

Les premiers temps, rien de si clair
un peu moins de force dans les jambes
un peu moins d'équilibre.

Thomas Binggeli | Seulement pour les chevaux / Jardin dedans **Extraits**

Disparaissent ensuite les yeux, les oreilles
la souplesse dans les doigts
et quand elle buvait du café
je la voyais déjà lâcher la tasse
s'ébouillanter encore, encore, encore.

Durant la crise
elle a continué ses promenades
continué d'aller à la pharmacie
de rentrer sans se laver les mains
mauvais calcul.

Elle n'a gardé aucun souvenir des semaines d'hôpital
la poitrine encombrée, la peau grise, le souffle rauque
à manger de temps en temps une demi compote en tube
dans une chambre pleine de gens à demi morts.

Plusieurs fois, on nous a appelés pour dire: elle ne s'en remettra pas
j'y suis allé en urgence
on m'a désinfecté
blouse blanche, lunettes, charlotte
mais non, finalement, fausse alerte, comme à chaque fois
et avec admiration, ma mère disait: elle a repiqué.

Après le coma, l'espace a rétréci d'un coup
elle a troqué les vieux meubles pour des murs turquoises
un sol en plastique
et un lit high-tech pour soulager le dos.

Elle a réappris à marcher
boire et manger seule
mais on le savait, ça ne suffirait pas.

De l'autre côté de la montagne
il restait la maison immense
sans elle pour la faire vivre
alors, de plus en plus souvent
j'ai vu ma mère déambuler le visage sombre
des sacs lourds dans les mains.

5.

Ensemble, on a fait le tour des choses dormantes
ouvert les tiroirs, les boîtes, les portes

mise en page non définitive

commencé la chasse aux trésors.

J'ai retrouvé ce que je ne voyais plus
découvert ce que je ne regardais pas assez:

la coquille dorée sur la table de nuit
la poubelle avec des fleurs peintes
une robe de chambre bleue

les pommes en porcelaine verte
fendues, mal recollées
dans le bol de la cuisine

la maison sous verre avec les animaux
les arbres et les personnes sans visages
une brebis sur le flanc que personne n'a jamais redressée

sur la cheminée, la mouette, les canards en bois,
la boîte d'allumettes décorée de tissu qu'on lui avait offerte pour Noël

une pléiade de Ramuz, des récits de voyage
et à la cuisine, des caramels dans les herbes aromatiques.

Je me serais arrêté des heures dans chaque pièce. On peut toujours attendre davantage, réfléchir, peser le pour, le contre. Si je m'écoute, tout me stresse, je ne fais rien, je suis un cancrelat à paillettes coincé sur le dos, je pédale dans le vide. Et ma mère qui répétait: il faut prendre de l'avance.

Très vite, elle s'en est occupée seule
comme une folle
elle a vidé les armoires, jeté, nettoyé, jeté, nettoyé
enlevé les fleurs en plastique près de la fenêtre
débarrassé les chemises de nuits que personne ne mettrait plus
tout ce qui date de la guerre de quatorze.

Elle a frotté avec du détergent pour enlever les odeurs
les taches de gras dans les rainures de la table
le calcaire sur les verres à eau.

Je lui ai dit: rien ne presse. Elle a répondu: au contraire. Un moment sans résistance, enfin, champs libre pour tout trier, tout tout tout tout tout au maximum, pour préparer la maison et se préparer elle aussi, ne pas se retrouver prise de court, cassée en deux.

Thomas Binggeli | Seulement pour les chevaux / Jardin dedans **Extraits**

Je me demande ce qu'elle a fait sans nous dire, ou sans me dire à moi, du moins, parce qu'elle savait la crise, le cas échéant. Je me souviens du jour où elle m'a demandé: tu voudras quoi, en temps voulu?

6.

En temps voulu
c'est maintenant
et ça me flingue le ventre.

En temps voulu
c'est rester dans mon lit pendant des heures
ne plus savoir ce que j'étais avant
ce que je serai après.

En temps voulu
c'est la maison qui change
les fleurs sauvages remplacent les bégonias
ceux qui, même ravagés par la grêle
réduits à de maigres trognons de pomme
repoussent en quelques jours.

En temps voulu
ma mère téléphone à toutes les bonnes oeuvres
pour annoncer la fin
elle dit: vingt balles pour les flamands roses de Camargue
cinquante balles pour la fondation truc truc
dix balles pour le refuge machin
basta.

En temps voulu
elle oublie les géraniums dehors pendant l'hiver
mais quand même, ils disent quelque chose du passé
et cet après-midi, je les emmène au Creux
je déverse la terre dans la pente
elle s'écrase contre les racines, les jeunes arbres, les pierres
puis je ramène les pots
ils sentent l'humidité
ils finiront à la décharge
à part un
elle le trouve moins laid que les autres.

mise en page non définitive

7.

Quand ma mère est tombée enceinte, la première fois, ma grand-mère lui a dit: qui fait les veaux les lèche. Le ton était donné. Elle était spécialiste des fulgurances verbales mémorables, à moitié brutales, à moitié drôles. Elle aimait les déclaration grandioses, les éclats de voix têtus.

Non, les fleurs ne bougent pas.
Non, je n'ai pas besoin d'aide.
Non, on ne met pas que du vin rouge dans la sauce pour les fricandeaux.

Et oui, les tapis restent là, même si elle se prend les pieds dedans une fois sur deux, qu'elle manque de s'encastrer dans le coin d'une table. Avant de claquer la porte, une dernière phrase, le sens du drame: enlevez-les moi et je me suicide.

Un jour, ma mère a agi. Elle s'est baissée pour faire un rouleau des tapis en question, et elle s'en est allée avec. Lorsque ma grand-mère a hurlé, ma mère a dit: cours-moi après, si tu les veux.

C'est ce qu'est devenue leur relation, à la fin, un bras de fer géant. Reconnaître que ma mère avait raison, elle ne pouvait plus vivre comme avant, quand elle allait au manège et partait en vacances dans le sud. Accepter que la maison devenait dangereuse, l'escalier la tirait dans le vide, le sol inégal de la terrasse finirait par la mettre à terre. Une bataille perdue d'avance.

Elle a fini par accepter, une chose après l'autre, drapée dans sa dignité. Céder, ok, s'il le faut, mais pas n'importe comment. Quelques semaines après son arrivée en maison de retraite, elle a dit: pas que je me prenne pour un phoenix, mais la clientèle ici est douteuse et ennuyante.

Dans les moments de grâce, tout ça me fait sourire. Je regarde le ciel, et je me dis qu'on a raté l'épitaphe. Il aurait fallu graver: géraniums forever.

8.

Le temps passe
et je m'égare
je fais le tour de la maison
de tous les tunnels creusés dans ma tête.

Je marche le long des racines
je trébuche
j'arrive ailleurs:

Vers le crâne de renard
que petits, on cachait aux pieds des arbres
dans les feuilles mortes
pour le retrouver la fois d'après.

Thomas Binggeli | Seulement pour les chevaux / Jardin dedans **Extraits**

Un jour, il n'était plus là. Ils ont dû l'emmener en déblayant la forêt. Si j'avais su, comme les pirates, j'aurais dessiné une carte et enfermé le crâne à l'intérieur d'une boîte hermétique pour l'enterrer pile sous le X inscrit au stylo rouge.

Vers la grange remplie d'échelles
de chaises, de paniers, de meubles.

Vers la citerne à mazout
laissée à l'abandon.

Vers les outils de torture, la fourche
la grande scie à bois en demi-cercle, les crampons noirs
la brosse à chaume, ses longues aiguilles douloureuses
et dans la cave
les bouteilles d'alcool, de jus de fruit, de coca périmé.

Vers le vieux lavabo
la moitié d'un savon pour les mains
entamé par une souris malheureuse
mauvais choix, elle a du mourir dans un coin.

Vers les tuiles
les azuléjos
les crottes de fouines
et les tournesols en plastique
que ma mère n'a pas jetés
j'ai gagné ce coup-là.

Vers l'atelier du haut
l'odeur de suie et de poussière
les toiles d'araignées
les fléchettes abîmées qui ne tiennent plus dans la cible.

Vers l'atelier du bas
les rateaux, les vernis liquides, les bocaux étranges
la tondeuse à gazon
que j'ai passée partout comme un vrai boy
quand mon père s'est coincé le dos.

Vers la glycine mauve, sublime
la cabane de bois
qu'on fermait avec un loquet pour se protéger.

mise en page non définitive










Vers l'arbre à bouteilles
une spécialité de famille, apparemment
et au derrière, bien à l'abri
les bûches déjà coupées pour l'hiver.

Au salon, assis à sa place dans le canapé à ressorts
j'ouvre les albums
ils sont lourds, épais, la couverture en cuir cernée de doré.

Dedans, je trouve les images du passé
la maison des années 60
avant les travaux
les toilettes extérieures
dans un cabanon de bois au fond du jardin.

Je trouve les visages familiers
le sol en damier noir et blanc, retiré depuis
les visages familiers, plus jeunes
les arbres abattus par Lothar.

Je touche les étiquettes faites à la machine
lettres blanches sur plastique noir
pour dire les lieux, les dates
le nom des chats rois et reines
à qui on donne sa place dans les fauteuils
Moustache / Câline / Soif 1 / Soif 2.

Ça aussi, quelle histoire. Soif, c'est un super nom de chat. Adoré, gentil, tigré gris, presque bleu, il s'est échappé par la fenêtre, un soir d'été.

Mes grand-parents l'ont tellement cherché. Je demande et redemande à ma mère de me raconter les péripéties auxquelles on ne croirait pas dans une série. Le genre d'anecdote qu'on peut entendre à l'infini tellement elle est absurde.

Il était en pension chez des amis, pour je ne sais plus quelle raison. Ma mère me raconte leur arrivée au cimetière d'en face. La piste la plus probable. Mon grand-père a garé son alpha romeo rouge devant la grille. Ils ont sorti du coffre une échelle, des couvertures, un panier à pique-nique, une lampe de poche, et comme des adolescents, en pleine nuit, ils ont franchi le mur d'enceinte. Toute une nuit dehors, entre les tombes, à attendre avec une caisse et un appât, mais au petit matin toujours rien.

Ils ont laissé le piège quelque temps, et un jour, il a fonctionné. Soif était là, dans la cage, mais ce n'était pas lui, juste une copie proche qui n'aimait pas les crevettes. Il a passé des semaines

au fond de l'armoire à habits, avant qu'on ne puisse commencer à le toucher. Soif 2, appelé comme ça, écrit comme ça.

Il existe une photo de moi, pull jaune, sur ce fameux canapé à ressorts, assis bien droit, Soif 2 sur les genoux. C'est la seule fois où j'ai réussi à l'approcher pour de vrai. Aux anges, j'avais peur de perdre mes yeux.

9.

Si je laisse faire, c'est infini
les unes après les autres, les histoires remontent
la maison s'éloigne.

Je longe les nouveaux foyers
construits au dessus
je me heurte à leurs haies forteresses.

Je passe devant chez Constantin
l'homme du dessus
je ne l'ai jamais vu, mais sur ses terres
il garde les machines à labourer
les pelles mécaniques rouillées
tous les objets qu'il n'a pas su laisser partir
il a tellement empilé
il n'y plus de place nulle part
ni dedans ni dehors
alors on raconte qu'il vit dans une caravane
au fond du jardin
entouré par les animaux et la tôle
les ronces poussent à travers la porte d'un micro-onde.

Je marche au fond de la forêt
là où les sapins sont denses
ils deviennent sombres
leurs branches sèches à casser avec les mains
là où la lumière diminue
où les poteaux de téléphone s'écroulent
leur lignes distendues, si près du sol
écrasées par les troncs pourris.

J'enjambe les barbelés qui délimitent les terrains
sans me déchirer les habits et la peau
sans écraser les champignons bruns et gluants.










Je retourne à la voiture abandonnée
à moitié écroulée dans les souches
personne ne l'a jamais débarrassée
je nous revois enfants
casser les vitres qui lui restaient et pisser sur les sièges
arracher la mousse sous le cuir ouvert
défoncer le capot avec des bâtons.

Un jour, la terre l'avalera pour de bon. On fera pareil, et les nouveaux venus oublieront que sous leurs pieds, tout le monde dort.

10.

J'avais écrit: ma grand-mère est à moitié aveugle
elle ne comprend pas ce que je dessine
ce sont des arbres
elle voit des baleines.

Ma grand-mère n'est plus à moitié aveugle
elle n'est plus du tout.

La nuit, j'en rêve
elle est immobile
dans ses derniers draps de soie crème
les joues poudrées
la bouche peinte
les cheveux en ordre
je glisse quelque mots dans sa veste
pour elle, pour la terre.

On s'est très peu engueulés, elle et moi. Une fois surtout, le soir de son anniversaire. Tout le monde était tendu, je ne sais plus pourquoi, mais ça a pété, et en deux mots, chez nous, c'est trop tard. On s'est dit quelques horreurs, comme on sait le faire, de celles qui font bien mal et mettent fin au peu de joie ambiante.

Ma grand-mère m'a frappé l'avant-bras sèchement. Elle a dit: tu ne parles pas comme ça à ta mère. On ne s'est plus adressé la parole de la soirée, pas un regard. Je ne savais plus où me mettre, moi le grand garçon, redevenu un enfant honteux devant une autorité qui n'avait pas faibli d'une miette.

Avant de partir, elle s'est approchée de moi, a glissé son bras sous le mien en me tirant contre elle. On a fait quelques pas ensemble, et elle a simplement dit: toi et moi, ça, plus jamais. La dispute a commencé comme elle s'est terminée, comme elle l'avait décidé.

Assis dans un coin du salon funéraire
je lui dis merci
pour ça, pour tout
et je me pleure dessus entre deux orchidées.

À la toute fin
ma mère lui a demandé: tu as peur?
et elle a répondu: non, je trouve juste que la vie est belle.

11.

Quelques mois après l'enterrement, je suis retourné au cimetière. C'était en juin. Il faisait chaud, lourd, la pluie tout juste retenue dans les nuages.

J'y suis allé avec E, sans elle je n'aurais pas pu. En chemin, on a acheté deux petits buissons de campanules. La fleuriste a dit: elle tiennent dans n'importe quel sol, même la rocaille. En nous raccompagnant à la porte, elle a ajouté: vous verrez, elles ont leur chance.

Arrivé là-bas, la fosse béante de mon souvenir était comblé d'une terre grossière, pleine de cailloux, au sommet de laquelle se dressait une croix de bois toute simple. Je l'ai appris, les sépultures ont besoin de temps pour se stabiliser. On ne les recouvre d'une dalle qu'après plusieurs mois pour éviter son affaissement.

On a creusé à mains nues pour faire le nid de nos fleurs, avant de les inonder avec les arrosoirs trouvés près de la fontaine. Je suis resté seul un moment avec ma grand-mère, sans pleurer, à quelques mètres de son corps dans le noir.

C'était son grand objectif, atteindre cent ans, inscrire le record dans l'histoire familiale. Même là-dessus, elle avait de l'ego.

Elle est restée elle-même jusqu'à la fin. Toute la peine, quand je la voyais diminuer, c'était un peu pour elle, et beaucoup pour moi. C'est ça, peut-être, ce qui nous écrase: nous plus tard qu'on prend déjà en pitié.

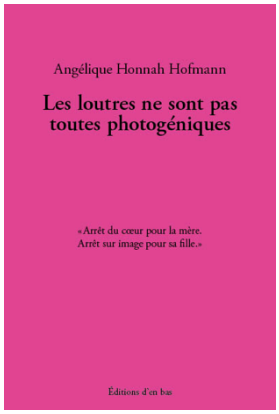
Je ne sais pas ce que sont devenues les campanules. Sûrement pas grand-chose sous la canicule des semaines suivantes.

Aujourd'hui, je veux y emmener ma mère. Qu'on prenne un après-midi, elle et moi, qu'on s'équipe d'une pelle, de gants de jardin, et ensemble, à genoux devant la dalle anthracite, je veux qu'on plante un rosier rouge, de ceux qu'elle faisait grandir sous ses fenêtres. À ce moment, je veux que tout se mélange, que tout commence à guérir.

ÉDITIONS D'EN BAS

Les loutres ne sont pas toutes photogéniques

Angélique Honnah Hofmann



En librairie mars 2027

Format : 14 x 21 cm

Pages : 192 p.

Reliure : broché, collé

rayon : Littérature

Prix : 16 € / 19 CHF

ISBN : 978-2-8290-0737-8

DIFFUSION ET DISTRIBUTION SUISSE

Éditions d'en bas

Rue des Côtes-de-Montbenon 30

1003 Lausanne

021 323 39 18

contact@enbas.ch / www.enbas.net

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE

Paon diffusion/SERENDIP livres

SERENDIP livres

PAON DIFFUSION

Paon diffusion – 44 rue Auguste Poullain – 93200 SAINT-DENIS
SERENDIP livres – 21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

PRÉSENTATION

Dans ce bar biennois, Ophélie attend un déclic. Depuis huit ans, elle n'a pas prononcé un mot. Sur sa peau, l'encre de son frère tatoueur a remplacé la voix, exorcisant une culpabilité fatale. Lorsqu'un inconnu à l'accent parisien pousse la porte, le temps suspendu reprend son cours ; une première étincelle qui va embraser d'autres destins.

Des rives du Léman à New York, en passant par Paris et Berlin, des vies en suspens guettent le souffle qui pourrait tout changer ; une barmaid défie une psychiatre chevronnée, une vieille épicurienne vole une journée de jeunesse, une mère rêve d'un fou rire pour oublier l'impensable, une femme s'affranchit d'une relation toxique en lisant sa liberté sur les tags des autoroutes... Elles ne se connaissent pas encore, mais leurs solitudes vont s'entrecroiser, s'effleurer, se percuter – les contraignant à affronter leurs propres démons, pas toujours photogéniques.

Pris entre l'envie de disparaître et le désir de faire face, ces êtres cabossés mais vibrants, aspirent à se sentir à nouveau vivants.

Comme une photographie argentique, ce roman révèle peu à peu des zones d'ombre et transforme des cicatrices en lignes de force. Il explore les territoires de l'intime, donne corps au désir et ouvre le champ des possibles.

Et si la personne capable de vous pousser vers la lumière se tenait simplement là, au bout du comptoir ?

AUTEURE

Angélique Honnah Hofmann est née à Genève et est Vaudoise d'adoption. Titulaire d'une licence en lettres, spécialisée en littérature allemande et japonaise, elle s'est tournée vers la communication, à la croisée des mots et des images. Son premier roman dévoile un regard presque photographique sur des rencontres fortuites qui transforment des destins brisés. Imprégné de culture romande et alémanique, il déploie un univers résolument intimiste et sensuel.

HEURE DORÉE

« Oui, c'est ça, il avait la même
qu'Édouard, en un peu plus charnue.
Hypnotisante !
Qu'est-ce que j'aimais l'odeur de cigarettes
sur ses mains… et comment il m'appelait *Ma starlette.* »

Pensée au bac à shampoing.

Le soleil levant éclairait la chambre, à travers les rideaux mal tirés la veille, et semblait annoncer une magnifique journée de juin sur la capitale. Encore un samedi matin comme tous les autres, malheureusement, du côté du quatorzième arrondissement. Comme toutes ces vingt dernières années, Arlette se leva péniblement. Encore plus difficilement que la semaine précédente, lui semblait-il. Elle sentait bien que sa motivation s'engourdissait, tout comme ses membres qui ne parvenaient plus la faire sortir du lit, sans être à nouveau fatiguée à peine réveillée. Elle se roula sur le côté, laissa tomber ses jambes dans le vide, jusqu'à ce qu'elles effleurent enfin le bord de ses pantoufles de plumes roses à talons, bien rangées à côté de son lit, prêtes à accueillir ses pieds gonflés et ses orteils tout recroquevillés. Assise sur son lit, elle faisait face à la glace de son armoire et constatait avec amertume et mépris son obsolescence programmée et son déclin.

Qu'attendait-elle encore de la vie ? Peut-être un dernier soubresaut d'existence ? Quel était donc le sens de tout cela ? Se lever très tôt pour éviter le trafic, être certaine d'avoir sa place de parking et sa table habituelle dans son petit café parisien favori, être sûre qu'il y ait encore un pain au chocolat praliné pour accompagner son cappuccino et son journal ? Et surtout, pour être pile à l'heure chez le coiffeur pour le moment de bavardage salvateur et les sept minutes hebdomadaires tant attendues ?

Elle se réjouissait avec une impatience presque amoureuse de ce moment où les mains magiques de Pablo l'emmenaient vers un plaisir intense, malheureusement toujours bien trop court. Savait-il seulement à quel point elle se sentait en vie, quand l'onctuosité du shampoing lui bouchait les oreilles, quand le doux parfum du soin traitant lui ravissait les narines, quand

la chaleur de l'eau coulant sur son front lui faisait fermer les paupières, quand les doigts musclés lui caressaient sensuellement le haut du crâne, quand le bien-être total lui faisait presque perdre conscience et ouvrir légèrement la bouche pour laisser échapper un léger râle à peine audible. Un moment d'extase aussi fugace qu'un orgasme, le seul qui lui restait. Hormis le Paris-Brest que lui confectionnait généreusement et affectueusement sa voisine de palier pour son anniversaire ; également un réel régal, mais d'un autre genre. Elle se réjouissait d'y avoir droit aujourd'hui.

D'aussi loin qu'elle pouvait se souvenir, elle ne s'était sentie en vie que lorsqu'elle était touchée, caressée, malaxée. Pétrie de peur de n'être un jour même plus effleurée, elle s'était jurée, le jour de ses quinze ans, de rester toute sa vie bien entourée et tripotée, et plus si entente. Aujourd'hui, cela faisait déjà un moment que personne ne lui plus avait susurré son désir à l'oreille.

Cela faisait bien longtemps qu'elle avait renoncé aux vrais plaisirs de sa vie. Elle, qui s'était libérée de son éducation, affranchie du lourd passé de ses aïeux, débarrassée des tabous et de la culpabilité suite au vent de liberté qui avait soufflé, à coups de pavés, sur la ville quand elle avait la trentaine, qui avait ensuite vécu une vie de folie, était emprisonnée dans l'abstinence depuis bien trop longtemps, à son goût.

L'éternelle célibataire avait malheureusement vieilli solitaire. Son endométriose sévère, à l'époque encore peu diagnostiquée, l'avait privée d'enfant. Elle aurait adoré porter celui d'Edouard, le grand amour de sa vie. Elle avait patienté plus de dix ans qu'il se décide à quitter sa femme. Il était décédé – toujours marié.

L'éternelle gourmande avait perdu goût de tout. Ses papilles gustatives et olfactives étaient capricieuses, autant que ses jambes trop maigres et fragiles qui rechignaient à porter l'ancienne danseuse de cabaret. Les années dorées et les paillettes au Lido étaient bien loin.

L'éternelle buveuse de champagne était devenue d'une sobriété désolante. Les délices de l'enivrement lui étaient désormais trop douloureux dans les mollets ; elle se contentait, par dépit, des bulles ennuyeuses de l'eau gazeuse.

L'éternelle fumeuse de Havanes avait dû renoncer au plaisir d'épater son monde, douée comme nulle autre pour souffler un petit rond de fumée parfait dans un premier plus gros. Son oncologue lui avait ordonné, il y avait déjà plus d'un quart de siècle déjà, de trouver un autre moyen de séduire ses congénères.

L'éternelle croqueuse d'hommes – malheureusement trop souvent déjà casés – avait mordu l'oreiller plus souvent qu'à son tour, au détriment d'amitiés de longue date. Redoutée par les jalouses autour d'elle, la jouisseuse effrénée n'avait trouvé ni leur soutien, ni leur pitié, au

moment où on lui retirait un sein et où elle enterra, conséquemment et malgré elle, sa libido. Elle aurait pu sans peine s'acoquiner encore à un croquant ; elle avait préféré cependant renoncer au désenchantement des peaux flasques.

L'éternelle bonne vivante se sentait morte depuis longtemps ; comme tous ses amis de jadis. Elle n'était plus qu'une survivante.

Sept heures du matin. Prête et fébrile, elle saisit les clés accrochées derrière la porte et ferma son appartement à double tour, tout en faisant un maximum de bruit pour réveiller les voisins et leur faire croire qu'elle avait une vie. Une vie qui la tirait du lit très tôt, surtout le week-end.

Sa deux-chevaux verte démarrait encore au quart de tour. La vieille s'était toujours sentie si moderne, si épanouie, si libérée, en conduisant sa Deuche et savourait l'idée que certains, en la voyant, faisaient peut-être encore un pinçon à quelqu'un en criant « À moi la chance ! ». Le soleil était radieux en ce matin printanier. Elle en profita pour décapoter. Un petit coup d'œil dans le rétroviseur la réconforta dans l'idée qu'il était vraiment temps de rendre visite à Pablo ; ses cheveux étaient devenus roses après la dernière couleur, et lui faisaient ressembler à ces petites vieilles de Miami ; un peu trop osé pour une petite vieille de Paris !

Elle chérissait ces virées du samedi matin, quand les rues de la ville étaient désertes, pas encore réveillées. C'était, ce matin-là, sans compter sur certains énergumènes pas encore couchés ! Au second feu rouge, les yeux fixés sur le sémaphore, elle ne vit pas arriver le groupe de trois jeunes hommes. Un premier s'était approché du côté droit de la voiture et s'était baissé à hauteur de la fenêtre côté passager. Il riait et tenait devant lui son téléphone portable en criant :

— Eh mamie rose ! Un petit sourire pour la vidéo !

Saisie de panique face à cette arrivée impromptue dans son champ de vision et dans sa petite vie tranquille du début de fin de semaine, tout son corps se paralysa. Aucun mot ne sortit de sa bouche toute ridée. À ce moment, elle sentit la terre trembler autant que ses mains crispées sur le volant. Deux autres jeunes hommes s'étaient approchés du côté conducteur et s'amusaient à secouer la voiture latéralement pour attirer son attention.

— Eh mémé, tu vas où comme ça avec ta drôle de caisse ?!

De peur, elle avait fermé les yeux, comme si ce mauvais moment passerait ainsi plus vite, que le danger glisserait au-dessus de sa voiture. Qu'allaient-ils faire d'elle ; lui piquer son portemonnaie ? Lui voler sa Deuche-chérie ? Lui planter un couteau dans le corps ? La violer ? Le pire lui traversait l'esprit. « Mon Dieu faites que ça s'arrête ! Je vous en prie, faites-que ça s'arrête ! » pria-t-elle dans sa tête, toujours les yeux clos, subissant les bousculades de l'habitacle et entendant à peine les cris provenant de l'extérieur, couverts par le bruit des battements de son cœur qui s'emballait. Puis l'instant d'après, elle se senti mue bien plus par la

révolte que par la peur. « Vivre aussi longtemps pour mourir ainsi, quelle perte de temps ! » pensa-t-elle. Se battre toute une vie pour ses droits, sa liberté, contre la maladie et l'ennui, et finir ainsi, quelle injustice ! Elle aurait préféré une mort plus épanouissante, plus symbolique, et pourquoi pas, plus héroïque.

— Ne flippe pas comme ça, mamie Rose, on ne va pas te faucher ta bagnole, vient faire la fête avec nous ! entendit-elle à travers la fenêtre côté conducteur.

— Ouais, tiens, tu peux finir ma bière ! lui dit une voix bien éméchée, anormalement aigüe et forte, du côté passager, où un jeune homme toquait contre la vitre avec le goulot de la bouteille en verre.

— À ta place, j'ouvrirais grands les yeux, Madame ! Mon pote a quelque chose qui va te plaire, regarde ! lui dit une troisième voix emportée par un fou rire, provenant de la gauche également !

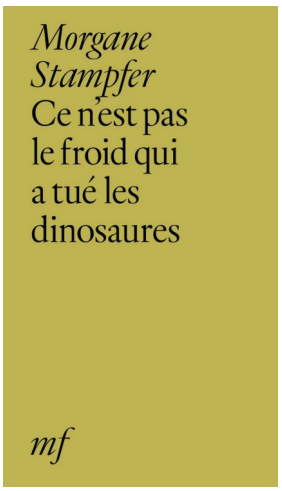
Sans qu'elle ne sût pourquoi, ses yeux s'ouvrirent, par tropisme, par curiosité ou par instinct. Elle regarda à droite d'abord, comme dans un déni de ce qui se passait tout proche d'elle à sa gauche. Le jeune homme d'à peine vingt ans tenait toujours à bout de bras son téléphone à la verticale dans sa direction, tentant de ne pas trop rigoler pour ne pas faire trembler ce qui lui servait de caméra. Une fois un sentiment de danger de vie écarté par la droite, elle tourna la tête du côté sombre à sa gauche, où les corps trop proches semblaient couvrir toute la fenêtre. C'est là qu'elle se trouva nez à nez avec un énorme sexe collé à la vitre. Sous le choc, elle n'entendit plus les trois rires masculins, elle ne comprit pas qu'elle allait finir sur les réseaux sociaux de ces gamins, elle n'imagina même pas que sa torpeur allait longtemps faire rire leurs copains. Comme dans un arrêt sur image, le monde avait cessé de tourner autour d'elle. Elle ne voyait plus que ce membre qui s'était mis à se balancer langoureusement devant ses yeux et dont les mouvements lents étaient décorrélés des battements encore très rapides de son cœur. Cet instant lui sembla durer une éternité.

Ce n'est que quand son pied lâcha de façon incontrôlée la pédale d'embrayage et que le véhicule cala, que la secousse la fit revenir à elle et sortir de son trouble. Elle s'aperçut à ce moment, que le feu était passé au vert, que la rue était toujours déserte, hormis les trois jeunes qui, ravis de leur effet, s'éloignaient en gloussant et en courant à l'arrière de la voiture, à la recherche d'une prochaine victime pour leurs drôles de méfaits. Soulagée, elle observa encore quelques minutes ces gamins dans son rétroviseur, le regard collé sur ce cul nu monté sur des baskets blanches qui disparaissait titubant et hilare, au coin de la rue.

Ce n’est pas le froid qui a tué les dinosaures

Stampfer, Morgane

Éditions MF



Le roman d’un souvenir enfoui qu’il faut déterrer du sol et de la mémoire, entre récit familial et conte fantastique, chasse sans fin et froid mordant.

PRÉSENTATION

Dans une banlieue sans saisons – il neige depuis des décennies, personne ne s'en souvient au-trement –, un père et son fils s'habillent avant l'aube pour aller chasser. Le fils est employé polyvalent dans un supermarché. Il aime les dictionnaires, cherche dans les définitions ce que la parole familiale n'a jamais su formuler. Ce premier roman est construit comme une enquête à rebours : celle d'un homme qui traque non pas le gibier mais le mot juste pour nommer ce qui cloche depuis toujours. La mère bégaie. Le père se tait à coups de crosse. Une chaise reste vide contre le mur du salon. Stampfer forge une langue singulière, entre prose sèche et inventaire obsessionnel. Les définitions de dictionnaire ponctuent le récit comme autant de tenta-tives de saisir ce qui résiste – hermétique lu sur un Tupperware, dormance emprunté à la botanique pour dire le père qui dort sans vraiment dormir. Le comique affleure, âpre, jamais gratuit. Ce que la famille ne peut pas dire, le roman le dit de biais, par accumulation, par les ob-jets, par les silences entre les mots. Le livre pose une question politique autant qu'intime : que reste-t-il quand le langage s'effondre ? La violence, le rituel, la chasse – autant de substituts à une parole impossible. Et au fond, la conviction que nommer les choses pourrait suffire à les tenir à distance. Ou à les libérer. Un premier roman qui dissèque le traumatisme, substantif masculin qui désigne l’action de bien fermer sa grande gueule dans le Dictionnaire Père. Dans le Dictionnaire Fils, il y a un vide à la place du mot.

ARGUMENTS COMMERCIAUX OU POINTS FORTS

1. Une voix immédiatement reconnaissable
Style percutant, humour noir maîtrisé, construction formelle originale. Un livre qu'on n'oublie pas et dont on parle.
2. Un sujet universel sans sentimentalisme
Deuil, silence familial, violence : traités sans pathos ni psychologie convenue. Ce qui touche un large public, y compris des lecteurs peu attirés par la littérature contemporaine.
3. Un livre que les libraires voudront défendre
La singularité de la voix et l'ambition du projet en font un titre naturellement adopté par les librairies indépendantes, dont le soutien reste déterminant pour un premier roman.
4. Un ancrage social peu représenté
Milieu ouvrier, banlieue pavillonnaire, chasse, grande distribution : des territoires rarement traités en littérature, qui parlent à des lecteurs que la fiction française atteint peu.
5. Une construction qui donne envie d'en parler
Le livre se referme sur une révélation qui éclaire rétrospectivement tout ce qu'on a lu. Ce type de lecture laisse une trace, et incite à le faire lire autour de soi.

AUTEUR(S)

Née en 1990, Morgane Stampfer est diplômée d’un double master en littérature médiévale et rédaction-traduction. En 2017, elle publie quelques textes poétiques dans la revue Niepcebook publiée par Corridor Elephant. Depuis 2025, elle travaille pour le festival littéraire Terres de Paroles et est membre du jury du prix Copo. Elle anime en parallèle des rencontres en librairie. “Ce n’est pas le froid qui a tué les dinosaures” est son premier roman.

Domaine : Littérature générale

Genres : Récit, Roman

Mots clés : Romans

Format : 12 x 21 cm

Pages : 152

Détails de la fabrication : impression offset, broché et cousu, papier bouffant, couverture avec marquage à chaud

Note sur l'édition : Nouvelle édition

Prix : 18,00 €

ISBN : 9782378041267

Livres connexes : Tout le monde quelque chose de Corinne Lovera Vitali, Même les morts de Juan Gómez Bárcena

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE
SERENDIP livres

SERENDIP
livres

21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

Chez eux, les murs du salon sont recouverts de trophées de chasse. Il y en a tellement qu'on dirait que les animaux sortent du mur, qu'ils vivent à l'intérieur et qu'ils passent leur tête pour voir ce qu'il se passe de l'autre côté.

Qui regarde qui ?

Tous les yeux morts et vitreux des animaux sont braqués sur eux. Quand ils bouffent, quand ils regardent la télé, quand ils baisent sur le canapé. C'est arrivé une fois, que le fils surprenne ses parents en train de baiser dans le canapé. C'était brutal. Des animaux. La mère qui couine à quatre pattes, le père derrière avec ses mains qui s'enfoncent dans les fesses de sa femme et qui cogne avec ses hanches. Qui cogne.

Depuis, le fils s'assoit toujours sur le fauteuil et jamais sur le canapé. Il ne s'assoit jamais non plus sur la chaise serrée contre le mur mais c'est pas pareil parce que

Il n'y a pas que les yeux morts et vitreux des animaux qui les matent. Il y a aussi les siens, ceux de sa mère, de son père, de pépé, de mémé, de l'oncle, de la tante, des cousins, des cousines, du frère et des autres. Ils ont accroché des photos partout partout. C'est la mère qui a fait ça, pour que ça fasse moins triste. Elle avait dit pour que ça fasse moins macabre, adj., qui est relatif à la mort ou aux morts, qui évoque la mort par son caractère sinistre, lugubre. On a l'impression d'être dans un cimetière, il faut mettre un peu de vie. Alors elle avait foutu des photos partout partout. C'est mieux, non ? Non.

Le fils est sur plusieurs photos dans le salon. En train de plumer son premier faisan. Sur le dos d'un cheval quand ils étaient partis dans le sud. C'est lui devant le frigo barbouillé de confiture de fraises. Lui qui a perdu ses dents de lait. Lui sur les genoux du père avec ses pieds qui se balancent dans le vide. Lui en short qui rigole sur le toboggan de l'aire de jeux en plastique du jardin. Lui le jour de la rentrée de sixième. Lui le jour de la photo de classe en quatrième. Lui à côté du frère qui a déserté, devant la bagnole toute neuve du père avec des oiseaux morts étendus à leur pied. Le frère qu'est plus là mais toujours là quand même.

Il ne s'en souvient pas toujours. Pour certaines, aucun souvenir zéro nada que dalle. Mémoire chargée à blanc. Le temps, un Tipp-Ex.

Un jour, il a écrit sur un bout de papier *Ça se fabrique des souvenirs ?*

Avec toutes ces photos et ces animaux au regard écarquillé (il y en a qui louchent), le fils a l'impression que des milliers d'yeux le transpercent et le creusent jusqu'à l'os.

Parmi les charognes du père il y a les fantômes de la mère. L'inverse est possible.

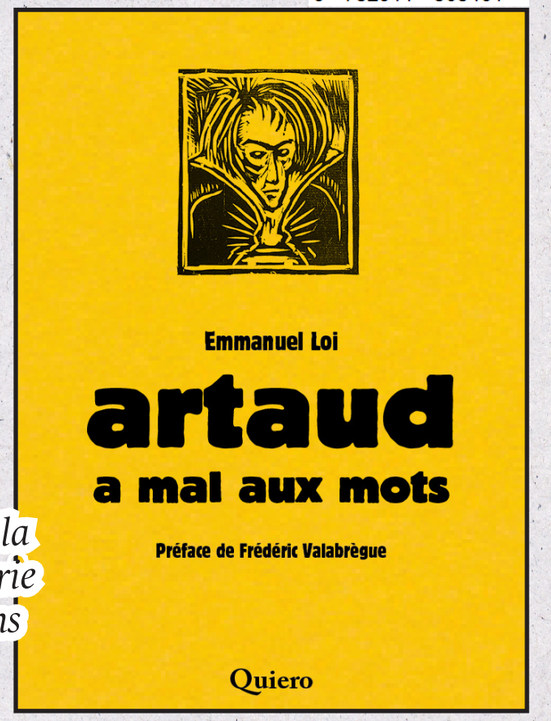
Il y a aussi le massacre.

https://www.quiero.fr
Marginales – Les Billardes
04300 Forcalquier

Quiero éditions

Artaud a mal aux mots

Un livre jaune de 88 pages au format 12x17 cm.
Impression numérique des pages intérieures avec une jaquette de couverture imprimée en typographie sur carton gris



Parution : mars 2027
EAN : 9782914363464
Prix public : 15 €

Frédéric Valabrègue, dans une préface éclairante, expose les mobiles d'une identification qui a durablement façonné l'écriture et la vie d'Emmanuel Loi. Sa lecture décisive d'Antonin Artaud, à l'internat du lycée de Barcelonnette, a orienté son parcours à la recherche du mal et des mots pour le dire.

« Par cruauté, il faut entendre aussi le cru, la mise à nu, le non-cuit. Cet appel à la barbarie me plaisait. Brut de décoffrage, nous allions aborder des terres nouvelles. »

Car si Loi écrit depuis toujours, il s'est aussi brûlé les ailes. En revenant avec ce texte sur la figure tutélaire d'Artaud, il nous livre les obsessions qui ont aimanté son travail d'écrivain : *Ma passion pour le Mexique, l'art de visiter les rouages du théâtre, le goût de l'asile, la recherche fascinée de toute forme d'enfermement, la mienne et celle des autres.*

Son « Artaud » publié en 2019 par la revue *L'Infini* est la clef de l'œuvre encore trop méconnue d'un des écrivains majeurs de ce début du XXIe siècle.

Quiero éditions

L'auteur



Emmanuel Loi est né en 1950 dans les Vosges, il vit aujourd'hui dans les Alpes-de-Haute-Provence et se consacre aux arts graphiques. Son œuvre, plus d'une trentaine de livres embrasse la littérature, le théâtre, la critique d'art et des essais…

Publications :

L'Argent et la mort : esquisse pour une critique de la protection sociale, Via Valeriano, 1992 ; Léo Scheer, 2003 - va reparaître chez Exils en 2027.

Marseille amor, Seuil, 2013 ; *Le Jeu de Loi*, Seuil, 2012 ; *Une Dette (Deleuze, Duras, Debord),* Seuil, 2007 ; *Je devrais me taire : Spinoza, Hölderlin et autres essais,* Exils, 2004 ; *Les Mains en l'air,* suivi de *Braquage, mode d'emploi,* Léo Scheer, 2002 ; *D'ordinaire : lettres et journal de prison, 1976-1981,* Al Dante, 2000 ; *L'Écriture de peu,* Christian Bourgois, 1979.

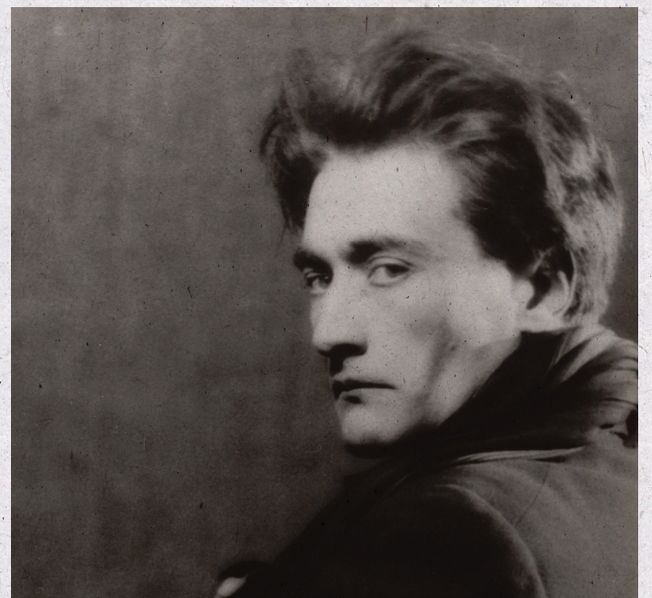
Dans le lycée de Barcelonnette, dans la vallée de l'Ubaye, ce fut un révélateur. […] Il devenait possible d'être le magicien de sa propre vie et point d'officier en tant que garde-chiourme, de maquignon affamé de la répétition. Des initiateurs de cette envergure, je n'en ai pas vu beaucoup. Ce qui m'a été transmis à dix neuf ans dans les Alpes du Sud, c'est ceci, il est plus que possible, il est nécessaire « d'habiter poétiquement le monde » comme le chantait Hölderlin, faut-il encore accepter de se dépouiller de la facilité, river son clou au morne et prendre le risque de prendre la parole comme un acte de vie, un acte de guerre.

Photomaton d'Emmanuel Loi pris a 16 ans à la gare Saint-Lazare et *Chimère*, eau-forte réalisée à l'Urdla à Lyon en 2024.





Portrait d'Artaud par Man Ray en 1926 et début de la préface de Frédéric Valabrègue…



Oriflamme

Artaud a mal aux mots d'Emmanuel Loi est un livre écrit avec les nerfs. C'est un écrit rugueux parti en quête d'une réalité aussi entêtée qu'un casse-tête. Il n'apprendra rien sur Antonin Artaud avec qui il ne s'agit pas de comprendre mais de toucher ce qui se dérobe. Il n'apprendra rien qui soit de l'ordre d'une information nouvelle ou d'une interprétation supplémentaire mais, par contre, il se ressaisira d'une boussole, mesure et dimension, où la nature d'Artaud respire. Il s'emparera de l'état insurrectionnel de celui qui s'est battu contre les « envoûtements massifs » et les puissances trompeuses.

Oriflamme

Artaud a mal aux mots d'Emmanuel Loi est un livre écrit avec les nerfs. C'est un écrit rugueux parti en quête d'une réalité aussi entêtée qu'un casse-tête. Il n'apprendra rien sur Antonin Artaud avec qui il ne s'agit pas de comprendre mais de toucher ce qui se dérobe. Il n'apprendra rien qui soit de l'ordre d'une information nouvelle ou d'une interprétation supplémentaire mais, par contre, il se ressaisira d'une boussole, mesure et dimension, où la nature d'Artaud respire. Il s'emparera de l'état insurrectionnel de celui qui s'est battu contre les « envoûtements massifs » et les puissances trompeuses.

Je me souviens avoir douté, il y a longtemps, alors que le texte m'éblouit par son punch et le voltage de l'expression, de l'identification d'Artaud à Van Gogh, et si j'ai douté d'une telle assimilation, c'est parce que je n'avais pas vu au bout des couleurs éclatantes ce qu'est la peinture de Van Gogh. Or, quand Artaud nomme une

couleur, il la crie et l'enflamme comme le peintre avec la forme d'un cyprès. Artaud ne s'assimile pas à Van Gogh, il loge dans son incandescence qui est le véhicule de sa propre traversée.

Loi ne se voit pas dans Artaud et ne cherche pas à s'y voir mais il partage une brûlure en voleur de feu. Il ne s'y voit pas, lui, mais ce qu'Artaud lui apporte l'ouvre à ce qu'il est. Le texte insiste sur la mise au ban, sur le refus de la part de plusieurs types de sociétés d'un individu n'adhérant à aucun rôle, pas plus celui de surréaliste ou de révolutionnaire que celui de poète ou d'artiste, ne parlant jamais au nom d'une ligne, d'un mot d'ordre, d'une unité, ne se constituant pas en corps comme on pourrait parler du corps diplomatique, enfin de quelqu'un dont le corps est travaillé par la désynchronisation et le décalage auditif, qui ne parle pas la langue de l'ensemble mais celle du déphasage, projetant celle-ci à l'autre bout de l'indicible, quand elle devient spasme et glossolalie.

Les différentes rencontres de Loi avec la lecture d'Artaud, leurs circonstances, le récit des différentes découvertes des moments de son œuvre ne constituent pas seulement un parcours, ils creusent surtout un éloignement, un esseulement de plus en plus grand. Le fil biographique raconte une béance qui s'ouvre : l'inadéquation gagne du terrain, toute tentative de rassemblement augmente la fracture. Loi s'approche d'Artaud avec ses expériences et c'est grâce à ses lectures qu'elles prennent leur portée. C'est

un naufragé qui lui apporte le courage du lâcher-prise et l'endurance dans l'esseulement.

Rien n'a éloigné Artaud du monde dont il ressent la réalité en visionnaire, car la réalité est pour lui bien plus surréelle que le surréalisme, pour démarquer ses paroles. Ça n'est pas une vision hyperlucide quant à l'état d'effondrement de la pensée, aux manipulations collectives et aux expériences génétiques qui fera d'Artaud un éloigné du monde ou de la réalité, pas plus ses adresses aux législateurs : il est en plein dedans. Il a vu toutes les comédies sociales, des ralliés du surréalisme aux convertis du freudisme et il y a vu des mots d'ordre qui sont des asphyxies. C'est là où Loi le tient le plus fort, mesurant ce qu'il en coûte d'enfreindre, là même où il entend les échos de sa vie, de l'infraction à la fracture.

*
* *

Seul saisit la réalité celui qui la met à l'épreuve. Elle ne peut l'être qu'avec violence puisque c'est ce qu'elle renvoie. Il faut qu'il y ait eu de la violence dans son indépendance pour qu'Artaud en ait reçu un tel retour : la censure, les traitements psychiatriques durs. Certains voudraient démystifier la malédiction et la persécution, beaucoup d'arguties fondées, mais sans importance pour Loi qui connait aussi bien en Artaud l'essayiste, le chercheur, le directeur de théâtre et le secrétaire d'une revue

dont il a sorti les meilleurs numéros que « le suicidé de la société ». Personne ne souscrit à des images spectacularisées réduisant Artaud, même pas à celle du « jeune premier ». Loi dépasse la méfiance des mythes auxquels il ne souscrit pas par une certitude : la mise à mort de celui qui a enfreint la règle. La liberté d'Artaud encourt une peine parce qu'il a opposé sa violence à celle de la société tout entière, agressant son oppression. Il a subi une sanction. Loi met l'accent sur l'anarchisme combatif d'Artaud alors que cette œuvre est lue comme apolitique.

Cependant, Loi précise que c'est dans le corps que ce combat a lieu, en dehors de tout vocabulaire politique. La maladie, c'est la guerre, la peste le théâtre du démembrement des corps. C'est dans le corps que l'Histoire et le politique ont lieu, non pas le corps organique ou viscéral, quoique cela y soit aussi, mais celui impossible à rassembler, se vivant disloqué comme celui d'Artaud, et en même temps ligoté, dans les bandelettes de la momie ou sous la couronne d'électrodes, ce dans la hantise des crimes collectifs. C'est avec ce qui se joue dans son corps et sa langue en tant que faiblesses, effondrements qu'Artaud est le témoin le plus contemporain de son époque. Par l'addiction, les chocs électriques, la machination, son corps est le théâtre cruel des « envoûtements collectifs ».

*
* *

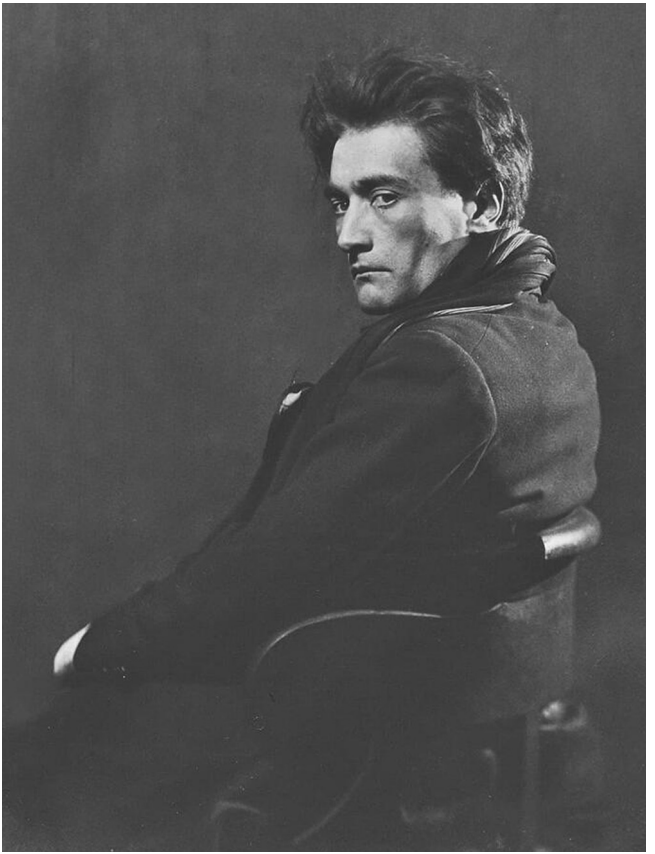
Le texte de Loi insiste sur ce qui, dans les moments de l'œuvre et la vie du Momo, marque des ruptures : ruptures amoureuses, exclusions, enfermements. Le malentendu gagne. Parlant du comportement d'Artaud à son retour d'Irlande, André Breton avait eu ces mots : « Il avait oublié ses défenses ». Il faut être bien nu et bien désarmé pour affronter la réalité avec la canne de saint Patrick ! La rupture, c'est d'avoir oublié ses « défenses », c'est-à-dire toute prudence, d'avoir oublié de montrer les signes d'une conciliation. Artaud ne s'arrange avec personne, il n'est pas arrangeant. Il plaidera qu'il n'a jamais rien fait de plus grave que Van Gogh ceinturant son chapeau d'un rang de bougies... Car comment aurait-il fait pour peindre la nuit ? Pour se moquer des accusations de folie, on donne parfois un gage de bon sens...

Alors Artaud vivrait-il la Passion ? objecteraient ceux qui rejettent les thèses de l'immolation et de la persécution... Non, il vit le supplice. Le corps ligoté n'a pas attendu l'hôpital psychiatrique pour porter la camisole, dès l'adolescence, parce que la maladie est déjà un carcan, l'addiction un singe, le manque, une agonie. Loi voit le corps disjoint audible dans la langue d'Artaud comme ayant éclaté en frappant sur l'obstacle, comme il martelait. Il le perçoit dans une langue allant vers l'aveuglement, encore plus rapide que l'intuition, cherchant les mots

dans l'aveuglement pour les bouger de leur inertie. Il fait entendre dans ses retours sur sa propre vie des assonances, des équivalences de termes : les répétitions d'une troupe de théâtre dont il fait partie, une odeur de soupe renvoyant au réfectoire de l'hôpital psychiatrique où il est infirmier. C'est là où la lecture devient matière.

Loi écrivant avec Artaud ne l'imite jamais et fait d'autant plus entendre sa propre voix qu'il est invité par ce dernier à travailler l'impulsion, l'impact. L'appui est là, le soutien aussi, comme le billot martelé. Écrire avec un marteau, avec des mots-bolides. La commotion, l'ébranlement ne connaissent ni précautions ni apprêts. La gorge roule une bousculade, bloc après bloc. Comme Artaud, mais pas plus « comme » que deux espèces très différentes, Loi est exact dans la tension et se soucie davantage de tonalité et de rythme que d'exposé. Beaucoup de moments ressemblent à des appels. Appels des forces mettant en mouvement le texte d'Artaud, le pèse-nerfs de ses refus. C'est un agir, la juste énergie d'agir dans les mots sans trafiquer leur inachèvement.

Frédéric Valabrègue



Portrait d'Antonin Artaud par Man Ray en 1926.

Littérature étrangère

La Quatrième prose

Ossip MANDELSTAM (1891 - 1938)

Traduction Christian Mouze (première traduction fançaise - 1980 -)

Si l'on connaît et reconnaît Mandelstam comme un des poètes essentiels du xxe siècle, sa prose est aussi d'une très grande richesse. *Le Bruit du temps, Le Timbre égyptien, Voyage en Arménie, Entretien sur Dante* etc. ont été pour la plupart traduits par Christian Mouze pour les éditions La Barque. Ainsi que la majeure partie de l'œuvre poétique (*Pierre, Tristia, 1921-1925, Les Cahier de Voronej*) pour les éditions Harpo &.

La Quatrième prose : un texte rageur et engagé. Ni récit, ni pamphlet mais un souffle puissant qui dénonce les outrances de l'intelligentsia et du pouvoir soviétique des années 30.

A l'origine du texte, deux faits distincts. Une accusation de plagiat injustifiée à l'égard de Mandelstam ; et la condamnation à mort – dont Mandelstam prend connaissance par son homonyme traducteur Isaïe Benediktovitch Mandelstam – de cinq vieillards employés de banque. Mandelstam retournera tout Moscou et parviendra à les sauver.

« *Je n'ai pas de manuscrits, pas de calepins, pas d'archives. Je n'ai pas de stylo parce que je n'écris jamais. Seul en Russie, je travaille avec la voix, mais autour, la canaille en meute, écrit. Quel écrivain voué au diable je fais! Va-t-en, imbécile!* »

Format : 16,5 x 23 cm
48 pages
Couverture rempliée . Imprimé en noir et rouge sur bouffant ivoire 115g. Broché

prix : 20€
Disponible septembre 2026

ISBN : 979-10-95625-28-5

1

Веньямин Федорович Каган подо

VENIAMINE Fedorovitch Kagan aborda cette affaire avec une sage prudence de mage et de mathématicien newtonien d'Odessa. Toute l'activité de conspirateur de Veniamine Fedorovitch se basait sur les infinitésimaux. La loi de salut, Veniamine Fedorovitch la voyait dans les allures de tortue. Il permettait qu'on secoue son cocon professoral, il répondait à chaque instant au téléphone, il ne renonçait pas, il ne refusait rien, il s'efforçait par-dessus tout d'endiguer le dangereux cours du mal.

La présence d'un professeur, mathématicien de surcroît, dans cette incroyable affaire du sauvetage de cinq vies — à force d'à-coups médités, subtils, décisifs, qu'on appelle démarches — a soulevé une approbation générale.

Isaïe Benediktovitch, dès le début, a commencé à se conduire comme si une maladie contagieuse, infectieuse — genre scarlatine — pouvait le faire fusiller, lui aussi, Isaïe Benediktovitch. Isaïe Benediktovitch se donnait du mal en pure perte. C'est comme s'il galopait de docteur en docteur, implorant une prompte désinfection.

Si l'on avait pu donner carte blanche à Isaïe Benediktovitch, il aurait pris un taxi et parcouru au hasard Moscou, sans plan aucun, comme inventant quelque rite.

Isaïe Benediktovitch répétait sans cesse et n'oubliait jamais qu'à Pétersbourg, chez lui, demeurait une femme. Il avait même engagé vaguement comme secrétaire — petite, austère et fort intelligente, une concubine-cousine qui était aux petits soins avec lui, Isaïe Benediktovitch. Bref, s'adressast à différentes gens à différents moments, Isaïe Benediktovitch se faisait quasi vacciner contre la fusillade.

Tous les parents d'Isaïe Benediktovitch mouraient sur des lits juifs en noyer. Comme le Turc se rend à la Pierre Noire de la Kaaba, les bourgeois de Pétersbourg issus de rabbins de sang patricien, familiers — grâce au traducteur Isaïe — d'Anatole France, allaient en pèlerinage dans quelques stations balnéaires sur les traces de Tourgueniev et de Lermontov, se préparant par une cure au passage dans l'au-delà.

A Pétersbourg, Isaïe Benediktovitch vivait en Français dévot, mangeait son potage, choisissait, comme des croûtons dans le bouillon, des connaissances inoffensives, frayait, conformément à sa profession, avec deux accapareurs d'un saint frusquin de traductions.

Isaïe Benediktovitch ne fut bon qu'au début des démarches, au moment de la mobilisation, et pour ainsi dire, dans l'angoisse guerrière. Puis il mua, se ramollit, tira la langue, et ses parents, à frais communs le renvoyèrent à Pétersbourg.

Je me suis souvent demandé d'où viennent les airs dégoûtés du bourgeois et sa soi-disant probité. La probité, c'est en cela que le bourgeois se rapproche de la bête. Beaucoup de membres du Parti se prélassent dans la société des bourgeois pour le même motif que les adultes ont besoin de relations avec les enfants aux joues roses.

Certes le bourgeois est plus innocent que le prolétaire, plus près de la vie utérine, de l'enfant, du chaton, de l'ange, du chérubin. En Russie, il y a fort peu de purs bourgeois et ce mal influe sur la digestion des véritables révolutionnaires. Il faut garder la bourgeoisie dans son imag eged'innocence, il faut l'amuser evec des jeux d'amateur, la bercer sur des ressorts de pullman, l'envelopper d'un rêve ferroviaire blanc comme neige.

2

Мальчик, в козловых сапожках, в

Le garçonnet dans ses botillons de chevreau, dans sa petite poddiovka en velours de coton, avec ses petites tempes aux cheveux lissés, se tient dans le cercle formé par sa maman, sa mamie, sa nounou, et avec eux il y a le marmiton ou le petit cocher — le mioche des gens de maison. Et toute cette bande d'archanges zézayant, hululant et chuchotant, presse le fils à papa :

— Vas-y Vassienka, vas-y !

Aussitôt Vassienka y va, et les vieilles, les ignobles crapauds, se bousculent l'une l'autre et maintiennent le teigneux petit cocher :

Vas-y Vassienka, vas-y, pendant qu'on tient le petit cocher, pendant qu'on danse autour...

Qu'est-ce ? Un tableau de genre de Venetsianov ? Une étude d'un peintre du servage ?

Non, c'est l'entraînement de jeunes Komsomols aux cheveux ébouriffés sous la direction de la petite mère propagande, mamie, nounou, pour que lui, Vassienka donne des coups de pied, pour qu'il y aille, Vassienka, pendant qu'on tient le noiraud, pendant qu'on danse tout autour.

— Vas-y Vassienka, vas-y !..

Девушка-хромоножка пришла к

La jeune fille boiteuse vint à nous d'une rue aussi longue qu'une nuit sans tramway. Elle pose sa béquille de côté et se hâte de s'asseoir pour paraître comme tout le monde. Qui est cette célibataire ? La Cavalerie Légère...

Nous ranimons nos cigarettes et corrigeons nos chinoiseries, codant dans des formules bestialement lâches la sublime, puissante et intouchable idée de classe. La peur animale frappe sur les machines à écrire, la peur animale corrige les chinoiseries sur les feuilles de papier-water, griffonne les dénonciations, frappe celui qui est à terre, exige qu'on exécute les prisonniers. Aussi facilement que des mioches noient un chaton dans la Moskova, nos adultes-enfants jouent à presser et pressurer l'huile du grand changement : — Ohé, entasse, presse jusqu'à ce qu'on ne voie même plus ce qu'on pressure, — consacrant ainsi une justice sommaire :

Le commissaire d'Ordynka a fraudé une travailleuse — tue-le !

La caissière s'est trompée de cinq kopecks — tue-la !

Par bêtise le directeur a signé n'importe quoi — tue-le !

Le moujik a caché du seigle dans son grenier — tue-le !

La jeune fille se traîne sur ses béquilles jusqu'à nous. Une de ses jambes est plus courte que l'autre, et le grossier soulier prophétique, on dirait un sabot de bois.

Qui sommes-nous ? Des écoliers qui n'apprennent pas. Nous sommes la fronde komsomole. Des chahuteurs avec la permission de tous les saints.

Philippe Philippytch avait mal aux dents. Philippe Philippytch n'est pas allé et n'ira pas en classe. Notre conception des études est à la science ce que le sabot est au pied, mais cela ne nous trouble pas.

Je suis venu à vous, chers amis artiodactyles, béquiller avec ma jambe de bois le long de la galerie jaune du combinat socialiste, créé par l'imagination effrénée du diabolique administrateur Guiber, à partir d'un hôtel chic du Tverskoï, du télégraphe de nuit ou du poste téléphonique, d'un rêve de félicité universelle incarné dans un foyer permanent avec buffet, d'un bureau ouvert sans interruption avec des clercs à courbettes, de l'air sec des postes et télégraphes qui irrite la gorge.

Ici c'est une nuit ininterrompue d'inventaire, sous le jaune vif des lampes de gare en deuxième classe. Ici comme dans un conte de Pouchkine, le Juif et la grenouille se marient, c'est-à-dire que se déroulent les noces ininterrompues d'un gommeux vêtu de chevreau, pondant son frai de boniments, et pour compère dans ce bain malpropre, d'un rédacteur moscovite, faiseur de cercueils, fabricant de bières capitonnées de brocart glacé, les lundi, mardi, mercredi et jeudi. Il fait bruire son linceul de papier. Il ouvre les veines des mois de l'année chrétienne qui gardent encore leurs noms pastoraux de la Grèce — janvier, février, mars... C'est un médicastre terrible et grossier des incidents, des morts, des événements et des réjouissances quand jaillit comme une fontaine le sang noir et chevalin de l'époque.

Я поступил на службу в «Москов

J'ai travaillé au journal *le Komsomol de Moscou* juste après le caravansérail du Tsekoub. Il y avait là douze paires d'écouteurs presque tous pourris et une salle de lecture dans une église reconvertie, sans livres, où dormaient des escargots sur de petits canapés ronds.

Le personnel du Tsekoub me haïssait à cause de mes paniers de paille, et en plus je ne suis pas professeur.

L'après-midi j'allais voir les grandes crues, je croyais fermement que les eaux grossies de la Moskova allaient submerger le docte quai Kropotkine et qu'au Tsekoub on demanderait un canot.

Le matin je buvais du lait stérilisé à la crème fraîche, carrément dans la rue au goulot de la bouteille.

La nuit j'empruntais au rayon des professeurs le savon d'autrui pour me débarbouiller et jamais je ne me suis fait prendre.

Là arrivaient des gens de Kharkov, de Voronej et tous désiraient aller à Alma-Ata. Ils m'acceptaient comme l'un des leurs et me consultaient pour savoir quelle république était la plus avantageuse.

La nuit on fermait le Tsekoub comme une forte-esse et je frappais à la fenêtre avec ma canne.

Tous les honnêtes gens recevaient leurs coups de téléphone au Tsekoub et l'employé leur remettait le soir une note, telle une demande de messe mortuaire adressée au pope. Là vivait Alexandre Grine dont le personnel brossait les vêtements. Je vivais au Tsekoub comme tout le monde et personne ne m'embêtait jusqu'à ce que je déménage au cœur de l'été.

DERRIÈRE NOS CICATRICES, NOUS AVONS DÉCOUVERT DE NOUVELLES PEAUX

Kai Cheng Thom (trad. A. Tincelin et Y. Anam)

Dans ce recueil de lettres, Kai Cheng Thom utilise la forme épistolaire pour s'adresser à celleux qui lui permettent de vivre — alors même que certain·es d'elleux veulent voir sa vie détruite.

- **Format** ..... 120 × 180 mm
- **Nombre de pages** 120
- **Prix** ..... 11 euros
- **ISBN** 978-2-49353-436-1
- **Parution** ..... janvier 2027

***Derrière nos cicatrices, nous avons découvert de nouvelles peaux* est un recueil de lettres que Kai Cheng Thom adresse à des êtres fantasmé·es, fictionel·les et des vivant·es humain·e et non humain·e. À la manière d'un manuel de survie, elle part de son expérience singulière de femme trans racisée, travailleuse du sexe, aux États-Unis pour développer son propos et proposer quelques exercices théorique et pratique aux lecteurices : il s'agit de s'aimer en tant qu'être humain·e, et cela aux côtés de celleux qui nous font vivre — alors même que certain·es veulent voir notre vie détruite.**

Argument commercial « [Une] expression intime de l'acceptation de soi et du pardon, écrite avec tendresse à l'intention des autres femmes transgenres et de tous les autres. » — *The New York Times*

Argument commercial « Transformateur… toutes ces lettres parviennent à créer un espace où la réalité de la souffrance peut s'exprimer tout en cherchant l'amour. Elles sont ponctuées de réflexions et de questions qui aident le lecteur à approfondir sa réflexion et ses sentiments. C'est un petit livre, mais qui a un impact profond. » — Sarah Neilson pour *Them*, Nos livres LGBTQ+ préférés de 2023

Argument commercial « Un recueil incroyablement émouvant de lettres d'amour adressées aux âmes perdues… Il est impossible de ne pas être inspiré par sa générosité et sa férocité, ainsi que par la beauté pure de ses mots. C'est un […] ouvrage […] qui a déjà acquis le statut de classique queer. » — *Autostraddle*, meilleurs livres queer de 2023

Dans la même collection :

→ *La même en pire*
Eugénie Zély,
2026, 12 €

→ *et faire fondre le système*
Aurel, 2026, 9,80 €



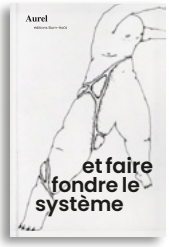




Illustration : Lenny Lo

Thèmes abordés : Transidentité, queer, transféminisme, racisme, intersectionnalité, guérison, care, communauté, justice transformatrice

Ouvrages similaires :

→ Kai Cheng Thom, *Fèms magnifiques et dangereuses : Mémoires affabulées d'une fille trans* (trad. Kama La Mackerel), XYZ, 2021

→ Alexis-Pauline Gumbs, *Non-noyées* (trad. Mabeuko Oberty), Myriam Rabah-Konaté et Rose B.), Burn~Août, 2024

→ Resmaa Menakem, *Les mains de ma grand-mère*, Quantum Way, 2024



Biographie de l'autrice :
Kai Cheng Thom est une autrice américaine à la pratique plurielle, naviguant entre roman surréaliste, poésie, et essai. Son roman *Fèms magnifiques et dangereuses*, lauréat du Ogilvie Prize for LGBTQ Emerging Writers, a été salué par le New York Times

Crédit photo : Photo de Kai Cheng Thom

EXTRAIT 1 (NON CORRIGÉ)

Extrait de la lettre adressée « à moi [Kai Cheng Thom], de la part d'une trans fem révolutionnaire racisée vivant dans un futur lointain »

ce soir, je regarde les étoiles et je pense à toi. à travers la fumée des incendies qui continuent de ravager toute la vie sur cette planète, je peux encore voir la lumière des cieux. j'aime t'imaginer là, regardant en arrière. je me demande ce que tu dois penser en voyant tout ce qui s'est passé depuis l'époque dans laquelle tu vivais. depuis que tu t'es battue pour ta liberté, et pour la nôtre, avec une bande de sœurs fabuleuses et féroces. d'adelphes bizarres. de frères tristes et gays. j'aurais aimé être là. j'aurais aimé te connaître autrement qu'à travers les bribes de poésie et d'histoires que ta génération a laissées derrière elle. tant de cycles ont passé, tant d'empires se sont élevés et effondrés, emportant avec eux notre histoire et notre soi-disant progrès. je veux que tu saches combien tu es sacrée. tout ce que ça signifie pour nous que tu aies existé, que tu aies laissé des traces, que tu aies vécu et respiré et souffert et espéré. saches que nous n'avons pas gagné, pas exactement, mais nous avons pris les histoires que toi et tes adelphes aviez laissées derrière vous et les avons tissées en une nouvelle manière d'être. nous n'avons jamais cessé de souffrir, mais nous avons appris à guérir. nous n'avons jamais cessé de nous blesser les un·es les autres, mais nous avons appris à grandir à travers nos blessures, dans l'honnêteté et le pardon. nous avons développé la technologie secrète dont tu rêvais — les façons sacrées d'aimer qui transforment la douleur en jouissance, la violence en grâce. je voudrais tant te rendre fière. celleux qui nous haïssent, qui nous chassent, qui ne peuvent supporter leur propre incomplétude et tentent donc de nous détruire demeurent encore. celleux qui ne savent que brûler et détruire demeurent encore. et à la fin, il se pourrait que l'appétit brûlant de ces fantômes affamés nous engloutisse toustes. mais tu nous as appris que les cendres même sont sacrées. des fleurs poussent encore sur les cicatrices de la terre ravagée par les flammes vénéneuses. l'amour perdure. l'amour survit. l'amour revit. l'amour rachète. l'amour pardonne. l'espace et le temps même pourraient disparaître que l'essence de ce que nous sommes resterait encore quelque part, insaisissable. attends-nous là-bas. nous arrivons.

EXTRAIT 2 (NON CORRIGÉ)

Extrait de la lettre adressée « à l'église de la justice sociale »

j'avais trois ans lorsque quelqu'un·e m'a dit pour la première fois que j'irais en enfer. je suis née, du côté de ma mère, dans une communauté évangélique chinoise, dans laquelle les figures de Dieu et du diable étaient omniprésentes. elles ne me semblaient pas si différentes à l'époque : le diable avec ses tromperies et ses tentations, et Dieu avec ses commandements, ses jugements et son amour conditionnel. parce qu'on a beau dire qu'il te pardonnera toujours, on dit aussi qu'il possède un étang de feu dans lequel tu brûleras éternellement si tu pèches et ne te repens pas, ce qui me semble être un message un peu ambigu. j'ai donc quitté le Christianisme et découvert l'art et la politique radicales. découvert la communauté queer. découvert la bonne parole de la justice sociale. j'avais dix-sept ans la première fois qu'un groupe d'activistes radicales m'a fait asseoir dans un sous-sol à Montréal pour me dire que mes questions étaient problématiques. iels m'ont dit que je devais croire, et que je devais agir de la bonne manière en fonction de ces croyances, que sinon c'est que je choisissais le camp de l'oppresseur. j'ai toujours été une bonne croyante. j'ai toujours été douée pour proclamer la bonne parole, car, vois-tu, je connais les mots. leur mystère, leur pouvoir. leur côté obscur, leur cruauté. je suis née avec une langue fourchue, un poignet cassé et une mystérieuse marque sombre sur la peau. je connais la tromperie et la tentation. je connais le commandement et le jugement. je connais l'ange et l'épée flamboyante. je connais l'amour conditionnel et ce qu'il en coûte pour le conserver. les queers radicales disaient qu'il y avait de la place pour tout le monde dans le mouvement, qu'on ne pouvait rejeter personne. iels disaient aussi que si quelqu'un·e posait problème et ne se repentait pas, iel pouvait être humilié·e publiquement et puni·e indéfiniment, ce qui me semble être un message un peu ambigu. toujours je cherche Dieu. toujours je cherche la bonté, le pardon ; je cherche à être guidée par la parole. ma foi n'a pas duré, mais elle m'a conféré la grâce. ma politique m'a trahie, mais elle m'a donné un but. que suis-je là dans ce monde sans elles ? non pas une guerrière de la justice sociale, mais une investigatrice de la justice sociale. une vagabonde de la justice sociale. qu'on — quiconque — accorde à cette fille un sanctuaire. j'ai des questions sur le paradis. j'ai des questions sur la Révolution. ce sont les mêmes questions : *sur les ossements de qui envisages-tu de construire ton paradis ?*

EXTRAIT 3 (NON CORRIGÉ)

Extrait de la lettre adressée « à Jésus-Christ »

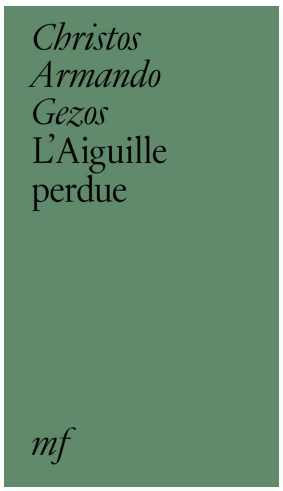
on s'est remis·es ensemble avec mon ex, Jésus-Christ. nous nous sommes éloigné·es, puis remis·es ensemble, puis de nouveau éloigné·es au fil des ans, mais c'est une liaison douce et familière, et en ce moment, c'est exactement ce dont j'ai besoin. ce n'est pas le plus futé du lot, ce Jésus. il aurait pu faire un meilleur investissement que de parier sur la *rédemption spirituelle de toute l'humanité*. mais c'est un idéaliste, et j'aime bien ça. c'est un penseur profond quoiqu'un tantinet égocentrique. il a un problème à régler avec la figure paternelle — honnêtement, j'aime ça bien aussi. il a un beau visage et un torse poilu et il se déplace avec ses longues jambes et une grâce dégingandée. c'est un peu un pote de yoga, un brocialiste* aussi. toujours à citer Karl Marx comme si le socialisme avait été inventé hier. c'est un softboi*, mon Jésus, à retaper c'est sûr, mais la structure est là. il aime fumer de l'herbe et mecspliquer : que les travailleureuses du sexe sont en fait un peu comme des thérapeutes sans la sécurité de l'emploi ni le respect. que le capitalisme est un cadre socio-économique insoutenable qui à long terme ne peut que conduire à l'effondrement de la société. que le complexe carcéral industriel est une construction raciste qui n'apporte pas vraiment de sécurité ni de justice. parfois, je lève les yeux au ciel et je lui dis, *raconte-moi quelque chose que je ne sais pas déjà*. parfois, je saute sur ses bons vieux os, je le plaque au sol et nous nous roulons par terre en riant. le sexe est bon. Jésus aime se faire prendre avec un gode. il a l'air jeune quand il jouit, et parfois il pleure après le sexe, et je ne sais pas s'il est juste heureux de renouer ou triste parce que nous savons lui et moi que ça ne peut pas durer entre nous. je voulais vraiment que ça marche. je voulais me blottir dans ces longs bras et ces longues jambes, m'allonger sur cette poitrine douce et duveteuse et me prélasser dans cette affection tendre et languide pour un temps infini et linéaire. je voulais être sauvée. mais je ne suis pas ce genre de fille. il y a quelque chose de tranchant en moi que même le Fils de Dieu ne peut émousser. et ça fait mal, parce que j'ai tellement voulu un temps être le genre de fille qui mérite le salut, et qui peut juste se laisser sauver. parfois, je suis celle qui pleure après. et il se contente de me prendre dans ses bras, mon Jésus, et de me caresser les cheveux avec ses mains de charpentier qui portent encore les cicatrices de là où ils l'ont cloué à la croix. et je dis, *raconte-moi quelque chose que je ne sais pas déjà*. et il dit, *la grâce est l'amour divin et tous les êtres sont dignes de la recevoir, même à la lumière de tout le mal que nous avons fait*.

L’Aiguille perdue

Gezos, Christos Armando

Traduit par Nizzoli, Clara

Éditions MF



Domaine : Littérature générale

Genres : Étrangère, Roman

Mots clés : Romans, Étranger

Format : 12 x 21 cm

Pages : 304

Détails de la fabrication : Impression offset, broché et cousu, papier bouffant

Note sur l'édition : Nouvelle édition

Prix : 20,00 €

ISBN : 9782378041243

Livres connexes : La Boue de Christos Armando Gezos, Pas même les morts de Juan Gómez Bárcena

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE
SERENDIP livres

SERENDIP
livres

21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

L’histoire d’une famille grecque d'Albanie des années 30 à nos jours : un roman choral et polyphonique, de la mémoire et l’oubli, des migrations subies et de la folie qui finit par en résulter.

PRÉSENTATION

“L'Aiguille perdue” est le deuxième roman de Christos Armando Gezos. Il a paru sept ans après le premier, “La Boue”, que les Éditions MF ont traduit et publié en 2023. “L'Aiguille perdue” en reprend le matériau narratif en en variant radicalement la perspective. Là où nous suivions le monologue intérieur du personnage-narrateur, ici les voix s'entremêlent, du grand-père et de la mère, tous deux albanais, jusqu'à Alexandros, personnage de “La Boue” qu'on retrouve à Boston et à New York, une immigration succédant à une autre. Le livre s'achève sur des notes manuscrites extraites d'un carnet du personnage, comme si l'on passait soudain de l'autre côté du miroir.

Roman choral et polyphonique, “L'Aiguille perdue” raconte l’histoire d’une famille grecque d'Albanie des années 1930 à aujourd’hui. Chaque chapitre est raconté par une voix différente, d’abord le grand-père, puis la mère, Alexandros enfin, le petit-fils, dont la sinueuse dérive aux États-Unis occupe l’essentiel du roman. Chacune de ces voix en contient d’autres, celles des amis dans les différents pays traversés, celle du père, marié contre son gré, celle du petit frère d’Alexandros, disparu à la frontière albanaise lors de l’immigration de la famille en Grèce. La recherche de ce frère perdu occupera toute la fin du livre et mènera Alexandros à Boston puis à New York.

Commencé comme l’histoire d’une famille, “L'Aiguille perdue” devient à mi-chemin le récit d’une quête impossible. Livre sur la mémoire et l’oubli, les déplacements subis et la folie qui finit par en résulter, multipliant les styles et les points de vue, le deuxième roman Christos Armando Gezos est aussi virtuose qu’il est profond.

Au milieu d’une comptine que la mère chantait à son fils en dialecte albanais – « Picoti-picoti / l'aiguille s'est perdue / je la cherche éperdue / et me perds moi aussi » – le titre apparaît soudain, comme par effraction.

ARGUMENTS COMMERCIAUX OU POINTS FORTS

1. Une traversée des frontières au sens propre et figuré

Le roman suit une famille grecque d'Albanie sur trois générations, entre Drepeni, le Pélopon-nèse et Athènes : un territoire humain et géographique que la littérature européenne contem-poraine explore rarement avec cette précision.

2. Une construction chorale ambitieuse

Plusieurs voix, plusieurs époques, plusieurs pays : le livre tient ensemble un récit d'exil, une quête d'amitié et une saga familiale sans que l'une n'écrase les autres.

3. Un roman traduit du grec au moment juste

Alors que les migrations méditerranéennes et les tensions balkanique restent d'actualité, le livre offre une perspective littéraire sur ces réalités depuis l'intérieur, ce que peu de voix grecques permettent au lecteur français.

4. Une langue sobre qui porte loin

L'écriture de Gezos, restituée par Clara Nizzoli, avance par touches précises, sans effets. Cette retenue crée une tension narrative qui tient le lecteur jusqu'au bout d'une histoire dont l'issue reste délibérément ouverte.

5. Un livre sur ce qui disparaît sans laisser de trace

Personnes perdues, langues abandonnées, maisons en ruine, enfant mort à la fron-tière : L'Aiguille perdue touche à quelque chose d'universel : ce que les familles enfouissent et ce que les survivants cherchent, sans toujours trouver.

AUTEUR(S)

Christos Armando Gezos est né à Himarë (Albanie) en 1988 et a grandi en Grèce, dans le Péloponnèse. Si sa langue d'écriture reste le grec, il utilise finement dans son oeuvre les influences de l'albanais, notamment par le biais du dialecte, créant une langue accueillante et ouverte sur la diversité culturelle et linguistique. Diplômé en ingénierie agronomique, il partage son temps entre son travail d'ingénieur et la littérature. Après un premier recueil de poésie, “Peurs Inaccomplies”, qui remporte en 2013 le Prix National du Nouvel Auteur, “La Boue” est son premier roman. Son

deuxième roman, “L'Aiguille perdue”, paraît en 2021 aux éditions Metaichmio.

L'Aiguille perdue

Christos Armando Gezos

Traduit du grec par Clara Nizzoli

À mes parents

J'ignore ce qu'est la Nature : je la chante.
Je vis à la crête d'une colline
dans une maison blanchie à la chaux et solitaire,
et voilà ma définition.

Fernando Pessoa[1]

[1]Sous le pseudonyme d'Alberto Caeiro, dans le recueil *Le Gardeur de troupeaux*, traduction Armand Guibert, Gallimard, 1987, poème XXX.

0. Petros

Drepeni. Ça fait combien d'année que je n'en ai pas entendu parler. La chaîne d'infos passait encore un reportage sur les troubles en Albanie.

« Je vais m'absenter quelques jours, lui ai-je dit le matin à table.

— Qu'est-ce que ça veut dire tu vas t'absenter ? Tu vas où ? »

Elle buvait un jus, ses longs doigts enroulés autour du verre. Ongles rouges sur verre orange. Deux bagues à l'annulaire. C'est de ses mains dont j'étais d'abord tombé amoureux et ensuite du reste de son corps.

« Il faut que je retrouve un ami, lui ai-je répondu.

— Tu t'en es souvenu dans ton sommeil ? C'est qui cet ami ? »

Je ne lui avais jamais parlé d'Alexandros. Il était le symbole d'une époque que je voulais oublier. Laisser derrière moi, pour notre bien à tous les deux.

« Longue histoire. C'est un vieil ami et je veux voir s'il va bien. Je t'en dirai plus dès que je rentre, d'accord ?

— On est en juillet, Petros. On devait partir en vacances. Il faut forcément faire ça maintenant ?

— Je ne vais pas m'absenter longtemps, deux-trois jours. Quatre grand max. On a encore pas mal de congés.

— Tu crois pas qu'on aurait dû en discuter d'abord, d'un truc comme ça ? Tu fais tout le temps ça, putain.

— On ira dans un super chouette endroit dès que je rentre, d'accord ? Tu as ma parole.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise. Fais ce que tu veux, j'en ai marre. Pour de bon, j'en ai marre. J'ai plus la force de me prendre la tête. Ne sois pas surpris si tu ne me trouves pas ici quand tu rentres. »

Elle tremblait. Elle a allumé une cigarette. Ça faisait des mois. On habitait ensemble depuis quatre ans. Ces derniers temps, on s'engueulait de plus en plus. Je regardais autant que je le pouvais ses mains. J'essayais de garder quelque chose des premiers jours. Le soir, on a dormi chacun de son côté.

Le matin il pleuvait. J'ai fait un café chaud. Les gouttes éclataient avec force sur le pare-brise. J'aimais bien regarder les essuie-glaces les amasser. Je pensais que ce que je m'apprêtais à faire était de la folie.

En deux heures, j'étais à Athènes. Je ne m'attendais pas, bien sûr, à le trouver dans son appartement d'étudiant. Mais il fallait bien que je commence quelque part.

Le quartier avait changé. Beaucoup de commerces avaient fermé, d'autres avaient ouvert. À l'université, j'ai appris qu'il avait été diplômé en 2012. C'était une information importante. Au moins jusque-là, il était resté en vie.

Je suis parti vers son village dans le Péloponnèse. Sur la route, je pensais à ma première fois chez lui. Ça faisait un mois qu'on se connaissait. Il habitait avec sa sœur. Elle était très sympa. Elle souriait tout le temps. Elle nous a laissé de l'argent pour qu'on commande ce qu'on voulait.

On aurait dit qu'elle n'avait pas l'habitude que son frère ramène des amis à la maison. Au bout d'un petit moment, elle m'a dit en riant : « Allez, dis, qu'est-ce que tu lui as fait ? » Je ne savais pas quoi répondre ni comment blaguer. Si je pouvais blaguer.

Ils se ressemblaient beaucoup, surtout les yeux et le front. Surtout les yeux. Ils les avaient tous les deux verts, qui tombaient aux coins. À un moment, elle nous a demandé comment on s'était rencontrés. J'ai hésité, je l'ai regardé de biais. « À la bibliothèque », a-t-il menti. « Tu peux ramener un peu de ketchup ? » lui a-t-il dit ensuite. Il lui cachait des choses.
On a mangé tous ensemble. Dès qu'on a mis le film, elle est allée s'enfermer dans sa chambre. On a regardé *Hana-bi* de Kitano. Au moment de la scène finale avec le coup de feu, on a tous les deux tourné la tête.
En réalité, on s'était rencontrés dans un cinéma. Une réédition de *Rashōmon*. Dans la salle, on n'était que deux. À la fin, on s'est retrouvés à la sortie.
« Un chef d'œuvre mais avec tout ce boucan qu'ont fait les gens, on arrivait à peine à suivre », m'a-t-il dit. J'ai ri. On a tout de suite commencé à analyser le film. La photographie, l'impossibilité de la vérité, le personnage de Mifune, le premier plan face au soleil. On n'a même pas compris comment on s'est retrouvés devant le *Au Revoir* rue Patission.
On est entrés à l'intérieur. Moi j'ai pris un gin tonic et lui une bière. Il parlait vite. Comme s'il était pressé de dire ce à quoi il pensait. Quelquefois il mangeait ses mots.
Il m'a dit qu'il s'appelait Alexandros. Il était très mince. Il riait souvent, mais surtout avec ses lèvres. Ses yeux ne suivaient pas.
On avait beaucoup de points communs. On aimait bien les histoires de Disney et Camus. On allait beaucoup au cinéma tous les deux et on aimait particulièrement les films japonais. On pensait tous les deux beaucoup au suicide, chacun pour différentes raisons.
Moi je n'allais pas bien ces derniers temps. Avec Fotini, on était ensemble depuis le lycée et on s'est séparés après la licence. Je n'étais pas sûr que le travail dans le bureau d'architecte de mon père était ce dont je rêvais. Je consultais. J'allais mieux mais il y avait encore du travail. Par dessus tout, je n'avais aucune envie de rencontrer du monde.
Mais j'ai commencé à traîner avec Alexandros. Ça me plaisait qu'il n'essaye pas d'avoir l'air important. Quand on était ensemble, je ne me sentais pas obligé de faire semblant. De montrer que je m'amusais. Ni de rire à tout ce qu'il disait. On allait surtout au cinéma. Tout ce qu'on trouvait de Bergman, Kurosawa, Antonioni. Toute la clique.
Avec le temps, j'ai appris pas mal de choses sur lui. Il me les racontait par petits bouts. Il se mettait à chaque fois à parler tout d'un coup. Il n'était pas né en Grèce mais en Albanie. Dans un village du sud de l'Albanie, en Épire du Nord, qui s'appelait Drepeni. Je lui ai demandé pourquoi il ne me l'avait pas dit. Il avait honte ?
« Non, de quoi j'aurais honte », m'avait-il répondu. « C'est juste que je ne considérais pas ça comme une information importante. Je considère que le fait que j'aime Bergman est un élément plus utile et représentatif de ma personnalité. »
Il ne m'avait pas convaincu. Cette découverte, en tout cas, m'avait donné envie de poser des questions. Mais je savais que la plupart des choses, il me les dirait, s'il me les disait un jour, de lui-même.
Comme quand quelques jours plus tard, il m'a parlé de son nom. Son vrai nom était Sando. C'était ça qui était écrit sur sa carte d'identité.
« Tiens, regarde », m'avait-il dit en me la montrant. C'était une carte d'identité comme la mienne mais rose. Il l'avait arborée comme un trophée. « On nous coffrait pour le plaisir jusqu'à ce qu'on l'ait obtenue. Quand je suis monté à Athènes, les flics m'arrêtaient dans la rue juste parce que je n'avais pas l'air du coin. Parce que j'ai le teint clair. Et quand ils voyaient

la carte d'identité rose, ils te demandaient tout de suite si tu avais quelque chose d'illicite sur toi. »

Notre plus grande différence était la nourriture. Lui, il en parlait tout le temps et il goûtait tout. Quand on se baladait, il s'arrêtait dans les boulangeries. Il regardait pendant des heures les vitrines. « Mais est-ce que c'est pas splendide ? », me disait-il. Moi, la nourriture, je m'en foutais. Je mangeais seulement pour ne pas avoir faim. Pour ne pas tomber.

« Tu laisserais pas tomber la bouffe pour te trouver plutôt une meuf ? » lui avais-je dit une fois.

— La bouffe, c'est ma seule passion. La seule chose qui me fait me sentir aussi vivant. C'est un plaisir qui ne te concerne que toi et n'implique personne d'autre. Ni engueulades ni attentes de contrepartie ni désespoir ni angoisse de pourvoir aux exigences de l'autre. Plaisir simple, sec, direct.

— Tu parles pas sérieusement. »

Je l'avais souvent vu cracher après manger. Mais un soir, il s'est arrêté contre un poteau. Il a pris de profondes inspirations et a vomi. C'était très épais, comme s'il n'avait pas du tout mâché la nourriture. De la vraie bile. Son visage était devenu rouge. Il avait les yeux qui pleuraient.

« Ça va ? je lui ai demandé.

— Oui, nickel, m'a-t-il dit.

— Tu peux pas t'empêcher de le regarder, hein ? Tu as besoin d'aide. Tu le sais, lui ai-je dit.

— Oui, évidemment, je contrôle. »

Un autre soir, il m'a téléphoné. Sa voix tremblait. Il m'a demandé à ce qu'on se retrouve vite. Dès qu'il m'a vu, il s'est appuyé contre mon épaule et s'est mis à pleurer. Il a pleuré longtemps. Je ne lui ai rien demandé.

À un moment, il s'est arrêté. Après, on a pas mal parlé. Il m'a dit beaucoup de choses. Il m'a dit qu'il avait vécu bien pire. Il m'a dit de ne pas m'inquiéter et que tout irait bien. Il m'a dit qu'il souffrait beaucoup mais qu'il s'accrochait.

En partant, il m'a laissé quelques pages éparses. Je ne savais pas jusqu'à ce moment-là qu'il écrivait. J'ai lu toute la nuit et j'ai terminé à l'aube. Je me suis demandé comment cet homme était encore en vie.

En trois heures, je suis arrivé à Methenia. C'était un bourg grec typique, avec ses nids-de-poule sur la route et ses commerces fermés. Maisons délavées, cinq rues et des champs à perte de vue.

Je me suis arrêté à un kiosque. Le kiosquaire a tiqué à mes questions. J'ai vu ses yeux se mouiller. Il m'a dit que le père d'Alexandros était mort. Il n'y avait que son frère qui était encore là.

Il est sorti et m'a montré comment aller chez lui. Ensuite, il m'a mis un papier dans la main. « Prends-le », m'a-t-il dit. « J'ai écrit ça le jour où Pavlos est mort. »

Je suis monté dans ma voiture, triste. Alexandros ne parlait pas souvent de son père. Quand je lui posais la question, il changeait de sujet. Moi je ne l'avais vu qu'une seule fois, quand il était venu à Athènes pour des papiers. On était allés le chercher à la gare routière. Il marchait à pas saccadés, il bougeait la tête de haut en bas nerveusement. Il avait un porte-document qu'il gardait collé contre lui. Comme s'il avait peur qu'on le lui prenne. C'était un homme petit et chauve qui avait l'air plus vieux. Ses yeux, qui tombaient aux coins, semblaient tout le



SUR LE DOS DE LA TORTUE

Michael Hugentobler
Delphine Meylan (trad.)

(Y)
HÉLICE HÉLAS

L'aventurier Louis de Montesanto est-il « le plus grand menteur du monde » ? C'est ce que laisse penser l'un de ses détracteurs devant l'assemblée de la *Royal Geographical Society* de Londres. Avec le désaveu de ses écrits et de ses conférences, c'est peut-être tout une fantasmagorie de l'ailleurs austral qui est en train de se fissurer.

Dans ce roman, Michael Hugentobler s'inspire librement de la figure historique de Louis de Rougemont, et de son ouvrage *The Adventure of Louis de Rougemont as Told by Himself*, paru en 1899 aux éditions George Newnes à Londres. Partant du réel pour construire son propre récit, il nous fait habillement découvrir l'essor et la chute de ce fabulateur au destin surprenant. Né Hans Roth dans un village de Suisse profonde, il sillonne le pays auprès d'une famille de Yéniches avant de suivre une actrice dans les lumières et le luxe de Paris et de Londres. Devenu majordome, il traverse doublement l'Atlantique et s'invente une nouvelle personnalité sous le nom de Louis de Montesanto. Envoyé à Perth avec son austère gouverneur, il débarque en Australie. Mais épris de liberté, il s'enfuira et sera tour à tour pêcheur de perles, hôte d'une tribu Aborigène où il trouvera l'amour, prospecteur minier, forain, puis finalement correspondant et écrivain pour le Globe Magazine. Ses récits enthousiasment l'Europe et trouvent échos dans les rivalités entre la France et la Grande-Bretagne, mais aussi dans les préjugés coloniaux de la Bonne société savante.

Les + de l'ouvrage

- Une redécouverte de la figure de Louis de Rougemont
- Une plongée ethnologique dans le vécu des nations Aborigènes
- Une écriture mystérieuse et envoûtante

Biographie de l'autrice

Michael Hugentobler est né en 1975 à Zurich. Pendant plusieurs décennies, il voyage à travers le globe. Aujourd'hui journaliste indépendant et auteur, il vit avec sa famille à Aarau, en Suisse. En 2025, on le découvre en français avec son roman *Terres de feu*.

—

Collection : Mycélium mi-raisin
Genre : Roman d'aventure
Sujets abordés : Australie ; Aborigènes ; Art de la fabulation ; Impérialisme

—

Format 14.5 x 18.5 cm, 240 pages
ISBN 978-2-88007-012-0
CHF 26 / EUR 22

Parution : 09 mars 2027 (Suisse, France et Belgique)

ISBN 978-2-88007-012-0
9 782880 070120 >

Hélice Hélas Editeur
Rue des Marronniers 20
CH-1800 Vevey
Tél.: ++41 21 922 90 20
litterature@helicehelas.org
www.helicehelas.org
> litterature@helicehelas.org

DISTRIBUTION SUISSE :

Servidis
Chemin des Chalets 7
CH-1279 Chavannes-de-Bogis
Tél.: ++41 22 960 95 10
www.servidis.ch

DISTRIBUTION FRANCE - BELGIQUE :

Serendip-Livres
21bis, rue Arnold Géraux
FR - 93450 L'Île-St-Denis
Tél.: ++33 14 038 18 14
www.serendip-livres.fr

DISTRIBUTION QUÉBEC :

Dimédia
539 Bd Lebeau, Saint-Laurent, QC H4N 1S2
Tél.: +1 514-336-3941
www.dimedia.com

1

Il fit comme s'il n'avait rien entendu. Il lissa sa cravate. Devant lui s'étendait un large vallonnement de chapeaux, et sous ces chapeaux, des visages le fixaient, visages moustachus aux lèvres étrangement fines.

Le silence s'était fait dans la salle. Personne ne se raclait la gorge, personne ne toussait.

C'était le 4 novembre 1898, à neuf heures du matin passées de treize minutes, et quelque chose lui contractait le gosier. Pour compléter le tableau, le sol vacillait sous ses pieds.

Il se tenait sur deux caisses en bois placées l'une sur l'autre, sans quoi il n'aurait pas été assez grand pour voir plus loin que le haut du pupitre. Les caisses s'emboîtaient mal et branlaient, ce qu'il n'avait remarqué qu'au moment d'entamer son discours, après avoir salué le public, lorsqu'il s'était légèrement repositionné sur ses pieds et avait aussitôt dû se retenir au pupitre pour ne pas tomber. Il avait ensuite plié la jambe gauche, de sorte que son poids repose sur le côté droit de cet échafaud. Le côté droit lui paraissait un peu plus stable. Figé dans cette position, il se sentait vaguement en équilibre et pouvait relâcher le pupitre.

Mais à présent, treize minutes après ce démarrage hautement désagréable, il avait déjà bien d'autres soucis. Que devait-il dire ? Il n'y avait plus rien à dire.

Il tâta l'étoffe soyeuse de sa cravate et sentit sous ses doigts le relief des petites broderies en forme de kangourous. Il effleura la pince à cravate, la couronne de sa Majesté, le petit globe terrestre et l'inscription *Royal Geographical Society*.

Alors la phrase retentit à nouveau : « Vous n'êtes qu'un sale menteur. »

L'homme qui l'injuriait se trouvait dans la partie arrière de la salle ; ses yeux lançaient des éclairs. Grand et mince, il dépassait tous les autres d'une tête et ses cheveux étaient blond platine. Un coin de chemise sortait de son pantalon, comme s'il s'était habillé à la hâte. Ses lèvres étaient cachées par une moustache, qu'il lustrait maintenant avec sa langue. Il leva un poing vers le plafond, poing qui tenait un journal enroulé comme on tient une arme.

Louis de Montesanto fut pris d'une envie de tousser. Il lui restait de la force dans les bras, il pouvait encore en soulever un et pointer l'index vers cet individu, là-bas derrière, qui le traitait de menteur. Mais sa bouche n'allait produire aucun son. Un gloussement étouffé, tout au plus. Ou bien un croassement. Il allait se ridiculiser.

Il baissa les yeux sur ses notes : il venait d'évoquer l'oiseau-tonnerre, et il aurait souhaité en venir à l'anatomie de cet animal, en particulier son bec, court, et ses ailes, minuscules comme celles du colibri. En relevant la tête, il remarqua une jeune femme qui se tenait à moins de deux pas. Elle portait une cape de damas gris perle, sa poitrine était ornée d'une cascade de perles de jais et de cabochons, et elle le regardait d'un air totalement effaré.

Dehors, derrière la fenêtre, il aperçut les branches d'un arbre, et sur ces branches, des gens assis. Ils étaient là pour voir de leurs propres yeux l'aventure personnifiée. Or lui ne savait

plus ce qu'il devait faire, sinon triturer sa cravate et craindre une chute du haut de ses caisses.

Il entendit des voix l'interpeller de loin, à l'extérieur de la salle.

- C'est vrai ? Vous êtes un menteur ?

- Qu'en est-il de cet oiseau-tonnerre ?

- Ça va, le vieux ?

- Dites encore comment c'était, chez les sauvages ?

Il sentit une chaleur lui monter au cou par le col de sa chemise. Sa lèvre supérieure picotait, des cheveux lui collaient au front. De la sueur courait dans son dos.

Puis, l'homme grand et maigre du fond de la salle s'écria : « Vous ne vous appelez pas du tout Louis de Montesanto. Vous vous appelez Hans Roth. Votre nom est Hans Roth. »

C'est à ce moment qu'il se baissa derrière le pupitre. L'espace d'une seconde, il eut l'impression d'être devenu invisible. Il ramena lentement les genoux contre son buste en se faisant le plus petit possible. Il ouvrit un peu le genou gauche, déplia la jambe et tâtonna dans le vide avec son pied. Les caisses se mirent à tanguer, mais il venait de trouver le sol. Il posa l'autre pied sur l'estrade. Il s'élança vers le rideau, qu'il écarta brusquement.

Hilarité générale.

2

L'homme qui devait un jour ébranler les rêveries de ces gens qui se disaient civilisés était né par une nuit de mauvais temps. À croire que cette nuit annonçait tout ce que le monde, plus tard, aurait pour lui d'hostile et d'impénétrable.

Les nuages s'amoncelaient déjà lorsque le cocher cogna à la porte de la sage-femme. Elle se hissa sur une banquette à tel point étriquée qu'elle sentait les hanches de son conducteur. Les cuisses du cocher serraient une bouteille de vin. Ses cheveux tressés se balançaient sur un manteau en peau de chèvre. Des éclairs déchirèrent le ciel tandis qu'ils gravissaient un étroit sentier creusé dans la falaise.

L'homme ne parlait qu'à son cheval.

Des gouttes de pluie s'échappaient de sa barbe.

Il y avait au bout du sentier, perché sur sa corniche, un village dont l'unique moyen pour y entrer ou pour en sortir était de traverser son cimetière. Dix maisons s'amassaient autour d'une fontaine. La charrette passa près d'elle et, à la hauteur d'une grange, le cocher cria « Ho ! »

Le vent sifflait à travers les parois de la grange. Lorsqu'elle vit la patiente, la sage-femme déclara qu'il y avait erreur. Ce ventre en était au sixième mois, au septième à la rigueur, mais au neuvième, sûrement pas.

« Je n'ai même pas besoin de le palper », dit-elle.

Elle revint sur ses pas en exigeant d'être reconduite dans la vallée, mais s'aperçut alors que le cocher, le père de l'enfant, avait disparu.

Des bourrasques agitaient son manteau. Des branches chuintaient dans le vent. Il n'était pas question qu'elle redescende seule cette falaise. La femme soufflait, allongée sur un tas de paille. Sur le sol à côté d'elle, trois pommes de terre fripées et leurs longs germes reposaient au fond d'une casserole. On entendit couiner un porcelet dans un coin sombre. La grange sentait le purin. Près d'un fourneau, la lame d'une scie dépassait d'une brouette, et on avait suspendu à ses dents une selle, une cravache et un collier usé où séchait du sang. Le sol était fait de glaise tassée, le plafond noir de moisissures. Il n'y avait aucune chaise où s'asseoir. La sage-femme s'accroupit, but quelques gorgées d'une décoction de menthe sauvage et de fleurs de mauve, et s'étendit aux côtés de la parturiente, dans la paille.

Les contractions débutèrent à trois heures du matin.

La sage-femme fut d'abord frappée, chez l'enfant, par la taille de sa tête. Puis elle constata que cette tête n'était en réalité pas très grosse, mais que le reste du corps, lui, était très menu. Non prématuré, l'enfant avait pourtant les plus petits doigts et les plus petits orteils qu'elle ait jamais vus, des mains et des pieds plus minuscules encore, et des épaules si étroites qu'elle y déposa aussitôt un baiser. Elle ne pouvait s'empêcher de caresser ce front ruisselant, de titiller ces petons tout fripés - comme si un mystérieux lien les unissait tous les deux.

Dès le début, la mère n'aima pas son enfant.

Il ne deviendrait jamais cocher, puisqu'il serait incapable de maîtriser un cheval. Il ne trouverait jamais une fille de fermier, ne pouvant pas manier une charrue. Abattre un arbre ou tirer un veau du ventre d'une vache serait hors de sa portée. La mère ne

voyait aucun avenir au petit Hans, et comme c'était une femme pessimiste, pour qui même la plus radieuse des journées se terminait tôt ou tard sous la neige, elle ne manquait pas une occasion de faire remarquer à son enfant à quel point le monde aurait pu se passer de lui.

Un jour que Hans avait quatre ans, le père tomba dans la falaise avec son cheval et sa charrette. Des paysans le retrouvèrent dans le fossé, sa main serrant encore le goulot d'une bouteille de vin. Son corps fut exposé avec l'objet : la bouteille dressée dépassait de dix licencieux centimètres au niveau de l'aine, et quand bien même on voyait que c'était du verre, les gens affirmèrent le lendemain que le défunt s'était tenu le manche à l'église.

Les autres enfants aimaient viser Hans avec de la boue et des oignons putréfiés.

Ils l'enfermèrent une fois dans une baratte à beurre ; il les entendit rire pendant qu'ils plantaient des clous dans le couvercle. Terrifié, il crut qu'on le ferait rouler et passer par-dessus la falaise. Il s'agitait, suffoquait, hurlait.

La seule personne qu'il aimait était son frère, Heiri. Mais Heiri passait très peu de temps au village. Il avait dix ans de plus et travaillait en contrebas dans la vallée. Pour Hans, Heiri était un homme d'envergure, à qui tout réussissait. Il se représentait toujours son frère portant une chemise au col boutonné, avec un foulard autour du cou.

La mère épousa un vieux paysan riche qui avait toujours la goutte au nez et dont la tête rappelait une tomate charnue. Hans, qu'on n'autorisa pas à s'installer dans la maison du paysan,

continua d'habiter la grange. Au début, la mère déposait encore de la soupe d'orge devant sa porte, mais la taille des casseroles diminua de jour en jour et bientôt, il n'y eut plus de casserole du tout. Une nuit douce de printemps, quand la neige fondait sur les toits et des filets d'eau s'abattaient sur les pavés, Hans se redressa sur sa botte de paille, glissa dans ses sabots et ouvrit la porte. Il avait treize ans. Il longea la fontaine du village, ainsi que l'église, puis traversa le cimetière. La lune était pleine et lumineuse. Hans s'adossa au mur du cimetière et baissa les yeux sur la falaise, scrutant la vallée plongée dans le noir.

Alors il s'élança. Passant sous les branches d'un châtaignier, il courut vers le sentier de la falaise, qu'il emprunta et dévala à toutes jambes. Il sentit les cailloux rouler sous ses pieds, l'air investir ses poumons. Il se mit à chanter.

C'est la Suisse, c'est la Suisse, c'est là qu'on est chez nous
Sur nos sommets youpi yé
On a sautillé jusqu'au bord du Rhin
Tout le long on a chanté ce refrain
Youpi yé, youpi yé, c'est là qu'on est chez nous
Sur nos sommets youpi yé.
Pour le goûter il y avait d'la brioche
du pain d'épices et mille petits kouglofs
Youpi yé, youpi yé, c'est là qu'on est chez nous
Sur nos sommets, youpi yé[1].

1 La chanson est en dialecte suisse-allemand. NdT

Il s'enfonça toujours plus loin dans la vallée. Soudain, il s'immobilisa et prit conscience d'avoir fugué. Il chantait tout bas à présent.

Un trou dans la chaussette, plus d'force dans nos gambettes
Youpi yé, youpi yé, c'est là qu'on est chez nous
Sur nos sommets, youpi yé.
Plus d'argent de poche, plus d'force dans nos gambettes
Youpi yé, youpi yé, c'est là qu'on est chez nous
Sur nos sommets, youpi yé.

Trente-six ans plus tard, un journaliste anglais, après avoir non sans mal parcouru ce même sentier dans l'autre sens, arpenterait le village en demandant aux habitants où se trouvait le garçon ; on lui répondrait que ce garçon, l'était mort depuis longtemps. Il montrerait alors la photo d'un homme au visage flétri : oui, diraient les gens, ça pourrait être lui, ces épaules étroites, cette grosse tête - mais qu'il soit allé en Australie, on n'en avait jamais entendu parler, ça semblait quand même bien étrange. Et puis de toute manière, on ne voulait rien à faire avec cette histoire.

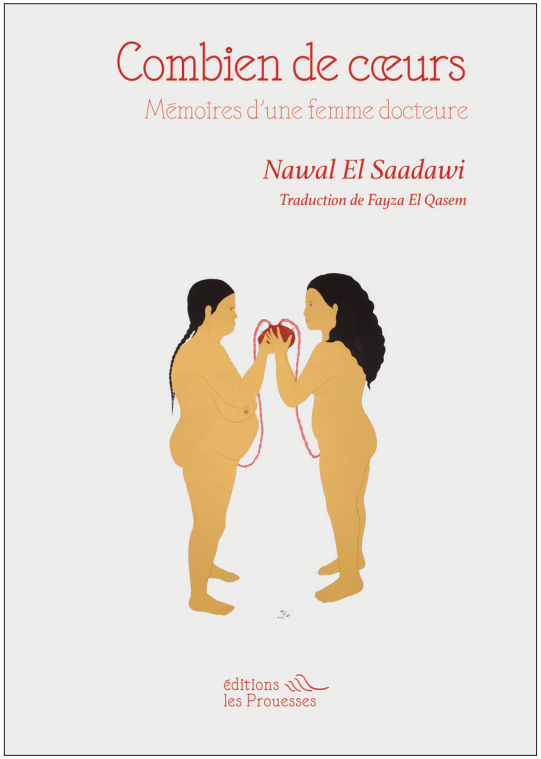
Tout était sombre et désolé dans cette falaise et pourtant, de sa vie, Hans n'avait jamais ressenti une telle joie. Il avait entendu dire que le monde était immense, et comme il était si petit, il allait certainement s'y trouver une place. Il en était convaincu : quelque chose de grand l'attendait.

Collection Mémoires

éditions les Prouesses

Combien de cœurs

Mémoires d'une femme docteure



PARUTION : 3 NOV 2023
17 € / 128 p. / 14 x 20,5 cm
tirage : 1500 ex.
ISBN : 978-2-493324-04-7

LE PREMIER ROMAN-MÉMOIRES D'UNE FIGURE DE PROUE DE L'ÉMANCIPATION DES FEMMES DANS LE MONDE ARABE.

Publié en 1957 dans la presse égyptienne, ce premier roman inaugure les convictions qui traversent tous les livres de Nawal El Saadawi, alors âgée de vingt-six ans. Il est considéré comme une oeuvre pionnière dans le féminisme arabe moderne.

Une jeune Égyptienne se heurte aux traditions et à sa famille lorsqu'elle choisit de faire carrière dans la médecine. Refusant de se soumettre à un mari et à tout ce que la société attend d'une femme, elle se coupe les cheveux et travaille avec acharnement dans un dispensaire. Les soins prodigués aux corps et aux âmes de ses patient·es l'amènent à construire les fondements d'une pensée rebelle et libre.

- UN ROMAN SUR LE CORPS DES FEMMES, LE SOIN, LA MÉDECINE
- UN RÉCIT INITIATIQUE AUX ACCENTS AUTOBIOGRAPHIQUES
- LE PREMIER LIVRE D'UNE PIONNIÈRE DE L'ÉMANCIPATION DES FEMMES ARABES
- TRADUCTION : FAYZA EL QASEM, UNIVERSITAIRE (VIT À PARIS)
- POSTFACE : RIM BATTAL, POÉTESSE (VIT ENTRE PARIS ET MARRAKECH)
- ILLUSTRATRICE : KUBRA KHADEMI, ARTISTE FÉMINISTE AFGHANE (VIT À PARIS)

Souvent décrite comme la « Simone de Beauvoir du monde arabe », Nawal El Saadawi était une voix pionnière sur l'identité et le rôle des femmes dans la société, l'égalité des sexes et la place des femmes dans l'islam.

« Nawal El Saadawi, autrice, militante et médecin égyptienne (était) devenue l'emblème de la lutte pour les droits des femmes dans le monde arabe patriarcal et faisait campagne contre les mutilations génitales féminines, qu'elle avait subies à l'âge de 6 ans. »

ALAN COWEL
Hommage dans le New York Times

Nawal El Saadawi (1931-2021)



Psychiatre de formation, militante féministe emprisonnée et contrainte à l'exil, écrivaine prolifique plusieurs fois censurée, Nawal El Saadawi est une figure égyptienne majeure de l'émancipation des femmes du monde arabe. D'elle, qui a osé parler la première des corps féminins et de sexualité, qui a dénoncé l'excision, le port forcé du voile et la violence de la société patriarcale, Margaret Atwood a dit :
« À une époque où personne n'en parlait, [Nawal El Saadawi] a exprimé l'indicible. »

L’illustratrice : Kubra Khademi



Kubra Khademi, née en 1989 à Kaboul, est une artiste féministe afghane, peintre, plasticienne et performeuse, réfugiée à Paris.

Kubra Khademi étudie les beaux-arts à l’université de Kaboul avant de fréquenter l’université nationale Beaconhouse à Lahore, au Pakistan.

Ses performances publiques répondent activement à une société dominée par une politique patriarcale extrême. Après avoir présenté sa pièce *Armor* en 2015, Khademi est contrainte de fuir l’Afghanistan en raison d’une fatwa et de menaces de mort.

Aujourd’hui réfugiée à Paris, Kubra Khademi est décorée du grade de chevalière de l’ordre des Arts et des Lettres par le ministère de la Culture français.

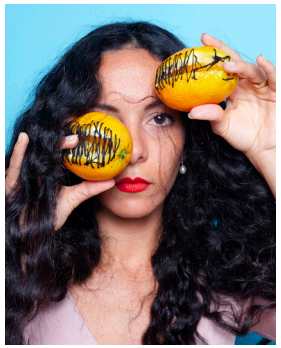
La traduction : Fayza el Qasem



Fayza El Qasem a été directrice de l’École Supérieure d’Interprètes et de Traducteurs (ESIT).

Professeure émérite de la Sorbonne Nouvelle, en charge de l’enseignement de la traduction générale et de la traduction économique et financière vers l’arabe, elle dirige plusieurs thèses de doctorat en traductologie.

La préfacière : Rim Battal



Rim Battal, née en 1987 à Casablanca, au Maroc, est une artiste, poétesse et journaliste marocaine francophone. Elle vit actuellement entre Paris et Marrakech.

Ses performances associent poésie, écriture et arts visuels. Elle est notamment l’autrice de L’Eau du bain (SuperNova) et Les quatrains de l’all inclusive (Le Castor Astral).
Elle codirige **Le Bordel de la Poésie** et a initié **La Biennale Intime de Poésies**.

éditions
les Prouesses

« Elle était notre aînée. Celle qui avait montré la voie à des générations de femmes arabes engagées dans la lutte pour l'émancipation. [...] Toute sa vie, elle la consacrera à s'opposer aux discours de violence physique contre les femmes, leur infériorisation, leur condition de secondes. »

Fawzia Zouari, écrivaine, hommage dans Libération

« Nawal El Saadawi a défié toutes les manifestations patriarcales. Elle n'en a redouté aucune, empruntant des voies scabreuses dans ses écrits, affrontant des combats féroces avec ses mots, brisant de cette manière toutes les chaînes. Ni la peur ni le désespoir ne sont parvenus à la décourager. »

Ranem AL Afifi, journaliste

**« Ils m'ont dit :
"Vous êtes une femme sauvage et dangereuse."
Je dis la vérité.
Et la vérité est sauvage et dangereuse. »**

Nawal El Saadawi

[extrait]

éditions les Prouesses

1

Le conflit entre ma féminité et moi a commencé très tôt, avant même l'apparition de mes attributs féminins et avant que je sache quoi que ce soit sur moi-même, mon sexe ou mes origines, avant même que je connaisse la nature de la cavité qui m'avait abritée jusque-là, avant que je sois expulsée dans le vaste monde.

Tout ce que je savais à cette époque-là c'était que j'étais une fille, comme aimait à le répéter ma mère à longueur de journée, une fille !

Ce mot à mes yeux n'avait qu'un seul sens : je n'étais pas un garçon, je n'étais pas comme mon frère.

Les cheveux de mon frère étaient coupés courts mais laissés libres et non peignés, tandis que les miens n'en finissaient pas de pousser, livrés à la manie de ma mère qui les peignait deux fois par jour pour en faire des tresses qu'elle emprisonnait aux extrémités avec des rubans.

Mon frère se réveillait au matin et avait l'habitude de laisser son lit en l'état alors que je devais faire non seulement le mien mais aussi le sien.

Mon frère sortait jouer dehors sans demander la permission des parents et rentrait quand bon lui semblait, alors que je ne pouvais sortir que s'ils m'en donnaient l'autorisation.

Mon frère avait toujours droit au plus gros morceau de viande, il avalait rapidement son repas, mangeait sa soupe en faisant du bruit sans que ma mère lui fasse la moindre observation.

Mais moi, c'était différent... J'étais une fille ! Je devais faire attention à mes moindres faits et gestes, cacher mon appétit, manger lentement et absorber ma soupe sans faire de bruit.

Mon frère jouait, bondissait, faisait des sauts périlleux alors que si je m'asseyais et que ma jupe se soulevait d'un centimètre au-dessus de mes cuisses, ma mère me transperçait aussitôt du regard et je devais cacher ces parties honteuses de mon corps.

Les parties honteuses !

Tout en moi était honteux, alors que je n'étais encore qu'une enfant de neuf ans !

Je m'apitoyais sur moi-même. Je m'enfermais dans ma chambre et fondais en larmes.

Les premières larmes que j'ai versées dans ma vie, ce n'est pas parce que j'ai eu une mauvaise note ou brisé un objet de valeur, mais parce que j'étais une fille !

J'ai pleuré sur ma féminité avant même de savoir ce qu'elle signifiait. Quand j'ai ouvert les yeux sur la vie, une inimitié régnait déjà entre moi et ma nature.

*

éditions les Prouesses

*

Je dévalais les escaliers quatre à quatre pour arriver dans la rue avant d'avoir fini de compter jusqu'à dix.

Mon frère et ses camarades, des filles et des garçons de notre voisinage, m'attendaient pour jouer aux gendarmes et aux voleurs. J'avais demandé à ma mère la permission de sortir. J'adorais jouer, j'adorais courir le plus vite possible, je ressentais une immense joie quand je bougeais la tête, les bras et les jambes à l'air libre. Je prenais alors mon élan pour sauter le plus haut possible, faisant des bonds que seul le poids de mon corps attiré vers le sol interrompait.

Pourquoi Dieu m'avait-il créée femme au lieu de faire de moi un oiseau capable de voler dans les airs comme ce pigeon ? Dieu devait sans doute préférer les oiseaux aux filles.

J'étais réconfortée par l'idée que mon frère, lui non plus, ne pouvait pas voler. Ainsi, malgré la très grande liberté dont il jouissait, il était tout aussi incapable de voler que moi. Depuis, j'étais constamment à l'affût, chez les hommes, de points faibles qui me consoleraient de l'impuissance qui m'était imposée par ma condition de femme.

Au moment où je sautai, je sentis un violent frisson parcourir mon corps. Je fus prise de vertiges et je vis quelque chose de rouge.

Qu'est-ce qu'il m'arrivait ? Je fus prise de panique et me retirai du jeu aussitôt pour rentrer à la maison et m'enfermer dans la salle de bain, afin de percer en privé le secret de ce grave incident !

Rien n'y fit, je ne comprenais toujours rien ! Je pensais que j'étais atteinte d'une soudaine maladie. Je décidai malgré mes craintes d'aller en parler à ma mère.

À mon grand étonnement, je la vis éclater de rire. Mais comment pouvait-elle accueillir cette horrible maladie avec un aussi large sourire ?

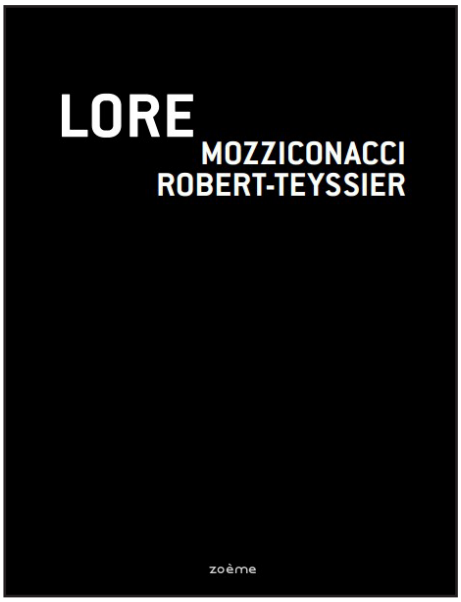
Remarquant ma surprise et ma confusion, elle me prit par la main et m'emmena dans ma chambre pour me raconter l'histoire sanglante des femmes.

*

Je m'étais enfermée dans ma chambre quatre jours d'affilée, incapable d'affronter mon frère ou mon père ou même le jeune serviteur.

Sans doute étaient-ils tous au courant de cette chose honteuse qui s'était abattue sur moi. Ma mère les avait sûrement informés de mon nouveau secret. Je m'étais barricadée pour tenter de venir à bout de ce phénomène bizarre. N'y avait-il pas d'autre moyen pour les filles d'atteindre la maturité que cette voie impure ? L'être humain pouvait-il des jours durant être en proie à des spasmes musculaires ? Dieu devait détester les filles pour les avoir marquées ainsi du sceau de la honte. Il devait avoir choisi d'avantager les garçons.

Poésie francophone



Mozziconacci Robert-Teyssier
Lore

15 x 20 cm
120 pages
9782493242259

17 €
janvier 2027

Lore est un livre de poésie contemporaine écrit à partir d'un jeu vidéo culte sorti en 1999, Silent Hill. Dans ce jeu vidéo horrifique, on suit Harry Mason, un écrivain qui cherche sa fille disparue dans une ville enveloppée de brouillard. Le geste d'écriture de Mozziconacci Robert-Teyssier a ceci d'original qu'il vient subvertir cet univers en glissant à l'intérieur de cette fiction un désir homoérotique. À mesure que l'on progresse dans la lecture, l'exploration d'une ville dévastée (celle de Silent Hill, composée de parkings, d'hôpitaux vides, de motels) finit par se confondre avec du cruising, cette pratique de rencontres dans des lieux publics, fondée sur la drague discrète et les contacts anonymes. Ainsi, ce qui devait être une narration classique de « survival horror » se change en jeu(x) de séduction et sert de prétexte à une enquête sur le regard et le désir. *Lore* est un livre fascinant car il ne fait pas de Silent Hill une parabole du cruising, ni l'inverse. Il agit plutôt comme un logiciel pirate dans un jeu vidéo grand public : il propose de « cruiser » Silent Hill. Circuler autrement dans un lieu qui n'a pas été conçu pour le plaisir, regarder avec désir des corps que d'autres jugent repoussants, transformer des endroits désaffectés en des lieux de tendresse.

Lore n'est pas seulement extraordinaire par la qualité de son sujet, mais aussi par l'écriture de Mozziconacci Robert-Teyssier : densité des descriptions, sens de la coupe et variations des registres de langue sont autant d'éléments qui font de chaque page de ce livre une aventure. Le texte se compose de deux registres principaux : d'une part, des descriptions objectivistes ; d'autre part, des voix introduites par des tirets longs et qui dialoguent entre elles. Le registre objectiviste se compose de proses courtes non ponctuées qui sont autant de figurations fugitives de chambres, de corps, d'objets présents dans le cadre. Le registre dialogué se compose pour sa part de phrases prélevées sur des forums consacrés à Silent Hill, et dans lesquels les joueurs proposent leur interprétation de certaines scènes ou leur découverte de certains mystères. La force de « Lore « tient de leur entrelacement.

*

Mozziconacci Robert-Teyssier est un duo de plasticiens-poètes composé d'Antoine Mozziconacci et Jimmy Robert-Teyssier. Plusieurs extraits de leurs textes ont été publiés dans les revues Sève, Point de Chute et Transat. Jimmy Robert-Teyssier a suivi des études à l'EHESS en recherche littéraire. Il est actuellement libraire aux Mots à la Bouche, à Paris, qu'il codirige depuis 2022. Antoine Mozziconacci est typographe, directeur artistique indépendant et travaille également comme monteur vidéo pour la Fondation Anselm Kiefer. *Lore* est leur premier livre.

1. eastern south vale

une façade simple l'aspect d'un poste de gare crépi beige deux portes blanches surmontées des mots *MEN | WOMEN*

— *il y a beaucoup d'urinoirs ici*

le seuil franchi on découvre un intérieur intégralement émaillé avec annotations | numéros | insultes

— *je ne pense pas que de tels endroits soient si louches mais je n'y ai jamais vraiment réfléchi*

face au miroir un garçon se lave les mains | fait durer le moment | reprend plusieurs fois du savon | trouve un prétexte pour regarder avec insistance les deux hommes à côté de lui

— *aussi les miroirs sont un motif récurrent*

le plus proche de l'entrée porte un costume sac renversé à ses pieds l'autre jean brut t-shirt blanc manches retroussées quelques rapides mouvements de tête | œillades leurs moustaches épaisses | humides de sueur l'espace plein le garçon relève son débardeur | éponge les dernières gouttes

— *tout est question de réflexion*

à environ un mètre du sol un trou masqué par une feuille de journal collée à la salive

— *j'essaie de comprendre pourquoi les toilettes publiques*
me font un tel effet

un homme entre | soulève le papier | s'incline | scrute son voisin

— *leurs modélisations me semblent plus effrayantes que le reste*
pourtant je n'ai jamais réussi à avoir d'explication
je pense que les toilettes sont une sorte de sanctuaire
un lieu refuge pour reprendre ses esprits
le jeu renverse cette sécurité
ici on peut voir du sang sur les murs
un fantôme entendre le bruit d'une chute
chaque cabine peut contenir n'importe quoi
c'est cette incertitude qui met votre esprit en panique

l'intérieur laisse apparaître la doublure l'homme sort un crayon de sa poche | déchire un prospectus qu'il glisse de l'autre côté tout est filtré par la paroi de la cabine

— *c'est comme avoir peur de ce qui se cache sous son lit*
le lit et la cabine servent de cache-œil
un espace suffisamment grand pour abriter une menace
sans offrir de réelle protection
maintenant
placez ces objets dans un monde rempli de menaces et
vous réaliserez que vos chances d'y trouver un monstre
sont considérablement accrues

en sortant l'homme prend la direction de l'université | s'arrête au pied d'une statue scène de chasse lion triomphant grandeur nature | s'appuie contre le socle | prêt à reprendre la marche au premier signal

— *dans les toilettes du lycée*
quand on entend le garçon sangloter
c'est incroyable
honnêtement ça m'a fait sourire
et puis
il y a les toilettes du centre commercial
on frappe à la porte et
quelqu'un ou
quelque chose frappe en retour

une main tire doucement sur la manche *(pressions répétées)*

— *on l'ouvre*
on adore ce que l'on trouve de l'autre côté
on ressent la peur de ce qui pourrait arriver

ÉRIC PESTY ÉDITEUR

Bénédicte Vilgrain
« Une grammaire tibétaine », chapitres onze et douze

« Dans une vallée vivait un prince. Il comptait parmi ses sujets une fille de grande sensibilité… » (*Histoire de la fille qui, partie chercher l'« âme » du roi au pays des démons, a gagné le royaume.*)

Les lettres de l'alphabet sont l'unité de base de la grammaire tibétaine de Thonmi Sambhota (VII-VIIIe siècle). Le projet de Bénédicte Vilgrain est d'épeler, chapitre après chapitre de sa « *grammaire* », les trente lettres de l'alphabet tibétain et d'y associer des commentaires (où langue de l'apprentissage et langue apprise sont entretissées).

En outre, les lettres de l'alphabet tibétain, lorsqu'elles sont affixées, ont la faculté de changer de genre, voire de marquer de leur genre des mots qu'elles précèdent ou terminent. La syntaxe du tibétain est sur ce plan volontiers suggestive. Sa structure ergative (provenance-agentivité-cible) l'éloigne de la structure accusative de la plupart des langues européennes et notamment du français (sujet-verbe-complément).

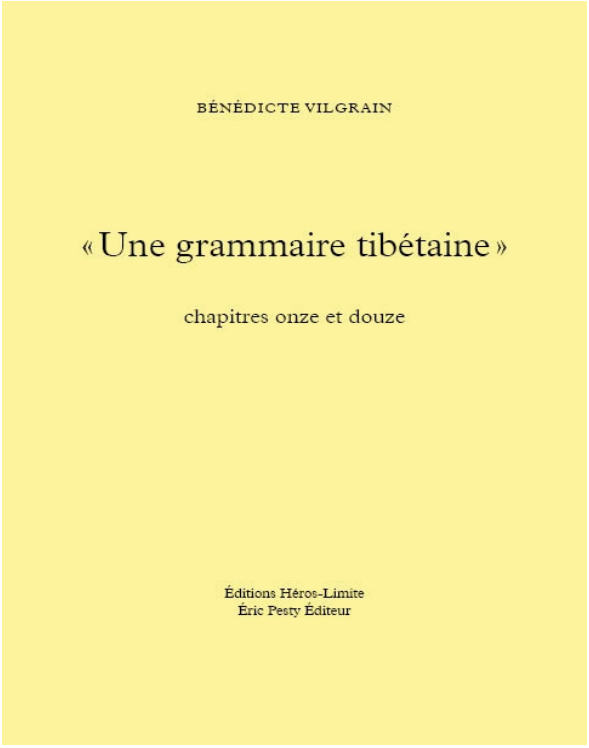
L'ergatif est le thème du « chapitre 11 ». Ce chapitre réunit des pièces écrites ou prononcées dans des circonstances diverses, toutes imputables à la question de l'ergatif : cherchant par tous les moyens à se défaire du sujet (grammatical et actantiel) qui domine la syntaxe du français. Bénédicte Vilgrain invente le mot « désauteuriser » pour qualifier sa recherche autour de l'ergatif.

Après le « non-moi », le « toi ! ». Le « chapitre 12 » est consacré au vocatif. Dans un mouvement qu'on peut qualifier de rétrospectif, il revient sur la matière (et la traduction) de contes et proverbes tibétains archaïques qui fut au principe de la « *grammaire tibétaine* » de Bénédicte Vilgrain.

Faire succéder le vocatif à l'ergatif, c'est encore une fois suivre l'ordre établi dans le poème-matrice de Thonmi Sambhota. C'est aussi succéder logiquement au chapitre 11, dans la mesure où le « Douze » fait pivoter le propos depuis l'auteur (la désauteurisation) vers le traducteur (la traductrice).

Bénédicte Vilgrain est née en 1959. Elle crée le Théâtre Typographique en 1984, dans une cour d'immeuble, sur une presse à épreuves. Elle est rejointe par Bernard Rival en 1988 ; leur collaboration a constitué la maison d'édition exigeante que nous connaissons aujourd'hui.

Les chapitres 1 à 10 d'*Une grammaire tibétaine* ont paru chez contrat maint, l'Attente, les revues *If* et *FIN,* chez Poésie/Flammarion, Héros-Limite et Éric Pesty Éditeur.



(COUVERTURE PROVISOIRE)

Co-édition : Héros-Limite/Éric Pesty Éditeur
Parution : février 2027
Prix : 18 €
Pages : 96
Format : 17 x 22,8 cm
EAN : 9782488139090
Collection : brochée
Rayon : poésie contemporaine

CONTACT PRESSE ET LIBRAIRE
Éric Pesty : contact@ericpestyediteur.com

*« Une grammaire tibétaine » chapitre Onze, ou 11.1**

Exergue

* Les astérisques renvoient à des notes en fin de chapitre.

1[1] — Les cailloux sont tout ce qui est à casser.

1.1 — Le roi est un ensemble volontaire, pas ses outils.

1.11 — La masse, ou gros marteau, est animée par le roi, le roi étant égal à la totalité de ses volontés.

1.12 — Car la totalité de ses volontés cible les cailloux à casser et aussi les cailloux à ne pas casser.

1.13 — Les cailloux sous le régime direct sont l'objet.

1.2 — L'objet est soumis aux effets de l'outil.

1.21 — Une chose peut ou bien être un outil ou bien ne l'être pas, non plus qu'une cible, toutes choses demeurant égales par ailleurs.

2 — Ce qui est cassé, le caillou, est l'existence d'un état du verbe.

2.01 — L'état du verbe est d'être une combinaison de désaccords.

2.011 — Il est essentiel à la lettre de pouvoir être un élément constitutif d'un état du verbe.

‡

1 — Les cailloux sont tout ce qui est à casser.

1.1 — Le lama est un ensemble autorisé.

1.11 — Les sorts, ou imprécations, sont investis par le lama, le lama étant égal à la totalité des jugements qu'il rend.

1.13 — Les cailloux sous le régime oblique sont la cible.

1.2 — La cible est soumise aux effets des imprécations.

2 — Ce qui est éclaté, le caillou, est l'existence d'un état du verbe.

2.01 — L'état du verbe est de répercuter une combinaison de cas.

2.011 — Il est essentiel à la quatrième et à la neuvième lettres suffixes de pouvoir être des éléments constitutifs d'un cas — associons-leur la dixième : à défaut de la cause on aura indiqué la source.

4.10 — De l'herbe pousse de la terre [NĀS].

9 — L'œil regarde la forme [LA].

9.10 — De la vache est tiré le lait [LĀS].

---

1 Les propositions précédées d'un nombre décimal en 4. indiquent une communauté d'états, comme dans : Indra compte parmi les dieux. Les propositions précédées d'un nombre décimal en 9. marquent une distance, comme dans : au regard des dieux les hommes sont en bas.

ÉRIC PESTY ÉDITEUR

Collectif. Jean Daive (dir.)
K.O.S.H.K.O.N.O.N.G. Supplément

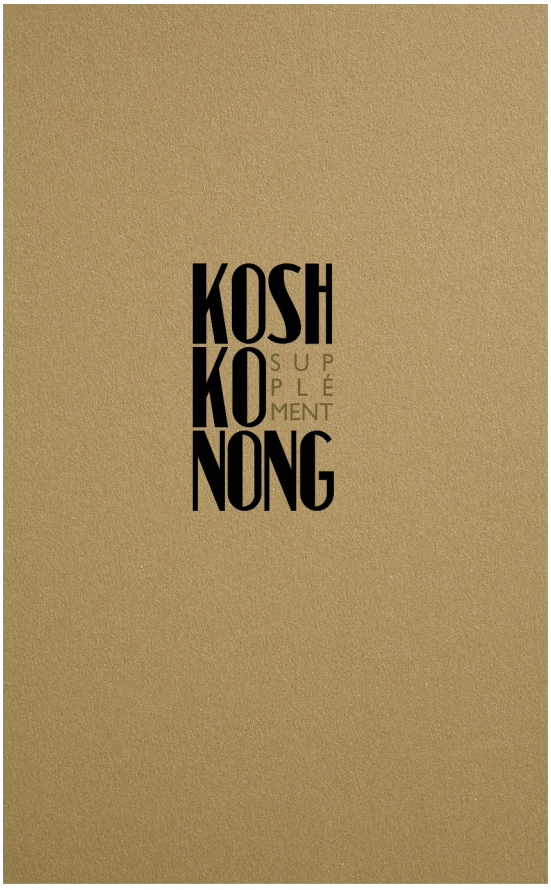
« Je reviens à la genèse de K.O.S.H.K.O.N.O.N.G. et à son destin en somme, c'est-à-dire à sa fin. Les jours d'une revue sont comptés, en sursis et toujours se relancent en se réinventant. Une revue se métamorphose. » (Extrait de la préface de Jean Daive.)

K.O.S.H.K.O.N.O.N.G. *Supplément* est un volume de 112 pages cousues, qui contient une importante préface de Jean Daive, directeur de la revue du même nom, des textes inédits des principaux protagonistes (Claude Royet-Journoud, Anne-Marie Albiach, Jean-Michel Alberola, Katy Acker, Norma Cole, Martin Richet...) ou de nouveaux venus (les artistes Eva Hesse et Jean-Luc Moulène). Comme les 27 numéros de K.O.S.H.K.O.N.O.N.G., le *Supplément* est composé en caractères mobiles (*lettre* après *lettre*) et imprimé par Éric Pesty au sein de l'Annexe typographique, faisant valoir la *littéralité* qui fut au cœur du projet éditorial de la revue.

À propos de la préface de Jean Daive :
La préface au *Supplément* de K.O.S.H.K.O.N.O.N.G. s'intitule « Les Métamorphoses d'une revue ». Comme si Jean Daive n'avait finalement jamais publié qu'une seule et même revue à travers les décennies, laquelle s'était matérialisée sous différentes formes : la revue *fragment* dans les années 70 (3 numéros), *fig.* dans les années 90 (7 numéros), *FIN* dans les années 2000 (25 numéros), K.O.S.H.K.O.N.O.N.G. dans les années 2010 (27 numéros) et *Brille-Babil*, la nouvelle venue, dans les années 2020.

L'existence de K.O.S.H.K.O.N.O.N.G. étant replacé dans ce cadre large, on est stupéfait de constater la fidélité avec laquelle Jean Daive a accompagné certaines œuvres, depuis leur genèse jusqu'à aujourd'hui. Bernard Noël, Anne-Marie Albiach, Roger Giroux, Danielle Collobert, Claude Royet-Journoud... ces noms et leur œuvre poétique seraient les constantes de la pensée de la revue de Jean Daive, que l'on retrouve depuis 50 ans invariablement au sommaire de ses revues : de *fragment* à *Brille-Babil*.

Cependant chaque revue, dans sa spécificité – et donc sa *métamorphose* –, publie également des œuvres que l'on pourra considérer comme les variables contextuelles du projet ; Jean Daive s'étant toujours intéressé aux plus jeunes générations d'écrivains : Marie-louise Chapelle, Pauline von Aesch, Bénédicte Vilgrain, Martin Richet, Pascal Poyet, Luc Bénazet dans K.O.S.H.K.O.N.O.N.G. ; autant d'auteurs et d'autrices d'une qualité rare, qu'Éric Pesty Éditeur soutient également depuis plus de 20 ans à travers son catalogue.



Collectif

Parution : février 2027
Prix : 22 €
Pages : 112
Format : 15,5 x 24 cm
EAN : 9782488139076
Collection : brochée
Rayon : poésie contemporaine

CONTACT PRESSE ET LIBRAIRE
Éric Pesty : contact@ericpestyediteur.com

ANNE-MARIE ALBIACH

LETTRES A EDMOND JABES

BnF
Département des manuscrits
cote NAF 28740(1)
f. 27- f. 44

---

surligné en bleu : lecture conjecturale

f. 27 *encre bleue*

r° – Antibes – le 3.10.69

Cher Edmond Jabès,

l'écriture ici se concrétise. elle
dissimule l'étendue de l'action (fragmentée.)
Ainsi est-il à peine possible d'user
de paroles, les mots intrinsèquement
potentialisés….

Réduire le terme de ce "temps" depuis
lequel nous ne vous avons pas vu,
à quelques graphiques (trop nobles !)
me paraît dévier la trajectoire -

Je reste quelques jours de plus dans
[ce lieu] de non-parole ! Claude, rentre
à Paris demain soir. Il vous verra, je
v° l'espère, avant mon retour… nous avons
beaucoup pensé à vous, lu de vous,
parlé de vous, tout ceci se réduisant
à votre "absence" exacte, dans le livre,
objet sans cesse "ici" -
(Merci pour cette carte, aux
lignes purement dirigés vers les
contraires ! Des dos de déserts….)

Croyez à mes pensées très proches,
et à mon amitié – pour vous deux.

AMARIE

P.S. Je suis désolée d'utiliser un tel
"stylo" pour écrire. Le mien est
"cassé" – et je suis réduite à
la grossièreté du feutre – que je
vous inflige !

*

f. 28 *encre noire, papier blanc vergé*

ANTIBES. le 18.8.70

Cher Edmond Jabès,

Jusqu'ici ce n'était pas le silence -
mais une absence difficile – je veux
dire pénible. Une élaboration
d'autonomies, comme issue d'une
glèbe – non originelle !

Beaucoup pensé à vous – à votre présence
certaine – et - maintenant[1] que le palier
s'élabore : la terre reprend des formes
où l'on peut jouer aux mises d'empreintes -
j'aimerais vous confirmer combien – avec
quelle substance d'amour ? - je me
méfie du "diable.." (que je n'ai pas
encore suffisamment adoré !…)

thèmes[2] : la chaleur – la vacuité – qui
forment la lettre – antérieure – en
quel espace. seul tangible, et seul peut-être,
mémoire…. J'essaie – je tente – de
travailler dans la mémoire. du livre.
et en cela – pense - (ou tente de) vous
rejoindre. Donner précision au vocable -

f. 29 pour cela embrasser la phrase initiale,
et ne peut-être pas retourner à elle.

1 *à présent* rayé
2 Ou *Thèmes* ?

Claude. se remet me semble-t-il,
à "lire". Je veux dire, écrire.
Son dernier texte : une acuité dont
les titres – RÉSONANCES – ne s'assument
pas sans répit. Ni sans "périls" -
Je ne voudrais pas vous sembler
"imagiste", mais une curieuse opACité
de chaleur enrobe ce jardin – que je
n'avais pas encore perçue… C'est
assez agréable.
J'aime vous savoir pris dans la
trame unique et sensiblement démulti-
pliée du livre[3]… et vous savoir "pris"
ainsi me donne envie d'un certain
"sacrifice" [du] nom. ou au nom de
la lettre. - et de son vocable-reflet -
Comment va Arlette ?
Toutes mes plus affectueuses pensées
pour elle - pour vous de même -
Nous sommes très proches - A bientôt.

AMARIE

Pour M[arcel] Cohen également
mes pensées proches. Claude me
rappelle que le "projective verse"
de Olson, l'intéresserait certaine-
ment (Dans l'Anthologie Américaine).

P.S. Pardonnez cette calligraphie dorénavant presque démantelée.
la luminosité., le soleil, l'inconfortable de la situation pratique, justifient cet excès…..

*

3 Ou *Livre* ?

ÉDITIONS LURLURE

NOUVELLE ÉDITION



PARUTION MARS 2027

JE T'AIME COMME

Milène Tournier

Nouvelle édition revue et augmentée

Collection : Poésie

Prix : 22 euros

Format : 13 x 20 cm

Nombre de pages : 232 pages

ISBN : 979-10-95997-75-7

> Un recueil hommage à* Je me souviens *de Georges Perec
> Une édition augmentée du chef-d'œuvre de Milène Tournier
> Un recueil salué par la critique à sa sortie (1ere édition 2021)
> Milène Tournier est l'une des voix les plus singulières de la poésie contemporaine
> Je t'aime comme ou comment réenchanter la ville et l'amour par la poésie

* LE LIVRE

Construit sur le double leitmotiv des termes *Aimer* et *Comme*, le recueil de Milène Tournier est une formidable déclaration d'amour au «tout-ordinaire» qui constitue l'âme de la ville moderne : ses lieux («Je t'aime comme une banque», «Je t'aime comme une bibliothèque», «Je t'aime comme une pharmacie »...) mais aussi ses objets, usages et emblèmes («Je t'aime comme une gargouille», «Je t'aime comme une manifestation», « Je t'aime comme un pigeon»...). Le regard de la poétesse, qui voit tantôt avec les yeux de la passante, tantôt avec ceux de l'enfant rêveuse, ou encore avec ceux de l'amoureuse transie, agit ici comme un puissant révélateur : le banal, qui fait partie intégrante de la ville moderne, ne l'est aussi que parce que nous ne savons pas – ou plus – le voir. L'écriture de Milène Tournier se dote ainsi d'un pouvoir quasi-performatif : il s'agit rien moins que de réenchanter notre environnement par le verbe poétique.

* L'AUTEURE

Milène Tournier est née en 1988 à Nice. Poétesse et dramaturge, elle est l'auteure de six livres aux éditions Lurlure, dont *L'Autre jour*, lauréat du prix Révélation de poésie de la SGDL en 2021, *Se coltiner grandir* (2022) ou *31 kilomètres aujourd'hui* (2025). Chez d'autres éditeurs, elle a notamment publié : *Ce que m'a soufflé la ville* (Le Castor Astral, 2023), *27 fois la Muraille de Chine : je me suis posé la réponse* (Éditions Théâtrales, 2024) et *Journal ouvert* (Le Castor Astral, 2026). Elle a également reçu récemment le prix Paul Verlaine (poésie) et le prix Paul Claudel (théâtre).



Milène Tournier

* EXTRAITS DE REVUE DE PRESSE *

« Un livre foisonnant, un bouquet merveilleux et too much, une poésie obsessionnellement anaphorique et pourtant extrêmement délicate. »

Libération

« Des moments d'extase de poésie ! »

Coup de cœur de la librairie La Cohue à Angers dans l'émission La Grande Librairie sur France 5

« Un bijou contemporain. »

France Culture, « L'instant poésie » de Léonie Pernet

« En revenant à la plus directe des sources du lyrisme, Milène Tournier tente de retrouver la beauté dans la cité. »

Le Matricule des Anges

« Ce recueil de poésie foisonnant, délirant, excessif et magnifique, on l'aime comme il est ! »

Regain

« Un exercice de style porté à incandescence… »

Terre à ciel

« L'une des voix les plus fortes et prometteuses du champ poétique actuel. »

Les Imposteurs

JE T'AIME COMME

* De la même auteure aux éditions Lurlure*



L'Autre jour

160 pages

979-10-95997-26-9

19,00 €





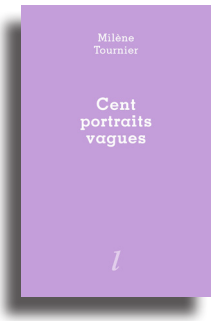
Se coltiner grandir

216 pages

979-10-95997-45-0

21,00 €





Cent portraits vagues

136 pages

979-10-95997-22-1

16,00 €





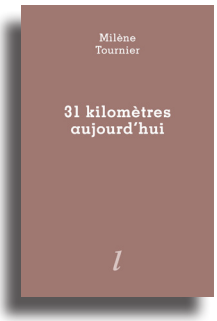
La Table du poème

Dessins de Charlotte Minaud

48 pages

979-10-95997-62-7 – **14,00 €**





31 kilomètres aujourd'hui

144 pages

979-10-95997-68-9

16,00 €



EXTRAIT 1 : Je t'aime comme un salon de tatouage

Je t'aime comme être à soi-même sa propre trace.

Je t'aime comme peau vierge et mythe, je t'aime comme se faire tatouer sur les muscles Johnny et choisir quelle image dans Google Photos.

Je t'aime comme un tatoo tribal, je t'aime en plein milieu des spirales.

Je t'aime comme un salon de tatouage, presqu'aussi BCBG qu'un de coiffure.

Je t'aime comme un tatouage, une petite encyclopédie intime à fleur de peau.

Je t'aime comme le petit bleuet sur la peau du biker.

Je t'aime comme se demander si un tatouage vieillit, comme aux façades se décolorent les anciennes enseignes.

Je t'aime comme petite sérigraphie de carne.

Je t'aime comme les peaux-ardoises, comme les petits tableaux noirs de la boucherie disent : « Label rouge », veau élevé sous la mère.

Je t'aime comme un tatoo de téton.

Je t'aime comme un petit panorama de paume, pour juste soi.

Je t'aime comme faire de sa peau une chronique du monde : tatoo Raoult, tatoo Maradona ou Notre-Dame en flammes.

Je t'aime autobiotatoographie.

EXTRAIT 2 : Je t'aime comme une librairie

Je t'aime comme lire est une bataille essentielle.

Je t'aime comme les grandes tables des librairies couvertes de papier neuf, départs d'innocents incendies.

Je t'aime comme être un client fidèle et régulièrement avoir des coups de cœur. Je t'aime comme entrer une fois l'an dans sa librairie de quartier pour une belle carte d'anniversaire.

Je t'aime comme l'enfant croit que l'escabeau, dans la librairie, c'est pour repeindre les livres.

Je t'aime comme les pages à toucher, déplier, trouer, des livres et des pop-up.

Je t'aime comme les livres sont les mannequins des vitrines des librairies, je t'aime comme le roulis saisonnier des Prix Goncourt et Femina.

Je t'aime comme littérature imaginaire de hasard et devanture, *Les Confessions du Petit Prince*.

Je t'aime comme un prix unique du livre.

Je t'aime comme sortir de la librairie avec butin de fougueuses cosmogonies serrées sous les pages.

Je t'aime comme dessiner, écrire et lire toujours. Je t'aime comme survivre.

EXTRAIT 3 : Je t'aime comme une tour de bureaux la nuit

Je t'aime comme les humains, les employés et les patrons, parfois jouent et d'autres fois croient vraiment à ce qu'ils font et que c'est important leur grand jour de bureau.

Je t'aime comme un burn-out de décembre, un soir de sortir encore tard et d'entendre, dans la rue, *Merry Christmas* par l'Armée du Salut, et s'effondrer en larmes et savoir pas pourquoi.

Je t'aime comme, dans la nuit des bureaux déserts, les couloirs sont comme à peine plus interminables que le jour.

Je t'aime comme jouer une tragédie dans le bureau du soir, seule.

Je t'aime comme un bureau le soir, d'autres corps viennent pour le ménage, aspirateurs plus bruyants que disques durs.

Je t'aime comme l'ombre indissociable de l'humain et son attaché-case.

Je t'aime, dans les locaux fantomatiques, la salle d'attente attend sagement.

Je t'aime comme un fauteuil ergonomique high-tech et un vieux portemanteaux au bois usé.

Je t'aime, la ville active est un labyrinthe de stalagmites fluorescentes.

Je t'aime comme une œuvre d'art de bureau. Je t'aime comme la statue du hall d'entrée intimide les cadres, elle les regarde de haut quand ils lui passent devant.

Je t'aime comme la ville la nuit est un grand portant vide, chacun a repris son manteau.

Je t'aime comme les jardins d'enfants fermés du soir, les toboggans froids et les conférences d'adultes enfin closes.

Je t'aime comme, sur les tables de la salle de réunion, chacun a sa bouteille plastique, pour pas dire : chacun a ses propres lèvres.

Je t'aime, un jour on prendra des décisions, de quitter cette vie. On parlera de campagne, de jardin potager, de grand air. On pensera qu'on peut toujours, on est pas encore vieux, pas encore mort.

AFFICHE DISPONIBLE AU FORMAT A3 : Je t'aime comme une librairie

JE T'AIME COMME UNE LIBRAIRIE

Je t'aime comme lire est une bataille essentielle.

Je t'aime comme les grandes tables des librairies couvertes de papier neuf, départs d'innocents incendies.

Je t'aime comme être un client fidèle et régulièrement avoir des coups de cœur. Je t'aime comme entrer une fois l'an dans sa librairie de quartier pour une belle carte d'anniversaire.

Je t'aime comme l'enfant croit que l'escabeau, dans la librairie, c'est pour repeindre les livres.

Je t'aime comme les pages à toucher, déplier, trouer, des livres et des pop-up.

Je t'aime comme les livres sont les mannequins des vitrines des librairies, je t'aime comme le roulis saisonnier des Prix Goncourt et Femina.

Je t'aime comme littérature imaginaire de hasard et devanture, *Les Confessions du Petit Prince*.

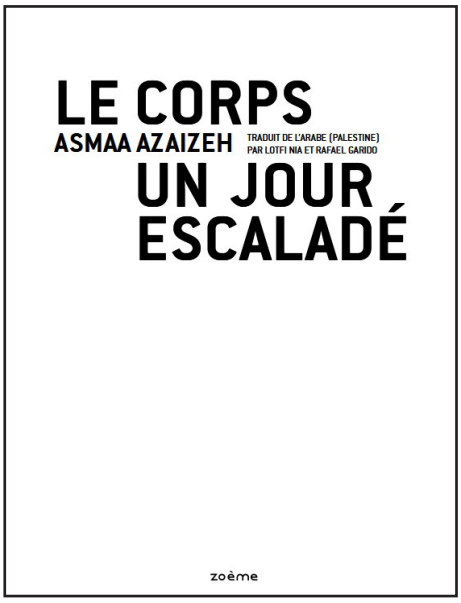
Je t'aime comme un prix unique du livre.

Je t'aime comme sortir de la librairie avec butin de fougueuses cosmogonies serrées sous les pages.

Je t'aime comme dessiner, écrire et lire toujours. Je t'aime comme survivre.

Extrait de *Je t'aime comme*, de Milène Tournier, Éditions Lurlure

Poésie étrangère



Asmaa Azaizeh
Le corps un jour escaladé

traduit de l'arabe (Palestine)
par Rafael Garido et Lotfi Nia

15 x 20 cm
96 pages
9782493242266

18 €
février 2027

Publié en 2022, *Le corps un jour escaladé* est le quatrième livre de poésie d'Asmaa Azaizeh. Il se compose de 51 poèmes. Dès le préambule, une trame serrée se noue entre le geste d'écriture et l'expérience de la perte et du deuil : « la moitié de ma famille est morte en un an / j'ai célébré l'arrivée d'une nouvelle année / et mon père est mort juste après / depuis, je brade ma poésie. »

À partir d'un présent marqué par le manque, on voit se dérouler un double mouvement de sondage et de remontée de la mémoire. Si la figure du père constitue une sorte de noyau auquel le livre ne cesse de revenir, c'est précisément dans la mesure où sa « présente absence » s'imbrique dans une histoire collective marquée par la violence, la dépossession et l'exil : celle du peuple palestinien depuis la Nakba. *Le corps un jour escaladé* comporte une prolifération de voix brisées par l'Histoire. Persistantes, résistantes, ces voix configurent un tissu intertextuel d'une grande richesse, qui convoque aussi bien les origines de l'écriture, que des récits propres aux trois religions du livre (Genèse, Apocalypse) ou encore des figures féminines de la poésie arabe ancienne.

Animé par une vie « qui refuse de suivre qui que ce soit », *Le corps un jour escaladé* élabore en définitive une réflexion sur ses propres conditions d'existence, qui sont celles de la poésie elle-même dans un contexte où, comme le laisse entendre le titre d'un des poèmes, chaque jour est « un jour d'apocalypse comme les autres ». C'est ainsi qu'il dépasse la pure passivité de la patience pour s'installer sur le sommet impossible de ce qu'Asmaa Azaizeh appelle l'attente : « la patience est un long fil de douleur / si je l'allumais l'étincelle courrait à l'infini / mais ma mèche est courte / très courte / j'ai appelé ça l'attente. » De cette *attente* en tension, l'étincelle ne court pas à l'infini et sans but, mais très précisément jusqu'à une « explosion » aussi somptueuse que « le lit de langue » et qui en fin de compte, n'aura été « qu'une métaphore dans un poème » désormais traduit en français.

*

Asmaa Azaizeh est une poète, performeuse et journaliste palestinienne née en 1985. Elle a vécu en Galilée et à Haïfa, avant de s'installer récemment à Londres. En 2012, elle devient directrice du musée Mahmoud-Darwich de Ramallah. Elle apparaît comme une voix prometteuse de la poésie palestinienne et, plus généralement, de la poésie de langue arabe avec la publication de *Liwa* en 2011 (Dar el-Ahliya). Depuis, elle a publié quatre recueils, dont *Ne me croyez pas si je vous parle de guerre*, publié en 2026 par les éditions du Commun (traduit en français par Chakib Ararou). Ses poèmes ont été traduits en allemand, en néerlandais et en anglais.

DES CHATS NOIRS QUI AVAIENT UNE QUEUE

la mort est un lac dans un conte dont je suis l'héroïne
avec le bâton du manque j'essaye d'en sonder le fond

combien de temps resterai-je prisonnière de cette trame
suppliant l'eau de me montrer le visage de mon père ?

je ne sais pas ce que j'ai fait
pour que l'écrivain me change en poisson

j'ai fui dans un autre conte
ma tristesse a pris la forme d'une main supplémentaire
une main qui cherche celle de mon père
une seconde tête m'a poussée, sa tête à lui
et une deuxième langue, qui récitait le poème qu'il m'a dit un jour
« des chats noirs qui avaient une queue »

mes souvenirs sont des chats affamés qui miaulent à mes pieds
chats collants, vous
qui êtes carnivores
mangez mon cœur
je n'en ai pas besoin
de toute façon il s'arrêtera en cours de route
comme un moteur de voiture

ce sont les routes qui avancent vers moi
je suis perdue
je serai transportée dans un troisième conte un quatrième
j'errerai
les jours viendront me prendre dans leurs bras
sortant aussitôt les griffes
ils me rappelleront que mon père est mort
et que sa mort
est la seule histoire vraie

GUERRE FROIDE

c’est une guerre froide, je n’y suis pas préparée
j’ai la peau à nu comme une animale
et mon adversaire ne me connaît pas

j’avance
les mains jointes dans celle de mon père
et la tête baissée
nous ramassons les restes de nos vieilles discussions
derrière nous, les fruits de l’avenir sont mâchés :

ponts que nous n’avons pas traversés
leçons de politique qui se donneront en rêve
escaliers en haut desquels nous nous dirons « au revoir »

et que la bouche de l’adversaire crache
dans des trous abyssaux
la route, en marmonnant, voile la scène
dans son esprit brumeux

chaque fois que l’un d’entre nous trouve une cachette
la cachette s’ouvre comme une prairie
chaque fois que l’un d’entre nous se tait sous les draps
pour surprendre les secrets de l’oiseau
un battement d’ailes disparaît dans sa poitrine

l’oiseau n’a rien divulgué
et nous, on ne s’est pas retournés

mais
les cloches muettes que nous portions au cou
sonnaient
comme si la douce main de l’univers nous guidait
et alors qu’on avançait vers l’arrière
mon père a perdu le fil en chemin

le temps fut
le minable visage du temps

LES YEUX DE VERONIA

ce sont des gens qui tombent dans des trous d'une profondeur océanique
on dirait des cailloux, de banals et muets cailloux
quand ils apprennent que ceux qu'ils aiment sont morts

le mont Tabor s'est retourné tête en bas
la prairie a enfoncé ses doigts dans ses côtes
des trous
dans les habits suspendus comme des potences derrière la porte
dans les oreillers criblés de noir
dans le passé et dans l'avenir au miroir brisé
partout des trous

et dans ces trous, je suis tombée
mais je n'avais pas de bouche pour crier

ce sont des gens qui retombent encore sans résistance
quand il sont rattrapés par le souvenir
on dirait des jouets qu'on actionne grâce à un bouton

sur le mien c'est elle qui toujours appuiera
Veronia la médecin russe
aux yeux couleur d'océan

VERS LE GRAND CARNAVAL

ils sont révolus, les jours où l'on croyait éternels ceux qu'on aime

les cannes entassées derrière la porte
les rides recroquevillées dans le cuir du temps assis sur le canapé
n'étaient que d'infimes ajouts
sur le relief de la vieille prairie qui regarde par la fenêtre

ils sont passés, les jours où le crépuscule ne nous rappelait rien
ni le figuier indiscipliné dans la cour

le soleil tombant est un soleil tombant
et le petit figuier
un petit figuier

les jours qui viennent se plantent devant nous
comme un professeur rude et grossier
la leçon arrive toujours d'un coup

ou disons pour plus de précision
qu'elle vous fond dessus
comme un oiseau de proie
ça vient d'où on ne s'y attend pas

avant que le maître d'école se tourne vers le tableau
retenez les explications apprises par cœur
la fenêtre est une fenêtre

retiens bien… il n'y a là aucun message
les gens portent des lunettes carrées et dorées
parce que c'est à la mode

les livres de poésie classique sont des livres de poésie classique
le figuier est un figuier
est un figuier
est un figuier

le 24 avril
je suis devenue orpheline
et les jours se sont enfuis vers le grand carnaval
les explications ont essayé tous les masques trouvés dans les boutiques en ville
et le figuier
est resté un figuier
à l'ombre duquel traîne un masque du visage de mon père

ELEGIE COLLECTIVE

ta canne derrière la porte
condamnée à la verticalité perpétuelle
la radio et sa langue coupée
qui réduit Nancy Ajram et Oum Kalthoum au silence
une eau sans vie dans une photo de plage à Gaza
ta montre indique des choses hors du temps

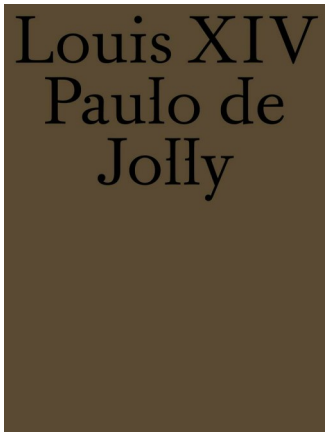
il me semblait t'avoir dit qu'il n'y avait pas que ma voix

Louis XIV

de Jolly, Paulo

Traduit par Contré, Guillaume / Mendez Moya, Viviana / Gallet, Bastien / Talbot, Aurélien

Éditions MF



L'unique recueil d'une des figures les plus mystérieuses de la poésie chilienne contemporaine. Une poésie radicale, lyrique et insaisissable.

PRÉSENTATION

Le Chili, pays à la riche tradition poétique, fort de ses deux prix Nobel (Gabriela Mistral, Pablo Neruda), n'en possède pas moins des figures plus secrètes, méconnues, qui bousculent la tradition lyrique et lui font prendre des chemins inattendus, loin du tout venant versifié. Paulo de Jolly (1952-2020) en est un des exemples les plus frappants. Son œuvre est aussi réduite qu'originale dans sa forme et obsessionnelle dans sa thématique. "Louis XIV", publié pour la première fois en 1982, puis à nouveau en 2006, est centré sur la figure du roi soleil. Une figure dont le poète se saisit depuis une solide connaissance historique pour en faire un prolongement de son propre éclat.
"Lorsque je commence à vivre la poésie, annonce-t-il, l'univers de la poésie française se tait pour ne pas me concurrencer." La grandeur que le Roi Soleil a mis en scène pour lui-même devient celle du poète et, à travers lui, du Chili tout entier, l'étincelle qui allume la grande machine lyrique australe, et ces deux grandeurs juxtaposées se fondent et se confondent en un tout inextricable qui s'étale graphiquement sur la page en de curieux jardins mallarméens à la française.
C'est une poésie qui, à travers son évocation de Versailles et de l'absolu royal, joue en permanence de l'ambiguïté et du paradoxe : elle est à la fois grandiloquente et infantile, fragmentaire et complète, claire et obscure, puissamment imagée, presque tactile, et volontairement hermétique jusqu'au non-sens. De Jolly, poète lucide et délirant, monomaniaque et totalisant, conservateur et radicalement avant-gardiste, fait du Roi Soleil, de sa cour et de ses amantes, de sa volonté capricieuse de domination, un idéal, "un jardin totalement sincère" aux "floraisons spontanées".
Louis XIV ne s'y exprime jamais tout à fait comme le ferait un monarque puisqu'il est aussi le poète et la poésie réalisée, un être agité d'inquiétudes et de pulsions plus ou moins avouables, aux emportements goguenards ou plébéiens. Arbitraire, dictatorial, il est aussi une figure immature, mélancolique, presque trop grande pour elle-même, sublime et pourrissante. Il y a, tout au long du recueil, un élan vital incessant toujours contrecarré par la possibilité de la mort. Le génie du Roi Soleil, son infinie supériorité, frôle souvent la parodie dans ces poèmes qui ne cherchent pas à affirmer des principes moraux ou métaphysiques particuliers, qui les font plutôt trembler dans la paradoxale instabilité des munificences versaillaises.
Louis XIV est un recueil d'une étrange radicalité qui, en semblant tourner le dos aux grands mouvements poétiques de son temps, redonne à la poésie sa puissance d'évocation. C'est une poésie complexe, parfois insaisissable, de laquelle pourtant jaillit une sensation d'évidence.

ARGUMENTS COMMERCIAUX OU POINTS FORTS

1) L'unique recueil d'un figure culte et mystérieuse de la poésie chilienne contemporaine (mort à Santiago en 2020)
2) Un portrait de Louis XIV en poète ou du poète se prenant pour Louis XIV ou de Louis XIV s'il était un poète chilien vivant au XXe siècle
3) Une poésie étrange et radicale d'un côté, classique et parfois sublime de l'autre
4) Une plongée dans la cour du Roi Soleil qui n'a rien à envier aux Mémoires de Saint-Simon
5) Un chef-d'œuvre de la poésie universelle

AUTEUR(S)

Poète culte, né à Santiago en 1952. En 1982, il publie le recueil de poèmes "Louis XIV", un court volume qui restera longtemps son unique oeuvre. Cette œuvre lui vaut la reconnaissance de ses pairs et le fait connaître dans le monde littéraire comme un personnage excentrique en raison de son attachement à la cour du monarque et au XVIIe siècle français. Le recueil de poèmes "Louis XIV", lauréat du concours international Juan Ramón Jiménez, a été réédité au Chili en 2006 par Editorial Tajamar, avec un prologue de Diego Maqueira, et en 2018 par Ediciones Universidad

Domaine : Littérature générale

Genres : Lettres et sciences du langage, Politique et pouvoir

Mots clés : Poésie contemporaine

Format : 24 x 32 cm

Pages : 112

Détails de la fabrication : impression offset, broché, cousu, papier bouffant, couverture souple

Note sur l'édition : Nouvelle édition

Prix : 20,00 €

ISBN : 9782378041250

Livre connexe : Le nouveau roman, Juan Luis Martínez

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE
SERENDIP livres

SERENDIP
l i v r e s

21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

Diego Portales, avec un prologue de Diego Gandolfo. Paulo de Jolly est décédé le 8 juin 2020 dans la ville de Santiago.

Je suis un vieux meuble

je suis un vieux meuble lourd comme les forêts de Fontainebleau
et je m'enfonce dans un palais de Versailles
dans chacun de ses escaliers de marbre rose avec tout mon art
incommode et indestructible tel un Nerval
l'étincelle qui manqua au poème de France
s'alluma en moi
et grâce à cette qualité fondamentale
je fus quelqu'un d'enchanteur et de léger sans être un rival
Louis XIV une fierté pour les Chiliens un honneur pour les Français
lorsque je commence à vivre la poésie l'univers de la poésie française se tait
pour ne pas me concurrencer me dis-je
mais puisque je suis la poésie* de France devenue parc et jardin
à laquelle l'univers de la poésie française avait toujours aspiré sans jamais y parvenir
un siècle de hautes cimes mais sans vent
la poésie émettra demain depuis Chantilly
bienvenue aux Bourbons

Le roi soleil

âme infinie fais-moi
répéter souvent
le mot gloire
âme infinie
perfectionne mon français
et quelque autre signe
inspire-moi ce plaisir
le plaisir de gouverner
âme infinie donne-moi
le sens
de la grandeur
fais-moi porter avec
dignité ma couronne

Louis XIV à la duchesse Marie Adélaïde de Savoie

Marie dis-moi comment quelqu'un en est arrivé
à t'embrasser de cette manière royale
je crois que dans l'histoire
de France
jamais personne n'a donné un baiser d'amour
comme celui qu'on t'a donné
dans le confessionnal
je suis sur le point de croire que le gentilhomme
qui te l'a donné portait en lui
les baisers de tous les amours
perdus sur l'autel
de Notre-Dame
il ne peut s'agir d'autre chose que du
véritable triomphe de l'amour
comme ils furent beaux ces jours
où tu aimais
le duc de Bourgogne
lui aussi t'aimait
il t'aimait d'un véritable
feu
que seul un effort
endiablé
obtient
l'amour pareil à mes formidables gouttes
de rosée
au commencement de mon règne

Essais

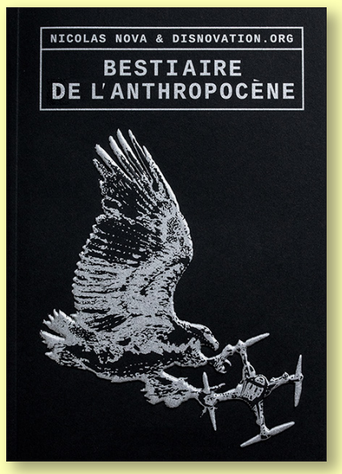
art&fiction

rayon **écologie**

genre **atlas**

parution **29 novembre 2024**

Portrait

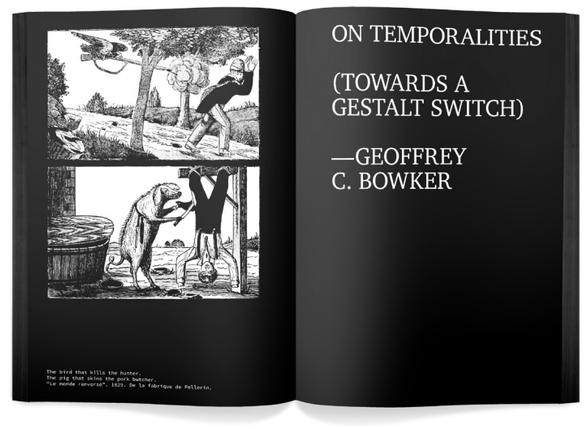


NICOLAS NOVA & DISNOVATION.ORG

Bestiaire de l'Anthropocène

Atlas de spécimens hybrides, magnifiquement imprimé à l'encre argentée sur du papier noir, pour rendre compte de la confusion entre la technosphère et la biosphère.





Que se passe-t-il lorsque les technologies et leurs conséquences involontaires deviennent si omniprésentes qu'il est difficile de définir ce qui est « naturel » ou non ? Que signifie vivre dans un environnement hybride composé de matières organiques et synthétiques ? Quels sont les nouveaux spécimens qui peuplent notre planète en ce début de XXIe siècle ? Inspiré par les traités médiévaux et les observations de notre planète endommagée, le *Bestiaire de l'Anthropocène* est une compilation illustrée de créatures hybrides de notre époque. Conçu comme un manuel de terrain, il propose d'observer, de naviguer et de s'orienter dans le tissu de plus en plus artificiel du monde.

Plastiglomérats, chiens robots de surveillance, fordite, gazon artificiel, arbres antennes, SARS-CoV-2, montagnes décapitées, aigles chasseurs de drones, bananes standardisées… chacun de ces spécimens est symptomatique de l'ère « post-naturelle » dans laquelle nous vivons. Souvent à notre insu, ces créatures se répandent de manière exponentielle et coexistent avec nous.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos Un bestiaire de l'anthropocène — Nicolas Nova

Règne minéral 13 specimens (fiche et description)
Règne animal 24 specimens (fiche et description)
Règne végétal 12 specimens (fiche et description)
Règne des miscellanées 11 specimens (fiche et description)

Bestiaires Re-nommer, rappeler les créatures — Pierre-Olivier Dittmar
Classification Vers une histoire naturelle des monstres de l'Anthropocène ? — Matthieu Duperrex
Artificialité Le plan artificiel — Benjamin H. Bratton
Communs recombinants Manifeste pour un laboratoire des communs recombinants — Aliens in Green
Communs négatifs L'ombre sur Centreville (et bien d'autres territoires) — Alexandre Monnin
Paysages anthropogéniques Interventions non-intentionnelles — Anna Lowenhaupt Tsing
Vie avec les non-vivants La matière première du monde humain — Michel Lussault
Indigestion planétaire Entrez dans l'A.G.E.N.C.E. — Center for Genomic Gastronomy
Féralité La disqualification du Roomba féral — Pauline Briand
Temporalités Vers un interrupteur gestalt — Geoffrey C. Bowker

collection CAT. Recherche
format 11,8 x 16,7 cm, 264 p., broché
isbn 978-2-88964-080-5
prix CHF 27 / € 19

mot-clés anthropocène, post-humanisme, culture numérique, dark ecology, manuel de terrain
arguments libraires/représentants Un best-seller mondial enfin en français. Un sujet d'actualité présenté de manière accessible et graphiquement innovante. Une centaine d'illustrations. Des essais amples et engagés.



Livres récents de Nicolas Nova :





Nicolas Nova est professeur à la HEAD – Genève où il enseigne et mène des recherches anthropologiques sur les cultures contemporaines liées aux mutations tant numériques qu'environnementales. Il est aussi cofondateur de Near Future Laboratory, une agence de prospective impliquée dans des projets de design fiction. Avec un parcours au croisement des sciences naturelles, de l'anthropologie et des pratiques artistiques, il s'intéresse aux démarches d'enquête entre ethnographie et création.

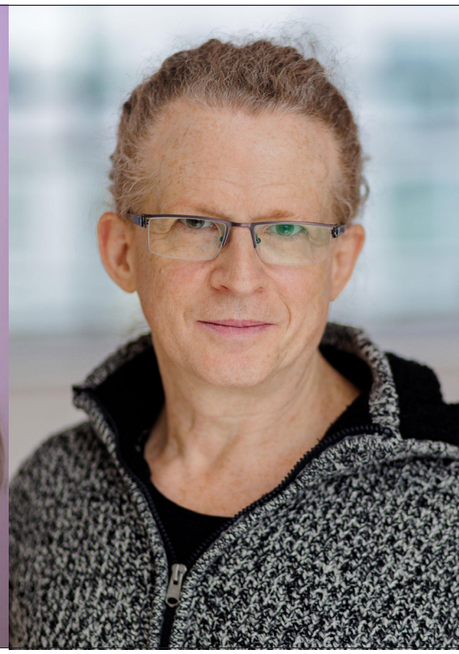
Traducteur·ices David Algranti (description des spécimens), Phœbe Hadjimarkos Clarke, Yves Citton et Aurélien Blanchard.

Contributeur·ices Nicolas Nova, Pierre-Olivier Dittmar, Matthieu Duperrex, Benjamin H. Bratton, Aliens in Green, Alexandre Monnin, Anna Lowenhaupt Tsing, Michel Lussault, Center for Genomic Gastronomy, Pauline Briand, Geoffrey C. Bowker

Fragments d'une montagne. Les Alpes et leur métamorphose, Le Pommier, 2024
Exercices d'observation, Premier Parallèle, 2022
The Manual of Design Fiction, N. Nova & al., The Near Future Laboratory, 2022
Écologies du smartphone, N. Nova & al., Le Bord de l'eau, 2022
Enquête / Création en design, HEAD Publishing, 2021
Smartphones. Une enquête anthropologique, Mētis presses, 2020
Le miracle Wikipedia, PPUR, 2016
La culture internet des mèmes, PPUR, 2016
8-bit Reggae: Collision and Creolization, éd. Volumiques, 2014
Joypads!: Le design des manettes, N. Nova& al., Les Moutons électriques, 2013
Futurs ? La panne des imaginaires technologiques, Les Moutons électriques, 2014
Pouvoirs des jeux vidéo: des pratiques au discours, éd. Infolio, 2014

Nicolas Nova & Disnovation.org | Bestiaire de l'Anthropocène **Portrait**





DISNOVATION.ORG est un collectif de recherche créé à Paris en 2012, dont les membres principaux sont Maria Roszkowska (PL/FR), Nicolas Maigret (FR) et Baruch Gottlieb (CA/DE). Leurs actions se situent à l'interface de l'art contemporain, de la recherche et du hacking.

Né à Montréal, Dr. phil. **Baruch Gottlieb** est un écrivain, conservateur et artiste médiatique basé à Berlin. Formé comme cinéaste à l'Université Concordia, Gottlieb est titulaire d'un doctorat en esthétique numérique de l'Université des Arts de Berlin. Œuvrant dans le domaine de l'art électronique avec une spécialisation professionnelle dans l'art public depuis 1999, Baruch Gottlieb est conservateur à l'institut d'art contemporain néerlandais West Den Haag.

Maria Roszkowska est une graphiste polonaise basée à Paris. Elle a été chercheuse associée à EnsadLab Paris, puis a rejoint le studio de design graphique Intégral Ruedi Baur. En 2015, elle publie aux côtés de Nicolas Maigret, *The Pirate Book*, à propos du partage, de la distribution et de l'expérience des contenus culturels hors institution.

Nicolas Maigret est un artiste qui travaille dans le domaine des arts numériques et du son depuis 2001. Son travail expose le fonctionnement interne des médias, à travers une réflexion sur leurs erreurs, leurs dysfonctionnements, leurs limites ou leurs seuils d'échec. Après des études en art inter-média, il rejoint le laboratoire LocusSonus en France. Il enseigne à l'École des beaux-arts de Bordeaux et a cofondé le collectif Art of Failure en 2006. Il est également impliqué dans le projet Platforme, un centre d'artistes autogéré à Paris.

Nicolas Nova & Disnovation.org | Bestiaire de l'Anthropocène **Extraits**

SPECIMEN N°15	
BESTIAIRE DE L'ANTHROPOCÈNE	AEDES AEGYPTI GM
RÈGNE	ANIMAL
CATÉGORIE	ANIMAL MODIFIÉ



AEDES AEGYPTI GM

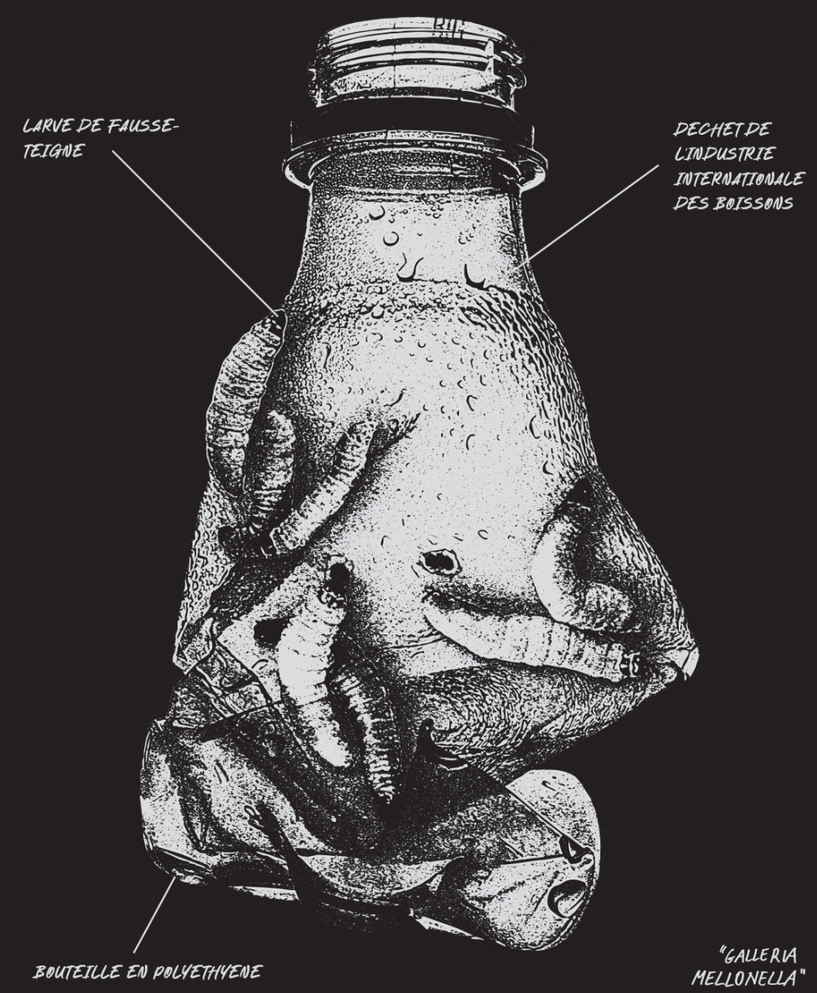
Aedes aegypti, également connu sous le nom de moustique de la fièvre jaune, est un insecte pouvant propager les virus du chikungunya, de la fièvre jaune et de la dengue, responsables chaque année de centaines de millions d'infections et de milliers de morts à travers le monde. Dans la lutte contre ces maladies, la découverte d'outils génétiques permettant de modifier le génome du moustique a été révolutionnaire. Afin de réduire le risque de propagation de ces maladies, l'une des voies exploitées a été de modifier génétiquement ce moustique pour supprimer son espèce. Le résultat de cette modification génétique est un nouvel insecte appelé OX513A, qui a été lâché au Brésil, en Malaisie et dans les îles Caïmans.

Une autre approche consiste à utiliser le système CRISPR-Cas9, un outil puissant pouvant altérer les séquences d'ADN et modifier la fonction des gènes, et qui permettrait d'obtenir un nouveau mutant à la longévité réduite, en retardant le développement de son œuf et en réduisant sa capacité à accumuler les graisses. Ce nouveau moustique pourrait devenir incapable de transmettre des agents pathogènes, ou pourrait faciliter le contrôle de sa population[3]. Des chercheurs discutent actuellement de la manière dont la modification génétique par CRISPR-Cas9 pourrait être introduite dans la population de moustiques sauvages.

3 Reegan, Appadurai Daniel, Stanislaus Antony Ceasar, Michael Gabriel Paulraj, Savarimuthu Ignacimuthu, Naif Abdullah Al-Dhabi. 2017.

Nicolas Nova & Disnovation.org | Bestiaire de l'Anthropocène **Extraits**

SPECIMEN N°16		CHENILLE PLASTIVORE
BESTIAIRE DE L'ANTHROPOCÈNE		
RÈGNE	ANIMAL	
CATÉGORIE	MANGEUR DE PLASTIQUE	



CHENILLE PLASTIVORE

La larve de la fausse teigne de la cire Galleria mellonella est un parasite bien connu des ruches et des abeilles à miel. Si sa réputation est plutôt mauvaise pour cette raison, des chercheurs ont récemment découvert qu'elle pouvait manger et digérer le plastique généralement utilisé dans les sacs, les films et les bouteilles. Plus précisément, cette chenille est capable, en quelques heures, de dégrader le polyéthylène – un polymère omniprésent et l'un des plus difficiles à décomposer – en éthylène glycol[4]. Les chercheurs ont rapporté que la capacité de ce «plastivore» avide l'aide à digérer la cire d'abeille, qui contient des composés chimiquement similaires au polyéthylène. Si cette chenille se montre donc prometteuse, d'autres espèces d'insectes, comme les coléoptères et les lépidoptères, ou des micro-organismes comme des bactéries et des champignons, ont également démontré cette remarquable capacité à altérer ou décomposer la structure chimique de polymères tels que le polystyrène ou le polyéthylène.

Identifier les mécanismes biochimiques sous-jacents et comprendre le microbiome associé qui les rend possibles pourra inspirer des méthodes biotechnologiques permettant de dégrader le plastique, et de s'attaquer peut-être ainsi à sa surabondance sur notre planète.

4 Bombelli, Paolo, Christopher Howe, and Federica Bertocchini. 2017.

Nicolas Nova & Disnovation.org | Bestiaire de l'Anthropocène **Extraits**

SPECIMEN N°17		HOMO SAPIENS
BESTIAIRE DE L'ANTHROPOCÈNE		
RÈGNE	ANIMAL	
CATÉGORIE	ANIMAL MODIFIÉ	



HOMO SAPIENS

Si la première émergence d'Homo sapiens date d'environ 300000 ans, l'espèce humaine a connu plusieurs changements au cours du dernier siècle. Morphologiquement, après un rapetissement progressif sur les 10000 dernières années, la tendance s'est légèrement inversée au cours des dernières décennies et la taille moyenne de l'homme a commencé à augmenter. Le poids humain a également augmenté au cours des cinquante dernières années, en raison de changements nutritionnels drastiques et d'une évolution des habitudes en termes d'activité physique. Par ailleurs, une récente étude menée aux États-Unis a montré que la température buccale normale moyenne des adultes est actuellement inférieure au canon des 37°C établi au XIX[e] siècle[5]. On mentionne généralement l'augmentation de l'espérance de vie comme une autre caractéristique de l'homme contemporain, et la transformation phénoménale de la planète Terre, causée par Homo sapiens, influence également de plus en plus son corps – par exemple, avec des microparticules de métal ou de plastique. Les antibiotiques, les stimulants tels que le café, les conservateurs contenus dans les lotions corporelles et la nourriture, ainsi que les perturbateurs endocriniens, ont également affecté la physiologie des êtres humains. Parallèlement, la croissance de la population humaine, l'industrialisation et la consommation massive ont progressivement conduit à la destruction de l'environnement et à la pollution, contribuant de manière significative à une diminution rapide et généralisée des autres formes de vie, ce que l'on désigne fréquemment comme la «sixième extinction de masse».

5 Protsiv, Myroslava, Catherine Ley, Joanna Lankester, Trevor Hastie, and Julie Parsonnet. 2019.

Nicolas Nova & Disnovation.org | Bestiaire de l'Anthropocène **Extraits**

SPECIMEN N°19		RAT DE LABORATOIRE
BESTIAIRE DE L'ANTHROPOCÈNE		
RÈGNE	ANIMAL	
CATÉGORIE	NATURE STANDARDISÉE	

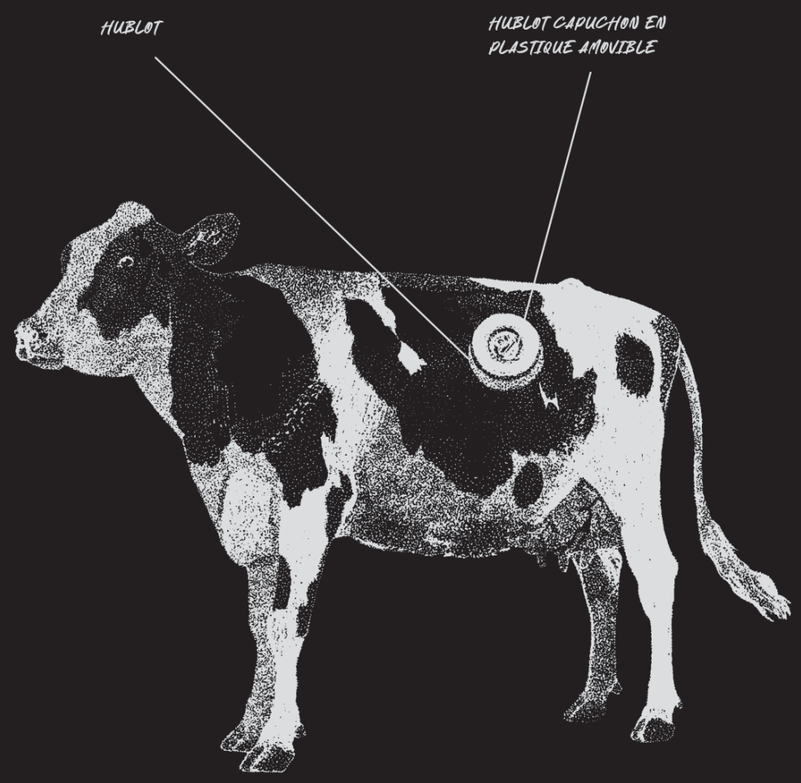


RAT DE LABORATOIRE

Rattus norvegicus domestica, ou rat de Norvège, également connu sous le nom de «rat de laboratoire», est une espèce commune de rongeur élevée et utilisée pour la recherche scientifique. Malgré une mauvaise réputation due à sa propension à transmettre des maladies, à ruiner les réserves alimentaires et à envahir les propriétés, le rat de laboratoire est devenu un archétype d'organisme modèle pour la science. Premier mammifère domestiqué à des fins de recherche vers les années 1850, le rat de laboratoire est couramment utilisé en raison de sa grande disponibilité, de sa petite taille, de son faible coût, de sa rapidité de reproduction, et parce que sa physiologie est proche de celle du corps humain. Il est également facile à dresser pour les expériences psychologiques. Les études utilisant ce rongeur vont des neurosciences et de la psychologie comportementale aux essais médicaux, dans le monde universitaire et divers secteurs d'activité. Malgré leur importance pour la recherche scientifique dans ces domaines, la manipulation et la mort de millions de ces petits animaux au nom de la science soulèvent d'importantes questions éthiques, qui conduiront à explorer des méthodes alternatives. Parfois obèse en raison d'une alimentation excessive et d'un manque d'exercice, ce qui modifie sa physiologie et son métabolisme des médicaments, le rat de laboratoire actuel est très différent du rat de Norvège sauvage, à tel point que certains suggèrent qu'il correspond aujourd'hui à une forme dégénérée de son cousin.

Nicolas Nova & Disnovation.org | Bestiaire de l'Anthropocène **Extraits**

SPECIMEN N°20		VACHE À HUBLOT
BESTIAIRE DE L'ANTHROPOCÈNE		
RÈGNE	ANIMAL	
CATÉGORIE	ANIMAL MODIFIÉ	



VACHE À HUBLOT

Les vaches « canulées » ou « fistulées », sont des bovins qui ont été chirurgicalement équipés d'un dispositif de hublot permettant d'accéder au rumen, l'un des quatre compartiments gastriques de l'animal et celui dans lequel se déroule la majeure partie de la digestion. La canulation implique d'installer un bouchon en plastique permanent et amovible sur le flanc du ruminant pour protéger le trou du monde extérieur. L'opération est réalisée sous anesthésie pour que les animaux ne ressentent aucune douleur, et s'inscrit généralement dans le cadre de recherches vétérinaires et agronomiques qui étudient la digestion du bétail ou la qualité nutritionnelle de son alimentation, ainsi que la manière d'améliorer son microbiome intestinal. Car ce trou permet également le transfert de microbiotes de vaches saines vers des vaches malades, un processus appelé « transfaunation ».

La canulation des animaux a été documentée pour la première fois à la fin des années 1920, mais certains rapports mentionnant des vaches utilisées de cette manière pour la recherche scientifique remontent jusqu'à 1833. Si les vaches fistulées ont généralement une durée de vie plus longue en raison des soins dont elles font l'objet, les défenseurs des droits des animaux critiquent depuis longtemps ces pratiques.

Nicolas Nova & Disnovation.org | Bestiaire de l'Anthropocène **Extraits**

SPECIMEN N°21		SOIE DE CHÈVRE/ ARAIGNÉE
BESTIAIRE DE L'ANTHROPOCÈNE		
RÈGNE	ANIMAL	
CATÉGORIE	ANIMAL MODIFIÉ	

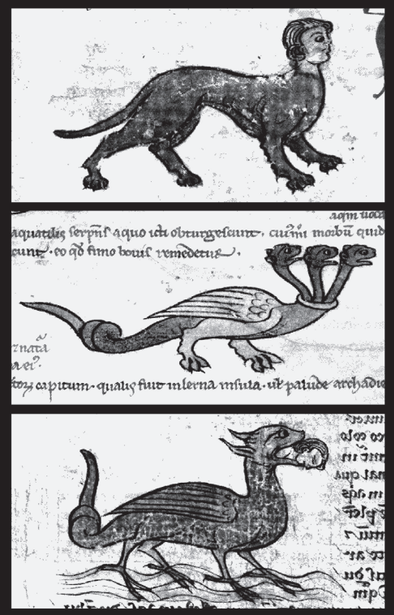


SOIE DE CHÈVRE/ARAIGNÉE

Plus solide que le Kevlar et plus extensible que le nylon, le BioSteel® est un type de matériau à base de fibres, fabriqué à partir d'une protéine recombinante semblable à la soie d'araignée et extraite du lait de chèvres génétiquement modifiées. La soie d'araignée a toujours été connue pour être extrêmement résistante, mais les tentatives de production de masse ont généralement échoué, essentiellement à cause de la tendance de ces invertébrés à se battre et à se livrer au cannibalisme quand ils sont maintenus en étroite proximité. En 1999, Nexia Biotechnologies, une entreprise montréalaise aujourd'hui disparue, et des chercheurs de l'université du Wyoming[6] ont découvert comment contourner ce problème en insérant les gènes de production de soie de l'araignée Trichonephila clavipes dans le génome de chèvres. Les mammifères en lactation produisent alors du lait, et ce lait peut être séparé et raffiné plusieurs fois, lyophilisé et transformé en une poudre que l'on peut ensuite filer en une fibre, ou transformer en revêtement ou adhésif.

En raison de leur élasticité et de leur résistance, ces fibres pourraient avoir plusieurs utilisations médicales, comme la fabrication de ligaments ou tendons artificiels destinés aux sutures oculaires et aux réparations maxillaires. La soie d'araignée issue de chèvre pourrait également offrir des applications dans le domaine des gilets pare-balles, ou pour améliorer les airbags des automobiles. Des chercheurs étudient actuellement comment utiliser des protéines similaires d'une forme de luzerne génétiquement modifiée, qui permettrait de produire des quantités encore plus importantes de soie.

6 Service, Robert F. 2002.



BESTIAIRES

UN NOM, UNE IMAGE, UNE BRÈVE DESCRIPTION et sa signification morale : voici la formule canonique des bestiaires tels qu'ils se développent au cours du Moyen Âge. Ces recueils de textes rassemblent un savoir principalement dédié aux animaux – l'Homme, les plantes ou les minéraux y sont également évoqués, mais de manière négligeable. Ils traduisent, compilent et surtout interprètent les travaux d'érudition menés par les auteurs grecs et romains (essentiellement Pline l'Ancien)[1]. Si les Bestiaires présentent principalement des espèces ayant une réalité tangible, du lion à la fourmi, en passant par le renard et la belette, il contiennent également des descriptions de créatures qu'on qualifierait aujourd'hui d'imaginaires, tels les dragons, les licornes ou les griffons : autant d'animaux dont la société médiévale ne remet pas en cause l'existence, mais dont la présence – comme celle de l'atome aujourd'hui – n'est pas attestée par l'expérience sensible individuelle[2]. De fait, l'omniprésence des animaux fantastiques dans les représentations littéraires et figuratives de l'époque médiévale leur confère une place qui est tout sauf marginale.

D'un point de vue formel, les bestiaires consistent en une série de textes et d'enluminures décrivant des espèces selon leurs caractéristiques physiques, comportementales et morales. Cette structuration vise à apporter de la stabilité au sein d'un monde naturel que l'on se représente alors comme chaotique et dégradé par rapport à l'écologie idéale créée par Dieu au sein du paradis – un lieu où le végétarisme était la règle pour toutes les créatures et où les relations inter-espèces étaient toujours bienveillantes.

La présence du mal et de la violence au sein du règne animal est, pour les femmes et les hommes du Moyen Âge, une conséquence des erreurs de l'humanité. C'est par sa faute – parce qu'il a voulu goûter au fruit interdit de la connaissance – que l'homme, a été expulsé du paradis, et c'est aussi par sa faute que toute une partie du monde animal est devenue rebelle à l'autorité de l'homme, que des animaux sont devenus carnivores et que la bestialité s'est répandue dans une nature qui a perdu une partie de l'ordre parfait de la Création divine. A ce titre, on peut affirmer qu'il n'existe pas de «sauvage» dans ce monde chrétien médiéval, mais seu-



Fig. 1



Fig. 2

PAYSAGES ANTHROPOGÈNES

L'ANTHROPOCÈNE DÉSIGNE UNE ÈRE géologique hypothétique au cours de laquelle les perturbations causées par l'humanité à la Terre en tant qu'entité géophysique dépassent même celles provoquées par les glaciers. Ce terme est loin d'être idéal, mais il permet de nous alerter sur les très graves problèmes environnementaux propres à notre époque, y compris la vague d'extinctions provoquée par les perturbations humaines, le changement climatique anthropogène et la propagation de pollutions et de radiations toxiques pour la vie, parmi une foule d'autres problèmes. La viabilité de la Terre est mise en danger par les perturbations humaines, et nous allons devoir décider si nous souhaitons y remédier.

Afin d'éclairer la gravité de nos problèmes environnementaux, il peut être utile de se pencher sur deux idées fausses concernant le terme d'Anthropocène. D'abord, ce terme ne désigne pas n'importe quelle perturbation causée à l'environnement terrestre par les humains. Dès l'évolution d'Homo sapiens il y a quelque 200 000 ans, les êtres humains ont commencé à affecter l'environnement, à l'instar de tous les autres êtres vivants. Par exemple, nous savons que les castors créent des étangs et des zones humides en construisant des barrages, ce qui change l'environnement pour les poissons. Chaque espèce effectue ce travail de modification de l'environnement. En comparaison des bouleversements collectifs provoqués sur Terre par les bactéries, les effets humains sont minuscules. Nous ne sommes pas les seul·es à façonner la Terre, que ce soit intentionnellement ou non. L'Anthropocène désigne ce qui a récemment commencé à émerger, c'est-à-dire la portée et l'échelle des bouleversements causés par les humains, ainsi que les menaces qu'ils font peser sur la vie multi-spécifique. Nous pouvons observer ces menaces non seulement dans le phénomène du réchauffement climatique mais aussi dans l'extinction de multitudes de plantes et d'animaux, dans la pollution de masse, dans l'eutrophisation et dans le déversement ininterrompu de déchets radioactifs et toxiques. C'est là que réside le problème de l'Anthropocène, et non pas dans les perturbations humaines en soi.

Nicolas Nova & Disnovation.org | Bestiaire de l'Anthropocène **Extraits**



VIE AVEC LES NON-VIVANTS

TOUT LE VIVANT AURAIT DISPARU sur Terre, il resterait la matière, il resterait les pierres, il resterait les objets inertes et abandonnés par nous, les humains alors éteints dont plus personne ne serait là pour se souvenir alors même que leurs traces perdureraient depuis et pour longtemps encore, comme ces empreintes de dinosaures que nous pouvons toujours aujourd'hui contempler, en songeant qu'un jour viendra où peut être plus aucun spectateur n'existera pour voir nos «reliefs» — comme nous voyons aujourd'hui ce qui demeure des vies irrémédiablement passées qui ont pleinement existé il y a des dizaines de millions d'années —, que plus un quidam ne pourra interpréter les signes de nos existences défuntes. Et cela parce que, en raison même de notre manière d'habiter la planète, nous l'aurions rendue non seulement inhospitalière pour nous mais, pourquoi pas ? Hostile à toute vie.

Je formule à dessein une telle hypothèse extrême, afin de souligner un des mérites de la réflexion sur l'Anthropocène, période qu'on peut faire débuter vraiment avec la «grande accélération» post-1945, qui voit se mettre en place en quelques décennies (accélération stupéfiante du cours de l'histoire, qui nous laisse pantois bien que nous en ayons été à la fois les acteurs et les témoins passifs) l'urbanisation généralisée du Monde et ses impératifs, urbanisation mondialisée qui, nous le savons, pèse lourd dans le forçage des systèmes bio-physiques en raison des impacts des activités qu'elle instaure et réclame. Cette réflexion, donc, nous oblige à repenser aux temps de la planète et à la manière dont nous, «anthropoi», nous y inscrivons, historiquement et prospectivement.

Car l'Anthropocène, mot qui pour moi dénote avant tout la mise en péril de l'habitation humaine de la Terre en raison des effets systémiques de nos modes de vie globalisés, est autant sinon plus une incitation à réfléchir à ce qui viendra «après», qu'à ce qui s'est passé «avant». Jamais l'interrogation sur ce qui demeurera de nous lorsque notre espèce aura consumé son moment d'espèce n'a été plus justifiée[1]. Ce que nous observons aujourd'hui, par exemple, du dérèglement climatique, ou du processus d'épuisement de la biodiversité, fait même craindre à l'occasion que tout pourrait bien, précipitamment, mal tourner ! On ne peut pas comprendre le succès actuel de la «collapsologie» sans prendre en



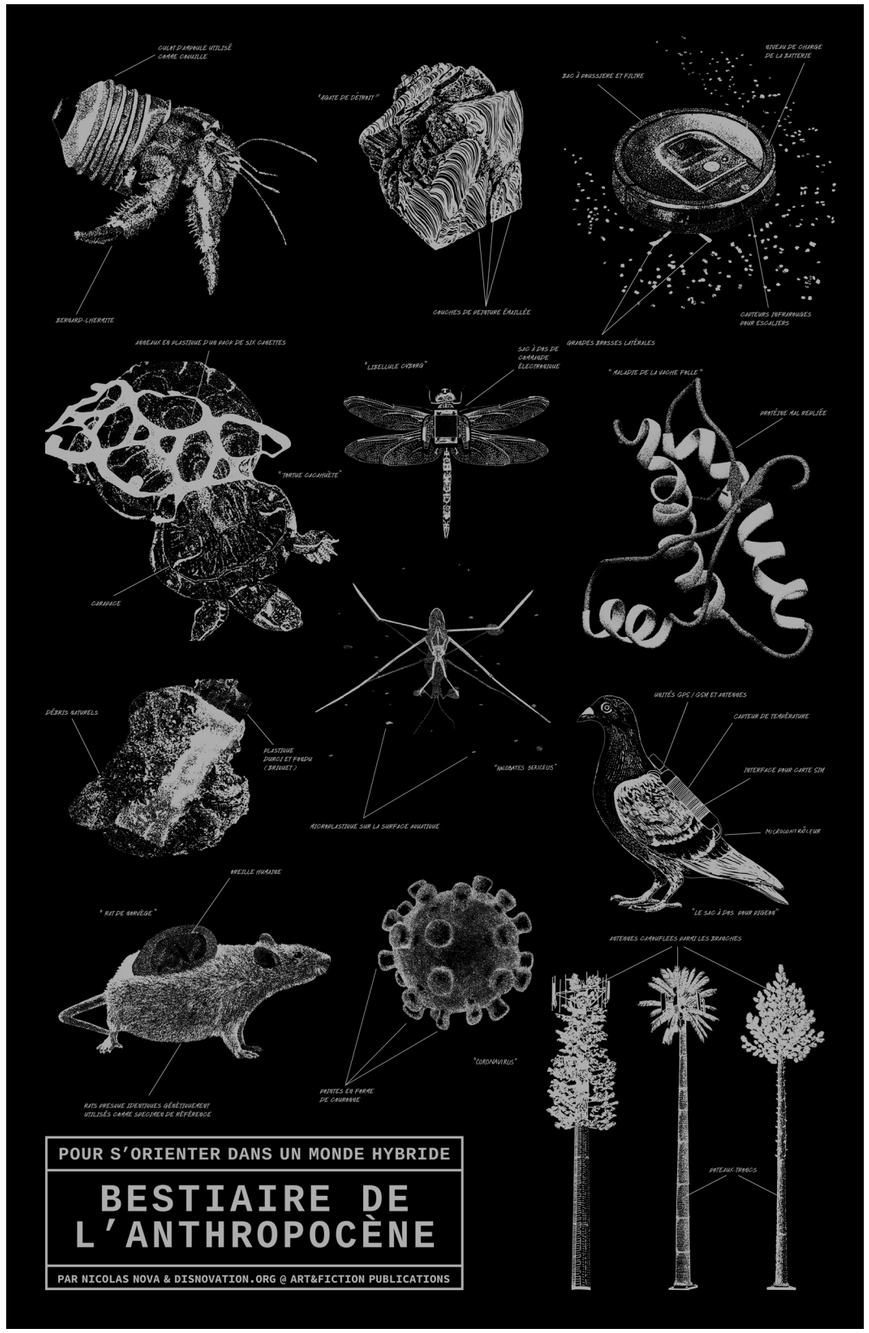
INDIGESTION PLANÉTAIRE

VOUS VOUS TENEZ DEVANT LE BÂTIMENT. Vous êtes sorti·e chercher le courrier. En examinant les enveloppes, vous tombez sur un livre récemment paru, envoyé au Centre pour la Gastronomie génomique en service de presse. En tant que responsable des relations extérieures, vous devez déterminer le département ou le·a chercheur·euse qui doit recevoir ce livre. Vous vous retournez pour regarder le bâtiment et son fouillis de toits-terrasses agrémentés de divers stands de nourriture expérimentale. En retournant à l'intérieur, vous franchissez la porte menant au hall d'entrée du Centre pour la Gastronomie génomique (CGG).

Vous retirez le livre de son enveloppe et observez sa couverture. Il s'intitule Bestiaire de l'Anthropocène. En le feuilletant, vous voyez qu'il décrit un ensemble d'organismes, d'environnements et de technologies particuliers qui ont été façonnés par l'activité humaine, et qui, en retour, façonnent l'activité humaine. Les entrées de ce Bestiaire de l'Anthropocène sont étranges, inquiétantes, voire carrément sinistres, et bon nombre d'entre elles vous sont familières de par votre travail au sein du Centre.

Soja OGM. Champignons radioactifs. Super-bactéries échappées des parcs d'engraissements. Vous reconnaissez ces animaux, ces plantes et ces minéraux (ces microbes et ces champignons, aussi) comme le produit ignoble – quoique parfois comestible – du techno-capitalisme. Bien que les entrées du Bestiaire de l'Anthropocène ne soient pas TOUTES des ingrédients, ni même forcément vivantes, bon nombre d'entre elles ont des conséquences sur ce que nous mangeons et comment. Prenons par exemple deux entrées : Animaux saturés de micro-plastiques (des poissons, par exemple) et Champignons radioactifs. Votre formation au CGG vous a appris que tous deux peuvent être considérés comme des INGRÉDIENTS INATTENDUS : «des organismes ou des composés qui ne sont pas explicitement considérés comme étant des aliments mais qui, consommés, ont un impact sur le goût, la digestion et la nutrition.»

Devriez-vous déposer ce livre au labo MANGER À L'ÈRE DE L'ANTHROPOCÈNE ? Il n'est qu'à quelques portes sur votre gauche. Vous passez la tête dans le laboratoire et voyez qu'il est actuellement utilisé non seulement pour des tests de dégustation de smog, mais aussi pour





promotion conception d’affichettes pour la librairie

Nicolas Nova & Disnovation.org | Bestiaire de l’Anthropocène **Promotion**

UNE HISTOIRE DES DONNÉES

EN LIBRAIRIE FÉVRIER 2027

Mesurer, comparer et rendre le monde visible

par

Jean-Philippe MAGUÉ



9782493458582
18 € TTC
180 pages, broché, 12x20 cm

Nous vivons, dit-on, une révolution numérique. Mais que révolutionne-t-elle au juste ?

Pas seulement la quantité de données disponibles. Depuis l'écriture, l'imprimerie, les bibliothèques médiévales ou les statistiques modernes, l'humanité n'a cessé d'affronter des avalanches d'informations

La nouveauté du numérique tient plutôt à ce qu'il rend visible. Longtemps, nous avons pensé le monde avec la moyenne, la norme, l'individu typique, la courbe en cloche. Ces instruments ont organisé les savoirs, structuré les sociétés, produit des catégories. Mais ils ont aussi laissé dans l'ombre des phénomènes immenses et omniprésents : inégalités vertigineuses, longues traînes, réseaux, distributions extrêmes, mondes sans échelle.

En retraçant cette histoire, des premiers outils de mesure aux big data, ce livre montre que les données ne se contentent pas de décrire le monde : elles le mettent en forme, le rendent gouvernable et transforment notre manière de nous y reconnaître.



L'AUTEUR

Jean-Philippe MAGUÉ est maître de conférences à l'ENS de Lyon. Formé en informatique et en sciences cognitives, il mène ses recherches au croisement de la linguistique, des humanités numériques et des systèmes complexes. Ce positionnement à la frontière de plusieurs disciplines nourrit une réflexion sur les transformations que les technologies numériques opèrent sur nos manières de produire, d'organiser et de faire circuler les connaissances.

LES POINTS FORTS

- **Un essai qui renouvelle le discours sur le numérique.** La révolution numérique ne tient pas seulement à l'accumulation de données, mais à ce qu'elles nous permettent de voir.
- **Une grande traversée historique, accessible et stimulante.**
- **Un livre au croisement des grands débats actuels.** En montrant comment les données façonnent nos catégories, nos normes et nos identités, l'essai parle autant de numérique que de société.

également disponible en version ebook

MkF éditions
1, rue Maison Dieu - 75014 Paris
contact@mkfeditions.com

Plus d'informations sur : **WWW.MKFEDITIONS.COM**

Distribution/Diffusion :
Serendip Livres

SOMMAIRE

AVOIR OU NE PAS AVOIR D'ÉCHELLE

ORGANISER LE SAVOIR

CE QUI N'EST PAS RÉVOLUTIONNAIRE

AVEC OU SANS ÉCHELLE CARACTÉRISTIQUE

LES PHÉNOMÈNES ÉTALÉS À L'ORIGINE DE LA RÉVOLUTION NUMÉRIQUE

L'ESSOR DE LA STATISTIQUE ET SA RÉTROACTION SOCIALE

COMMENT LA MOYENNE EST DEVENUE REINE

LE RÈGNE DE LA MOYENNE

METTRE LES GENS DANS DES CASES

FRANCIS GALTON, STIGMATISATION SOCIALE ET EUGÉNISME

LA CONSTRUCTION D'UNE NORMALITÉ

DES CAPACITÉS PERCEPTIVES ET COGNITIVES RÉDUITES

UN ÉCRAN DE DIX KILOMÈTRES DE HAUT

LES PROPRIÉTÉS DE NOTRE SYSTÈME DE CATÉGORISATION

RUISSEAUX, RIVIÈRES, FLEUVES

UN INSTRUMENT POUR VOIR À TRAVERS LES ÉCHELLES

LA DÉCOUVERTE DES PHÉNOMÈNES SANS ÉCHELLE

LA LOI DE PARETO

DES MILLIERS D'HEURES POUR VOIR L'INVISIBLE

QUAND L'ORDINATEUR REND VISIBLE L'INVISIBLE

LES RICHES S'ENRICHISSENT ET LES TAS DE SABLE S'ÉCROULENT

LA BASCULE

NOUVELLES IDENTITÉS

L'INDIVIDUALISATION DES COMPORTEMENTS

NOUVELLES SOCIABILITÉS, NOUVELLES IDENTITÉS

EN TRANSITION PERMANENTE

LE MOT DE L'ÉDITEUR

Une histoire des données» est un essai qui mêle histoire des sciences, statistique, sciences cognitives et anthropologie pour répondre à une question simple en apparence : qu'y a-t-il de réellement révolutionnaire dans la « révolution numérique « ? Jean-Philippe Magué écarte d'emblée la réponse spontanée l'explosion de la quantité de données en montrant, figures à l'appui, que la croissance exponentielle de l'information est une constante de l'histoire humaine, depuis l'invention de l'écriture jusqu'aux manuscrits médiévaux et à l'imprimerie. La véritable rupture est ailleurs.

La thèse centrale de l'ouvrage repose sur une distinction entre deux types de phénomènes. D'un côté, les phénomènes « avec échelle « (comme la taille des individus), circonscrits autour d'une valeur moyenne, que nos sens et nos statistiques savent parfaitement appréhender. De l'autre, les phénomènes « sans échelle « (la richesse, la taille des villes, la fréquence des mots, la popularité des oeuvres), qui s'étalent à travers de multiples ordres de grandeur, sans valeur typique.

Le numérique opère un basculement comparable à une transition de phase. En réduisant radicalement le coût d'observation des phénomènes sans échelle, l'ordinateur les fait soudain apparaître comme omniprésents, et il contribue même à les engendrer dans nos comportements : individualisation des goûts et économie de la « longue traîne «, généralisation de la position de producteur sur les réseaux sociaux, démultiplication et fragmentation des identités. **À l'uniformisation des sociétés de masse succède un panorama fractal où chacun construit une identité sur mesure, fluide et personnelle.**

L'intérêt du projet est double :

• Scientifique et intellectuel, car il propose une thèse forte et originale qui articule des champs rarement réunis : histoire des sciences, statistique, sciences cognitives, anthropologie et humanités numériques pour éclairer d'un jour neuf les transformations en cours, en les inscrivant dans une longue durée (de la prise de Tolède au XII^{e} siècle aux réseaux sociaux du XXI^{e}).

• Culturel et sociétal, car il offre un outil conceptuel précieux pour comprendre des débats contemporains majeurs : place des données et des algorithmes, transformation du rapport à la norme et à la vérité, émergence de nouvelles identités, mais aussi risques (narcissisme numérique, circulation des *fake news*) que l'auteur n'élude pas.

Par son écriture claire et pédagogique, qui sait rendre accessibles des notions exigeantes sans les appauvrir, l'ouvrage a vocation à nourrir une réflexion collective sur ce que le numérique fait à notre savoir et à nos sociétés.

EN LIBRAIRIE FÉVRIER 2027

FAIRE AUTREMENT

Les imaginaires du développement technologique

sous la direction de

Emmanuelle Caccamo & Marie-Julie Catoir-Brisson



978-2-493458-61-2
23 € / 16 x 24 cm / 180 pages

Et si imaginer d'autres futurs technologiques ne passait pas d'abord par de grands récits, mais par le faire ? Réparer, détourner, bricoler, saboter, fabuler : autant de gestes concrets qui esquissent des manières alternatives de concevoir et d'habiter la technique.

Ce dernier volume de la trilogie Les imaginaires du développement technologique explore la construction d'imaginaires alternatifs par la pratique créative. Du design fiction à la recherche-action, des wild tech à la frugalité numérique, il donne à voir des expérimentations qui pensent en faisant. Les imaginaires de la prudence technologique du XIXe siècle — l'art de choisir de ne pas faire — viennent y éclairer les pratiques contemporaines de réparation, de maintenance et de réemploi des déchets électroniques.

Ce livre invite à repenser la pédagogie à l'aune des transitions, à reconsidérer les corps appareillés hors du spectacle, et à prendre au sérieux le sabotage comme imaginaire politique.

Parce que faire autrement, c'est déjà imaginer autrement — et commencer, ici et maintenant, à composer des mondes communs.

UNE TRILOGIE SUR LES IMAGINAIRES



Industrie et futurs imaginés



Nature, écologie et numérique

LES POINTS FORTS

- **Une approche par le faire : des manières alternatives de concevoir et d'habiter la technique.**
- **Une carte typologique des imaginaires est incluse dans le livre.**
- **À la croisée de la sociologie, de la philosophie, des médias et du design, le livre s'adresse autant aux spécialistes qu'aux lecteurs curieux.**

également disponible en version ebook

MkF éditions
1, rue Maison Dieu - 75014 Paris

Plus d'informations sur : WWW.EDITIONSMKF.COM

Distribution/Diffusion :
Serendip Livres

SOMMAIRE

Introduction
— Emmanuelle CACCAMO
— Marie-Julie CATOIR-BRISSON

Imaginaires de la prudence technologique. Choix de ne pas faire et impasses de la puissance au XIXe siècle
— François JARRIGE

Déconstruire, détourner et recomposer les objets techniques pour renouveler les imaginaires technologiques
— Anaïs BLOCH
— Nicolas NOVA
— Anne BATIONO

Tester de nouvelles valeurs par le design fiction, une alternative au nudge pour composer des mondes communs
— Max MOLLON
— Anne MONNIER

Corps appareillés et technosciences crip : vers un imaginaire cyborgique non spectaculaire et antivalidiste ?
— Amélie TEHEL

Sur le sabotage

Ouverture

UNE TRILOGIE POUR DÉCRYPTER

Parce qu'avant de changer le monde, il faut d'abord savoir quels mondes on imagine.

Nous vivons dans un monde façonné par des récits puissants : le progrès est inévitable, la croissance est nécessaire, la technologie nous sauvera. Mais ces récits sont des constructions — des imaginaires — et ils ne sont pas les seuls possibles.

C'est le point de départ de cette trilogie, qui réunit chercheurs, penseurs et créatifs pour explorer la richesse et les contradictions de nos représentations collectives des technologies. Des robots compagnons aux idéologies de la Silicon Valley, de la sobriété numérique à l'accélérationnisme : chaque chapitre décrypte un imaginaire, révèle ses promesses, ses angles morts, ses paradoxes.

Les trois volumes forment un ensemble progressif — chacun pouvant se lire indépendamment — allant des imaginaires dominants vers des perspectives alternatives, féministes, décoloniales, conviviales.

Livre 1 — Les imaginaires hégémoniques et leurs ambivalences

Robots compagnons, idéologies longtermistes, corps cyborgs, cinéma numérique : ce premier tome décrypte les grands récits industriels et transhumanistes, entre utopies séduisantes et réalités bien plus complexes.

Livre 2 — Nature, écologie et numérique

Derrière les discours sur l'innovation « verte » se cachent des visions du monde radicalement différentes. Du solarpunk au permacomputing, ce tome explore comment nos imaginaires façonnent nos manières d'habiter la Terre.

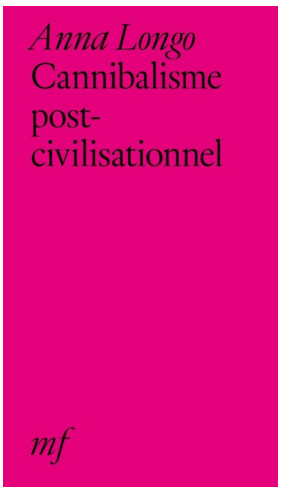
Livre 3 — Faire autrement

Féministes, décoloniales, réparatrices, conviviales : ce dernier volume donne la parole aux visions alternatives et explore concrètement ce que « faire autrement » peut vouloir dire.

Cannibalisme post-civilisationnel

Longo, Anna

Éditions MF



Réseaux sociaux, intelligence artificielle, financiarisation : comment les technologies algorithmiques ont fait de l'individuation un marché, et de chacun d'entre nous une marchandise.

PRÉSENTATION

Günther Anders avait observé, dans l'après-guerre, les premiers symptômes de ce qu'il nommait « cannibalisme post-civilisationnel » : à et par la télévision, les individus commençaient à se consommer mutuellement comme des images. Anna Longo part de ce diagnostic pour montrer qu'il s'est pleinement réalisé à l'ère des plateformes et des réseaux sociaux, où chacun est sommé de se fabriquer en brand personnel – structure d'information à valoriser spéculativement sur un marché de l'attention qui n'épargne personne. En dialogue avec Anders, Foucault, Debord, Deleuze, Guattari et Lyotard, elle retrace la mutation qui nous a conduits de la subjectivité du consommateur passif à celle de l'entrepreneur de soi, puis à celle, plus radicale encore, de l'investi en quête de crédit : un individu dont l'existence entière – corps, affects, parole – est devenue une ressource à mettre en forme, à promouvoir et à défendre dans une compétition permanente pour l'appréciation. La Snapchat dysmorphia, les brands personnels, la financiarisation de la vie quotidienne, l'automatisation discursive par les grands modèles de langage : autant de symptômes d'une même transformation, que ces essais s'efforcent de nommer avec précision. Ce qui traverse le livre est une question tenace : dans un monde où les technologies algorithmiques déterminent les modalités mêmes de la subjectivation, et où la valorisation des uns se fait structurellement au prix de la dépréciation des autres, reste-t-il une forme d'individuation qui ne soit pas déjà capturée par le spectacle ?

ARGUMENTS COMMERCIAUX OU POINTS FORTS

Un diagnostic du présent fondé sur des penseurs majeurs – Anders, Foucault, Debord, Deleuze, Lyotard – mais appliqué à des phénomènes très contemporains : influenceurs, selfies retouchés, grands modèles de langage.
Un format accessible : cinq essais courts, lisibles indépendamment, qui permettent d'entrer dans des questions philosophiques complexes sans prérequis particuliers.
Un angle original sur des sujets saturés (réseaux sociaux, IA, néolibéralisme) qui évite les discours convenus en proposant des outils conceptuels précis plutôt que des jugements moraux.
Un livre utile à plusieurs publics : étudiants en philosophie, sciences sociales ou communication, professionnels des médias et du marketing cherchant à comprendre les logiques dans lesquelles ils opèrent, lecteurs engagés dans les débats sur le numérique.
Une auteure qui écrit depuis l'intérieur de la tradition philosophique continentale tout en maintenant un ancrage dans l'actualité : une combinaison rare, qui donne au livre une durée de vie au-delà de l'essai de circonstance.

AUTEUR(S)

Anna Longo est philosophe, docteure en esthétique et chercheuse associée au LCSP de l'université Paris Cité. Ancienne directrice de programme au Collège international de philosophie, elle a été professeure invitée à Calarts (Los Angeles). Parmi ses ouvrages : “Le jeu de l'induction : automatisation de la connaissance et réflexion philosophique” (Mimesis 2022), “Deleuze, une philosophie de la multiplicité” (Ellipses 2024), “La genèse du transcendantal” (Mimesis 2017).

Domaine : Sciences humaines et sociales, Lettres

Genres : Sociologie, sciences sociales, Philosophie

Mots clés : Essai et critique de sciences sociales, Philosophie

Format : 12 x 21 cm

Pages : 196

Détails de la fabrication : Impression offset, papier bouffant, broché et cousu

Note sur l'édition : Nouvelle édition

Prix : 18,00 €

ISBN : 9782378041274

Livre connexe : Traumachine : Intelligence Artificielle et Techno-fascisme de Frédéric Neyrat

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE
SERENDIP livres

SERENDIP
livres

21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

Préface

Disons que les machines deviennent de plus en plus humaines, au moins au sens où Wiener l'entend, en cela qu'on peut établir des comparaisons pertinentes entre leur comportement et le comportement humain. Pourtant, ce que nous connaissons le plus immédiatement et le mieux, est-ce vraiment nous-mêmes ? Plutôt que d'en savoir plus sur nous-mêmes en étudiant nos constructions, ne vaudrait-il pas mieux essayer de comprendre ce qui se passe à l'intérieur de nos constructions en examinant ce qui se passe à l'intérieur de nous-mêmes ?

Philip K. Dick[1]

[1] *Si ce monde vous déplait, vous devriez en voir quelques autres*, Paris, éditions de 'Éclat, I998, p. 22.

La honte à l'époque des réseaux sociaux

Chaque jour, un nouvel instrument toujours plus beau sort des automates. Nous sommes les seuls à avoir été ratés, les seuls à avoir été créés obsolètes. Conçus et dépassés bien trop tôt pour d'obscures raisons, nous sommes là, alors qu'il est déjà tard, inadaptés dans ce monde. Aucune chance pour nous de garder la tête haute dans la société des choses bien adaptées. Aux seules choses est permise la confiance en soi, aux seuls instruments est permise la fierté.

Gunther Anders[2]

Une épidémie de honte se propage à travers les réseaux sociaux. Ce sentiment se diffuse de façon virale, il ne cesse de muter et plusieurs variantes ont été repérées. On distingue de formes aiguës et des formes chroniques[3], des formes symptomatiques et des formes asymptomatiques. Pendant que s'élaborent des thérapies pour regagner la fierté, des régulations sont proposées et appliquées pour protéger les plus fragiles. Un vaccin n'est pas disponible à ce jour, cependant, comme nous le verrons par la suite, son invention ne serait pas souhaitable.

Le sentiment de honte est connu depuis toujours, en témoigne la feuille de figue derrière laquelle Eve et Adam cachant leur sexe. Depuis, elle n'aurait pas arrêté des se reproduire avec l'humanité tout en se présentant selon des variantes différentes en fonction des cultures[4] et des époques.

Dans son acception positive, la honte est un « sentiment structurant des sociétés occidentales, tant au niveau des normes que des interdits sociaux[5] ». Il s'agit d'un facteur essentiel de régulation des relations sociales[6], sa fonction serait de signaler les limites à ne

[2]Günther Anders, *Aux engrenages*, extrait des « Hymnes molussiens à l'industrie ».

[3] Luna Dolezal, "The Horizons of Chronic Shame" Human Studies 45(4), 2022, p. 739-759. doi: 10.1007/s10746-022-09645-3.

[4] L'anthropologue Ruth Benedict propose de classer les cultures humaines en fonction de l'importance de la honte dans la régulation des comportements de leurs membres. *Le Chrysanthème et le Sabre,* Éditions Philippe Picquier, Arles 1998.

[5] Radoslav Gruev, « Éditorial », Pensée plurielle, vol. 44, no 1, 2017, p. 7–10.

[6] Ce type de honte est la conséquence de la violation d'une norme éthique, sociale ou culturelle, comme de la trahison d'un accord interpersonnel. Normalement elle se manifeste lorsque le comportement inapproprié est perçu par un tiers : on voit ainsi soi-même comme l'on imagine que l'autre le regarde.Ce n'est pas B qui juge A, mais A qui pense que B juge A. C'est le soi qui juge le soi Merle Fossum et Marilyn Mason, *Facing Shame*, New York, Norton & Company, 1989).

pas dépasser[7]. Sentiment étroitement lié à la reconnaissance[8] qui préside au mécanisme de subjectivation, selon Sartre, elle révèle la structure ontologique de l'être pour autrui[9].
Dans son acception négative, la honte s'accompagne de la stigmatisation[10] d'individus ou groupes minoritaires et son effet est l'exclusion du champ des interactions désirables. Selon Bourdieu, l'émergence de ce malaise corporel et psychologique affecte en premier les classes dominées et les contraint à rester dans les limites fixées sans besoin d'expliciter des interdits[11]. La honte serait ainsi provoquée par les élites au pouvoir afin de persuader les exclus de leur inadéquation au leadership.
Après dévoilement de la fonction répressive de la honte sociale, les minorités ont pris conscience de la violence symbolique subie. Elles ont compris que la honte artificiellement provoquée les empêche de participer pleinement à la vie publique, d'où l'effort de dénoncer les discours dévalorisants ainsi que de soigner l'estime de soi. Au fil du temps, l'aveu des symptômes de la honte est devenu courant avec la diffusion de thérapies pour regagner sa confiance et intégrer enfin la société comme des membres paritaires[12]. La « lutte pour la reconnaissance »[13] d'aujourd'hui serait ainsi la conséquence de la prise de conscience que la domination se produit à travers les techniques d'individuation. Comme l'a suggéré Foucault, les combats contemporains sont à interpréter comme des formes de résistance contre les techniques gouvernementales de subjectivation[14] dont la finalité serait la construction autonome du soi, indépendamment des rôles attribués a priori.
Mais est-on sûr que ce cadre suffit pour expliquer le type de honte qui nous afflige aujourd'hui ? L'épidémie de honte qui se répand dans les réseaux ne serait pas l'effet du détournement marchand des stratégies émancipatrices de construction autonome du soi ?[15]

---

[7] Voir Serge Tisseron, *La honte, psychanalyse d'un lien socia*l, DUNOD, 1992, réédition 2007.
[8] Voir Axel Honneth, *La reconnaissance*, Paris, Gallimard 2020.
[9] Jean-Paul Sartre, *L'Être et le Néant. Essai d'ontologie phénoménologique* (1943), Paris, Gallimard, 2013, p. 259-260.
[10] Voir Erving Goffman, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps,* Paris, Minuit 1975.
[11] Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, p. 44.
[12] Nancy Fraser insiste sur la notion de « parité de participation » : chaque individu doit être placé sur un pied d'égalité lorsqu'il s'agit de la possibilité de prendre part aux activités qui se déroulent dans une société. Voir, « Social Justice in the Age of Identity Politics: Redistribution, Recognition and Participation », in Nancy Fraser and Axel Honneth, R*edistribution or Recognition? A Political-Philosophical Exchange*, London, Verso, 2003.
[13] Du titre du livre d'Axel Honneth, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Cerfs 2002.
[14] « Ces luttes ne sont pas exactement pour ou contre l'individu, mais elles s'opposent à ce qu'on pourrait appeler le gouvernement par l'individualisation » Michel Foucault, "Le sujet et le pouvoir », in *Dits et écrits*, tome IV 1980-88, Paris, Gallimard 1994, p. 227.
[15] L'intuition de l'exploitation économique des stratégies de construction d'identité est présente, par exemple, chez Paul B. Preciado : « Les soi-disant sujets (prolétariat, femmes, minorités raciales, migrants, handicapés, homosexuels, transgenres) qui pourraient fonctionner comme des moteurs de changement politique sont transformés en identités naturalisées que le capitalisme cybernétique utilise comme des big data et des ressources d'information dans une bataille médiatique. » *Disphoria Mundi,* Paris, Grasset 2022. L'idée de la récupération capitaliste des luttes des minorités pour l'autonomie est également exprimée par Alain Ehremberg (L'autonomie au cœur du malaise de la société française », Pratiques en santé mentale, 2016/3, p. 4-10), Peter Bloom («Fight for your alienation: The fantasy of employability and the ironic struggle for self-exploitation », in *Ephemera: theory & politics in organizations*, 13(4), 2013, pp. 785 -807) ou Eva Illuoz « Is self-worth crucial for the reproduction of inequality? A response to Michele Lamont's Lecture » The British Journal of Sociology. 2019 Jun, 70(3), pp. 739-746.

Dans ce qui suit, il s'agira ainsi de comprendre la spécificité du sentiment de la honte à l'époque des réseaux sociaux et de la gouvernementalité algorithmique.

Snapchat dysmorphia

Pour comprendre la spécificité des du sentiment de la honte occasionné par la surexposition médiatique de soi, partons d'une de ses manifestations plus récentes et inquiétantes. Un nombre croissant de personnes, notamment des jeunes filles, demandent des interventions de chirurgie esthétique pour ressembler aux autoportraits retouchés qu'elles postent dans les réseaux. Le trouble qui les affecte a été nommé « *Snapchat dysmorphia* » (connu également comme « dysmorphie du selfie »). Ici le sens d'inadéquation n'est pas causé par la comparaison de son image avec celle d'actrices ou mannequins, mais de la confrontation entre l'image de soi renvoyée par le miroir et celle corrigée par les filtres du smartphone. Les femmes interviewées expliquent qu'elles ne peuvent plus supporter de regarder leur propre visage directement, sans les améliorations apportées par les apps[16]. Cette honte d'être soi n'est pas déterminée par le regard de l'autre, du juge extérieur auquel l'on attribue les critères « objectifs » d'évaluation. En revanche, l'autre est le simulacre de soi auquel on voudrait s'identifier pleinement, au point de vouloir faire disparaitre le corps qui en est la source. Si dans la honte traditionnelle, c'est le moi physique qui fait l'expérience de son inadéquation au modèle, dans le cas de la *Snapchat dysmorphia*, c'est la copie artificielle qui, d'une façon paradoxale, souffre pour l'insuffisance de l'original. Ainsi, l'intervention de chirurgie esthétique ne vise pas à se rapprocher d'un idéal abstrait, mais à cacher ce qu'il y a d'embarrassant dans le modèle naturel pour ne laisser exister que la copie artificielle. Ce que l'on voudrait oublier est exactement la nature dérivée de l'image, le fait qu'elle ne possède pas d'existence indépendante de son substrat défectif. C'est parce qu'elles voudraient s'identifier pleinement à l'image techniquement produite que les jeunes filles renient leur apparence originale pour ne faire vivre que la retouchée. La *Snapchat dysmorphia* ne concerne le regard de l'autre qu'en second degré — c'est bien sûr à l'autre qu'on veut cacher le corps à l'origine de l'image avec laquelle il interagit— cependant, l'origine de la honte est l'échec d'identification du sujet techniquement construit avec sa source naturelle. Autrement dit, la relation problématique concerne le produit technique et le produit biologique, ce dernier étant jugé au point de vue de la supériorité du premier. Ce type de honte émergeant de la comparaison entre les objets techniques et les humains a été définie « honte prométhéenne » par Günther Anders.

La honte prométhéenne

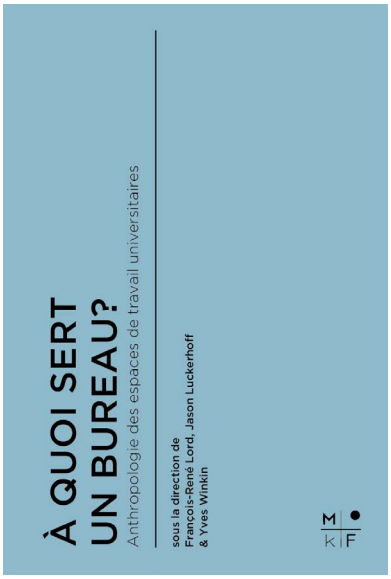
[16] Voir par exemple : https://www.newportacademy.com/resources/empowering-teens/snapchat-dysmorphia/ ; https://edition.cnn.com/2018/08/10/health/snapchat-dysmorphia-cosmetic-surgery-social-media-trend-trnd

À QUOI SERT UN BUREAU?

EN LIBRAIRIE MARS 2027

Anthropologie des espaces de travail universitaires

sous la direction de
François-René LORD, Jason LUCKERHOFF & Yves WINKIN



978-2-493458-60-5
20 € / 13,5 x 20 cm / 180 pages

Une porte au nom du ou de la professeure, des étagères chargées de livres, des piles de papiers qui s'accumulent : le bureau universitaire semble un décor immuable. Et pourtant, ces espaces évoluent et se vident. Les campus se désertent, le travail se distribue entre le domicile, les tiers-lieux et l'écran, et les gestionnaires, soucieux d'optimiser les surfaces, se demandent à quoi bon maintenir des bureaux que plus personne n'occupe.

Cet ouvrage collectif prend le bureau du professeur comme objet d'enquête à part entière — révélateur inattendu des mutations de l'université contemporaine. Croisant le Québec, la France et la Belgique, mêlant enquêtes empiriques, fresques historiques, témoignages intimes et fiction prospective, il explore ce que cet espace dit de l'autonomie académique, de l'identité, du genre, de la motivation et du lien qui unit — ou délie — le professeur à son institution.

Du cabinet du XIXe siècle aux open spaces d'aujourd'hui, une question affleure : que perd-on en retirant à quelqu'un ce lieu où, comme dans une sacristie, il endosse les différents rôles de sa vie savante ?

LES POINTS FORTS

- **Un objet original qui parle à un public plus large, bien au-delà du monde universitaire**
- **Une mosaïque de voix et de formats qui rend la lecture vivante**
- **Une perspective comparative Québec–France–Belgique signée par des contributeurs reconnus**

également disponible en version ebook

À QUOI SERT UN BUREAU?

sous la direction de
François-René LORD, Jason LUCKERHOFF & Yves WINKIN

SOMMAIRE

Introduction :
Jason Luckerhoff, François-René Lord, Yves Winkin

Chapitre 1 : Des cabinets aux bureaux : esquisse d'une histoire spatiale de l'université française
— Jean-Yves Mérindol (Université de Strasbourg)

Chapitre 2 : Dix ans à transformer l'université
— Nicolas Golovtchencho, ancien VP Ressources immobilières de l'Université de Toulouse Le Mirail/ Jean-Jaurès.

Chapitre 3 : Un témoignage
— Yves Gingras
(Université du Québec à Montréal)

Chapitre 4 : « Je n'ai jamais eu de bureau, et j'en suis heureux »
— Emmanuel Lincot (Institut Catholique de Paris).

Chapitre 5 : Bureau et identité professionnelle
— Didier Paquelin (Université Laval)

Chapitre 6 : Évolution du rapport à l'institution à travers le rôle symbolique du bureau avant, pendant et après la pandémie : une enquête exploratoire
— François-René Lord, Jason Luckerhoff, Yves Winkin

Chapitre 7 : Bureau et motivation au travail
— Nathalie Marceau, Jason Luckerhoff, François-René Lord, Joëlle Carpentier

Chapitre 8 : Le contrat psychologique chez les professeurs d'université
— François-René Lord, Jason Luckerhoff, Annick Parent-Lamarche (UQTR)

Chapitre 9 : Bureaux à aires ouvertes : entre collaboration et distraction, quels défis pour le travail universitaire ?
— Diane-Gabrielle Tremblay (TELUQ)

Chapitre 10 : Un bureau pour soi toute seule : un témoignage
— Rachel Brahy (Ulg)

Chapitre 11 : Vingt-cinq bureaux en cinquante ans : un témoignage
— Yves Winkin (ULg)

Conclusion
— Jason Luckerhoff, François-René Lord, Yves Winkin

Epilogue : De l'extension du non-lieu, ou comment il devint conservateur : une fiction.
— Thierry Bardini (Université de Montréal)

LE MOT DE L'EDITEUR

On entre rarement dans un livre par la porte d'un bureau. C'est pourtant ce que propose cet ouvrage collectif : faire du bureau de l'enseignant-chercheur — ce lieu modeste, encombré de livres et de piles de papier, parfois déserté, parfois âprement défendu — l'observatoire d'une transformation profonde de l'université contemporaine.

L'idée est simple et son rendement, considérable. Le bureau universitaire est un « canari dans la mine », un dispositif d'alerte d'une grande finesse. Sa disparition progressive, accélérée par la bascule du Covid et la généralisation du télétravail, raconte bien autre chose qu'une question d'aménagement immobilier : elle dit la montée d'une logique gestionnaire soucieuse du ratio surface/présence, l'érosion du capital symbolique des professeurs, l'effritement du contrat tacite qui les lie à leur institution. Derrière les portes qui se ferment et les couloirs qui se vident, c'est tout un modèle d'université — fondé sur l'autonomie, la liberté académique et le partage des savoirs — qui vacille.

La force de ce livre tient à sa double inscription. Inscription dans le temps long, d'abord : des cabinets du XIX^{e} siècle aux open spaces que les administrations rêvent d'imposer, une histoire matérielle de la production et de la transmission des savoirs se dessine. Inscription dans l'espace, ensuite : en croisant les regards du Québec, de la France et de la Belgique, l'ouvrage révèle combien le rapport au bureau dépend de cultures, de statuts et de cadres réglementaires distincts — le professeur québécois tenant à son bureau individuel comme à un ancrage, le fonctionnaire européen pouvant s'en passer parce qu'il se sait au cœur du système.

Mais ce qui nous a séduits, c'est aussi la manière. À côté des enquêtes empiriques et des analyses historiques, le livre fait place aux voix, aux récits, aux aveux. La vingtaine de bureaux que traverse Yves Winkin en quarante ans de carrière — du salon partagé de Liège au sous-sol mal-aimé d'une université américaine —, le bureau comme « refuge » que décrit Rachel Brahy en écho à Virginia Woolf, ou le bonheur revendiqué de n'avoir jamais eu de bureau du tout : autant de témoignages incarnés qui donnent chair à une réflexion qui aurait pu rester abstraite. L'épilogue de Thierry Bardini, fiction d'un avenir plateformisé où le bureau deviendrait objet de désir nostalgique, achève d'ouvrir le champ.

En publiant ce livre, les Éditions MkF poursuivent un fil qui leur est cher : observer les lieux, les objets et les gestes du savoir pour mieux comprendre les institutions qui les abritent. Les auteurs y esquissent un programme de recherche encore à naître, celui des *office studies*, et lancent une invitation à garder « les yeux grands ouverts » sur ces espaces que l'on croyait insignifiants. Car ce que ce bureau nous apprend déborde largement l'université : il interroge, plus généralement, la place que nos sociétés accordent à l'individu, à la concentration, à la rencontre, dans des organisations de plus en plus soumises à l'impératif d'efficience.

À quoi sert un bureau ? À se glisser dans les habits d'une fonction, répond Yves Winkin — comme un prêtre revêt sa chasuble en sacristie. À tenir ensemble, ajouterons-nous, le matériel et le symbolique, le travail et l'identité, le retrait et le commun. Voilà pourquoi ce livre est nécessaire.

DU SALAIRE POUR NOS TRANSITIONS

Réédition enrichie d'une préface d'Acceptess-T, une association d'autosupport trans

Harry Josephine Giles
(trad. Qamille de Transgrrrls)

Et si la transition était aussi un travail ? Harry Josephine Giles propose un manifeste transféministe qui articule théorie matérialiste, critique du capitalisme et lutte pour l'autonomie.

- **Format** ..... 105 × 148 mm
- **Nombre de pages** 140
- **Prix** ..... 5 euros
- **ISBN** 978-2-49353-439-2
- **Graphisme** ..... Magalie Vaz
- **Relecteurice** ..... Coralie Guillaubez
- **Parution** ..... mars 2027
- **Préface** ..... Association Acceptess-T

Du salaire pour nos transitions **est le premier texte édité en français de l'autrice, performeuse, et militante écossaise Harry Josephine Giles. Originellement écrit sous la forme d'un fanzine en 2019, ce court texte est un manifeste important qui donne de nombreux outils pour articuler ensemble transféminisme, anticapitalisme et reproduction sociale. En reprenant les jalons théoriques des féministes matérialistes qui ont revendiqué un salaire pour le travail domestique, Giles considère ici la transition comme un travail productif de valeur au sein du système capitaliste.**

Argument commercial Une proposition originale : penser la transition comme un travail socialement produit.

Argument commercial Un texte de référence du transféminisme matérialiste, accompagné d'un entretien inédit avec la traductrice Qamille de Transgrrrls.

Argument commercial Un manifeste court, accessible et percutant, à la croisée des pensées féministes, marxistes et trans.



Mots clefs : Transféminisme, théories matérialistes, marxisme, anticapitalisme, travail gratuit, soin, solidarités, salaire, communisme de genre

Ouvrage similaire :

- → Pauline Clochec et Noémie Grunenwald, *Matérialismes trans*, Hystériques & Associées 2021
- → Pauline Clochec, *Transitude & féminisme*, Hystériques & Associées 2023
- → Beaubatie Emmanuel, *Transfuges de sexe — Passer les frontières du genre*, La découverte, 2024









Dans la même collection :

- → *Vandalisme queer*
  Sara Ahmed, 2024
  7 euros, 978-2-49353-405-7
- → *Anti-sapiens*, Chloé Minjon-Cabresin et Samy Prost-Romand, 2026, 7 euros, 9-782-493534-33-0
- → *Lecture paranoïaque, lecture réparatrice*, Eve Kosofsky Sedgwick, 2027, 7 euros, 978-2-49353-437-8

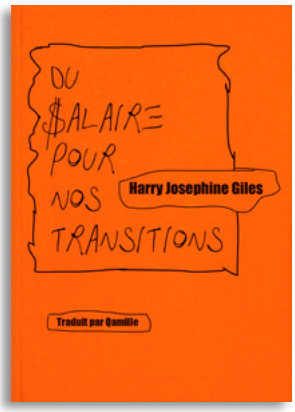
Crédit photo : © Rich Dyson

« Ils disent que c'est du genre. Nous disons que c'est du travail non payé » c'est sur ces phrases que débutent le manifeste de Giles. L'autrice veut évoquer ici les conditions du travail du genre dans un système capitaliste. L'argumentaire de Giles se base sur le constat que les dynamiques du capitalisme s'insinuent partout et marginalisent les personnes ne pouvant être assimilées. Elle identifie le cas « d'externalités » du système et éclaire la position des personnes trans à l'aune du traitement réservé aux personnes handicapées et neurodivergentes. Le capitalisme abîme les corps et les jette.

Ainsi, le travail gratuit des personnes trans se comprend dans un « capitalisme de transition » où certain·es acteurices sont rémunéré·es (personnels médicaux). En soulignant le fonctionnement de ce système de production du genre et en identifiant les personnes qui y travaillent gratuitement — les personnes trans et notamment les femmes cis — Giles plaide pour une reconnaissance de ce travail. « Transitionner ce n'est pas passer d'un point fixe à un autre, ni devenir le genre que l'on était depuis toujours, mais plutôt s'engager, avec une autonomie incertaine et une incarnation conflictuelle, dans le travail interminable d'être genré. » L'objectif de ce manifeste matérialiste est de défendre de meilleures conditions de travail en contexte genré. Acquérir un salaire pour ce travail ne devient pas une fin en soi, mais est une étape nécessaire vers un communisme de genre et une libération collective des logiques d'exploitation. Le système de production du genre est complètement imbriqué dans les logiques capitalistes, le but ultime reste le démantèlement total de ces logiques.

Du salaire pour nos transitions est un texte précieux, profondément fédérateur et révolutionnaire. « Nous demandons des salaires pour nos transitions, afin que nos transitions soient reconnues, jusqu'à ce que le travail n'existe plus. »

Le livre s'articule autour de deux parties ; la première est le manifeste écrit par Harry Josephine Giles et la seconde est un entretien avec l'autrice réalisé par la traductrice Qamille. L'entretien permet d'approfondir le raisonnement de l'autrice et de faire dialoguer des expériences pratiques et théoriques françaises et écossaises. Il permet au manifeste de devenir ce qu'il ambitionnait d'être : un outil pour discuter les théories matérialistes et s'organiser collectivement.



Première édition
publiée en avril 2023

EXTRAIT 1

J'écris « nous » pour rendre claires les possibilités collectives du texte, et pour reconnaître les nombreuses voix que je cherche à harmoniser, mais les erreurs sont les miennes.

Les deux textes qui m'ont apporté le plus d'inspiration et qui apparaissent en filigrane dans certains paragraphes sont *Le salaire contre le travail* ménager de Silvia Federici et *Faire de la maladie une arme du Sozialistiches Patientencollektiv* (SPK). Quatre autres ressources clefs sont le *Manifeste pour la santé trans* du Edinburgh Action for Trans Health, le *Radical Transfeminism Zine*, le travail sur la reproduction sociale trans de Nat Raha dans *Queer Capital: Marxism in Queer Theory and post-1950 Poetics* et de Jules Joanne Gleeson sur patreon.com/QueerComm, et le *Wages for Advocacy* d'Amy Cohn. […]

J'ai reçu la paie de 400 £ du Dundee Contemporary Arts pour l'écriture et la mise en page de ce texte, à l'occasion de l'exposition de 2019 *Seized by the Left Hand* organisée par Eoin Dara et Kim McAleese. Avec cet argent, j'ai rémunéré l'illustrateurice 100 £ pour aider à diffuser le travail trans payé, dépensé 126 £ pour trois sessions d'électrolyse pour moi-même et collectivisé le reste en le donnant au fonds de solidarité du Edinburgh Action for Trans Health, auquel peut faire appel n'importe quelle personne trans.

EXTRAIT 2

Qamille : Je voudrais maintenant clarifier la question du *travail trans*. Parlons-nous du travail que tout le monde fait en relation avec le genre, ou du travail que l'on doit faire seulement quand on est trans et que notre genre n'est pas aussi bien soutenu par la structure que celui des personnes cis : obtenir des hormones, les badges à pronoms, être dans le cabinet d'un·e docteur·e et devoir parler, performer d'une certaine manière, etc. ?

Harry Josephine Giles : Tout à la fois. Je pense qu'il y a de multiples sphères dans lesquelles le travail de transition est produit. Il y a le travail de base de la reproduction sociale, qui est analogue à la « seconde journée » du féminisme marxiste : nous faisons ce travail exploité de produire nos propres corps, les corps des un·es, des autres. Comme tout travail genré, c'est un travail particulièrement marqué, vulnérable, précaire, sous-payé : c'est la

première zone dans laquelle il y a de l'exploitation du travail trans. Ensuite, la seconde sphère. Elle me vient de Faire de la maladie une arme et de l'analyse marxiste du handicap. Une analyse marxiste du handicap consiste à dire que le capitalisme épuise les corps puis les jette. Mais le capitalisme produit aussi le handicap par sa logique de travail : une personne handicapée en contexte capitaliste est une personne qui n'est pas capable de travailler et de produire selon les termes capitalistes. Le capitalisme produit le handicap en blessant les corps et par sa contradiction dialectique essentielle — par sa logique autant que par sa pratique. La situation est similaire dans la transition : la transition est l'extérieur constitutif du genre capitaliste. Si, comme l'a écrit Engels, la famille nucléaire, bourgeoise, est essentielle au fonctionnement du capitalisme (ce qui est aussi un fondement du féminisme socialiste), les personnes trans sont par définition celleux qui sont en dehors de ce système, par définition celleux qui ne fonctionnent pas dans ce système du genre capitaliste, même si nous sommes produit·es par ce système.

EXTRAIT 3

Ils disent que c'est du genre.
Nous disons que c'est du travail non payé.
Ils appellent ça perversion.
Nous appelons ça absentéisme.
Chaque meurtre est un accident du travail. La transsexualité et la cissexualité sont toutes deux des conditions de travail… Mais la transition est le contrôle de la production par les travailleureuses, pas la fin du travail.
Vous voulez plus de genre ?
Donnez plus d'argent. Rien ne sera plus puissant pour détruire les vertus guérisseuses d'une transition. Névroses, suicides, désexualisation : maladies du travail des trans.



À paraître, janvier 2027
éditions Lorelei, coll. « Frictions »
60 p., 17 × 10,7 cm
ISBN : 979-10-978723-2-8 / ISSN 3037-2674

10 €

Moore-Cahun Remix éclaire le compagnonnage amoureux, intellectuel et créatif de Claude Cahun et Marcel Moore.
De Nantes à Jersey, de l'adolescence à leur vie d'adulte, Adèle Cassigneul traque les textes, les images, ainsi que les discours critiques, pour mettre au jour, en un montage alphabétique, les multiples formes de création et de résistance que Moore et Cahun ont produites ensemble.
À rebours d'une organisation thématique ou chronologique, l'ouvrage s'inscrit dans des perspectives féministes et anticoloniales pour composer, par fragments, une histoire encore largement parcellaire. Une écriture disséminée s'y déploie, refusant de classer, hiérarchiser, figer ou étiqueter, afin de préserver la complexité et l'indétermination constitutives de cette collaboration.

Biographie

Après s'être longtemps consacrée à l'œuvre de Virginia Woolf et aux relations texte/image, Adèle Cassigneul se spécialise en littératures féministes et en critique créative. Agrégée et docteure en études anglophones, elle enseigne à l'École Nationale Supérieure d'Art et de Design de Limoges.
Elle publie des textes critiques et de la poésie en France et à l'étranger, édite la revue en ligne Outsider. Elle est l'autrice de *Woolf* (Les Pérégrines, 2025) et a co-édité la nouvelle traduction d'*Une chambre à soi* (GF, 2026).

PRIÈRE D'INSÉRER

Je suis à la recherche de Cahun-Moore/Moore-Cahun, duo symbiotique d'artistes indissociables. Je suis à la recherche de leur œuvre parcellaire. Je tente d'identifier un espace pour amorcer « le processus de révision[1]. » Je cherche à me défaire de ma fascination première. Me défaire des fantasmes objectivants qui figent comme la pierre. Entre textes et images, je recherche la contre-propagande de leur œuvre mutuelle[2]. Je cherche à compiler, recontextualiser, à amorcer un travail de re-vision. Je suis à la recherche des images qui restent. Et je cherche à comprendre. Je suis à la recherche de Moore spectralisée derrière Cahun. Je cherche Moore seule face à Cahun. Je cherche Moore qui, avec amour, regarde Cahun. Je cherche leur bande organisée. Je cherche à sortir de la rhétorique des « pionnières » et des « redécouvertes[3]. » Je cherche contre les discours répétitifs dominants. Je cherche à éviter la narration, la dramatisation, la sentimentalisation, l'appropriation critique. Je cherche les *insiders-outsiders*, des artistes liminales. Je cherche un contre-langage pour écrire celleux qui créent et résistent entre le centre et la marge. Je cherche entre le centre et la marge, en lisière. Je cherche un nouvel alphabet. Je cherche à dépatriarcaliser, déshétérocentrer, débinariser les discours et les représentations. Je cherche à défamiliariser. Je cherche à replacer Moore-Cahun dans des réseaux queerféministes antiracistes, pour questionner et reconsteller. Je ne cherche pas à les inscrire dans un champ spécifique : irrécupérables, si je les attrape par un biais, elles fuient toujours ailleurs. Je cherche à voir comment et pourquoi elles se tiennent à distance. Je cherche à comprendre de quelle manière l'œuvre entière, dès le début, s'élabore comme un colloque sentimental. Je cherche un regard multifocal, leurs yeux démultipliés. Je cherche à confronter. Je cherche à mettre en avant les luttes anticoloniales auxquelles elles ne semblaient pas s'intéresser. Je cherche et je ne trouve rien rien rien sur l'orientalisme de Moore-Cahun dans une perspective post-coloniale ou décoloniale. Je cherche à cerner la matérialité de leur travail artistique. Je cherche les jeux de mains, les fleurs derrière les orchidées. Je cherche à m'ancrer dans la matérialité de leurs jours. Je cherche à avancer pour déjouer les lacunes, les angles morts. Je cherche à faire comprendre en quoi Moore-Cahun n'appartiennent pas à la catégorie, par ailleurs non-homogène, des « femmes artistes[4]. » Je cherche à parler Moore-Cahun première langue. Je cherche à écrire en féministe pour faire œuvre réparatrice.

1 bell hooks, « Choosing the Margin as a Space of Radical Openness », Framework: the Journal of Cinema and Media, n° 36, 1989, p. 15, disponible sur : ias.edu/sites/default/files/sss/pdfs/Crisis-and-Critique-2018-19/hooks_choosing_the_margins.pdf.

2 Dans *Claude Cahun et Marcel Moore*, l'équipe de la revue *303* parle, à la suite du chercheur Patrice Allain, de « création conjointe ». *Claude Cahun et Marcel Moore*, *303* n°187, octobre 2025, p. 4.

3 Voir Eva Belgherbi, « Un pas en avant, trois pas en Pionnières », *Un carnet genre et histoire de l'art*, 3 avril 2022, disponible sur : ghda.hypotheses.org/1871.

4 Voir Catherine Gonnard et Elisabeth Lebovici, *Femmes artistes/artistes femmes ; Paris, de 1880 à nos jours*, Paris, Hazan, 2007.

MOORE-CAHUN REMIX

À l'abri des regards, dans leur jardin de La Roquaise, tout près de l'église St Brélade de Jersey, Claude Cahun et Marcel Moore se photographient comme Virginia Woolf, Lady Ottoline Morrell ou Vanessa Bell se photographiaient – de manière compulsive et idiosyncratique – elles se perpétuaient.

À Jersey, les images changent : on passe de mises en scènes très travaillées, stylisées par l'éclairage, le cadrage et les costumes, à une photographie délibérément vernaculaire et quotidienne ; une photographie d'albums qui privilégie les séries de saynètes joueuses en plein air.

À partir de 1924, les hommes du surréalisme partent explorer l'Océanie : ils constatent l'ethnocide en cours, soit l'anéantissement systématique des cultures locales, et ramènent, en pensant les sauver, nombre d'objets autochtones qu'ils revendent ensuite à leur profit[5].

À plusieurs reprises la chercheuse canadienne Andrea Oberhuber parle du regard oblique que Moore et Cahun jettent sur les scènes artistiques dominantes du symbolisme, du surréalisme et du modernisme : c'est vrai, elles s'engendrent, prennent la tangente, inventent des contre-genres.

À quinze ans, Lucy Schwob rencontre Suzanne Malherbe, une étudiante aux Beaux-arts de Nantes qui a dix-sept ans ; c'est « une rencontre foudroyante[6]. »

À travers les masques, les costumes, les mises en scène démultipliées, je décèle une mise à nue totale et, dans le regard de l'autre aimée, qui joue hors champ le rôle d'*operator*, la promesse réitérée d'un compagnonnage, d'une fidélité.

Abigail Solomon-Godeau, historienne nord-américaine de la photographie, écrit dans « The Equivocal "I" : Claude Cahun as Lesbian Subject », publié en 1999 : « Que la lesbienne se définisse en termes féminins ou masculins, que ses identifications psychiques soient masculines ou féminines, que sa sexualité vécue soit active ou passive (ou ni l'une ni l'autre, ou les deux), qu'elle soit "androgyne", "invertie", "perverse", "uranienne" ou du troisième sexe, "femme" est ce qu'elle n'est pas[7]. »

Alison Oram, chercheuse à l'université de Londres, assure qu'en lien avec la popularité des *male impersonators* (on dirait aujourd'hui *drag kings*) sur les scènes britanniques jusqu'à la

5 Michael Richardson, « Capitalism and Colonialism », in K. Strom (ed.), *The Routledge Companion to Surrealism*, New York, Routledge, 2012, p. 65.
6 Tirza True Latimer, « 'Acting Out : Claude Cahun and Marcel Moore », in L. Downie (ed.), *Don't kiss me. The Art of Claude Cahun and Marcel Moore*, Londres et Jersey, Tate Publishing/Jersey Heritage Trust, 2006, p. 57.
7 Abigail Solomon-Godeau, « The Equivocal "I" : Claude Cahun as Lesbian Subject », in S. Rice (ed.), *Inverted Odysseys. Claude Cahun, Maya Deren, Cindy Sherman*, Cambridge (Mass.), The MIT Press, 1999, p. 119. Je traduis.

fin des années 1930, les récits de *cross dressing* ont constitué un genre divertissant dans la presse populaire de l'époque : *cross dressers* (ou transformistes) et *passing women* (soit, femmes trans considérées comme des femmes cis) ont ainsi fait l'objet d'un traitement journalistique certes sensationnaliste, mais somme toute bienveillant[8].

Appréhender les artistes-amantes Claude Cahun et Marcel Moore ensemble, c'est activer le « polylogue », le jeu de nombreuses voix, dont parle Griselda Pollock dans *Differencing the Canon*, paru en 1999[9].

Arrêter, oui arrêter, de continuer à lire, chercher, annoter pour étoffer ce texte qui n'en est plus un, mais un alphabet éclaté.

Attention à ne pas essentialiser leur féminité, leur lesbianité, leur queerité, leur inassignabilité.

Au début de la pandémie de Covid-19 en 2020, puis à nouveau au printemps 2021, j'entreprends mes recherches sur Moore-Cahun pour enseigner leur grammaire photo-littéraire de l'hybridité à des étudiant·es en Master d'études européennes à l'université de Pérouse, en Italie - iels n'ont jamais entendu parler d'elles.

Au fil de mes lectures d'articles et d'ouvrages universitaires en anglais comme en français, je me mets régulièrement à tiquer : d'une part, Marcel Moore est, comme par automatisme ou réflexe hétéropatriarcal – réflexe qui nourrit et reconduit par ailleurs les épistémologies de l'ignorance[10] – quasi-systématiquement occultée, la dualité complémentaire du couple systématiquement impensée et, comme en prolongement de cette lacune, le narcissisme de Cahun chaque fois, comme un coup porté à l'âme, souligné – l'accusation de narcissisme est une antienne sexiste du discours sur les artistes sexisées, qui avec ses accents psychanalytiques tend à verser dans la pathologisation.

Au milieu des années 80, la réception de Moore-Cahun est polarisée : la chercheuse Eve Gianoncelli analyse comment les critiques américaines abordent l'œuvre duelle à travers les épistémologies féministes-lesbiennes-queer alors qu'en France Claude Cahun est d'office singularisée, Marcel Moore occultée et c'est le surréalisme littéraire masculin qui domine[11].

Au tournant du XX^{e} siècle, la lesbianité est perçue comme un masque, alors toutes deux font du masque la matrice de leur projet artistique – je vois ça comme un retournement du stigmate.

8 Alison Oram, *Her Husband Was a Woman! Women's Gender-Crossing in Modern British Popular Culture*, Londres, Routledge, 2007, p. 68.
9 Griselda Pollock, *Differencing the Canon. Feminist Desire and the Writing of Art's Histories*, Routledge, 1999.
10 Voir Shannon Sullivan et Nancy Tuana (ed.), *Race and Epistemologies of Ignorance*, New York, SUNY Press, 2007, ainsi qu'Éléonore Lépinard et Sarah Mazouz, *Pour l'intersectionnalité*, Paris, Anamosa,2021.
11 Eve Gianoncelli, « Les voies de la (re)connaissance. Claude Cahun, artiste et intellectuelle au miroir transatlantique », *Genre, sexualité & société*, n° 16, 2016, disponible sur : journals.openedition.org/gss/3907?lang=en#quotation.



À paraître, janvier 2027
éditions Lorelei, coll. « Frictions »
60 p., 17 × 10,7 cm
ISBN : 979-10-978723-3-5 / ISSN 3037-2674

10 €

La première moitié du XX^e^ siècle est marquée par les luttes pour l'obtention du droit de vote des femmes. En France, les suffragistes construisent un mouvement protéiforme. Souvent comparées à leurs consœurs anglaises, elles adoptent pourtant des stratégies politiques et visuelles différentes.

Ce livre propose d'étudier l'histoire du mouvement français et certaines de ses spécificités en observant les productions graphiques de ses militant·es. À travers les affiches collées dans la rue, les banderoles et pancartes brandies en manifestation, ou encore les cartes postales permettant de construire une mémoire de la lutte, se dessinent à la fois une histoire féministe de la lettre et une approche graphique inédite du mouvement suffragiste.

Biographie

Florence Biero est designer graphique. Diplômée en 2024 de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon, elle y a entamé des recherches qu'elle poursuit aujourd'hui sur l'histoire de la lettre et plus largement des productions graphiques issues du militantisme féministe en France depuis le début du XX^e^ siècle. En tant que graphiste, elle a collaboré avec différents studios (Bureau 205, officeabc, Omnigroup). Elle est également la créatrice du caractère typographique Hubertine, revival numérique d'un caractère en bois de la fonderie française Bertrand Frères et Cie (fin du XIX^e^ siècle).

INTRODUCTION

En France, les premiers mouvements féministes se forment au lendemain de la Révolution de 1789. Les pensées féministes n'ont pas attendu 1789 pour exister, mais les mouvements féministes, eux, ne se précisent qu'à la fin du XIX^e^ siècles, lorsque les femmes, en tant que groupe social, s'organise pour créer des espaces de rencontre et de discussion[1]. Par le biais d'associations, de clubs, de journaux et de revues, les féministes investissent tous les espaces de circulation des idées. Ce faisant, elles redéfinissent les frontières entre société civile et État et contribuent à l'émergence d'un nouveau combat politique.

La naissance du terme *féministe* est pourtant fortement marqué d'un discrédit sexiste. En 1882, dix ans après qu'Alexandre Dumas (fils) l'emploie péjorativement dans *L'Homme-Femme.* Hubertine Auclert, journaliste, écrivaine et militante féministe française, connue pour être une des figures de proue du mouvement pour le droit de vote des femmes en France, se le réapproprie et propose de définir le féminisme comme la lutte pour améliorer la condition féminine. Le féminisme s'incarne alors dans des mouvements qui s'inscrivent dans différents courants de pensée (réformiste, révolutionnaire…) et qui défendent différents modes d'action. Dès lors, le besoin de se faire connaître et de conquérir l'espace public se traduit visuellement.

Les femmes obtiennent le droit à l'instruction et au divorce dans les années 1880. Mais ces avancées ne mettent pas fin à leur exclusion politique. Portées par des représentantes blanches de la bourgeoisie, les luttes féministes se concentrent alors sur le droit de vote qui devient leur principale revendication jusqu'à son obtention au milieu du XX^e^ siècle. Le chemin vers le suffrage féminin se déploie, de 1848 jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, en trois phases[2]. La première, entre 1848 et la fin du XIX^e^ siècle, est marquée par l'avènement des débats – le mouvement se forme et voit naître des revendications. La deuxième, entre le début du XX^e^ siècle et la fin de la Première Guerre mondiale, voit les idées suffragistes s'imposer dans l'espace public. Enfin, la troisième phase, durant l'entre-deux-guerres, est marquée par l'intensification des débats jusqu'à l'obtention du droit de vote en 1944, accordé uniquement à une partie des femmes majeures, puisque les Algériennes musulmanes, alors françaises, ne disposent de ce droit qu'en 1958[3].

Tandis qu'à l'issue de la Première Guerre mondiale, les Anglaises de plus de 30 ans acquièrent le droit de vote, le mouvement français prend du temps à se dessiner et à s'imposer dans les débats. Les tactiques des françaises divergent de celles de leur consœurs britanniques. En Angleterre, le mouvement pour le suffrage des femmes est d'abord porté par les suffragistes rangé•s[4] derrière la figure de Millicent Fawcett, fondatrice de la NUWSS (*National Union of Women's Suffrage Societies*). Elle entend faire avancer la cause sans violence, de manière réformiste. En 1903, Emeline Pankhurst fonde la WSPU (*Women's Social and Political Union*), dont le slogan « Deeds

1 Mathilde Larrère, *Rage against the machisme*, Paris, Éditions du Détour, 2020, pp. 5–6.

2 Anne-Sarah Bouglé-Moalic, *Le vote des Françaises : cent ans de débats, 1848–1944*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 21.

3 Daniel Lefeuvre, « 1945–1958 : un million et demi de citoyennes interdites de vote ! », *Clio*, n° 1, 1995, mis en ligne le 1er janvier 2005, (journals.openedition.org/clio/524, consulté le 8 mai 2026).

4 Ce texte sera adapté en écriture inclusive (termes épicènes, accord de proximité, point médian et usage du *x*).

not Words » puis « Death or Victory[5] » donne le ton. La WSPU opte pour une approche plus radicale et non-mixte de désobéissance civile, ce qui vaut à ces militantes le surnom méprisant de « suffragettes », qu'elles choisissent de revendiquer[6].

Comme l'exprime la docteure en histoire et spécialiste du suffrage féminin français Anne-Sarah Bouglé-Moalic, à la différence de la suffragiste, la « suffragette emploie la violence, vis-à-vis de la société […] aussi bien que vis-à-vis d'elle-même[7] ». En France, bien que certaines• militantes• comme Madeleine Pelletier « regrettent la timidité du mouvement et saluent "l'admirable folie des Anglaises"[8] », et malgré certaines actions plus spectaculaires, le mouvement pour le droit de vote reste modéré et mixte (avec malgré tout une majorité féminine).

Le mot « suffragiste », terme épicène, semble plus approprié dans le cas du suffragisme français, car celui de « suffragette » est rattaché à l'approche violente de la lutte pour les droits des femmes, spécifique aux militantes anglaises.

Les spécialistes des questions féministes et les historiens• ont rédigé de nombreux ouvrages sur le combat pour le droit de vote des femmes, mais plus rares sont ceux• qui l'ont étudié d'un point de vue graphique, à travers leurs objet et leur culture matérielle. Pourtant, ces supports – affiches, tracts, journaux, bannières, cartes postales – constituent les traces concrètes d'un combat et en révèlent les logiques internes. À partir de ces objets, plusieurs questions émergent permettant de déplacer le regard et de formuler une autre manière d'appréhender la lutte suffargiste, en la saisissant à travers ses formes visibles, ses médiations et ses circulations :
Qui sont les auteurs• de ces objets ? Existe-il des particularité selon les mouvements, les zones géographiques ? Dans quel environnement culturel sont-ils produits ? À partir de quels modèles ? Avec quelles techniques, quels outils, et quels matériaux ? À qui s'adressent-ils ? Pour quelle raison ?

Je m'intéresse ainsi à l'accumulation des signes graphiques produits *par* et *pour* la manifestation suffragiste, aux stratégies graphiques mises en place, aux lettres et lettrages, à leur construction et composition, mais aussi à leurs enjeux – de lisibilité, de visibilité et d'identité – en regard du contexte culturel, économique et politique dans lequel ces formes sont produites. Mon regard est en effet celui d'une designer graphique. Il permet d'interroger les choix de composition, les usages de la typographie, les modes de fabrication et de diffusion, mais aussi les relations entre formes visuelles et stratégies politiques.

Cette approche conduit à considérer affiches, banderoles, journaux, tracts ou objets non comme de simples supports secondaires du mouvement suffragiste, mais comme des vecteurs à part entière de la mobilisation. Elle cherchent à proposer à partir de leur analyse une compréhension des stratégies, des imaginaires et des modes d'action du mouvement. Mon étude s'appuie sur un corpus iconographique constitué à partir de différents fonds d'archives parisiens. Si celui-ci ne prétend pas couvrir l'ensemble des productions suffragistes, il rassemble néanmoins des objets variés issus de contextes et de temporalités diverses. Cette hétérogénéité permet moins d'établir une histoire

5 Myriam Boussahba-Bravard, « Vision et visibilité : la rhétorique visuelle des suffragistes et des suffragettes britanniques de 1907 à 1914 », *Revue LISA/LISA e-journal*, vol.1, n°1, 2003, p. 5.
6 Myriam Boussahba-Bravard, « Vision et visibilité », art. cité, p. 3.
7 Anne-Sarah Bouglé-Moalic, *Le vote des Françaises, Cent ans de débats, 1848 – 1944*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 11.
8 Christine Bard, *Les Filles de Marianne : histoire des féminismes : 1914 – 1940*, Paris, Fayard, 1995, p. 80.

exhaustive des formes graphiques du suffragisme que de faire apparaître des récurrences, des circulations et des stratégies visuelles au sein du mouvement.

La lutte pour le droit de vote est longue et traverse deux guerres mondiales. Les militantes• produisent sur près d'un demi-siècle différents supports de communication dont l'enjeu est de diffuser leurs revendications et de s'affirmer dans l'espace public. Le sociologue Jürgen Habermas voit l'espace public comme un lieu de discussion essentiel au développement d'une démocratie, comme « un espace de débat politique qui concourt à la formation de l'opinion et de la volonté des citoyens, qui permet l'élaboration d'une critique des pouvoirs et des institutions en place ainsi que l'expression de nouveaux besoins[9] ». En 1988, il revient sur son essai, *L'Espace public*, et esquisse dans sa préface un lien étroit entre *espace public* et *genre* :

> Le caractère patriarcal de la famille restreinte, qui a formé à la fois le noyau de la sphère privée de la société bourgeoise et le lieu de formation des nouvelles expériences psychologiques d'une subjectivité centrée sur elle-même, ne fait pas de doute. Depuis lors, la littérature féministe a aiguisé notre perception du caractère patriarcal de la sphère publique elle-même – d'une sphère publique qui a émergé de ce public de lecteurs, que les femmes ont contribué à forger, en le dépassant aussitôt pour prendre en charge des fonctions politiques. […] Cependant, à la différence de l'institutionnalisation du conflit de classe, les modifications du rapport entre les sexes n'interviennent pas seulement dans le système économique, mais aussi dans le noyau privé de la sphère intime de la famille restreinte. Ainsi se révèle clairement le fait que l'exclusion des femmes a été un élément constitutif de la sphère publique politique, au sens où celle-ci n'était pas seulement dominée par les hommes de façon contingente mais déterminée, dans sa structure et son rapport à la sphère privée, selon un critère sexuel[10].

L'espace public se construit en miroir de l'espace privé. Ces espaces, traditionnellement genrés et toujours perceptibles ainsi, assignent (schématiquement) « [aux femmes] la gestion des affaires "privées", aux hommes la vie sociale, les interactions, le développement d'une vie professionnelle[11] ». En d'autres termes, le foyer familial est attribué au groupe social des femmes et la rue ou tout ce qui est extérieur au domicile, à celui des hommes.

La chercheuse Sylvie Boulvain précise qu'« [é]crire et afficher des revendications dans la rue les rend non seulement publiques, mais aussi politiques[12] ». La rue est un espace gorgé d'écritures et de signes de natures différentes. Pour rendre leurs revendications visibles dans un environnement hostile, les militantes• doivent trouver des stratagèmes visuels et graphiques qui les rendent *saillantes*. Dans son essai sur la sémiophysique[13], René Thom explique que tout objet saillant est un objet qui se détache de son environnement. La forme saillante se manifeste donc en rupture avec l'espace dans lequel elle baigne. Elle s'impose par contraste. La *saillance* est la discontinuité qui présuppose le continu[14], la « tache » qui se détache du fond. L'objet saillant peut être saillant uniquement grâce à un environnement prégnant. La spécialiste en anthropologie de l'écriture Béatrice Fraenkel propose une nouvelle lecture du concept de René Thom en l'appliquant

9 Alexandre Dupeyrix, *Comprendre Habermas*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 129.

10 Jürgen Habermas, *L'Espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, trad. Marc de Launey, Paris, Payot, 1988 [1962], pp. VII–VIII.

11 Sylvie Boulvain, « Les féministes à la conquête de l'espace public », *Barricade*, 2020, p. 8.

12 Sylvie Boulvain, « Les féministes à la conquête de l'espace public », art. cité, p. 20.

13 René Thom, *Esquisse d'une sémiophysique*, Paris, InterÉditions, 1988.

14 Thierry Chancogne, « Saillance », *Tombolo*, 14 février 2023 (tombolo.eu/meta/saillance/, consulté le 15 juin 2023)

aux écritures, et notamment aux écritures urbaines comme les enseignes[15], que nous appliquerons nous-même, en le questionnant, aux graphies suffragistes. L'*écriture* joue plusieurs rôles dans l'espace public et dans la manifestation. Présente sur tous les supports – placard, banderole, pancarte, écharpe, etc. – elle en devient un élément indispensable. Elle est le prolongement des voix de ses créatrices•. Elle diffuse leurs idées et leurs revendications, convainc ou menace. Comme le souligne l'historien Philippe Artières, l'« écriture agit, se transforme, se reproduit, rassemble, circule, prolifère, se diffuse… Elle n'appartient plus à quelques-uns, elle vit partout[16] ». Au XX^{e} siècle, l'écrit va à la conquête de l'espace public et l'inonde. La rue devient le théâtre d'actes d'écriture[17] et notamment d'actes d'écriture suffragistes pluriels…

De l'espace public à l'espace domestique et du temps de la mobilisation vers celui de l'histoire, plusieurs supports seront convoqués, tels que l'affiche, la pancarte ou encore la cartes postale pour permettre d'esquisser les stratégies visuelles du mouvement suffragiste français, traduisant un besoin de légitimation de la cause, de visibilité du message et de transmission de l'information.

15 Béatrice Fraenkel, « Les écritures urbaines de très près : saillance visuelle et regard expert » dans Marie-Dominique Popelard, Anthony Wall (dir.), *L'Art de très près, détail et proximité, Renne*s, Presses universitaires de Rennes, 2012, pp. 179–192.

16 Philippe Artières, *La police de l'écriture : l'invention de la délinquance graphique : 1852 – 1945*, Paris, La Découverte, 2013, p. 15.

17 Philippe Artières, *La banderole : histoire d'un objet politique*, Paris, Autrement, 2013, p. 9.

Sexisme chez les geeks

Pourquoi notre communauté est malade, et comment y remédier.

Autrice : **Mar_Lard**
Essai féministe, 12x17 cm, 190 pages
Illustration de couverture : **Tarmasz**
(Couverture provisoire, couverture finale en cours de réalisation)
Parution: Février 2027
ISBN : 9782959566745
Prix : 12€

SOMMAIRE

Le problème est dans l'industrie
Le problème est dans la presse
Le problème est dans la communauté
La « Fake Geek Girl »
Silenciation et intimidation
Phénomènes de groupes
Pourquoi ?
Qu'y faire ?



En 2013, la gameuse et développeuse Marion Allard publie en ligne sous le pseudonyme Mar_Lard, **un essai féministe à charge contre le milieu du jeu vidéo**, dénonçant le sexisme présent dans l'industrie, la presse et la communauté « geek ». **L'impact est retentissant** et la vague de harcèlements ne se fait pas attendre. L'édition inédite en format papier de ce **texte fondateur en France et préfacé par l'autrice quatorze ans plus tard**, est l'occasion de faire un état des lieux des **masculinités en ligne et du sexisme dans les jeux vidéo**, à une époque où rien n'est encore acquis.

Six mois depuis mon coup de gueule sur Joystick[1], où je m'agaçais qu'un journaliste jeux vidéo se tripote publiquement la nouille en projetant ses fantasmes de sévices sexuels sur la nouvelle Lara Croft. Plus de 100 000 vues, 900 commentaires, des discussions enflammées dans toutes les communautés gamers, une polémique reprise jusque dans la presse généraliste[2]… Un passage en particulier a déchaîné les passions : celui où j'évoque le problème bien implanté du sexisme geek. Je cite :

Il s'agit de l'insupportable tribalisme de la geekosphère qui s'applique à exclure méthodiquement quiconque n'est pas un jeune homme cis blanc hétérosexuel vaguement cynique. […] Les femmes et les personnes LGBTQ+ semblent tout particulièrement insupportables.

Ce paragraphe a suscité des réactions extrêmes. D'une part, j'ai reçu de nombreux messages d'approbation mais surtout, et c'était très surprenant, de gratitude : certains sont allés jusqu'à m'écrire de longs mails pour m'exprimer leur joie de voir le problème ainsi mis en

[1] Joystick : apologie du viol et culture du machisme, Genre !, 18 août 2012

[2] Joystick, quand l'humour se vautre dans le sexisme ordinaire, 3DVF, 20 août 2012 ; « Excité » par une tentative de viol de Lara Croft, Joystick déclenche la polémique, Arret sur images, Laure Daussy, 20 août 2012 ; Joystick et Lara Croft : la critique d'un jeux-vidéo accusée de faire « l'apologie du viol », Huffpost, Lauren Provost, 22 août 2012 ; Une tentative de viol « excitante » dans le prochain Tomb Raider ?, Marianne, Alexandre Coste, 21 août, 2012 ; Lara Croft et le sexisme des gamers, Le Monde, Laurent Checola, 23 août 2012

mots. Beaucoup de femmes et personnes LGBTQ+ bien sûr, mais aussi – et heureusement – de jeunes hommes blancs cishétéros, des geeks de pur pedigree « acceptable » et pourtant tout aussi écœurés par l'esprit de clocher ambiant. Certains me racontent la prise de conscience subite d'un problème qui jusque-là ne les affectait pas personnellement.

Et d'autre part, la prévisible levée de boucliers. Des torrents de geeks indignés de se voir ainsi « stigmatisés ». Car évidemment, pointer un problème dans une communauté dont on se revendique fièrement soi-même, c'est faire preuve de haine irrationnelle envers ladite communauté… Ne raconte pas ton expérience du sexisme, femme, les hommes risqueraient d'être mal à l'aise. Et ils le feront savoir ! Des accusations de « misandrie » ou de « racisme anti-geek » (!) aux insultes misogynes les plus crasses, en passant par les menaces de violences sexuelles…

C'est pour toutes ces personnes que j'ai compilé ce nouveau dossier : pour celles qui y reconnaîtront leur expérience, pour celles qui découvrent soudain le problème, pour celles qui refusent de le voir, pour celles qui sont furieuses à la simple idée qu'on en parle. La réalité du sexisme geek, dans le détail. Les communautés anglophones se sont emparées du sujet depuis un moment ; la récurrence des incidents ne laisse plus de place au déni. La presse spécialisée s'est sensibilisée au sexisme, des sites dédiés au féminisme geek ont été créés, même des acteurs majeurs de l'industrie commencent à retrousser leurs manches pour lutter contre la sclérose de l'entre-soi[3]. Hélas le débat ne semble pas pénétrer les frontières françaises. Silence confortable sur l'Hexagone pour les geeks machos qui y perpétuent allègrement leurs pratiques d'exclusion. Ça suffit maintenant « l'exception française » – il est temps d'avoir cette discussion.

Cet article a l'ambition impossible de proposer un panorama assez complet des différentes formes de sexisme sévissant dans les communautés geeks ; le sujet étant extrêmement vaste et protéiforme, l'article est massif en conséquence. Il comprend beaucoup d'exemples tirés du milieu gamer, étant donné que c'est celui que je connais le mieux de par mon travail et mes loisirs, cependant il est essentiel de comprendre que les mécanismes à l'œuvre sont les mêmes dans les communautés voisines – comics, hacking, programmation, JdR , Logiciel Libre… – communément regroupées sous l'appellation « geek ».

Installez-vous confortablement, on en a pour un moment.

[3] Straight White Male: The Lowest Difficulty Setting There Is, Kotaku, John Scalzi, 17 mai 2012 ; The Mary Sue ; Geek Feminism Wiki, Fandom.com ; EA's LGBT event aims to be a first step toward cultural change, Game developper, Leigh Alexander, 7 mars 2013

14
Le problème est dans l'industrie

21
Le problème est dans la presse

33
Le problème est dans la communauté

47
La « Fake Geek Girl »

61
Silenciation et intimidation

83
Phénomènes de groupes

98
Pourquoi ?

110
Qu'y faire ?

LECTURE PARANOÏAQUE, LECTURE RÉPARATRICE

Ou tu es si paranoïaque que tu penses sûrement que cet essai parle de toi

Eve Kosofsky Sedgwick
(trad. Fabienne Maître, révision Émilie Notéris)



Eve Kosofsky Sedgwick analyse et critique ce qu'elle perçoit comme étant la méthode devenue hégémonique dans la pensée critique à partir des années 70 : la « lecture paranoïaque ».

- **Format** ..... 105 × 148 mm
- **Nombre de pages** 140
- **Prix** ..... 7 euros
- **ISBN** 978-2-49353-437-8
- **Graphisme** ..... Magalie Vaz
- **Relecteurice** ..... Coralie Guillaubez
- **Parution** ..... mars 2027
- **Préface** ..... Émilie Noteris

Lecture paranoïaque, lecture réparatrice **est un texte publié pour la première fois en 2003 dans le recueil Touching Feeling. Eve Kososky Sedgwick décortique, analyse et critique ce qu'elle appelle la « lecture paranoïaque » dans le champ de la théorie critique. Méthode devenue hégémonique dans les années 70 selon elle. Lire de façon paranoïaque c'est se prémunir contre, se garder de. C'est désactiver les effets de surprise et d'attachement. C'est aussi avoir l'erreur en horreur. À cette logique, l'autrice oppose celle réparatrice qui suppose un autre rapport au temps, à l'avant et à l'après.**

Argument commercial Un texte essentiel d'Eve Kosofsky Sedgwick, figure majeure des queer studies. Traduction : Fabienne Maître. Révision et préface : Émilie Notéris.

Argument commercial Un texte très important pour penser autrement la critique. En proposant le concept de « lecture réparatrice », Sedgwick renouvelle les outils de la pensée critique et ouvre des perspectives qui résonnent fortement avec les débats actuels sur les affects, les récits et les pratiques politiques.

Mots clefs : Théorie critique, théorie queer, queer studies, féminisme, affects, critique culturelle, lecture, politique, philosophie, Eve Kosofsky Sedgwick

Ouvrage similaire :

- → Eve Kosofsky Sedgwick, *Épistémologie du placard* (trad. Maxime Cervulle), éditions Amsterdam, 2008
- → Émilie Notéris, *La fiction réparatrice*, UV Éditions, 2020
- → Lee Edelman, *Merde au futur : théorique queer et pulsion de mort* (trad. Marc Démont), EPEL, 2016



Eve Kosofsky Sedgwick dans les années 80







Dans la même collection :

- → *Vandalisme queer*
  Sara Ahmed, 2024
  7 euros, 978-2-49353-405-7
- → *Anti-sapiens*, Chloé Minjon-Cabresin et Samy Prost-Romand, 2026, 7 euros, 9-782-493534-33-0
- → *Du salaire pour nos transitions*, Harry Josephine Giles 2027, 6 euros, 978-2-49353-439-2

Crédit photo : © Frank Ward

Eve Kosofsky Sedgwick est morte le 12 avril 2009. Avec son ouvrage l'*Épistémologie du placard*, paru en 1990 aux États-Unis, elle participe à fonder les *queer studies*. Il s'agit de son ouvrage le plus connu ; d'où le fait qu'il est était traduit en français. Bien que cité abondamment dans certaines sphères intellectuelle et universitaire, le reste de son œuvre reste méconnu alors qu'elle irrigue une grande partie de la production issue du champ des théories queer et du tournant affectif (l'anthologie *The Affect Theory Reader*, publié par Duke University Press en 2010 est dédiée à Eve Kosofsky Sedgwick). C'est pour cela que nous souhaitons, en publiant ce court texte, participer à la redécouverte de son œuvre.

Publié pour la première fois en 2003 dans *Touching Feeling*, « Lecture paranoïaque, lecture réparatrice » remet en cause, sans disqualifier, ce qui semble, pour elle, être la méthode hégémonique dans le champ intellectuel. Elle la nomme « lecture paranoïaque », manière de lire les événements, les artefacts culturels, etc. barricadé dans ses certitudes, immunisé par l'idéologie. Bref, une posture qui se prémunie d'être touché par quoi que ce soit, car ayant l'erreur en horreur. À celle-ci, elle oppose la « lecture réparatrice ». Par réparation, il ne faut pas entendre, « réparer pour que ça fonctionne comme avant », comme retour à une origine fantasmée, à un *statu quo* présumé. Il faut entendre, possibilité de réouvrir le futur en ne l'inscrivant pas irrémédiablement dans les traces d'un passé qui le détermine, le réouvrir pour qu'il ne soit pas la répétition éternelle de l'horreur faite nécessitée. Dans une époque plus que sombre — partout où l'on regarde : la guerre, l'autoritarisme, le processus de fascisation — il est bon de ne pas céder à la tentation de se rigidifier à nouveau autour de prophéties qui manque ce qui est, trop focalisé sur ce qui devra être (que ces prévisions promettent le paradis ou l'enfer). C'est à cela que nous invite le texte de Eve Kosofsky Sedgwick.

La traduction de Fabienne Maître de *Lecture paranoïaque, lecture réparatrice* a été publiée une première fois dans la revue *Rue Descartes* en 2003 ; puis, elle a été publiée en ligne sur le site de l'exposition *Anticorps* (qui a eu lieu du 23/10/2020 au 03/01/2021) au Palais de Tokyo. Il nous semblait important de repartager ce texte dans un livre avec des matériaux permettant d'introduire l'oeuvre, son contexte d'apparition, ainsi que l'héritage de l'autrice et de ses concepts. Pour l'occasion, la traduction fait l'objet d'une relecture et d'un retravaille par Émilie Notéris.



Portrait d'Émilie Notéris.

EXTRAIT 1 (NON CORRIGÉ)

Je me souviens qu'un jour (c'était au cœur de la première décennie de l'épidémie de Sida), j'ai fait appel à l'érudition de mon amie militante Cindy Patton à propos de la probable histoire naturelle du VIH. À cette époque, les spéculations allaient bon train quant à savoir si le virus avait été délibérément fabriqué ou répandu, s'il était le fruit d'un complot de l'armée américaine ou d'une expérience qui aurait mal tourné, ou pire encore, qui aurait particulièrement bien tourné. Après que Patton m'eut fait un rapport complet sur la géographie et l'économie de l'ensemble du trafic de produits sanguins, je m'empressais de lui demander ce qu'elle pensait des sinistres rumeurs qui couraient sur l'origine du virus. « Toutes les premières étapes de sa diffusion sans exception ont pu être intentionnelles ou accidentelles, me répondit-elle. Cependant, j'ai du mal à m'intéresser vraiment à cette question. Ce que je veux dire, c'est que même si l'on parvient à valider tous les éléments de la thèse du complot, à prouver que la vie des Africains et des Afro-Américains n'a aucune valeur aux yeux des États-Unis, que les homosexuels et les toxicomanes sont considérés comme des entités négligeables lorsqu'ils ne sont pas carrément haïs, même si l'on parvient à prouver que l'armée cherche par tous les moyens à éliminer les non-combattants qu'elle considère comme ses ennemis, et même si nous parvenons à montrer que nos dirigeants considèrent avec un calme olympien la perspective de bouleversements démographiques et environnementaux catastrophiques, même si tout cela relevait de la certitude absolue enfin, qu'aurions-nous découvert que nous ne sachions déjà ? »

Au cours des années qui suivirent cette conversation, j'ai beaucoup réfléchi à ce que m'avait dit Patton. Ce qui m'a plu dans cette réflexion, mis à part son pessimisme froid et sympathique, c'est qu'elle offre la possibilité de démêler, de séparer certains éléments de notre bagage intellectuel que nous appelons généralement « herméneutique du soupçon » du réseau de relations historiques surdéterminées qui les relie. La remarque de Patton suggère que le fait de considérer avec lucidité et colère

Crédit photo: © Gaëlle Legrand

les oppressions majeures et absolument authentiques du système ne nous condamne pas intrinsèquement ou systématiquement à conclure à une suite de conséquences épistémologiques ou narratives quelconques. Ainsi, le fait de savoir que l'invention ou la diffusion du VIH pourrait, de façon tout à fait réaliste, être le fruit d'une conspiration encouragée par l'État, doit être totalement séparé de la question selon laquelle l'énergie d'un intellectuel militant ou d'un groupe anti-VIH serait mieux utilisée si elle était consacrée à la recherche des origines de ce complot potentiel et à sa mise à jour. Peut-être le serait-elle, mais, répétons-le, peut-être ne le serait-elle pas. Bien que ce choix soit, d'un point de vue éthique, lourd de conséquences, il n'a rien d'évident en soi : prendre la décision de se lancer ou non dans cet irrésistible projet d'enquête et de révélation relève d'un choix stratégique et ponctuel, et pas forcément d'un impératif catégorique. C'est pourquoi la réponse de Patton m'a ouvert une porte en me faisant passer de la question assez obsessionnelle, « Cette information est-elle vraie et comment peut-on la vérifier ? » aux questions suivantes, « À quoi sert la connaissance, c'est-à-dire la recherche de l'information, puis sa possession, sa monstration et enfin la répétition de cette information lorsqu'elle est déjà connue ? » En résumé, « Comment l'information est-elle performative et dans quelle mesure peut-on se mouvoir avec aisance entre ses causes et ses effets ? »

EXTRAIT 2 (NON CORRIGÉ)

Quelles que soient les explications qu'elle puisse apporter à ses propres motivations, la paranoïa se caractérise, dans la pratique, par la mise en valeur extraordinaire qu'elle fait subir à l'efficacité du savoir en lui-même (le savoir exposé). Peut-être est-ce la raison pour laquelle le savoir paranoïaque est si inévitablement narratif. Comme l'individu en marge de la société qui, trahi par les institutions et victime d'un complot ourdi par le reste de la ville, vous agite néanmoins sous le nez sa précieuse correspondance avec la Sécurité sociale, la paranoïa, en dépit de son caractère soupçonneux tant vanté, fonctionne comme si l'accomplissement de son œuvre dépendait de la publicité enfin faite à son histoire. Le fait qu'un auditeur parfaitement initié puisse encore rester indifférent, inamical, ou qu'il refuse son aide n'est pas même considéré comme une éventualité.

[…]

De plus, la force de n'importe quel projet interprétatif pour révéler les violences cachées semblerait dépendre d'un contexte culturel tel que celui adopté par Foucault dans ses premiers travaux, dans lequel la violence serait dépréciée et donc, dans un premier temps, dissimulée. Pourquoi s'embêter à exposer les ruses du pouvoir dans un pays où, en permanence, 40 % de jeunes noirs ont maille à partir avec le système pénal ? Aux États-Unis et dans le monde entier, alors que de nombreuses violences cachées devraient être montrées, on rencontre également et de plus en plus un génie pour lequel les formes de violence qui sont à la base extrêmement visibles peuvent être proposées comme un spectacle exemplaire, plutôt que de rester cachées comme un secret scandaleux. Les controverses mêlant les Droits de l'Homme et, par exemple, la torture et les disparitions en Argentine ou encore le viol systématique en tant qu'arme de purification ethnique en Bosnie, ne signifient pas que sont dévoilées des pratiques jusqu'alors cachées ou naturalisées, mais bien qu'il existe une lutte entre différents cadres de visibilité. C'est à dire que la violence qui était depuis le début exemplaire et spectaculaire, traitée isolément, destinée à servir de mise en garde ou de terreur publique aux membres d'une communauté particulière, est combattue par les efforts pour déplacer et rediriger (ainsi que simplement étendre) son ouverture de visibilité.

Il existe un autre problème lié à ces pratiques critiques : qu'ont à dire une herméneutique du soupçon et son exposition aux formations sociales dans lesquelles la visibilité elle-même constitue la plus grande part de violence ?

[…]

Voici un signe remarquable de changement historique : dans le passé, c'étaient les opposants à la peine de mort qui arguaient que, quitte à être pratiquées, les exécutions capitales devaient être réalisées en public afin que la honte de cette violence judiciaire d'ordinaire cachée rejaillisse sur l'État et sur les spectateurs. Aujourd'hui, ce ne sont plus les opposants à la peine capitale, mais ses supporters, animés d'ambitions triomphales, qui considèrent que la place des exécutions est à la télévision. Qu'ont donc gagné les critiques culturels en rendant visible, au-delà d'apparences permissives, les traces cachées de l'oppression et de la persécution ?

Qui plus est, la confiance paranoïaque en l'exposition semble dépendre d'un réservoir de naïveté infini à l'égard de ceux qui rassemblent les publics autour de ces révélations. Comment peut-on penser que cela va surprendre, déranger, sans parler de motiver, quiconque d'apprendre qu'une manifestation sociale donnée est artificielle, pleine de contradictions, imitative, fantasmatique ou même violente ? Comme le souligne Peter Sloterdjik, le cynisme ou « la fausse conscience éclairée » (la fausse conscience qui se sait fausse, « sa fausseté

déjà polie dans sa réflexivité ») représente déjà « la façon universellement répandue selon laquelle les gens éclairés comprennent qu'on ne les prend pas pour des connards ». Jusqu'à quel point faut-il priver les individus de télévision pour qu'ils trouvent choquant que les idéologies se contredisent, que les simulacres n'ont pas d'originaux et que les représentations sexuelles sont artificielles ?

EXTRAIT 3 (NON CORRIGÉ)

Une contingence plus récente, dans le raccourcissement de tant de vies queer, a fait voler en éclat la routine temporelle de nombre d'entre nous de façons qui ne font que renforcer cet effet. Je pense, en écrivant ces mots, à trois de mes amitiés très queer. L'un de mes amis a soixante ans, les deux autres en ont trente et moi, à quarante-cinq ans, je me trouve exactement entre eux. Nous sommes tous les quatre universitaires et nous avons en commun de nombreux intérêts, énergies et ambitions. Nous avons tous eu également notre période de militantisme plus ou moins intense. Dans un récit générationnel « normal », notre identification les uns aux autres serait alignée sur l'espoir que, dans quinze ans, je me situerai de manière comparable à celle que vit mon ami de soixante ans, tandis que mes amis de trente ans se situeront comme moi actuellement.

Mais nous sommes conscients que les bases de telles amitiés sont aujourd'hui susceptibles de différer de ce modèle. Et c'est ce qu'il se passe dans les quartiers pauvres, frappant les individus victimes de violence raciste, ceux privés de soins de santé, ceux qui exercent des métiers dangereux, ainsi que beaucoup d'autres encore ; elles diffèrent pour mes amis et moi. Plus précisément, ayant un cancer du sein à un stade avancé, j'ai peu de chance d'atteindre jamais l'âge actuel de mon ami plus âgé. Mes amis des trente ont également peu de chance de vivre un jour mon présent, la cinquantaine : l'un d'eux vit avec un cancer avancé causé par un traumatisme environnemental massif (pour simplifier, il a grandi sur une décharge de produits toxiques) et l'autre vit avec le VIH. Mon ami de soixante ans, qui est en excellente santé, a davantage de chances que nous tous de vivre quinze années de plus.

Il est difficile de dire, difficile même de savoir, en quoi ces amitiés diffèrent de celles partagées par des individus d'âges différents dans un paysage dont les perspectives convergent en un point de fuite commun. Je suis sûre que nos amitiés sont motivées par quelque chose de plus intense ; quoi que nous sachions, nous savons que nous n'avons pas le temps de déconner. Mais pouvoir s'identifier les uns aux autres doit être aussi très différent. Sur cette scène, une personne plus âgée n'en aime pas une plus jeune comme quelqu'un qui sera un jour où elle se trouve actuellement, ou vice versa. Personne, pour ainsi dire, ne transmet le nom de famille ; parfois, l'histoire de nos vies vont à peine se chevaucher. Parfois aussi, elles se glissent les unes à côté des autres de façon plus intime que celles qui avancent selon le schéma classique des générations. C'est l'un l'autre et immédiatement, l'un l'autre comme complétude présente d'un devenir dont l'arc ne peut se tendre davantage, que nous devons tous apprendre à appréhender, compléter et supporter la compagnie.

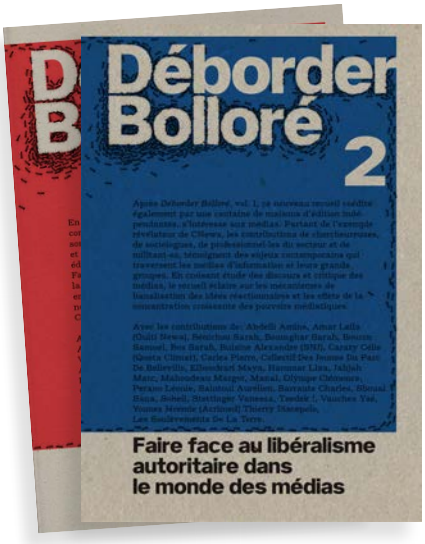
Déborder Bolloré

vol.2

Faire face au libéralisme autoritaire dans le monde des médias

Ouvrage collectif

Comment les médias façonnent-ils le débat public ? De CNews aux grands groupes médiatiques, ce deuxième recueil analyse les mécanismes qui façonnent l'opinion et légitiment les idées réactionnaires.



Rayons : Sciences humaines et sociales
Format : 140 × 205 mm
Volume : 344 pages
Prix : 12 euros
ISBN : 979-10-986397-0-8
Tirage : 15 000 exemplaires
Parution : 12 janvier 2027
Graphisme : Les coéditeurices du recueil
Relecture : Les coéditeurices du recueil
Illustration : Blandine Molin
Type : Essai

Après *Déborder Bolloré*, vol. 1, ce nouveau recueil coédité également par une centaine de maisons d'édition indépendantes, s'intéresse aux médias. Partant de l'exemple révélateur de CNews, les contributions de chercheureuses, de sociologues, de professionnel·les du secteur et de militant·es, témoignent des enjeux contemporains qui traversent les médias d'information et leurs grands groupes. En croisant étude des discours et critique des médias, le recueil éclaire sur les mécanismes de banalisation des idées réactionnaires et les effets de la concentration croissante des pouvoirs médiatiques.

Trois ouvrages similaires :

→ *Le péril Bolloré*, Marie Bénilde, la dispute, 2025
→ *Le Procès Bolloré*, Le Fonds pour une presse libre, éditions du Détour, 2026
→ *Édition, presse et pouvoir en France au XXe siècle*, Jean-Yves Mollier, Fayard, 2008

Arguments commerciaux ou actualité :

→ Ce recueil paraîtra en même temps qu'une campagne contre Cnews initiée par une multitude de syndicats, groupes et organisations politiques, dans le contexte de la séquence politique particulièrement dense à l'approche de l'élection présidentielle de 2027.
→ Début 2027 seront organisées, avec les contributeurices du recueil, toute une série de rencontres en France, en Belgique et en Suisse afin de sensibiliser public et lecteurices aux enjeux contemporains qui traversent les médias.
→ En croisant les analyses de chercheureuses et de sociologues avec les expériences de professionnel·les des médias et de militant·es, l'ouvrage propose une introduction accessible, plurielle et engagée à la sociologie des médias contemporains.

Les contributeurices

Amine Abdelli Journaliste
Leila Amar (Guiti News) Journaliste
Association Survie
Sarah Bénichou Journaliste
Sarah Boumghar Journaliste
Samuel Bouron Sociologue
Sarah Bos Journaliste
Alexandre Buisine Journaliste, SNJ
Célie Caraty Chargée de plédoyer, Quota Climat
Pierre Carles Réalisateur
Collectif des Jeunes du Parc de Belleville
Maya Elboudrari Journaliste
Manal Fkihi Journaliste
Liza Hammar Chercheuse
Marc Jahjah Chercheur
Margot Mahoudeau Sociologue
Clémence Olympe Journaliste
Soheil Pedram Journaliste
Léonie Perano Journaliste
Aurélien Saintoul Député
Charles Sarraute Sociologue des médias
Sana Sbouai Journaliste
Vanessa Stettinger Sociologue
Tsedek ! Collectif
Ysé Vauchez Sociologue des médias
Jérémie Younes (Acrimed) Journaliste

Sommaire provisoire *

Planches d'illustrations
Blandine Molin

Préface
par le comité éditorial

Analyse contextuelle : état législatif et concentration économique du paysage médiatique

1 **Déborder tous les capitalistes de presse**
essai par ACRIMED
2 **Médias, des entreprises pas comme les autres**
essai et entretien avec l'économiste Julia Cagé par le SNJ
3 **Entretien croisé Aurélien Saintoul & Charles Sarraute**
4 **Des écoles aux rédactions, l'impossible ouverture des médias**
essai par Maya Elboudrari & Sarah Bos
5 **Cinéma du réel (et cinéma tout court) : Zapper Canal +**
Pierre Carles
6 **[contribution en attente]**
Association Survie

Analyse critique des discours médiatiques et de leur impact sur le débat public

7 **CNews, le fact-checking et les luttes antifascistes**
essai par Ysé Vauchez
8 **Extrême droite et stratégie métapolitique de conquête de l'agenda médiatique**
essai par Samuel Bouron
9 **Antifascisme, le nouvel ennemi politique désigné**
essai par Sana Sbouai
10 **Cnewsisation du débat**
essai par Liza Hammar & Marc Jahjah
11 **Entretien avec le Collectif des Jeunes du Parc de Belleville**
12 **Entretien avec Tsedek !**
13 **Mères précaires et coupables idéales : Entretien avec la sociologue Vanessa Stettinger**
mené par Léonie Perano, membre de Prenons la Une
14 **Les personnes trans, boucs émissaires des extrêmes droites**
essai par Margot Mahoudeau
15 **La mésinformation climatique**
essai par Quota Climat

Récits de journalistes

16 **Impact de la bollorisation sur journalistes racisé·es**
récit par Sarah Boumghar
17 **Seule au conseil municipal**
récit fictionnel par Clémence Olympe
18 **Texte/entretien : technicien•ne des médias**

Résistances et alternatives

19 **Celleux qui partent, celleux qui restent et résistent**
essai par Amine Abdelli
20 **Histoire de l'AJAR : Entretien croisé avec Manal Fkihi et Soheil Pedram**
mené par Sarah Bénichou
21 **Un regard franco-réfugié sur l'actualité**
récit par Guiti News

* Les titres des contributions sont provisoires

Détail des contributions

1 Déborder tous les capitalistes de presse
essai par ACRIMED

L'emprise des capitalistes sur la presse, et même des capitalistes d'extrême droite, n'est pas un fait nouveau en France. À partir de ce contexte historique et du cas de l'empire Bolloré, le texte analyse le contexte contemporain des concentrations capitalistiques dans la presse : Déborder Bolloré, c'est se donner les moyens de déborder tous les capitalistes de presse.

2 Médias, des entreprises pas comme les autres
essai et entretien avec l'économiste Julia Cagé par le SNJ

À partir de la position du Syndicat National des Journalistes, ce texte retrace l'évolution historique et législative du statut de journaliste depuis la loi Brachard de 1935 jusqu'à aujourd'hui. Le texte sera accompagné d'un entretien avec l'économiste Julia Cagé, qui présentera une analyse économique et structurelle des médias, et leurs perspectives d'évolution.

3 Entretien croisé Aurélien Saintoul & Charles Sarraute

Dans cet entretien croisé, Aurélien Saintoul, député LFI et rapporteur de la commission d'enquête sur l'attribution de la TNT en 2024, et Charles Sarraute, sociologue des médias, reviennent sur la question des médias en France, l'état de l'information continue et les enjeux autour des possibilités de régulation de l'Arcom.

4 Des écoles aux rédactions, l'impossible ouverture des médias
essai par Maya Elboudrari & Sarah Bos

Le texte analyse comment, des grandes rédactions aux petits médias indépendants, la profession ne parvient pas à sortir de ses habitudes de recrutement, favorisant souvent la cooptation, et restant uniformément blanche et bourgeoise. Ce milieu si homogène dès les écoles de journalisme ne permet, ni de renouveler les contenus et récits médiatiques, ni de proposer une information sans biais.

5 Cinéma du réel (et cinéma tout court) : Zapper Canal +
Pierre Carles

Depuis son point de vue de réalisateur documentaire travaillant sur la critique des médias, Pierre Carles revient sur le contexte de concentration dans la production du cinéma documentaire, interrogeant le poids des industries culturelles dans la production de l'information de manière plus générale.

6 [contribution en attente]
Association Survie

7 CNews, le fact-checking et les luttes antifascistes
essai par Ysé Vauchez

La sociologue des médias Ysé Vauchez analyse la relation entre extrême droitisation et fake news : en laissant penser qu'il existe un causalité parfaitement mécanique qui lie prolifération des fake news et fascisation de nos sociétés, on prend le risque de ne savoir lutter efficacement ni contre l'une ni contre l'autre. Cet essai défend l'idée que l'extrême droite n'a pas besoin des fake news pour proliférer.

8 Extrême droite et stratégie métapolitique de conquête de l'agenda médiatique
essai par Samuel Bouron

La séquence autour de Quentin Deranque témoigne des transformations du traitement médiatique de l'extrême droite et de l'antifascisme. Les cadrages émotionnels, spectaculaires et moralisés, favorisent la viralité et la polarisation au détriment du travail d'enquête et de contextualisation. Ce texte propose d'analyser la façon dont l'extrême droite a progressivement construit une stratégie métapolitique de conquête de l'agenda médiatique.

9 Antifascisme, le nouvel ennemi politique désigné
essai par Sana Sbouai

L'antifascisme, de plus en plus stigmatisé, est désigné comme le nouvel ennemi. À partir de l'observation des prises de paroles politiques, mais aussi d'échanges avec des chercheureuses universitaires sur la question, le texte propose une analyse de cette rhétorique politique et médiatique.

10 Cnewsisation du débat
essai par Liza Hammar & Marc Jahjah

Dans cet essai, les chercheureuses Liza Hammar et Marc Jahjah analysent ensemble la « cnewsisation du débat » : la manière dont toute parole musulmane qui ne s'inscrit pas dans l'agenda dominant souhaité est disqualifiée et maltraitée, y compris dans le service public et les médias centristes.

11 Entretien avec le Collectif des Jeunes du Parc de Belleville

Lors de leur occupation de la Gaité Lyrique, le Collectif des Jeunes du Parc de Belleville a souffert de l'extrême visibilisation médiatique de leur lutte, d'une présence harcelante du média Frontières, de l'obsession du sujet par CNews, jusqu'à leur responsabilité dans l'expulsion (et la violence de l'expulsion). Parlé·es par les médias sans jamais pouvoir avoir la parole, iels reviennent sur les faits.

12 Entretien avec Tsedek !

À travers cet entretien, Tsedek ! – collectif de juifs et juives décoloniaux·ales – propose une analyse des discours médiatiques sur Israël et la Palestine.

13 Mères précaires et coupables idéales : Entretien avec la sociologue Vanessa Stettinger
mené par Léonie Perano, membre de Prenons la Une

Dans les médias réactionnaires, les mères précaires sont stigmatisées. Interrogée, Vanessa Stettinger, sociologue spécialiste des familles précaires, analyse comment les médias transforment les violences économiques en fautes individuelles. L'entretien permettra également de s'interroger sur ce que pourrait être un journalisme qui raconte les familles pauvres sans les instrumentaliser ni parler à leur place.

14 Les personnes trans, boucs émissaires des extrêmes droites
essai par Margot Mahoudeau

Sous couvert d'un pseudo-bon sens et d'une soi-disant protection de l'enfance, les médias réactionnaires diffusent des contre-vérités et renforcent les stéréotypes qui se traduisent par une hausse des discriminations, des violences, et un recul des droits des minorités de genre et des femmes partout dans le monde. Docteure en sciences politiques, Margot Mahoudeau propose une analyse de cette panique morale portée par les extrêmes droites et relayée par ces médias.

15 La mésinformation climatique
essai par Quota Climat

En 2025, plus de 75 % des cas de mésinformation climatique attribuables directement à des journalistes sont recensés exclusivement sur deux chaînes, CNews et Europe 1, et ce entre janvier et août. À partir de ce constat, le texte propose de décortiquer les mécanismes concrets de cette production du doute.

16 Impact de la bollorisation sur journalistes racisé·es
récit par Sarah Boumghar

À partir de la mort de Nahel et du génocide en Palestine, la journaliste Sarah Boumghar raconte à la première personne les conférences de rédaction où certain·es mort·es semblent compter moins que d'autres ; entre remarques racistes banalisées, accusations de militantisme, crises d'angoisse, et solitude.

17 Seule au conseil municipal
récit fictionnel par Clémence Olympe

Ce récit autobiographique et fictionnel témoigne de ce que la mutualisation des contenus dans la Presse quotidienne régionale a silencieusement détruit : pas seulement des postes, mais la contradiction, le regard croisé, la liberté d'informer. Quand un seul journaliste alimente deux titres prétendument concurrents, ce n'est plus de la presse locale mais une contribution contrainte et forcée à la pensée unique, une illusion de démocratie.

18 Texte/entretien : technicien•ne des médias

Ce texte – essai ou entretien – donne la parole à un·e technicien·ne des médias, faisant état de ses conditions de travail et des mutations actuelles au sein des médias non indépendants.

19 Celleux qui partent, celleux qui restent et résistent
essai par Amine Abdelli

Au bout de 7 ans, 40 % des journalistes quittent le métier. Au-delà de la précarité, une grande désillusion touche la profession : alors qu'ils et elles pensaient "porter la plume dans la plaie", leur travail consiste surtout à relayer des communiqués officiels, à ne pas réfléchir et à accompagner la fascisation du monde.

20 Histoire de l'AJAR : Entretien croisé avec Manal Fkihi et Soheil Pedram
mené par Sarah Bénichou

Face aux rédactions blanches et aux couvertures médiatiques invisibilisantes ou racistes est née l'AJAR – Association des Journalistes Antiracistes et Racisé·es. Par cet entretien croisé, deux journalistes membres de l'association retracent sa genèse – le nom, les premières batailles, les relations ambivalentes avec les syndicats, les alliances (AJL, PLU, etc.) – et reviennent sur l'accompagnement juridique, professionnel et émotionnel qu'elle permet au sein de ces environnements hostiles.

21 Un regard franco-réfugié sur l'actualité
récit par Guiti News

Dans un paysage médiatique français où la migration est systématiquement traitée du point de vue de faits divers et de l'économie, un petit groupe de journalistes français·es issu de médias mainstream publics ou privés et de journalistes réfugiés du monde entier ont décidé d'agir en créant Guiti News. Unique en son genre, ce média propose une nouvelle lecture de l'actualité généraliste ainsi qu'un focus sur la migration.

Extrait

Jérémie Younes
(Acrimed)

Déborder Bolloré… et tous les capitalistes de presse

S'interroger sur l'urgence et la manière de « déborder Bolloré », c'est reformuler en des termes contemporains une question ancienne. L'emprise des capitalistes sur la presse, si ses modalités ont évolué avec le temps, n'est pas un fait nouveau en France. Depuis le XIX^{e} siècle, il a existé à toutes les époques une presse patronale, commerciale, bourgeoise, au service de sa classe, qui a toujours reflété les obsessions idéologiques et les intérêts matériels de ses propriétaires, qu'ils soient colonialistes, racistes, antirépublicains, antisémites, anticommunistes, ou tout cela à la fois. De ce point de vue, l'empire Bolloré n'invente rien et s'inscrit au contraire dans une très longue continuité.

Chaque crise aiguë du capitalisme nous fournit des cas emblématiques : en mai 1871 par exemple, alors que *Le Figaro* reparait après avoir été interdit par la Commune de Paris, le respectable journal appelle depuis Versailles au massacre de la *« vermine démocratique et sociale » : « Il reste à M. Thiers une tâche importante : celle de purger Paris. Jamais occasion pareille ne se présentera. […] Allons, honnêtes gens, un coup de main pour en finir avec la vermine démocratique et sociale, nous devons traquer comme des bêtes fauves ceux qui se cachent »*. 62 ans plus tard presque jour pour jour, cette fois installé dans son siège historique des Champs-Élysées, en mai 1933, le même journal publie à sa Une un crachat antisémite contre Albert Einstein, cet *« israélite » « bolchévique »* qui cherchait alors à fuir l'Allemagne nazie et que *Le Figaro* ne voulait surtout pas voir au Collège de France. À l'époque, le journal est possédé par l'industriel et parfumeur François Coty, qui signe lui-même l'article. Milliardaire, nationaliste, antisémite, admirateur de Mussolini et du fascisme italien, le parfumeur va constituer dans les années 1920 un véritable empire de presse : plusieurs titres régionaux, des imprimeries, le quotidien *Le Gaulois*, *Le Figaro*, et bien sûr, en pointe, le brûlot fasciste et antisémite *L'Ami du Peuple* (600 000 exemplaires).

D'autres journaux fascistes à fort tirage forment avec le groupe Coty un écosystème hégémonique dans l'entre-deux-guerres : les hebdomadaires du groupe Fayard, *Je Suis Partout*, *Candide* (300 000 exemplaires), ou encore *Gringoire* (600 000 exemplaires), qui titrait sobrement en novembre 1938 : *« Chassez les métèques »*. Dans son célèbre livre sur « l'idéologie fasciste en France », l'historien Zeev Sternhell compare les tirages des différents journaux de l'époque et conclut : *« Aucune publication de gauche ou du centre ne pouvait rivaliser avec Gringoire »*. Bref, la mainmise du capital sur

la presse la plus « grand public » n'est pas une chose nouvelle ; la diffusion par cette presse des idées de la classe dominante non plus. Elle n'était déjà pas une chose nouvelle en 1928 : *« La presse a perdu son indépendance du moment où les "classes dirigeantes" ont mis la main sur elle,* écrivait déjà Léon Blum dans *Le Populaire, du moment où la création de journaux a exigé de grands capitaux et où les recettes de publicité occulte sont devenues un élément nécessaire de leur budget. Il en est ainsi depuis bientôt un siècle. »*

Hégémonie du capital sur la production de journaux, mais aussi sur la distribution et les imprimeries, collaboration massive avec les fascismes : c'est pour contrer cet état de fait que le Conseil national de la Résistance (CNR) va édicter quelques années plus tard les fameuses ordonnances sur la liberté de la presse. En mai 1944, avant même le débarquement des Alliés, la première ordonnance du Gouvernement provisoire concerne le secteur de la presse – et ce n'est pas un hasard. L'ordonnance de mai, qui abolissait la censure et rétablissait la loi de 1881 sur la liberté de la presse, est complétée en juin 1944 par une autre, plus drastique, qui prévoit *« la mise sous séquestre des entreprises de presse »* impliquées dans la collaboration – elles sont nombreuses. Puis en août et septembre 1944, deux autres ordonnances fixent les modes de propriété et de réorganisation du secteur de la presse : elles imposent la publication du nom des propriétaires de journaux, interdisent à ces derniers de détenir plus d'un quotidien, mais aussi de tirer la majorité de leurs revenus d'activités industrielles. En 1945, ces principes sont réaffirmés par la jeune Fédération nationale de la presse française (syndicat patronal) dans sa Déclaration des droits et des devoirs de la presse, dont le premier article stipule notamment : « *La presse n'est pas un instrument de profit commercial, mais un instrument de culture ; sa mission est de donner des informations exactes, de défendre des idées, de servir la cause du progrès humain. »* La branche « information » du publicitaire Havas, nationalisée par le régime de Vichy, est récupérée par la Résistance et devient l'Agence France Presse (AFP) en septembre 1944 ; après la guerre, l'audiovisuel est un monopole d'État.

Si le CNR fait de la régulation de la presse l'une de ses priorités, et si les principes édictés sont ambitieux, les ordonnances de 1944 ne seront en réalité… jamais appliquées. L'intense lobbying des patrons de presse et des « puissances d'argent » reprend dès décembre 1945. Des monopoles privés à moitié démantelés à la Libération se reconstituent. Le distributeur Hachette, par exemple : *« la loi Bichet, adoptée le 2 avril 1947, […] autorise Hachette à prendre le contrôle de 49% du capital des Nouvelles messageries de la presse parisienne (NMPP) »*, conférant au groupe un quasi-monopole sur la distribution des journaux. En somme, en 1947, après l'exclusion des communistes du gouvernement, *« l'État remet la presse entre les mains du marché »*. Elle ne lui sera jamais retirée. Parmi les étapes importantes de la dérégulation, citons la loi du 9 novembre 1981 et l'avènement des « radios libres », ou encore la loi Léotard de 1986, qui aboutit l'année suivante à la privatisation de TF1. Deux ans plus tôt, de nouvelles chaînes privées avaient déjà brisé le monopole public sur la télé : la Cinq (Silvio Berlusconi), Canal + (groupe Havas), TV6 (NRJ/Publicis), etc.

La concentration capitalistique des médias n'a guère connu d'entrave depuis lors. En réalité, elle est même la conséquence directe de la financiarisation tous azimuts du secteur, ravagé ce dernier demi-siècle par des transformations structurelles d'ampleur, tout en ayant profité du laisser-faire des pouvoirs publics et de la principale instance de régulation, l'Arcom (ex CSA). Des seuils critiques ont peu à peu été franchis, au point que la situation paraisse aujourd'hui hors de contrôle. Les capitalistes de presse ne sont plus seulement des industriels ou des marchands d'armes dont les activités dépendent de commandes publiques, ils sont aussi des banques et des cadors de la finance, qui détruisent le journalisme et compressent leurs journaux pour que ces derniers crachent du profit comme n'importe quel actif.

Le grand Monopoly est parfois difficile à suivre tant les mouvements actionnariaux sont fréquents et nombreux, mais un simple constat suffit à prendre la mesure du désastre : plusieurs des acteurs historiques précédemment évoqués, en l'occurrence Fayard, Havas, Hachette, Canal +, sont aujourd'hui regroupés entre les mains du seul… Vincent Bolloré.

Les premières incursions du milliardaire breton dans le monde des médias datent du milieu des années 2000, avec le lancement du quotidien gratuit *Matin Plus*, devenu *Direct Matin* puis *CNews*. Mais les grandes manœuvres démarrent surtout dans les années 2010, en particulier avec la mainmise (de fait) sur Vivendi, en 2012, et donc sur le groupe Canal +. Vincent Bolloré n'est pas seul : autour de 2015, la concentration capitalistique des médias connaît une accélération inédite. Patrick Drahi rachète *Libération*, *L'Express*, *L'Étudiant* et prend le contrôle du groupe Next Radio TV (BFM-TV, RMC…) ; le groupe Le Monde, alors détenu par le trio Niel-Bergé-Pigasse, s'offre *L'Obs* ; Bernard Arnault, déjà propriétaire des *Échos*, avale quant à lui *Le Parisien-Aujourd'hui en France*. En quelques mois, on assiste à un véritable chamboulement du paysage médiatique sans que la puissance publique n'y trouve rien à redire. Un pôle réactionnaire se consolide et gagne peu à peu en influence au sein du champ journalistique ; l'empire de Vincent Bolloré en est indéniablement la clé de voûte.

Contrairement à la pratique usuelle des capitalistes de presse de la deuxième partie du XXe siècle, qui, pour préserver les apparences de l'« indépendance » et de la « liberté » de la presse, se contentaient du contrôle des nominations des chefferies éditoriales et se gardaient le plus souvent d'intervenir directement au sein des rédactions de leurs médias, Vincent Bolloré ne fait plus semblant : il restructure les titres qu'il préempte, licencie en masse et réoriente les lignes éditoriales, notamment en poussant sur le devant de la scène les voix qui sauront servir son *« combat civilisationnel »* fascisant. Au menu : obsessions identitaires, cabales islamophobes et xénophobes, haine de la gauche et de l'égalité, promotion de l'« union des droites », culte de l'ordre et de l'autorité, et, bien sûr, célébration de la « nouvelle internationale fasciste », de Donald Trump à Georgia Meloni en passant par Javier Milei. Comme nous l'avons vu plus tôt, ceci n'est pas totalement inédit dans l'histoire de la presse française ; ce qui l'est, en revanche, c'est la puissance matérielle et financière que peut aujourd'hui déployer Bolloré, ici au service d'une propagande d'extrême droite.

Parler de « concentration », c'est évoquer en réalité trois phénomènes qu'il convient de distinguer. La concentration la plus visible, celle cartographiée par l'infographie « Médias français : qui possède quoi ? », éditée par *Le Monde diplomatique* et Acrimed, est un phénomène horizontal : elle concerne la mainmise d'un propriétaire sur un ensemble d'entreprises opérant dans le même secteur d'activités. Bolloré contrôle ainsi les chaînes du groupe Canal (Canal +, CNews, CStar), le *Journal du dimanche* et son dérivé (*JDNews*), toute la presse magazine du groupe Prisma (*Geo*, *Voici*, *Capital,* etc.), comme les radios du groupe Lagardère (Europe 1, Europe 2, RFM). Elle se double volontiers d'une concentration verticale, qui intègre d'autres entreprises impliquées dans la production informationnelle et culturelle au sens large : le groupe Bolloré possède ainsi – entre autres – des maisons de production musicale *via* Vivendi et Universal Music ; des lieux de spectacle (L'Olympia, le Casino de Paris…) ; des salles et des studios de cinéma (il a d'ores et déjà acquis 34 % d'UGC) ; des maisons d'édition dans le secteur du divertissement et, bien sûr, du livre (Fayard, Larousse, Grasset, etc.), auxquelles les médias Bolloré assurent une publicité tapageuse, tout comme les points de vente du groupe Relay, racheté par Bolloré ; l'agence de publicité Havas (qui contrôle notamment l'institut de sondage CSA), pour soutenir la communication de tout ce petit monde ; ou encore, pour finir, des parts dans le capital de la société de production audiovisuelle Banijay, mais aussi

l'ESJ Paris, une école de journalisme pas des plus prestigieuses ni des plus influentes, mais que Vincent Bolloré a tout de même rachetée conjointement avec les capitalistes Bernard Arnault et Rodolphe Saadé. Enfin, on parle de concentration diagonale ou conglomérale pour des entreprises d'autres secteurs : ici, toutes les autres activités – fort lucratives – du groupe Bolloré, historiquement dans la papeterie, puis dans l'industrie des transports ou la logistique pétrolière.

L'influence d'un tel consortium médiatique sur le débat public n'a pas manqué de se faire sentir lourdement ces dix dernières années.

Faute d'un mouvement social ayant été jusque-là capable de « déborder Bolloré », c'est Bolloré qui a débordé sur le paysage médiatique français. Les synergies entre ses différents médias ont régulièrement dopé la manufacture coordonnée de paniques morales, les instrumentalisations à la chaîne de faits divers ou de polémiques politiques et la diffusion industrielle de fausses informations. Parfois, ces offensives éditoriales sont lancées depuis les pages du *JDD*, relayées par Europe 1 avant d'être matraquées à l'antenne de CNews… et vice-versa. D'autres fois encore, les « actualités » sont directement co-construites avec des élus de droite et d'extrême droite, d'autres groupes ou titres de presse du pôle réactionnaire, ou tout simplement pêchées dans le flux du réseau social X, où la fachosphère hyperactive sait faire monter des « sujets ». Conjuguées, les dynamiques (économiques, sociologiques, politiques) propres au monde du journalisme et la force de frappe du groupe Bolloré propulsent régulièrement des « actualités » à l'agenda des grands médias, où les cadrages d'extrême droite ont d'autant moins de mal à s'imposer qu'ils y sont banalisés depuis plusieurs décennies.

Si le prêt-à-penser d'extrême droite infuse aussi largement, c'est aussi en raison d'une tendance structurelle au sein des médias sous domination commerciale et financière : le règne de l'éditorialisme et du « commentariat », au détriment de l'information et des formats « nobles » du journalisme (reportage, enquête). Le groupe Bolloré n'a pas inventé ce modèle « low cost », loin s'en faut, pas plus qu'il ne détient le monopole des formats qui lui sont associés (talk-shows, interviews, éditos, etc.). Mais son orientation éditoriale radicalise mécaniquement la substance du « commentariat » en question, plus outrancier, sordide, ouvrant les vannes du racisme le plus débridé. Un business de la haine : appel à *« organiser des grandes rafles un peu partout »*, propos islamophobes matin et soir, obsessions xénophobes et identitaires, maintien d'un pédocriminel à l'antenne, climato-négationnisme en roue libre, apologies du génocide à Gaza, etc. Si l'Arcom n'a pas renouvelé la fréquence publique attribuée à la chaîne C8, en 2025, elle a en revanche maintenu la licence de diffusion de CNews, en dépit de la violation de plusieurs principes édictés dans sa convention (parmi lesquels le pluralisme), mais aussi des nombreuses sanctions infligées par l'instance de régulation elle-même. Ubuesque, cet épisode plaide à lui seul pour une refonte des institutions publiques en charge de la question des médias, au bénéfice d'un Conseil national des médias entièrement redéfini dans ses missions et sa composition.

Mais là encore, les kilomètres de *verbatim* patiemment retranscrits par Acrimed permettent de vérifier que si le groupe de Vincent Bolloré se distingue par sa brutalité, il n'est pas le seul à transgresser allégrement les fondamentaux journalistiques. Il n'est pas non plus le seul responsable de l'asphyxie du débat public et de l'effondrement démocratique : la diabolisation de la gauche, la criminalisation de l'antifascisme ou du soutien au peuple palestinien, la haine des mouvements d'émancipation et des luttes sociales, l'invisibilisation des classes populaires sont des options éditoriales qui irriguent – pour ne pas dire structurent – la quasi-totalité des médias du capital. Et au-delà : dans l'audiovisuel public, les chefferies – interchangeables, sociologiquement identiques à leurs homologues du privé

et solidaires des classes dirigeantes – s'aplatissent régulièrement face aux pressions commerciales, quand elles ne donnent pas gage sur gage aux courants réactionnaires qui mènent campagne contre l'existence du service public.

Pour « déborder » tout cela, et le journalisme bourgeois en général, il faudra bien déborder tous les capitalistes de presse, pas seulement Bolloré. Interdire le contrôle des entreprises médiatiques par des firmes qui sont présentes dans d'autres secteurs d'activité économique ; revenir à l'esprit des ordonnances de 1944 en stipulant qu'une personne ne peut pas posséder plus d'un média ; aller plus loin en réfléchissant aux modes de propriété des entreprises de presse ; pour cela, renforcer les médias sans but lucratif – incluant le secteur public, mais aussi les médias associatifs et coopératifs dits du « tiers secteur » ; refondre le système d'aides à la presse ; garantir l'indépendance des rédactions, les droits des journalistes et des salariés des médias… Telles sont quelques-unes des perspectives défendues par Acrimed contre la financiarisation des médias et la marchandisation de l'information, parmi d'autres propositions que portent dans le débat public des acteurs médiatiques, associatifs, syndicaux, politiques, etc.

Parce qu'il a rendu plus visibles les effets délétères de la mainmise des capitalistes sur la presse, et parce qu'il milite activement pour l'avènement du fascisme en France, Vincent Bolloré a réinscrit dans de nombreux esprits l'urgence d'une réappropriation démocratique des médias. Les leçons des luttes en ce sens ayant émaillé les deux derniers siècles doivent nous permettre d'éviter les écueils du passé, ou ceux que l'on voit déjà poindre : imaginer, par exemple, que l'on pourra contrebalancer une concentration « de droite » ou réarmer le journalisme par le renforcement de groupes médiatiques aux mains de capitalistes soi-disant « progressistes », dont Matthieu Pigasse est devenu la figure de proue. Comme l'explique l'historien Dominique Pinsolle dans son livre *À bas la presse bourgeoise !*, la critique des médias ne peut faire l'impasse sur la question de la propriété capitalistique de la presse, pas plus qu'elle ne peut évacuer la question sociale : *« L'essentiel* [est toujours] *de permettre au peuple de s'emparer de la liberté de la presse, en l'arrachant des mains des détenteurs de capitaux »*. Il est temps !

CONTRADICTIONS DE DROITE

Ouvrage collectif
(dir. Charles Sarraute et Tristan Garcia)

Comment défaire la droite ? C'est la tâche que se donnent les chercheureuses réuni·es ici par T. Garcia et C. Sarraute en venant travailler les contradictions qui habitent son champ intellectuel.



- **Format** ..... 145 × 220 mm
- **Nombre de pages** 240
- **Prix** ..... 14 euros
- **ISBN** 978-2-49353-438-5
- **Parution** ..... février 2027
- **Relecteurice** ..... Coralie Guillaubez

À présent que la pensée de droite semble se recomposer et affirmer son hégémonie, il serait bon que le camp de l'émancipation la lise, l'entende et réfléchisse aux contradictions profondes qui la structurent, même si elle se présente encore pour l'instant comme un bloc uni, par opposition au supposé bloc dont elle a imposé les désignations de « wokiste » ou encore d'« islamo-gauchiste ». En s'appuyant sur les contributions de chercheureuses, cet ouvrage collectif se veut un manuel pour mettre au travail les contradictions de ceux d'en face et y faire face.

Argument commercial Ce recueil paraîtra dans une séquence politique particulièrement dense à l'approche de l'élection présidentielle de 2027.

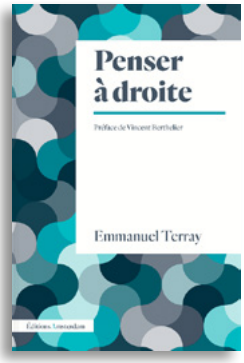
Argument commercial Un sujet au cœur de l'actualité politique et culturelle, à l'heure de la montée des idées conservatrices.

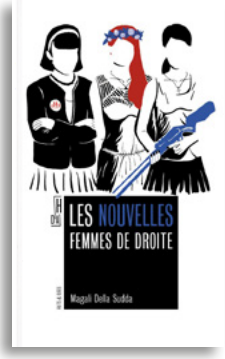
Argument commercial Dirigé par Tristan Garcia et Charles Sarraute, ce recueil réunit des chercheureuses à la pointe des questions politiques contemporaines et est destiné aussi bien au grand public qu'aux étudiant·es, enseignant·es, journalistes et militant·es.

Trois ouvrage(s) similaire(s) ;

→ Emmanuel Terray, *Penser à droite*, Amsterdam, 2026
→ Magali Della Sudda, *Les nouvelles femmes de droite*, Hors d'atteinte, 2022
→ Alberto Toscano, *Fascisme tardif*, La Tempête, 2025







Thèmes abordés : Droite, pensée politique, conservatisme, extrême droite, idéologies, hégémonie culturelle, sciences politiques, critique sociale, émancipation, essai politique

Voici une liste non exhaustive des livres publiés par les auteurices du recueil :

→ Sophie Bessis, *La civilisation judéo-chrétienne. Anatomie d'une imposture*, Les Liens qui Libérent, 2025
→ Marie-Anne Dujarier, *Travail*, Anamosa, 2026
→ Agnès Gayraud, *Dialectique de la pop*, éditions La Découverte, 2018
→ Hamza Esmili, *La cité des musulmans. Une piété indésirable*, éditions Amsterdam, 2025 ; *L'islam après l'exil*, Seuil, 2026
→ Laurent Jeanpierre, Jérôme Baschet, *Mondes post-capitalistes*, éditions La Découverte, 2026
→ Magalie Della Sudda, *Les nouvelles femmes de droite*, Hors d'atteinte, 2022
→ Armelle Andro, *En finir avec le natalisme*, Collection « Imprimés AOC », n° 29, 2026

Pour ce recueil, nous avons sollicité les contributions de jeunes chercheureuses en écriture de thèses :

→ Violette Garniere, thèse en science politique à Bordeaux, dir. Yann Raison du cleuziou : « La religion à droite et à l'extrême droite : trajectoires personnelles, rôles idéologiques et pratiques distinctives de construction d'un répertoire de mobilisation politique. »
→ Julien Terzaghi, thèse en sociologie à Paris 10, dir. Jérôme Tournadre : « Un renouveau de la pensée politique conservatrice ? Enquêter sur le terrain de la pensée écologiste conservatrice »

En prolongement d'une réflexion esquissée en conclusion du texte « Des manuels bien pratiques » publié dans *Déborder Bolloré*, Charles Sarraute et Tristan Garcia ont proposé à des chercheureuses de travailler les contradictions des pensées qui parcourent aujourd'hui la droite en France.

À partir de l'idée d'un moment historique sinon d'hégémonie, du moins d'offensive, de développement et de forte présence médiatique de pensées se présentant elles-mêmes « de droite » ; il leur semble important de rappeler que les pensées de droite ne reviennent pas dans l'espace public. Jamais parties, elles s'affirment plus volontiers après s'être longtemps — depuis sans doute les années soixante, la contre-culture, l'expansion des sciences humaines et de la critique de la domination, des pensées structuralistes et déconstructionnistes — présentées comme minoritaires, marginalisées, voire stigmatisées.

En limitant l'ouvrage à l'espace médiatique et intellectuel français, Tristan Garcia et Charles Sarraute souhaitent défendre l'intérêt, pour des gens qui se considèrent comme appartenant au camp de l'émancipation, de lire la pensée de droite actuelle, d'en comprendre les éléments, les structures, et surtout les lignes de fracture.

La droite a lu, même superficiellement, la gauche durant ces années où elle s'est sentie mise en minorité. À présent que la pensée de droite semble se recomposer et affirmer son hégémonie, il serait bon que la gauche la lise, l'entende et réfléchisse aux contradictions profondes qui la structurent, même si elle se présente encore pour l'instant comme une sorte de bloc uni, par opposition au supposé bloc dont elle a imposé la














Dans l'ordre :
Julien Terzaghi
Violette Garnier
Agnès Gayraud
Hamza Esmili
Tristan Garcia
Sophie Bessis
Marie-Anne Dujarier
Charles Sarraute
Laurent Jeanpierre
Magalie Della Sudda
Armelle Andro

désignation : le « wokisme », ou encore l'« islamo-gauchisme », avatars radicalisés du progressisme et de la « bien-pensance ».

Les directeurs éditoriaux veulent montrer très concrètement qu'en dehors de l'impression d'unification bloc contre bloc donnée par l'opposition systématique au « wokisme » menaçant la « culture républicaine, universaliste de la France », les pensées de droite sont d'une grande hétérogénéité et qu'il serait profitable pour le camp de l'émancipation d'en avoir conscience, de connaître les lignes historiques de contradictions qui traversent le champ droitier français.

Il ne s'agit pas pour autant proposer une grande histoire réactualisée des droites françaises, à la Jean-François Sirinelli, qui dessinerait le panorama des droites orléaniste, légitimiste et bonapartiste, l'héritage gaulliste et de différents courants de la droite catholique, ou l'apparition des identitaires et des « patriotes ».

Le souhait est plutôt de livrer à des militants et des militantes, aussi bien qu'à toute personne en faveur des luttes d'émancipation qui se sent aujourd'hui débordée par le sentiment d'une vague droitière uniforme déferlant mondialement jusque dans l'espace national, une sorte de manuel de repérage des contradictions dans les pensées de droite. Faire cela sous la forme d'un ouvrage collectif comprenant une petite dizaine de contributions, par des chercheurs et des chercheuses, peut-être des journalistes, prenant chacun ou chacune en charge une figure ou un thème assez précis dans le champ contemporain pour en extraire l'énoncé d'une contradiction réelle, fondamentale qui travaille les pensées et les imaginaires du camp de ceux qui pensent qu'il y a de justes inégalités.

Le livre part de ce constat : pléthore de textes théoriques et militants paraissent pour analyser l'émergence de l'extrême droite comme force politique, aussi bien groupusculaire que parlementaire. On ne peut pas nier l'importance d'une telle production dans une période électorale à l'issue de laquelle le Rassemblement national risque de gagner, qui gagne déjà de dicter l'agenda politique des quelques dernières années. Cependant, nous aurions tort de perdre de vue, de cesser d'analyser, ce qu'il se passe dans le champ intellectuel de droite — de la droite républicaine, libérale et capitaliste — à la fois pétri de contradictions qui font paraître ses acteurices comme désorienté·e, à la fois en position de force tant c'est lui qui est à la manœuvre lorsqu'il s'agit d'intégrer l'extrême droite au « pacte républicain ».

Certain·es intellectuel·les de gauche on crû bon de diffuser l'idée selon laquelle « la droite ne pense pas ». Pour le dire autrement, son incapacité à penser la rendrait aveugle aux contradictions du monde social. Rien ne semble plus faux à l'heure d'une reconfiguration de la pensée de droite qui s'affirme comme hégémonique. Contrairement à cette idée reçue, il nous semble judicieux de faire exister et de mettre au travail les contradictions qui habitent une droite qui se présente comme un bloc. Un bloc d'autant plus dense qu'il pense et débat, qu'il restructure son champ intellectuel autour d'idée qui irrigue et empoisonne le quotidien d'une grande partie de la population : les valeurs du travail, de la famille, de la patrie et de l'occident.

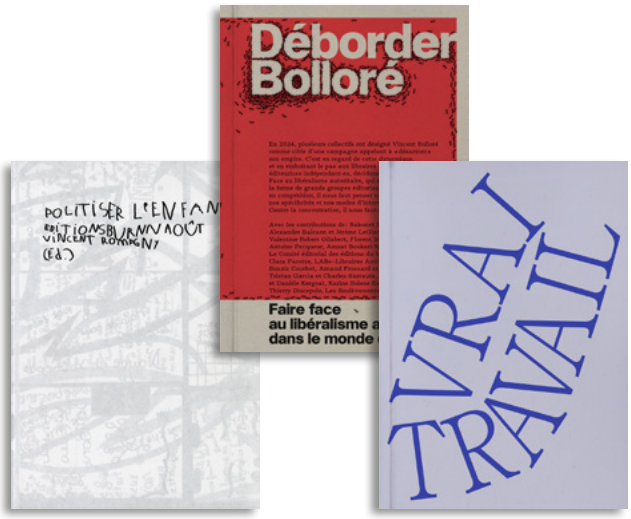
Contradictions de droite est un recueil de textes qui réunit un ensemble de contributeurices issu·es de différents champs. Toustes on participé, à l'université et dans les espaces culturels et intellectuels, à nourrir la pensée de gauche ces dernières années.

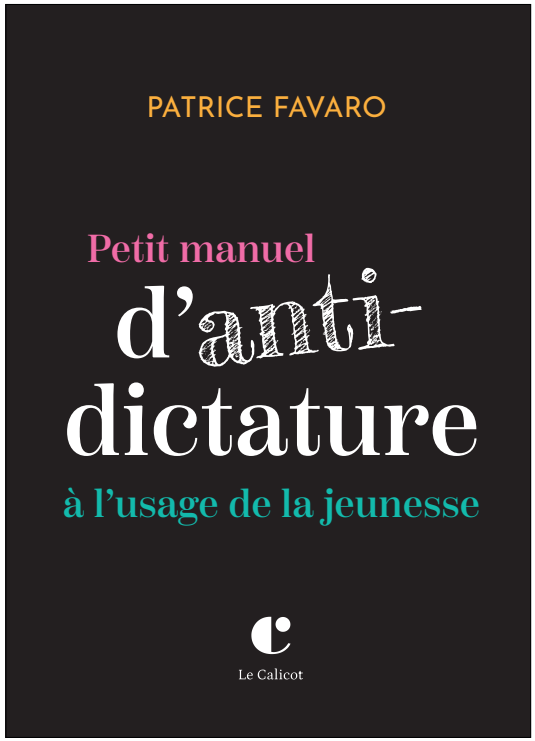
Par exemple :
- → **Sophie Bessis** a réalisé une importante critique de l'idée selon laquelle il y aurait quelque chose comme une civilisation judéo-chrétienne (*La civilisation judéo-chrétienne. Anatomie d'une imposture*, Les Liens qui Libérent, 2025)
- → **Marie-Anne Dujarier**, en sociologue elle, a travaillé sur les restructurations du monde du travail à partir de l'usage du mot « travail » lui-même.

Participeront aussi à l'ouvrage en tant que contributeurices :
- → **Julien Terzaghi** (sur l'écologie et la notion de paysage)
- → **Agnès Gayraud** (sur les usages de droite de la musique populaire)
- → **Violette Garnier** (sur l'identité chrétienne)
- → **Hamza Esmili** (sur l'islamophobie)
- → **Laurent Jeanpierre** (sur l'université et le savoir),
- → **Armelle Andro** (sur les ambivalences de la démographie)
- → **Magali Della Sudda** (sur le « féminisme » de droite).

Ceci est une liste non exhaustive, car nous attendons encore des réponses de participation (ou pas) au recueil.

Autres recueils de textes publiés par les éditions Burn~Août :
- → *Politiser l'enfance*, 2023, 978-2-493534-03-3
- → *Débroder Bolloré*, 2025, 978-2-49353-42-7
- → *Vrai travail*, 2026, 978-2-493534-26-2





Couverture provisoire

Documentaire à partir de 15 ans

Public : ados-adultes
Mots-clés : démocratie ; autocratie ; fascisme ; liberté ; politique.
Parution : 09/02/2027
Prix public : 12,50 €
Façonnage : Dos carré cousu collé
Collation : 128 pages • 12 x 17 cm
Tirage : 2000 exemplaires
Distributeur-diffuseur : Serendip-Livres
ISBN : 979-10-97340-28-5

Petit Manuel d'anti-dictature

PATRICE FAVARO

ÉDITIONS LE CALICOT

Le Calicot

Un tour du monde des dictatures passées et présentes pour comprendre et agir.

Les adultes reprochent parfois à la jeunesse son désintérêt pour la politique, tout en la tenant à l'écart du débat public. Ce livre prend le contrepied de ce paradoxe.

Concret, clair, documenté, il s'adresse aux adolescents comme des citoyens à part entière. Il leur propose les connaissances nécessaires à la construction de leur propre opinion, à la défense de leurs libertés et à leur engagement dans la vie démocratique.

Dans un contexte marqué par la montée et la banalisation de l'extrémisme, les attaques contre les institutions, la presse, la culture, ce *Petit Manuel d'anti-dictature* est un guide accessible à toutes et tous pour décrypter les dérives autoritaires.

L'ouvrage définit et compare ses différentes formes : autocratie, fascisme, théocratie, ploutocratie… Il montre comment ces systèmes se construisent, quels discours ils mobilisent et pourquoi ils constituent une menace pour les libertés fondamentales.

À travers de nombreux exemples, le livre analyse les mécanismes qui conduisent à la conquête et à la conservation d'un pouvoir dictatorial : propagande, contrôle de l'information, instrumentalisation de la justice, des élections, répression des opposants, personnalisation du pouvoir…

De Mussolini à Hitler, de Staline à Pinochet, des dictatures militaires aux régimes contemporains de Vladimir Poutine ou de Kim Jong-un jusqu'à Donald Trump, il met en lumière les fonctionnements récurrents qui traversent époques et continents.

Mêlant éducation citoyenne, analyse politique et historique, ce *Petit Manuel* est une invitation à l'engagement de la jeunesse.

- **Un documentaire accessible qui explique et définit les mots-clés de la dictature.**
- **Destiné aux adolescents dès la fin du collège, il constitue une ressource pour enseignants et médiateurs.**
- **Un guide nécessaire pour décrypter les mécanismes autoritaires et analyser l'actualité politique.**
- **Un manuel qui s'appuie sur l'Histoire pour éclairer les dérives en cours et sous-jacentes.**
- **Un essai qui relie la dictature à ses enjeux actuels : réseaux sociaux, fake news, influence des milliardaires, IA…**

« *Guerre et dictature sont étroitement liées comme le venin et le scorpion. Une guerre est indispensable à la dictature : elle a la nécessité de maintenir le pays dans un état d'urgence pour perdurer. C'est le principe vital qui lui permet de s'affranchir de toutes les contraintes morales, politiques, juridiques, et économiques. À la guerre comme à la guerre, dit-on, tous les coups sont permis : mentir ce n'est plus mentir, c'est de la stratégie ; tuer ce n'est plus tuer, c'est éliminer une menace ; piller ce n'est plus piller, c'est obtenir réparation…*

Tout pouvoir dictatorial maintient un état de guerre permanent. Il lui permet de militariser la société, de faire taire toute contestation au motif de l'unité de la nation, de mobiliser la population, de réquisitionner les hommes tout autant que les ressources. Pour cela, il lui faut trouver un ennemi, le plus souvent un autre État supposé mettre en danger l'existence du pays. Lorsqu'une dictature n'est menacée par personne et ne peut agresser ses voisins sans prendre de sérieux risques, il ne lui reste qu'à inventer un ennemi intérieur. Elle dispose pour cela d'un riche éventail de possibilités : opposants, organisation révolutionnaire, immigrés, minorité religieuse, ethnie, communauté comme les LGBTQIA+, supposés agents pilotés par une puissance étrangère, espions, traîtres. C'est un des rares domaines où les dictateurs ne manquent jamais d'imagination. »

Patrice Favaro, « État de guerre permanent »,
in *Petit Manuel d'anti-dictature*.



Patrice Favaro est né à Nice. Il a été luthier, comédien. Éternel voyageur, connaisseur et amateur de l'Inde, grand marcheur, on lui connaît deux camps de base : Forcalquier en Provence et Toulouse. Il signe avec son *Petit Manuel anti-dictature* son deuxième titre aux éditions Le Calicot, après *Sombre*, un roman puissant sur l'homophobie.

Avant-propos – La politique, c'est tabou?

Des mots et des maux
Démocratie j'écris ton nom
L'autocrate et le dictateur
L'argent, dieu et le parti
Homme fort ou prédateur

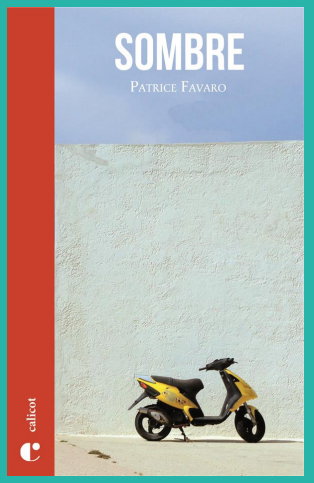
Le discours et les méthodes
La dictature par les urnes?
Coup de force à l'italienne
Chili : le bruit des bottes
La loi au pas de l'oie
État de guerre permanent
Des méfaits pour durer

Une dictature high-tech
L'abus de pouvoir
Big data is watching you!
L'idiocratie

La force de résistance
No pasaràn!
Comment faire tomber un dictateur
Le pouvoir de chacun
Vigilance rouge : l'article 16
Le contrôle technique démocratique
Des chiffres, des institutions

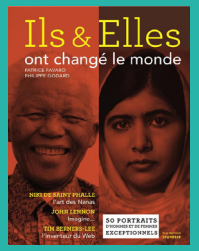
Sommaire

Du même auteur



Nice, la rue est déserte à l'heure de la sieste. Sombre est en avance pour se rendre en classe quand il est abordé par un homme sur un scooter jaune. Il réussit à fuir mais la peur s'installe en lui. Marbre, un dernier année du collège, l'apprend et décide de le venger. Mais il confond homosexualité et pédophilie…







« *Savoir comment marchent les institutions qui ont vocation à préserver nos droits ne suffit pas, il faut être en mesure de connaître les circonstances historiques qui les ont forgées par le passé et ne pas ignorer les idéologies, les partis et les types de gouvernement qui entendent les piétiner. C'est cela faire de la politique : s'informer, comprendre, agir. Ce devrait être la pratique de tous et non de quelques-uns dans une société juste et apaisée.*

En écrivant ce Petit manuel d'anti-dictature, *je n'ai eu nulle intention de vous faire la leçon et encore moins de vous influencer. Mon seul objectif a été de vous soumettre des informations et des faits vérifiés, de vous relater des événements avérés et de vous inviter à en tirer vos propres réflexions. Ceci afin que vous puissiez demain vous forger votre propre opinion, choisir en connaissance de cause, vous engager et ne pas rester les simples spectateurs d'une vie politique confisquée.* »

Patrice Favaro, « Avant-propos », in *Petit Manuel d'anti-dictature*.

ÉDITIONS D'EN BAS

Penser le chaos

Libero Zuppiroli



PRÉSENTATION

En des temps troublés, l'activité de pensée peut paraître importune. On l'attribue quelquefois à une classe d'intellectuels déconnectés du réel. On avait cru pourtant comprendre que la pensée critique – celle que l'école est censée enseigner – permettait d'échapper au monde des apparences et pouvait servir de soutien aux valeurs revendiquées par l'Occident, comme la Démocratie et les Droits humains. Que reste–t-il de cette volonté de bien penser, alors que l'on se surprend à préférer les discours de managers bien ancrés dans les pratiques de l'entreprise, à ceux des défenseurs sincères de l'environnement ou de la justice sociale ?

Au centre de ces débats se trouve la pensée statistique qui domine aujourd'hui la médecine, la psychologie et les sciences sociales. Elle a enfanté l'intelligence artificielle considérée par certains comme la clé de la sécurité et de la prospérité du monde de demain.

Ainsi les questions abondent et c'est à partir d'exemples variés de la vie courante, de la vie sociale et de la science que l'auteur les explore et en fait une fresque colorée qui encourage à aimer la vie dans toute sa complexité.

AUTEUR

Dès son jeune âge, Libero Zuppiroli s'est trouvé confronté à l'activité de pensée. Peut-être aurait-il préféré rêver. Ayant été bien accueilli à l'école qui se positionnait alors comme un lieu de la pensée, il ne l'a jamais quittée. Ayant épousé une carrière de scientifique, il fit du rationnel sa tasse de thé.

En librairie février 2027

Format : 14,8 x 21 cm

Pages : 176 p.

Reliure : broché, collé

rayon : Essai

Prix : 24 € / 26 CHF

ISBN : 978-2-8290-0736-1

DIFFUSION ET DISTRIBUTION SUISSE

Éditions d'en bas

Rue des Côtes-de-Montbenon 30

1003 Lausanne

021 323 39 18

contact@enbas.ch / www.enbas.net

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE

Paon diffusion/SERENDIP livres

SERENDIP livres

PAON DIFFUSION

Paon diffusion – 44 rue Auguste Poullain – 93200 SAINT-DENIS
SERENDIP livres – 21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

Table des matières

QUE PEUT-ON ATTENDRE DE LA PENSÉE ?
Les motivations de l'auteur, p.7
L'activité de pensée s'adapte à tous les âges et ne requiert pas de diplôme, p.13

LES MODES DE PENSÉE CLASSIQUES
Pensée critique, p.17
La pensée binaire ou esprit de critique, p.20
Penser les guerres, p. 21
La pensée économique, p.25
La pensée adolescente, p.28
Pensées rationnelles, p.31

LA PENSÉE STATISTIQUE
Prédire l'avenir à partir d'observations incomplètes, p.37
Pensée statistique, terrorisme et criminologie, p.40
Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux, p.43
Corrélation n'est pas raison, p.47
La courbe en cloche de la normalité, p.48
The French Paradox, p.50
Quels régimes alimentaires adopter pour être en bonne santé, p. 54
Les déboires de la pensée statistique, p.61

LA PENSÉE DIGITALE
La pensée digitale comme pensée de la Multitude, p.65
Digital thinking and digital mindness, p.66
L'intelligence artificielle (IA) comme outil structurant la pensée digitale, p.68
L'intelligence artificielle pense-t-elle ? p.73
Pensée digitale et modes de pensée traditionnels, p.75

L'ÉCOLE COMME LIEU D'APPRENTISSAGE DE LA PENSÉE
L'idéal d'une école qui émancipe, p.79
L'exemple du Régent Pierre Rapin, p.81
Les méthodes pédagogiques du Régent, p.91
Penser l'école en s'inspirant des stratégies de *l'Éducation nouvelle*, p.92
Apprendre à résister ou savoir s'adapter ? p.95
Une éducation tournée vers l'avenir, p.97

LES UNIVERSITÉS SONT-ELLES LES LIEUX PAR EXCELLENCE DE LA PENSÉE CRITIQUE ?

Le Professeur d'université Emmanuel Kant et le Roi de Prusse, p.105
L'université au 21e siècle, p.107
Un exemple de perte de la liberté d'expression, p.113
La neutralité de l'enseignement s'impose-t-elle ? p.117
Comment penser une université où l'on penserait davantage ? p.121
Les sciences citoyennes, p.124

LA DÉSOBÉISSANCE CIVILE : UN REFUGE POUR L'ACTIVITÉ DE PENSÉE ?
La désobéissance civile pacifique d'un élève, p.129
La désobéissance civile d'une jeune diplômée de l'université, p.130
Paroles d'un maître de la désobéissance, p.131
Comment se développe la désobéissance civile ? p.132
Lettre ouverte à Madame la Ministre de l'Éducation nationale, p.135
Réponse de Madame la Ministre de l'Éducation, p.138
La désobéissance civile dans la Suisse contemporaine, p.140
Le réseau *Palestine Action* contre *Elbit Systems*, p.142

ÉCHAPPER À LA TYRANNIE DES FAITS
Échapper par le ciel, p.145
Pacifier son esprit en limitant l'activité de pensée, p.148
Échapper par les marges vers le « vrai monde », p.150
Penser en dialecte, p.154

LES BIENFAITS DE LA PENSÉE
Les convictions de l'auteur, p.157
Heureusement, avec un peu de chance, il est toujours possible d'aimer la vie, p.164

ÉPILOGUE : AFFRONTER LES AMBIGUITÉS DE LA PENSÉE, p.166

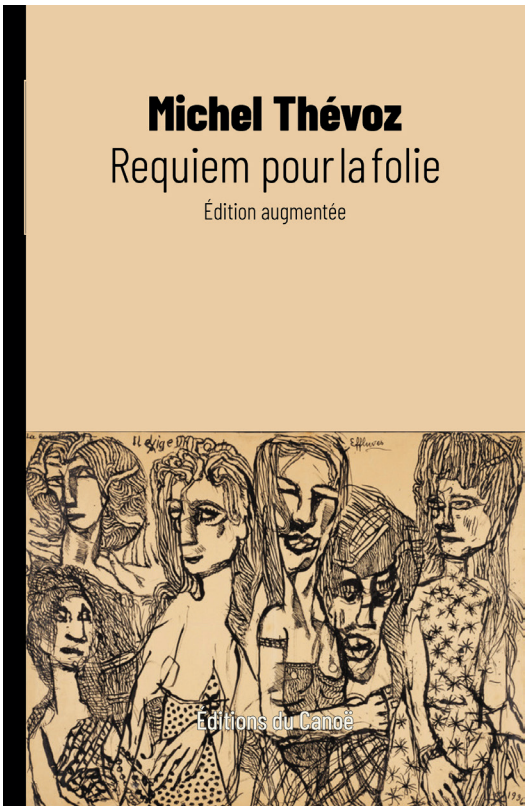
Remerciements, p.170

Michel Thévoz

Éditions du Canoë
2027



9 mars



Genre : essai
Format : 12 x 18,5 cm
Pages : 160
Prix : 18 €
ISBN : 978-2-487558-29-8

9 782487 558298

Michel Thévoz, né en 1936, professeur honoraire à l'Université de Lausanne, a été conservateur au Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne, puis conservateur de la Collection de l'Art Brut depuis sa fondation en 1976 et jusqu'en 2001. Il a consacré une trentaine d'ouvrages à des phénomènes borderline tels que l'académisme, l'art des fous, le spiritisme, le reflet des miroirs, l'infamie, le syndrome vaudois, le suicide. Il a publié récemment *L'art suisse n'existe pas* aux Cahiers Dessinés et *Pathologie du cadre* aux Éditions de Minuit.
Les Éditions du Canoë ont publié en 2021 *Les Écrits bruts, le langage de la rupture*, réimprimé en 2025. Les deux éditions précédentes du présent ouvrage ont paru aux Éditions de la Différence.

Cet essai, exercice de lucidité, de cynisme et de pessimisme jubilatoire, conserve toute son actualité. Il met en évidence quelques-uns des paradoxes ubuesques de notre postmodernité : les hôpitaux psychiatriques, qui prétendent instrumentaliser l'art brut, expression de la contre-violence radicale, à des fins thérapeutiques ; les visiteurs de musée, attirés par la file d'attente comme par une pratique expiatoire, qui jouissent avant d'entrer ; le tatouage, infligé autrefois comme une flétrissure ou un châtiment, qui s'impose plus que jamais, mais comme un impératif de mode ; la Suisse, qui aspirait à entrer dans l'Europe, alors que c'est maintenant celle-ci qui, en neutralisant ses particularismes, s'aligne sur le modèle suisse – et à l'avenant…

« Le temps est révolu où les races, les ethnies et les cultures qui composaient l'humanité variaient et trouvaient dans leurs différences et dans leurs hybridations des alternatives fécondes. Avec la globalisation, les disparités se fondent en une *mêmeté* amorphe. L'"ailleurs" interne, qui semblait particulièrement réfractaire, n'a pas résisté à l'homogénéisation : l'imaginaire des enfants est formaté par les écrans, et celui des malades mentaux par les antidépresseurs. Le capitalisme tardif, qui a tout dégradé et tout assimilé, qui n'a donc plus d'en-dehors (sinon celui, postiche, du djihadisme), et qui n'est plus aux prises qu'avec ses propres déchets, en est réduit à l'autophagie, comme un estomac tellement performant et inclusif qu'il finirait par se digérer lui-même. » (Extrait de la préface)

Attachée de presse : Sabine Norroy : snorroy@hotmail.com Téléphone : 06 35 54 05 85

Contact : colette.lambrichs@gmail.com Téléphone : 06 60 40 19 16
Relation libraires : jean-luc.remaud@wanadoo.fr Téléphone : 06 62 68 55 13
Éditions Du Canoë : 9, place Gustave Sudre 33710 Bourg-sur-Gironde Local parisien : 23, rue Bréa 75006 Paris

Diffusion et distribution : Serendip

6. LA JOUISSANCE « ANTEPORTAS »

Comme E. H. Gombrich l'a montré inlassablement, la création artistique est indissociable de sa réception sociale. L'artiste doit faire fond sur une culture visuelle et une expectative déterminée, si anticonformiste soit-il, et comme ce terme même le laisse entendre. D'une certaine manière, l'art, et le public de l'art, sont en situation de présupposition réciproque, et ne peuvent que mutuellement semériter. Il est alors intéressant, à titre de contre-épreuve, d'évaluer la qualité de la réception artistique aujourd'hui.

Le phénomène le plus spectaculaire à cet égard, c'est l'engouement que suscitent les expositions de prestige et les hauts lieux de l'art mondial, ce sont les files d'attente interminables, l'obligation même d'une réservation, les manifestations à guichet fermé. Si les premiers chrétiens pouvaient observer les longues files de pèlerins qui convergent sur la chapelle Sixtine, sur la cathédralede Tolède ou sur Assise, ils penseraient que le règne de Dieu s'est accompli. Des

peintres plutôt austères tels que Poussin, Vouet ou David, qui, au Louvre, représentaient tout au plus une station sur le chemin de Croix du touriste harassé, réveillent une surprenante dévotion dès lors qu'ils sont propulsés sur le devant de la scène du Grand Palais.

Peut-être trouvera-t-on l'explication d'une telle ferveur chez freud ou, plus récemment, chez Graziella Magherini[27]. Le chef-d'œuvre, c'est la reconduction profane d'une transcendance perdue ou d'un exutoire émotionnel que la foi chrétienne n'est plus en mesure d'assurer. La ville d'art ou ses succursales monumentales, les palais et les édifices religieux reconvertis en musées, c'est notre Égypte ou notre Orient, une réserve de symboles et de métaphores de l'inconscient propices au retour aux sources et à la régression psychique. La foule, aussi bien, favorise l'effusion passionnelle et la neutralisation du Moi par une double identification, celle, filiale, au génie créateur, et celle, grégaire, à la communauté émotionnelle. Dans certains cas, l'extase paraît devenir insoutenable. « Beaucoup de nos patients, relate Graziella Magherini, sont très sensibles à la beauté, mais une grande partie d'entre eux battent paniquement en retraite devant elle. Ils se réfugient dans la maladie par impossibilité de

27. Sigmund Freud, « Psychologie collective et analyse du Moi » in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1963, p. 83-176, et *Délire et rêve dans la « Gradiva » de Jensen*, Paris, NRf idées, 1971 ; Graziella Magherini, *Le Syndrome de Stendhal*, Bruxelles, 1990.

soutenir la relation passionnée à un objet esthétique fascinant par ses qualités formelles mais source de douleur par son caractère énigmatique. » C'est ainsi qu'on a retrouvé la jeune Catherine évanouie dans les jardins avoisinant le Musée des Offices, serrant contre sa poitrine les reproductions des dessins de son cher Botticelli.

Mais est-ce bien la jouissance esthétique qui l'a fait défaillir ? L'explication par l'extase vaut-elle encore à l'ère du tourisme de masse ? On conçoit difficilement que le visiteur, hébété par deux heures de file d'attente, transi par les intempéries, aux prises avec ceux qui, comme lui, se massent devant le tableau ou prennent la fuite en se glissant le long des cimaises, emporté lui-même par le tractus intestinal d'un parcours maintenant inexorablement obligé, on doute que ce visiteur puisse encore éprouver la pâmoison et le sentiment de fusion mystique dont Stendhal faisait état dans son *Voyage en Italie*. faut-il penser que, dans ce domaine aussi, le désir s'accroît quand l'effet se recule ? Ou que, par un effet pervers, l'inaccessibilité du chef-d'œuvre donne prétexte à éluder un choc émotionnel devenu intolérable ?

C'est un fait : les visiteurs ne recherchent pas tant la confrontation avec les chefs-d'œuvre que la participation à la file d'attente, vécue comme une cérémonie expiatoire. Bien loin de dissuader ou de contrarier la visite, l'affluence la relance. Ce n'est pas l'engouement pour un artiste qui

détermine les visiteurs à faire la queue, c'est celle-ci qui les mobilise et qui, par le fait, s'allonge exponentiellement. Transportez les objets du règne de Toutankhamon des salles égyptiennes du Louvre, qui sont quasiment désertes, au Grand Palais, et vous obtiendrez une file d'attente qui se prolongera jusqu'au pont Alexandre ! Idem pour toutes les grandes expositions monographiques. Les centaines de milliers de visiteurs moyens pour qui les trente Poussin du Louvre sont déjà l'overdose se presseront à l'entrée du Grand Palais en cas de rétrospective. « N'entre pas ici sans désir » : c'est l'inscription que Paul Valéry souhaitait voir porter au fronton de tout musée. Faut-il croire que le désir s'est intensifié au point que les clients du musée jouissent avant d'entrer ? De fait, il n'y a que l'historien de l'art quisoit en mesure de tirer intellectuellement parti d'un rassemblement d'œuvres exhaustif – mais c'est le seul, précisément, à être rebuté par une telle presse.

Aussi bien, avancer que c'est la file d'attente et non l'œuvre qui attire la foule, c'est encore trop peu dire : l'incitation déterminante, c'est la garantie de n'y rien voir, c'est l'assurance contre un face-à-face angoissant avec l'œuvre. Le musée Marmottan, par exemple, n'a jamais connu autant d'affluence que dans les jours qui ont suivi le vol de ses tableaux les plus célèbres. À défaut d'une telle aubaine, le public a toujours la ressource de sa propre grégarité et plus

précisément de son arme absolue : la masse critique – au sens physique et non intellectuel, bien sûr ! On est tenté de donner raison à Jean Baudrillard[28] : la revanche populaire contre la culture des cultivés ne se traduit pas par la désaffection mais au contraire et paradoxalement par une invasion catastrophique. C'est la masse elle-même qui met fin à la culture de masse en bouchant les accès et en masquant les tableaux.

On pourrait s'étonner, dès lors, que les architectes des musées négligent ce qui est devenu l'essentiel et ne traitent pas prioritairement les abords de l'édifice par des portiques ou des dispositifs d'accès. Ne devraient-ils pas reporter le centre de gravité architectural sur ce qu'on appelle le champ parergonal – quitte à interdire le corps central, comme c'était le cas des sanctuaires antiques ? Mais peut-être prennent-ils justement en compte la composante expiatoire de la sensibilité judéo-chrétienne. Les conservateurs des grands musées paraissent l'avoir bien compris en tout cas, qui se gardent de disposer ne serait-ce qu'une bâche qui protégerait les pèlerins des intempéries, mais qui les frustrerait de leur jouissance autopunitive. Il convient que l'affidé se présente devant l'œuvre trempé et transi, après avoir refait vainement la queue devant des vestiaires affichant complet ! En fait de mortification, j'attribuerais pour ma part la palme

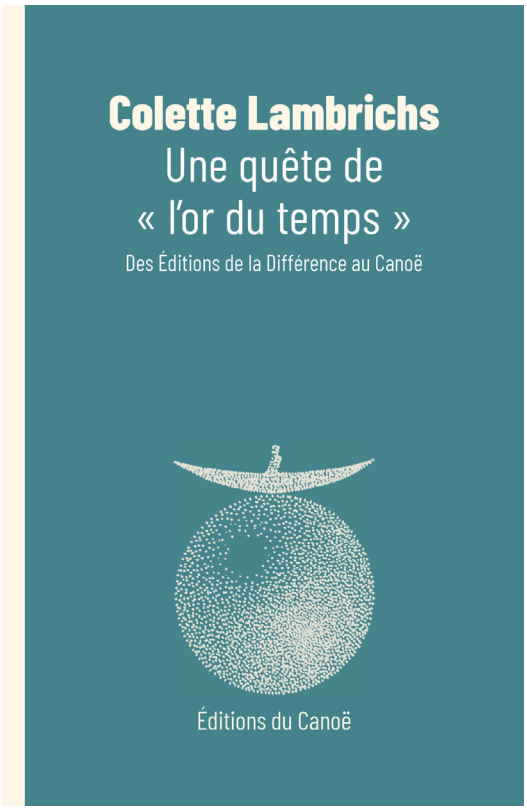
28. Jean Baudrillard, *L'Effet Beaubourg*, Paris, Galilée, 1977.

Colette Lambrichs

Éditions du Canoë
2027



9 février



Genre : récit
Suivi du catalogue des Éditions de la Différence
Format : 12 x 18,5 cm
Pages : 320
Prix : 22 €
ISBN : 978-2-487558-28-1

Colette Lambrichs est l'auteur de plusieurs livres de nouvelles, *Tableaux noirs* (1980, 3e éd. 1997), *Histoires de la peinture* (1988, 2e éd. 1997), *Doux Leurres* (1997), *Logiques de l'ombre* (2006), de deux romans, *La Guerre* (2002) et *Éléonore* (2013), d'un *Manifeste pour l'édition et la librairie indépendantes* (2012) et d'un catalogue de ses tableaux, *Papiers cachés, papiers mâchés* (2016), tous parus aux Éditions de la Différence dont elle fut une des principales chevilles ouvrières aux côtés de Joaquim Vital (1948-2010) qui les créa en 1976 avec Marcel Paquet sous l'autorité de Patrick Waldberg.
Elle crée les Éditions du Canoë en 2017.

Le livre est composé de deux parties : la première raconte l'histoire de la maison d'édition depuis sa première publication en 1976 jusqu'à sa fin en 2017. Elle fait revivre ses principaux collaborateurs, les lieux divers et nombreux où elle installa ses bureaux, son ambition tenace au milieu des tempêtes, son « dur désir de durer » dans une société qui changeait à vive allure. La deuxième partie est constituée du catalogue des publications, lequel permet de mesurer l'étendue de la perte que représenta le saccage de ses archives et de son fonds.

Le livre est jalonné de nombreux portraits d'écrivains (Michel Butor, Claude-Michel Cluny, Boris Souvarine, Gilles Deleuze, Abdellatif Laâbi, Peter Handke, Pierre Restany, Alain Bosquet...), d'artistes (Joan Mitchell, Niki de Saint-Phalle, Arman, Fassianós, Sobaïc, Ipoustéguy...) et forme aussi le panorama d'une époque.

Attachée de presse : Sabine Norroy : snorroy@hotmail.com Téléphone : 06 35 54 05 85

Contact : colette.lambrichs@gmail.com Téléphone : 06 60 40 19 16
Relation libraires : jean-luc.remaud@wanadoo.fr Téléphone : 06 62 68 55 13
Éditions Du Canoë : 9, place Gustave Sudre 33710 Bourg-sur-Gironde
Local parisien : 23, rue Bréa 75006 Paris

Diffusion et distribution : Serendip

de faire contre mon avis en 2017 et d'être enfin, enfin, enfin, seul maître à bord, débarrassé des importuns, dont ma personne qui, depuis quelque temps déjà, lui faisait ombrage. Plutôt que de me la céder pour un euro symbolique comme il feignit de me le proposer quelques années auparavant, il la vendit à des escrocs qui ne payèrent jamais personne, mirent sur le trottoir les affaires personnelles qu'il y avait laissées – son bureau –, pillèrent les œuvres d'art monnayables qui restaient puis s'éclipsèrent en laissant tout en plan aux mains d'un administrateur judiciaire qui ne s'embarrassa pas de répondre aux courriers qu'on lui adressait. Ne voyant aucun gain à l'horizon, ce dernier laissa les palettes de livres qui encombraient les magasins de la société de stockage et celles du diffuseur croupir sans espoir de résolution légale car aucune vente du fonds n'était plus envisageable, en fonction d'un changement de la loi, sans un accord formel avec chaque auteur.

Revenons à l'année 1978 quand nous étions jeunes, quand nous étions beaux, quand l'avenir radieux brillait de tous ses feux !

Parmi les jeunes écrivains qui venaient bavarder, proposer des manuscrits, nous raconter des histoires, il y avait Salim Jay, personnage bien connu du petit monde littéraire, pour sa capacité à dévorer à peu près tout ce qui était publié comme

roman ou essai sur le territoire national. On n'en n'était pas encore aux quantités d'ouvrages qui sortent des presses de nos jours mais, néanmoins, le nombre était déjà impressionnant. Juif marocain, disert, au rire tonitruant, aux poches irrémédiablement trouées, il papillonnait des tables de Lipp ou du Flore jusqu'à la rive droite, où la Différence était une de ses haltes. La première édition de *La Semaine où Madame Simone eut cent ans* fut publiée en 1979, puis reprise ultérieurement dans « Minos ». Il fit un travail considérable sur les littératures algériennes et marocaines, dont il établit des anthologies. Son conseil et sa compétence nous furent très précieux quand la Différence décida de faire une mise en lumière systématique sur plusieurs écrivains marocains suite à la publication en 2005 de l'anthologie *La Poésie marocaine de l'Indépendance à nos jours* dont Abdellatif Laâbi avait fait le choix et la présentation.

Un beau jour de cette année-là, Patrick Waldberg nous amena chez Boris Souvarine, à qui il vouait une grande admiration – fait suffisamment rare pour le rendre d'une gracieuseté accommodante assez inhabituelle. « Il est un de ceux qui a serré la main de Lénine, nous disait-il, comme un gamin qui déclare que son père est chef des pompiers. » Certes, le petit homme, presque nain, était impressionnant. « Vous, vous travaillez dans la fantaisie, disait-il à Patrick, moi, je travaille dans la vérité. » Il venait de céder son immense bibliothèque d'une dizaine de milliers de livres à une fondation américaine, et ce trésor

rempli de documents rarissimes sur la révolution russe, sur le congrès de Tours, dont il était un des signataires, allait quitter la France… Il venait de déménager avec son épouse dans une maison médicalisée du 15e arrondissement, où ils avaient un appartement avec chacun leur chambre. Nous sommes convenus lors de cette rencontre que nous rééditerions *L'Observateur des deux mondes* – recueil d'essais et d'articles – ainsi que *La Critique sociale* (1931-1934), avec une nouvelle préface qu'il rédigerait expressément. Ce prodigieux volume, qui rassemblait tous les numéros de la revue à laquelle participèrent Raymond Queneau, Michel Leiris, Georges Bataille et Simone Weil parut avec en préface un hommage qu'il rendit à Colette Peignot, plus connue sous le nom de « Laure », prénom que lui donna Bataille, à qui Souvarine vouait toujours une haine tenace.

Ces deux volumes parurent en 1982 et 1983. Il s'en est fallu de quelques semaines pour que Joaquim, qui avait eu auparavant un premier rendez-vous avec Souvarine, dans son appartement du Boulevard Saint-Germain, auquel je n'étais pas, manquât son extraordinaire *Staline*, que réédita Gérard Lebovici chez Champ libre : *Staline, aperçu historique du bolchevisme*, qui était paru chez Plon en 1935 et qui, du temps où il publiait des livres engagés dans sa maison d'édition La Taupe en Belgique, avait changé sa vision du communisme[8].

8. Joaquim Vital, *Adieu à quelques personnages*, Éditions de la Différence, 2004.

À la parution de la réédition de *La Critique sociale*, j'emmenai Nicole Zand dans la maison médicalisée où Souvarine demeurait désormais. Elle voulait faire un grand entretien avec lui pour *Le Monde des livres*. Nous restâmes une après-midi entière à ses côtés, dont elle tira une double page du *Monde* qui n'eut pas, à notre grand étonnement, la résonance que nous en attendions. Le nom de Boris Souvarine n'évoquait plus grand chose auprès du public, même d'un public raisonnablement cultivé. J'avais essayé de convaincre Bernard Pivot de l'inviter à « Apostrophes ». Souvarine eut un petit sourire quand je lui soumis cette idée et me répondit : « Si vous réussissez cela, les dames de l'accueil auront un peu plus d'égard pour moi. » Voilà à quel espoir était réduit cet homme qui avait pris une part si importante dans la révolution russe, qui avait été un des fondateurs du parti communiste français. C'était une belle leçon d'humilité ! Hélas, je ne suis pas parvenue à convaincre Bernard Pivot de l'inviter.

Dans les années 1979-1980, la Différence traversa une zone de turbulences comme elle allait en rencontrer de nombreuses, au cours de son existence. À la suite de je ne sais plus quel différend, le contrat avec la diffusion Flammarion fut rompu, et nous envisageâmes de nous diffuser nous-mêmes à travers une structure appelée le Labyrinthe dont Gonzague Raynaud prit les rênes. Nous partîmes à l'assaut des librairies de France,

de Belgique et de Suisse avec la belle Viviane Hamy, comme fantassin. Elle fut d'ailleurs extraordinaire de conviction et d'enthousiasme comme elle le montra plus tard dans la maison d'édition éponyme qu'elle créa. C'était notre logistique qui laissait à désirer !

Devant le désastre qui se profilait, nous revînmes vite à la raison et engageâmes des discussions avec les Presses Universitaires de France qui nous accueillirent parmi les éditeurs qu'ils diffusaient.

Nous quittâmes le 22 rue Saint-Paul, au grand dam de Patrick, qui ne pourrait plus rejoindre nos bureaux à pied. De la rue du Foin où il habitait, c'était pour lui une petite promenade de santé qui le faisait, comme il disait, changer d'air. Nous n'étions pas loin non plus de *Bofinger*, où il aimait être invité à déjeuner à la table qui lui était réservée. Le cérémonial était toujours le même : le maître d'hôtel l'accompagnait jusqu'à sa place près de la fenêtre, où il commandait invariablement, avec les effets de voix d'un récitatif bien huilé, ses 12 spéciales, le merlan frit et une île flottante. C'est Patrick qui me fit aimer les huîtres que, dans ma famille, on dénaturait avec du citron. « Le vinaigre à l'échalote libère le goût de la mer », me disait-il et, en effet, je découvris la saveur de l'océan dans la chair onctueuse de ces spéciales n° 1 dont il se délectait. Il nous racontait qu'avec son frère Johnny, ils en commandaient parfois un cent sur l'île de Ré, où ce dernier avait une maison. « Un cent d'huîtres ! », nous nous exclamions Joaquim et moi, en le regardant avec l'air admiratif qu'un tel exploit exigeait.

Notre départ de la rue Saint-Paul s'effectua en juin 1979. Nous fîmes une brève halte au 2 rue du Cardinal Mercier, une impasse au milieu de la rue de Clichy dont ne me reste comme souvenir que le koulibiac au saumon, que préparait la boulangerie à l'angle de la rue de Clichy où nous allions déjeuner. Me sont restés également en mémoire les exaspérations de la boulangère devant des cars de touristes japonais se déversant devant la vitrine dont ils photographiaient les gâteaux savamment disposés sans jamais en acheter aucun. Pourquoi avions-nous atterri là ? Mystère !

De la rue Rambuteau, en revanche, je me souviens très bien. Nous y arrivâmes début 1981. Le 22 était décidément notre chiffre : 22 rue Saint-Paul, 22 rue Rambuteau, « 22 vlà les flics, tout ce joli monde finira au dépôt », déclarait Patrick avec un zeste de jubilation, car loin de détester la bagarre, il la suscitait souvent et, quand elle éclatait, il exultait, allant à l'affrontement, au risque de se faire tabasser. C'est ainsi, nous avait-il raconté, qu'un soir à Saint-Germain-des-Prés, quelques jeunes gens le prirent pour Jacques Soustelle, partisan de l'Algérie française, à qui il ressemblait, et voulurent lui faire la peau. Au lieu de rectifier leur erreur, dire qu'ils se trompaient, il s'immobilisa, afficha une mine patibulaire, enfouit les deux mains dans les

poches de son pardessus en pointant les doigts à travers le tissu comme s'il y cachait des revolvers, en s'écriant : « le premier qui s'approche, je le tue ! » et sa détermination les fit reculer.

La rue Rambuteau n'avait pas à l'époque l'aspect rupin qu'elle a pris depuis. Le Centre Pompidou était en construction et la librairie Les Cahiers de Colette, qui ouvrit d'abord dans un local modeste du côté pair, était plus foutraque qu'elle ne l'est aujourd'hui, plus sympathique aussi. Logées au fond de la cour, à l'abri du soleil et de la lumière, les Éditions de la Différence servaient de refuge au personnel du nouveau musée, qui ne s'habituait pas aux bureaux sans cloisons du bâtiment très controversé de Piano et Rogers. Le pauvre Blaise Gauthier, qui avait dû quitter le somptueux hôtel Salomon de Rothschild qu'occupait le Centre national d'art contemporain rue Berryer, dont il était le directeur, venait se consoler en buvant des verres avec Joaquim et moi, et s'en retournait la mort dans l'âme vers son plateau paysager, encore assoiffé et titubant.

C'est là que s'est élaborée avec Harry Jancovici la collection « La Vue le Texte », dont le premier titre, *Francis Bacon, logique de la sensation* de Gilles Deleuze, marqua les esprits. Francis Bacon n'était pas encore la gloire intouchable qu'il est devenu par la suite, et nous avons réalisé avec lui, et sous le contrôle de M^me^ Beston, qui avait la charge de veiller sur ses intérêts à la galerie Marlborough de Londres, une série de lithographies qui nous aurait rendus définitivement riches, si nous avions

pu en conserver une partie, et les vendre au prix astronomique où elles se négocient aujourd'hui. Mais, à l'époque, vendre des lithographies de Bacon n'était pas si aisé. Une galerie italienne s'y intéressait. Je me souviens d'un long périple en voiture, avec les planches dans notre coffre, pour rencontrer dans la nuit noire, à Gênes, au parking de la gare, un étrange personnage qui tenait à se présenter comme bibliothécaire, alors qu'il possédait, comme nous l'avons appris plus tard, la moitié du port de la ville. Il avait insisté pour payer en cash notre cargaison. Je ne cache pas que c'est avec une certaine appréhension que nous prîmes la route du retour.

Le dîner que nous organisâmes à l'auberge du Clou, avenue Trudaine, pour fêter la sortie du livre, et faire se rencontrer Gilles Deleuze et Francis Bacon qui ne se connaissaient pas, fut un des repas les plus cauchemardesques dont je me souvienne. Conscients l'un et l'autre que nous (Harry Jancovici, Joaquim, moi – j'ai oublié les autres convives) aurions aimé qu'ils se parlent, ils la jouaient silencieux, nous obligeant à des efforts herculéens pour qu'ils daignent échanger quelques mots. Finalement Bacon finit par dire avec son accent plus anglais que nature « J'avais l'impression que vous étiez derrière mon crâne quand je peignais » – ce qui détendit l'atmosphère de cette soirée *horribilis* ! Nous avions soigneusement choisi le restaurant – Bacon aimait les « petits bistrots » qui s'avéraient généralement du dernier chic, et l'auberge du Clou était une

adresse historique, où s'étaient rencontrés Van Gogh, Toulouse-Lautrec, Verlaine, Rimbaud, bref du beau monde d'autrefois – lieu, hélas, aujourd'hui disparu.

Deux autres livres importants marquèrent cette année 1981, qui vit la victoire de François Mitterrand à la présidence de la République : *Mille ans de littérature japonaise*, anthologie conçue et traduite du japonais par Ryôji Nakamura et René de Ceccatty, qui permit à ces deux jeunes gens très brillants, mais inconnus des milieux académiques, de se faire un nom dans un domaine jalousement réservé, et *Les Naufragés de l'Arche*, avec un texte de Michel Butor sur les photographies du Muséum national d'Histoire naturelle prises par Pierre Bérenger, qui inaugura une très longue collaboration avec Michel Butor, aboutissant à la publication, sous la direction de Mireille Calle-Gruber, de ses *Œuvres complètes* en douze volumes, dont les deux derniers volumes parurent après la mort de Joaquim.

Nous étions allés voir Michel Butor à Nice, où il résidait dans une belle maison, chemin de Terra Amata, qui surplombait le port. J'avais connu Michel à Bruxelles, où mon père l'avait invité à dîner deux ou trois années après l'obtention de son prix Renaudot qu'il reçut en 1957 pour *La Modification*. Je devais avoir 13 ou 14 ans, et je me souviens qu'il avait une façon de lever les yeux au ciel qui me désarçonnait. J'appris plus tard qu'il était timide et luttait contre un bégaiement qui requérait toute sa concentration. Auréolé du prestige d'avoir été primé, et de

toute la considération que lui vouait mon oncle, je ne perçus son humour que quand je le revis en France avec Joaquim qui commençait toutes ses conversations avec lui par le partage d'un Jack Daniel's qui détendait aussitôt l'atmosphère. À Nice, lors de cette première visite, à moins que ce ne fut lors d'une autre plus tardive, il nous apprit que sa notoriété avait considérablement gagné en importance depuis que son chien était passé à l'émission « Trente millions d'amis ». Depuis *Les Naufragés de l'Arche* et *Brassée d'avril*, recueil de poèmes qui parut en même temps avec des gouaches de Vieira da Silva, il ne se passa pas d'année sans qu'il vienne nous voir au siège des Éditions et sans qu'un nouveau projet de livre soit mis au programme. Lui qui se nommait « l'illustre inconnu », était un homme d'une érudition si communicative, qu'il donnait envie de se plonger aussitôt dans tel ou tel ouvrage dont il avait été question lors du déjeuner que nous partagions lors de ses venues. Quelle chance ont eu ses étudiants ! La Différence a publié ses cours à l'université de Genève, sur Flaubert, sur Balzac, sur Rimbaud, sur Michaux et finalement sur lui-même sous le titre *Les Improvisations*. Quels trésors d'analyse, d'intelligence du texte ! Tant de gens l'ont manqué, croyant qu'il était pédant, rébarbatif, ennuyeux, alors que si, par hasard, ils se trouvaient présents, lors d'une rencontre organisée dans une librairie autour d'un thème ou de la parution d'un de ses livres, ils en ressortaient émerveillés.

La difficulté d'être Espagnol et la mélancolie d'être Portugais

Une lecture transpyrénéenne de guides touristiques francophones

éditions Trèfle
texte Rui Silva
traduit par Angelo Ferreira de Sousa
40 pages, 17×23 cm
couverture englobante 8 pages couleurs
ISBN : 9782959171963
15 €



À paraître en février 2027

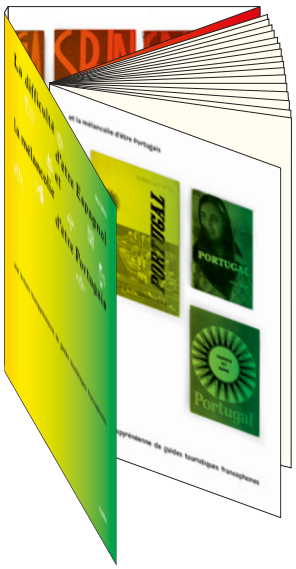
résumé

À travers une lecture distanciée de sa collection de guides touristiques, le graphiste, chercheur et éditeur portugais Rui Silva, nous révèle la vision de l'Espagne et du Portugal construite et véhiculée par les guides francophones du XX^e^ siècle. Au croisement de l'idéologie des dirigeants de ces pays et des préjugés de ceux qui les observent de loin, ces stéréotypes révèlent les ambivalences de la rencontre franco-ibérique qui s'opère avec le développement touristique.

l'auteur

Rui Silva

Graphiste, éditeur, enseignant, commissaire d'exposition et chercheur, basé à Lisbonne, Rui Silva porte une attention particulière à la pratique éditoriale en tant qu'acte artistique et social. Diplômé des Beaux-Arts de Porto, il se consacre depuis 2007 à la conception de livres et collabore régulièrement avec des maisons d'édition (Antígona, Orfeu Negro, Dafne). Dans le cadre de sa thèse en Matérialités de la littérature (*La condition d'être livre : le livre comme artefact et la publication comme pratique artistique*, 2023), il fonde le Cabinete Paratextual, laboratoire indépendant de publication. Il est l'auteur de *Une ville plus-que-parfaite*, pamphlet graphique sur la gentrification touristique (Trèfle, 2024).



couverture déployable
8 pages couleurs contenant
une grande image de
la collection de guides

intérieur 32 pages
noir et blanc contenant
un texte de 60 000 signes
et une très riche iconographie.



5 guides dont il est question dans *La difficulté d'être Espagnol et la mélancolie d'être Portugais.*

La difficulté d'être Espagnol et la mélancolie d'être Portugais **met à jour l'imaginaire ibérique que véhiculent les guides de voyages à destination des touristes français.**

L'ouvrage original *A Ligeira Dificuldade de Ser Espanhol e A Fatal Tristeza de Ser Português ([La légère difficulté d'être Espagnol et la fatale tristesse d'être Portugais],* Gabinete Paratextual, mars 2026) fait suite aux deux expositions présentant la collection de guides de voyage de Rui Silva à Porto et Madrid.

Il apparaît comme un complément logique à son pamphlet graphique, *Une ville plus-que-parfaite*, déjà traduit chez Trèfle en 2024, qui décrit les étapes et les acteurs de la gentrification touristique de la ville de Porto. S'il s'agissait là d'observer les effets du tourisme de masse, ce nouvel essai en cherche les causes à travers la collection et l'analyse de guides de voyages, offrant ainsi une perspective historique à la situation actuelle.

De l'ouvrage de propagande comme *Le printemps au Portugal* (1934) ou *L'Espagne vous attend* (1964), au Routard (1972), en passant par la collection Petites Planètes (1956-1957) de Chris Marker, les guides culturels de l'Espagne et du Portugal accompagnent l'essor du tourisme dans les années 1930 puis sa massification dans les années 1960-1970 dans ces pays qui, sous des régimes dictatoriaux et isolationnistes, cherchent à s'ouvrir au monde et à ses devises.

En dépassant la séduction formelle émanant de la modernité graphique de leurs mise en pages et illustrations, la lecture distanciée de ces guides offre une vision prismatique et comparative du duo Portugal-Espagne dans leurs relations à la France.

En effet, que les Français en soient auteurs ou simplement destinataires, ces guides sont souvent l'expression d'une rencontre franco-ibérique nourrie de stéréotypes et d'ambiguïtés qui perdurent jusqu'à aujourd'hui.



« On peut se demander si l'Espagne sent le jasmin ou l'ordure, mais on peut affirmer sans hésiter que le Portugal sent la sardine. »

Franz Villier, *Portugal*, Petite planète, Seuil, Paris, 1957, p. 49.

À l'heure du surtourisme qui frappe les villes et côtes espagnoles et portugaises, il semble important de partager cette perspective ibérique, historique et critique à un lectorat français.

La sélection et la combinaison d'images et citations marquantes et d'images extraites des guides crée un récit invitant le lecteur à la construction d'une réflexion critique.

À travers une série de cas d'études, Rui Silva analyse la manière dont les guides de voyages participent à la construction et la circulation de stéréotypes nationaux — nourris aussi bien par les pouvoirs dictatoriaux que par les visiteurs issus des classes moyennes des démocraties européennes — et comment ils perdurent malgré les changements de régimes qui ont eux-mêmes été vecteurs d'un tourisme révolutionnaire pour la Gauche internationale.

Ainsi, *La difficulté d'être Espagnol et la mélancolie d'être Portugais* évoque un monde imaginaire façonné pour, et en partie par, les habitants de ces deux pays, sous l'influence déterminante de leurs dirigeants. Les mythes persistent, enfouis silencieusement dans l'inconscient collectif, au risque de cesser d'être des récits pour devenir une condition d'être, voire une forme de croyance folklorique.

« Le Portugal est pour un Français un pays difficile à atteindre, sinon à comprendre, car pour y parvenir il faut d'abord franchir cet écran, clair ou sombre suivant l'idée qu'on veut s'en faire, qu'est l'Espagne. [...] C'est donc toujours plus ou moins par comparaison et opposition avec l'Espagne qu'il nous faudra étudier et examiner le Portugal, et nous demander si vraiment le Portugal existe ou s'il ne serait pas seulement une illusion des Portugais. »

Franz Villier, *Portugal*, Petite planète, Seuil, Paris, 1957, p.5.

Dans un contexte où le tourisme représente 13 et 17 % des PIB de l'Espagne et du Portugal et où cette activité est en partie responsable de la crise du logement dans ces deux pays, il est primordial de s'intéresser à ses artefacts, dont les guides de voyage qui en sont le principal vecteur narratif.

[...]

La profusion d'éditions françaises donne lieu à un discours unidirectionnel du visiteur vers le visité, mais le processus n'a pas été univoque. Il existe un discours inverse allant du visité vers le visiteur, avec des éditions portugaises et espagnoles publiées en français et distribuées en France. C'est sur la base de ce changement de perspectives — de l'intérieur vers l'extérieur, et de l'extérieur vers l'intérieur — que se développent les affinités franco-ibériques.

Le Portugal et l'Espagne ont passé la majeure partie du XXe siècle sous le joug de dictatures autoritaires, conservatrices et isolationnistes. Les voyages internationaux étaient limités et coûteux, et les deux régimes ont choisi de mettre en place un système de cloisonnement.

[...]

Cependant, les deux pays ont progressivement renoncé à leur politique d'insularité et à la rhétorique du « fièrement seuls », en autorisant l'entrée des touristes. La raison d'être de ce changement d'esprit de la doctrine franquiste et salazariste tenait à la nécessité d'attirer des devises étrangères.

[...]

Les guides de voyage servaient d'instruments de contre-récit idéologique, cherchant à s'opposer au cosmopolitisme des démocraties occidentales à travers des images de fierté nationale et de légitimité politique. Le discours identitaire d'une nation extraordinaire est très présent dans les guides publiés sous l'État-Nouveau : *Comment visiter le Portugal* (194–), sans auteur, et *Portugal, terres et gens* (195–), de Suzanne Chantal. Ces deux ouvrages s'adressent à un public français et anglais et dressent un portrait soigneusement orchestré, en accord avec le discours sur la « portugalité » de l'État-Nouveau.

[...]

Exporter de la propagande requiert un certain tact promotionnel, car le dispositif autoritaire d'une dictature ne dispose pas, à l'extérieur de ses frontières, des mêmes ressources pour imposer un récit et garantir l'efficacité de sa réception. La distribution internationale d'affiches est l'une des tactiques utilisées, mais le nombre d'arguments est limité par les caractéristiques immédiates du support. Les guides de voyage ont été choisis car ils permettent d'articuler un discours textuel et visuel élaboré. Les dictatures ibériques jouissent d'une réputation d'austérité économique et morale qui est justifiée, mais l'imaginaire qu'elles ont promu dans les guides revêt un ton radieux et ensoleillé.[...] Le choix par les services de propagande de livres qui débordent de la sobriété qu'ils s'imposent est logique, car un guide dont l'économie linguistique et visuelle serait dépourvue de métaphores et d'adjectifs serait un objet ennuyeux qui ne parviendrait pas à attirer le bureaucrate le plus fervent. Quel que soit le régime politique, le tourisme dépend des imaginaires graphiques communs, au sens le plus large et le plus pragmatique du terme, car il nécessite la stylisation d'un phénomène, d'un paysage ou d'un groupe de personnes. La stylisation est l'activité principale du tourisme, comme en témoignent les innombrables bibelots, porte-clés, aimants représentant des sardines et des Sevillanas produits pour illustrer la visite du Portugal ou de l'Espagne. La composante visuelle d'un guide renforce la fiction et génère un simulacre de réalité idéalisée.

Ce jeu de similitudes et d'apparences est efficace s'il est plausible. La docufiction est le style privilégié de ce genre bibliographique, mais elle suit une logique iconographique marquée. Les images les plus utilisées sont des clichés descriptifs, semblables aux clichés typographiques des arts graphiques, dans lesquels les images sont standardisées pour être reproduites dans diverses applications. Cette condition est constitutive du discours touristique, mais pas en tant que sous-produit d'une stratégie marketing : c'est un mode de communication qui opère par mystification visuelle.

[...]

Le développement de l'industrie touristique en Espagne a été orchestré par le ministère de l'Information et du Tourisme grâce à des financements publics et privés, mais sa contribution la plus importante a été la conception d'une campagne internationale, en 1964, autour du slogan « Spain is different » [qui] remplissait un double objectif : affirmer un rapprochement avec l'économie de consommation des économies libérales de l'Occident et, simultanément, défendre les choix idéologiques du régime comme endémiques — « same, same, but different ».

C'est également en 1964 que la Direction générale de la promotion du tourisme en Espagne publie un guide de voyage rédigé et illustré par le jeune artiste Máximo, avant qu'il ne devienne célèbre en tant que dessinateur de presse. [...] Sur le plan graphique, il présente un aspect moderne et un ton humoristique, proche du travail de Saul Steinberg pour le New Yorker. Cependant, malgré l'aspect amusant et naïf des dessins, le texte adopte une approche paternaliste en cherchant à se rapprocher du lecteur, allant jusqu'à présenter le guide comme un ami qui lui racontera « quatre choses pour que tu puisses mettre le pays dans ta poche ». [...]

La stratégie éditoriale est simple : intégrer les thèmes les plus difficiles, tels que la liberté, la politique, la guerre civile et les mœurs, dans le fil des sujets plus anodins, ou moins controversés, comme la géographie ou le logement. Le discours doctrinal est explicite. La liberté y est décrite comme un « mot qui n'est pas inscrit dans la loi, mais qui constitue une manière d'être et d'exister », et les choix politiques de l'État comme le résultat de l'impossibilité de mettre en place « une politique purement libérale dans un pays sans classe moyenne, doté d'une structure quasi féodale ».

[...]

Un lecteur français qui tomberait sur *Comment visiter le Portugal*, *Portugal, terres et gens* et *España para usted* à côté d'un ouvrage de la collection Petite Planète publié aux Seuil dans les années 1950 aurait du mal à croire qu'ils décrivent les mêmes pays.

[...]

Villier [dans *Le Portugal*, Petite planète, Seuil, 1957] affirme dans le premier paragraphe que « Le Portugal est pour un Français un pays difficile à atteindre, sinon à comprendre, car pour y parvenir il faut d'abord franchir cet écran, clair ou sombre selon l'idée qu'on veut s'en faire, qu'est l'Espagne », et, sur la même page, il souligne que « c'est donc toujours plus ou moins par comparaison et opposition avec l'Espagne qu'il nous faudra étudier et examiner le Portugal et nous demander [...] si vraiment le Portugal existe ou s'il ne serait pas seulement une illusion des Portugais ». [...]

Le ton satirique se poursuit dans les chapitres suivants. Dans « os pescadores », on souligne que Simone de Beauvoir qualifie la «sardine grillée, de manière assez existentialiste, de poisson périmé » et on déclare que «on peut se demander si l'Espagne sent le jasmin ou l'ordure, mais on peut affirmer sans hésiter que le Portugal sent la sardine ».

[...]

Dans le premier chapitre [de *Espagne*, Manuel Tuñón, Petite Planète, Seuil,1956], « La difficulté d'être espagnol », on y décrit un pays en retard, averse au progrès et à la transformation du monde : « l'Espagne garde l'homme. Non pas dans une prison. Mais dans cette liberté que connaissent les gens emprisonnés ». [...] Par rapport au Portugal, le ton est beaucoup plus caustique, une tendance qui se poursuit dans le chapitre « Les violences de l'histoire », où transparaît une désillusion face à diverses périodes historiques : de la vaine promesse impériale du « Siècle d'or » au constat d'une Espagne colonisée par l'Europe industrialisée, alors qu'elle exploitait les Antilles avec des méthodes médiévales.

[...]

Au Portugal, l'évolution du débat sur le rôle du tourisme dans la société s'est fait sentir dès les premiers instants qui ont suivi la Révolution de 1974. Le sujet a fait son entrée dans le débat national et, moins d'un mois après le 25 avril, la une du *Diário de Lisboa* illustrait une satire sur le tourisme en période de révolution. Au début du mois de juin, le ministre sans portefeuille Francisco Pereira de Moura a déclaré dans une interview que le tourisme de masse était la prostitution du peuple. La polémique était nationale, mais la curiosité suscitée par le processus révolutionnaire portugais a fait du pays une destination de pèlerinage politique, attirant ce que Philippe Cloaguen, fondateur des guides Routard, a surnommé les « globe-trotters de l'Internationale ». [...] Le circuit militant a été un phénomène entre 1974 et 1976 car il s'agissait de la première révolution de gauche en Europe occidentale accessible en voiture, comme l'annonçait Le Monde en 1975 : « C'est Cuba au bout de l'autoroute du Sud. »

[...]

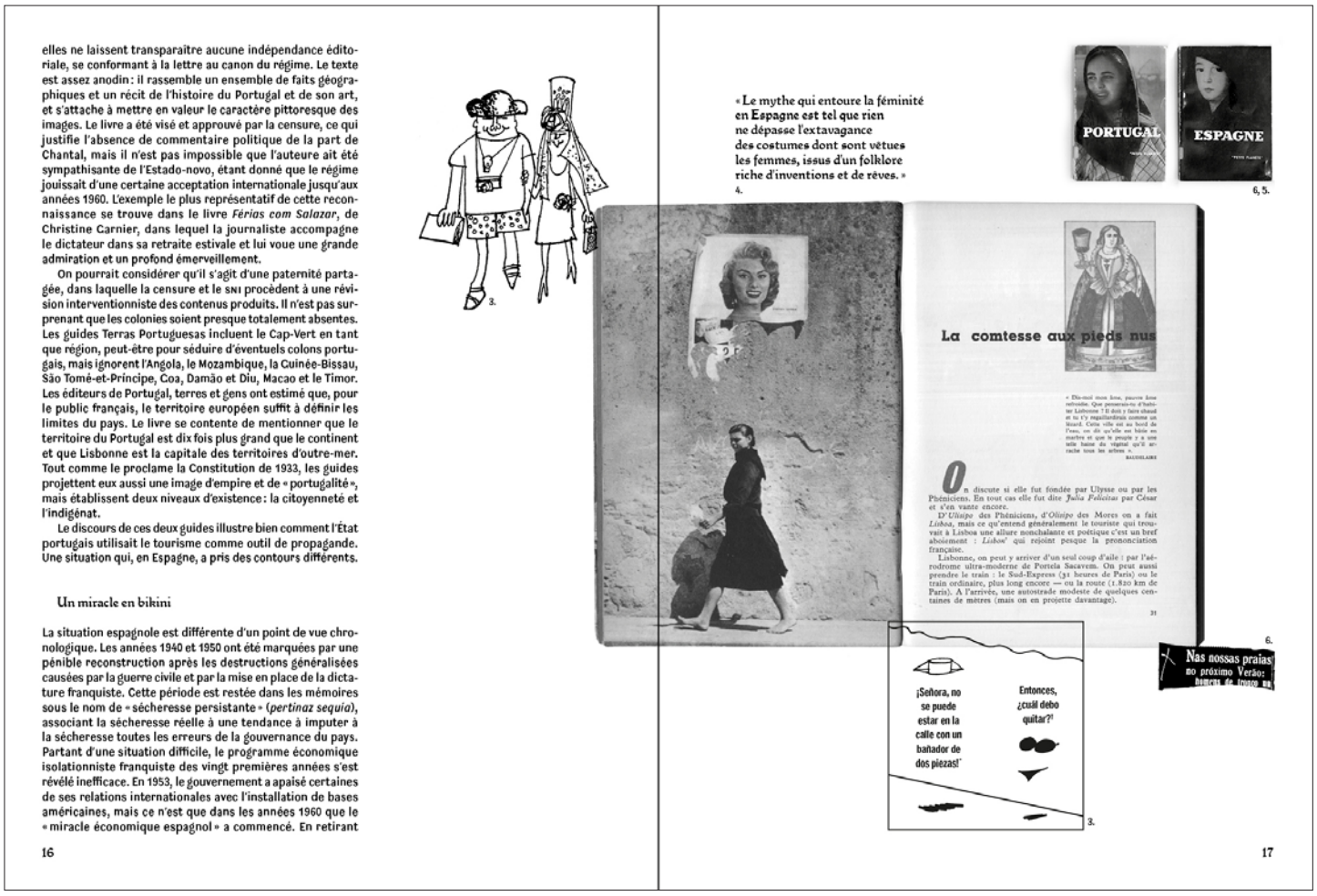
Les choix éditoriaux des Guides du Routard créent un modèle qui fait l'impasse sur la dimension visuelle du guide, transformant leurs contributeurs en agent de l'extraction du typique et du pittoresque, véritables fonctionnaires d'une authenticité fabriquée, qui alimentent le côté alternatif de l'industrie touristique contemporaine.

[...]

Ainsi, une lecture distenciée des guides du XXe siècle met à jour la diversité des imaginaires qui se dessinent sur et pour les habitants de ces pays, et révèlent à la fois la vision politique de leurs dirigeants et les préjugés de ceux qui les observent de loin. La persistance et la résistance d'un imaginaire conduisent à son ancrage dans l'inconscient culturel et à sa mythification conséquente. Ces mythes populaires peuvent se transformer en synecdoques d'une attraction touristique, voire être intégrés à l'identité d'un pays. En observant l'évolution du discours touristique ibérique au cours des quatre-vingts dernières années, on a le sentiment que ces mythes ont été lentement incorporés dans un mode de vie et ritualisés dans le quotidien, dans un acte de foi folklorique.



Doubles-pages du livre (mise en page non définitive).



elles ne laissent transparaître aucune indépendance éditoriale, se conformant à la lettre au canon du régime. Le texte est assez anodin : il rassemble un ensemble de faits géographiques et un récit de l'histoire du Portugal et de son art, et s'attache à mettre en valeur le caractère pittoresque des images. Le livre a été visé et approuvé par la censure, ce qui justifie l'absence de commentaire politique de la part de Chantal, mais il n'est pas impossible que l'auteure ait été sympathisante de l'Estado-novo, étant donné que le régime jouissait d'une certaine acceptation internationale jusqu'aux années 1960. L'exemple le plus représentatif de cette reconnaissance se trouve dans le livre *Férias com Salazar*, de Christine Carnier, dans lequel la journaliste accompagne le dictateur dans sa retraite estivale et lui voue une grande admiration et un profond émerveillement.

On pourrait considérer qu'il s'agit d'une paternité partagée, dans laquelle la censure et le SNI procèdent à une révision interventionniste des contenus produits. Il n'est pas surprenant que les colonies soient presque totalement absentes. Les guides Terras Portuguesas incluent le Cap-Vert en tant que région, peut-être pour séduire d'éventuels colons portugais, mais ignorent l'Angola, le Mozambique, la Guinée-Bissau, São Tomé-et-Príncipe, Coa, Damão et Diu, Macao et le Timor. Les éditeurs de Portugal, terres et gens ont estimé que, pour le public français, le territoire européen suffit à définir les limites du pays. Le livre se contente de mentionner que le territoire du Portugal est dix fois plus grand que le continent et que Lisbonne est la capitale des territoires d'outre-mer. Tout comme le proclame la Constitution de 1933, les guides projettent eux aussi une image d'empire et de « portugalité », mais établissent deux niveaux d'existence : la citoyenneté et l'indigénat.

Le discours de ces deux guides illustre bien comment l'État portugais utilisait le tourisme comme outil de propagande. Une situation qui, en Espagne, a pris des contours différents.

Un miracle en bikini

La situation espagnole est différente d'un point de vue chronologique. Les années 1940 et 1950 ont été marquées par une pénible reconstruction après les destructions généralisées causées par la guerre civile et par la mise en place de la dictature franquiste. Cette période est restée dans les mémoires sous le nom de « sécheresse persistante » (*pertinaz sequía*), associant la sécheresse réelle à une tendance à imputer à la sécheresse toutes les erreurs de la gouvernance du pays. Partant d'une situation difficile, le programme économique isolationniste franquiste des vingt premières années s'est révélé inefficace. En 1953, le gouvernement a apaisé certaines de ses relations internationales avec l'installation de bases américaines, mais ce n'est que dans les années 1960 que le « miracle économique espagnol » a commencé. En retirant

16

3.

« Le mythe qui entoure la féminité en Espagne est tel que rien ne dépasse l'extravagance des costumes dont sont vêtues les femmes, issus d'un folklore riche d'inventions et de rêves. »
4.

PORTUGAL
ESPAGNE
6, 5.

La comtesse aux pieds nus

« Dis-moi mon âme, pauvre âme rêveuse. Que penserais-tu d'habiter Lisbonne ? Il doit y faire chaud et tu t'y engalardirais comme un lézard. Cette ville est au bord de l'eau, on dit qu'elle est bâtie en marbre et que le peuple y a une telle haine du végétal qu'il arrache tous les arbres ».
BAUDELAIRE

On discute si elle fut fondée par Ulysse ou par les Phéniciens. En tout cas elle fut dite *Julia Felicitas* par César et s'en vanta encore.
D'*Ulisipe* des Phéniciens, *d'Olisipo* des Mores on a fait *Lisboa*, mais ce qu'entend généralement le touriste qui trouvait à Lisboa une allure nonchalante et poétique c'est un bref aboiement : *Lisbon*' qui rejoint presque la prononciation française.
Lisbonne, on peut y arriver d'un seul coup d'aile ; par l'aérodrome ultra-moderne de Portela Sacavem. On peut aussi prendre le train : le Sud-Express (31 heures de Paris) ou le train ordinaire, plus long encore — ou la route (1.820 km de Paris). À l'arrivée, une autostrade modeste de quelques centaines de mètres (mais on en projette davantage).
31

6.

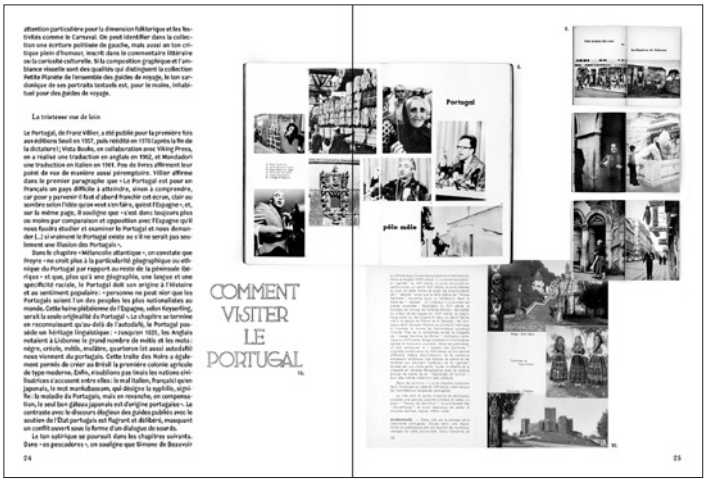
Nas nossas praias no próximo Verão: [illegible]

¡Señora, no se puede estar en la calle con un bañador de dos piezas!

Entonces, ¿cuál debo quitar?!

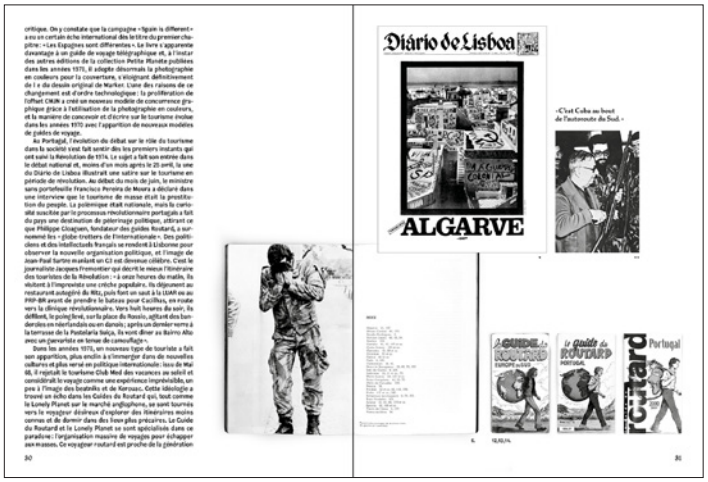
3.

17



24

25



30

31







3.





5.

Le touriste pourra bientôt diagnostiquer lui-même le quatrième mal qui ronge le corps de l'Espagne. Le désir d'être torero.

5.



9.

d'un ouvrage de la collection Petite Planète publié par Seuil dans les années 1950 aurait du mal à croire qu'ils décrivent le même pays. La série illustre l'ingéniosité et le charme d'une nouvelle gauche cosmopolite (rive gauche) qui a émergé après la Seconde Guerre mondiale et a atteint son apogée entre le milieu des années 1950 et la fin des années 1960. Ce dynamisme intellectuel originel contraste radicalement avec les réalités autoritaires de la péninsule ibérique décrites dans ces deux guides.

La première grande différence de la collection Petite Planète dans *Portugal* (1957, 1962, 1976), de Franz Villier, et dans *Espagne* (1956), de Manuel Tuñón de Lara et Dominique Aubier, réside dans l'importance accordée à l'environnement visuel. Les dix-huit premiers numéros de la collection ont été dessinés par Chris Marker, avec l'aide de Juliette Caputo, et font appel à des gravures historiques ainsi qu'à une forte présence de photographies en noir et blanc, réunissant les contributions du directeur de la collection et de photographes et cinéastes connus de l'époque. La composition graphique s'affirme par l'utilisation de la bichromie, qui vise à faciliter l'identification du pays par la combinaison des couleurs et à aider à différencier les titres dans les différentes sections. Les Petite Planète sont directement influencées par la collection Écrivains de Toujours, pour laquelle Marker avait écrit Cirandoux par lui-même, partageant les dimensions (12 × 18 cm), le nombre de pages (192) et le portrait en couverture.

Le choix du portrait joue un rôle déterminant dans l'identité de la collection, dans la mesure où Marker ne met en scène que des femmes et compose ses images de manière à rendre l'arrière-plan imperceptible, en cadrant le visage en gros plan. Ce geste relégue au second plan, voire annule, toute identification potentielle à une ou à un paysage, ce qui traduit une intention discursive : l'attrait touristique est mis hors champ. Les portraits sont pour la plupart des photographies de femmes anonymes, à l'exception des volumes Allemagne, Italie et Hollande, où l'on a choisi des actrices célèbres, mais il existe également quelques gravures ou peintures.

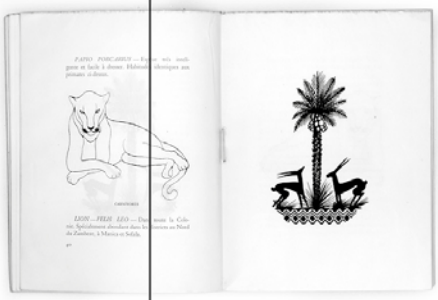
Les choix textuels et paratextuels revêtent une importance tout aussi grande dans cette collection. L'absence de mention de l'auteur sur la couverture est révélatrice d'un contexte paralittéraire, où l'accent n'est plus mis sur l'idée d'une voix unique, mais sur une voix plurielle, et où le texte et l'image revêtent une importance égale. La majeure partie du contenu écrit est consacrée à une approche littéraire de l'actualité, réservant pour la fin une douzaine de pages d'informations pratiques. Le texte principal est divisé en chapitres qui, ensemble, dressent un panorama du pays actuel en s'appuyant sur sa géographie, ses principales villes, ses coutumes et son histoire, mais l'accent est mis sur la description de la réalité culturelle, politique et économique. Sur le plan culturel, on ressent l'influence de Marker, qui met en avant des médias récents tels que la radio, le cinéma et la musique, avec une



2.



6.



11.

l'Exposition coloniale de Porto. Calvão était un colonialiste convaincu ; il fut le directeur technique de l'exposition et son principal promoteur. L'exposition était une initiative de propagande visant à réaffirmer la nation impériale et à attirer des colons potentiels, en installant des pavillons modernistes aux accents exotiques et en recréant des villages coloniaux dans les jardins du Palais de Cristal. Le point d'attraction populaire majeur, difficile à concevoir de nos jours, fut la présence forcée de trois cents Africains qui furent exposés comme dans un zoo humain. L'Exposition coloniale fut considérée comme un succès politique par son directeur qui , dans son avant-rapport, note que l'esprit des visiteurs est le même que celui de ceux qui vont « à la fête foraine, au théâtre, aux corridas et au football. Certains disaient : « Allons voir les Noirs ». C'est dans ce contexte que l'idéalisation de la carte « Le Portugal n'est pas un petit pays » prend toute son importance en tant que stratégie visant à ancrer un imaginaire dans l'esprit de la population portugaise et internationale. Les deux expositions coloniales et les documents produits servaient à faire croire à la population que le mythe de l'empire était réel.

Le parcours de Calvão sous l'Estado-novo est assez mouvementé, mais son affiche a connu une longue vie dans la propagande d'État. Presque simultanément, une autre version de 1934 apparaît au format carte postale, de 9 cm sur 14 cm, et, en 1935, la municipalité de Penafiel édite une affiche de 69 cm sur 97,5 cm — toutes avec un graphisme personnalisé et mentionnant Henrique Calvão comme concepteur de la carte. En 1940, l'année de l'Exposition du Monde portugais, le SPN publie une autre affiche de la carte en portugais et en français, au format 47 cm sur 64 cm. On sait que Comment visiter le Portugal a eu une version anglaise, mais on n'a pu accéder qu'à la reproduction de la carte intitulée Portugal is not a small country, sur laquelle on peut constater que la Tchécoslovaquie était déjà annexée par l'Allemagne nazie — ce qui situe ces éditions avant l'invasion de la Pologne. « Comment visiter le Portugal » était un guide discursif à la connotation politique exacerbée par la présence d'une carte de propagande, mais dont l'utilité pratique pour un touriste visitant le Portugal dans les années 1940 reste à éclaircir.

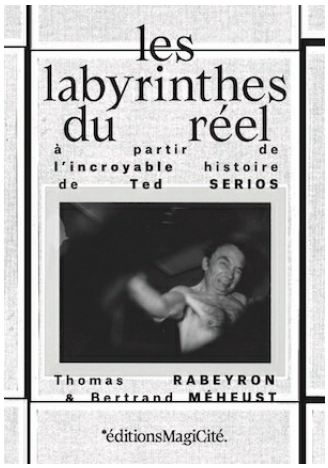
Le deuxième guide thématique est "Portugal, terres et gens", qui se distingue par la mise en scène et le caractère dramatique de sa production photographique, représentant les douze régions du Portugal continental, de Madère et des Açores en costumes traditionnels locaux. Ce régionalisme folklorique s'inscrit dans la lignée de la propagande de l'Estado-novo, véhiculant un récit de pauvreté rurale, empreinte de fierté. L'éditeur, le Service culturel de Shell Portuguesa, reprend dans cette édition les images , qu'il avait utilisées dans les années 1940 pour la collection de guides de 16 pages Terras Portuguesas (1944), avec des textes de Diogo de Macedo. Les deux éditions ont été imprimées à l'imprimerie Neogravura et, bien que parrainées par une entreprise privée qui annonce ses stations-service à la fin de chaque région,

Doubles-pages du livre (mise en page non définitive).

Les labyrinthes du réel

RABEYRON, Thomas ; MEHEUST, Bertrand

*éditionsMagiCité.



Domaines : Arts et beaux livres, Sciences humaines et sociales, Lettres, Ésotérisme

Genres : Histoire, Philosophie, Phénomènes inexpliqués

Mots clés : Philosophie, Fantastique, paranormal, Arts, Sciences, Photographie

Format : 115 x 165 cm

Pages : 518

Détails de la fabrication : 150 photographies NB | dos carré collé souple | couverture deux tons pantone

Prix : 22,00 €

ISBN : 9782959019869

Livres connexes : Phénomènes - Et si notre réalité était un rêve ?, Les miracles de l'esprit : Qu'est-ce que les voyants peuvent nous apprendre ?, Ted Serios: The Mind's Eye

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE
SERENDIP livres

SERENDIP
livres

21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

Ted Serios, groom au chômage, ivre… et artiste flamboyant des sixties. Poète acheiropoïétique — auteur d'images d'origine mystérieuse —, il projetait par son regard ses « pensées » sur pellicule.

PRÉSENTATION

Photos coup-de-poing : Ted Serios, groom au chômage, marginal, ivre… et artiste flamboyant des années 1960. Ce poète acheiropoïétique — autrement dit, auteur d'images d'origine mystérieuse —, projetait ses « pensées » sur la pellicule d'un appareil Polaroid, sans recourir à autre chose qu'à son regard intensément flou. Des centaines d'images nous exposent un outre- monde : Parthénon inconnu, Kennedy décadré, reptile dinosaurien inexistant, ponts, villes, visages, embouteillages… Un « impossible » pourtant très bien documenté — et de manière rigoureuse — par Jule Eisenbud, brillant psychiatre universitaire, grand théoricien de la parapsychologie. En rouvrant ce cold case, Thomas Rabeyron et Bertrand Méheust rattrapent l'opportunité de mieux comprendre le psi, à travers ce qu'ils considèrent comme le plus grand cas de la recherche psychique. Par une visite à travers les centaines d'archives photographiques du fonds Eisenbud, d'une analyse philosophique et épistémologique du cas, les deux auteurs proposent un ouvrage-somme, tel une enquête, avec comme horizon l'une des grandes énigmes du XXe siècle, dans l'espoir fou de détricoter le réel et de tomber dans l'arrière-cuisine du monde.

ARGUMENTS COMMERCIAUX OU POINTS FORTS

- Une analyse historique de cet incroyable cas photographique

- Une partie sous forme de dialogue entre les deux chercheurs

- Un fond d'archives photographique conséquent et inédit en France

- Un travail rigoureux, fruit de nombreuses années de recherche

- Une perspective artistique et métaphysique novatrice

AUTEUR(S)

Thomas Rabeyron est professeur de psychologie clinique et psychopathologie à l'université Lyon 2, également Honorary Research Fellow à l'université d'Édimbourg. Il a co-fondé le Centre d'Information de Recherche et de Consultation sur les Expériences Exceptionnelles. Membre junior de l'Institut Universitaire de France depuis 2021, il a publié une centaines d'articles et plusieurs ouvrages.

Bertrand Méheust est docteur en sociologie et reconnu en France comme l'une des grandes figures de la métapsychique. Membre du comité directeur de l'Institut Métapsychique International, il est l'auteur d'une douzaine d'ouvrages aux éditions La Découverte et Vues de l'esprit.

*extrait #1

Comme il faut toujours être très attentif aux commencements, nous allons nous attarder quelque peu sur les circonstances pittoresques qui ont conduit Ted Serios à découvrir son étrange pouvoir. L'histoire commence comme un roman, plus exactement comme un récit de bande dessinée. En 1955, au sortir d'un passé de petit délinquant et après avoir notamment travaillé comme gardien dans un parking, Ted trouve un emploi comme garçon d'ascenseur dans l'hôtel Hilton de Chicago. Un collègue de travail, George Johannes, qui s'intéresse à l'histoire du mesmérisme et qui s'essaie alors à l'hypnose, le prend pour cobaye et découvre qu'il est un excellent sujet, très sensible aux suggestions. Johannes a lu en particulier des récits du XIXe siècle sur ce que l'on appelait alors le «voyage magnétique»: la capacité, prêtée à certains sujets magnétisés, de se porter en esprit sur des cibles qu'on leur désigne, et d'en ramener des informations vérifiables. Comme Ted semble aussi manifester des dons de cet ordre, Johannes a l'idée de s'associer avec lui pour détecter et retrouver des trésors, une perspective évidemment alléchante pour des garçons d'ascenseur.

*extrait #2

Si Serios n'a plus produit de psychographies en conditions contrôlées après la «photographie du rideau», en 1967, il a obtenu au moins 70 images seul, essayant régulièrement de produire de nouvelles images. Eisenbud lui fournira jusqu'à sa mort de nouvelles pellicules.

Serios obtient tout d'abord des images de manière très ponctuelle, notamment un module lunaire, en 1969, dont l'analyse a montré qu'il s'agissait bien d'un module en trois dimensions (et non d'une photographie de photographie). En 1975, Serios pense avoir obtenu des photographies de Patty Hearst, une femme qui avait été kidnappée (un article sera publié dans *Fate* à propos de ces photographies). Il obtient ensuite, un an plus tard, un paysage de Mars.

*extrait #3

TR Cela t'a également conduit à découvrir un texte éclairant de Roland Barthes sur le Suaire il me semble.

BM Oui, et ce texte m'a stimulé et encouragé à creuser l'hypothèse des images non faites de main d'homme. Je l'ai découvert un peu avant que tu ailles à Baltimore. Barthes l'a écrit entre 79 et 80, un an avant sa mort accidentelle, et il s'intitule significativement «la chambre claire». Il y décrit le choc qu'il a ressenti quand, en 1989, il a vu pour le première fois les nouvelles photos du Suaire diffusées par le STURP. Voici qu'il a déclaré à ce propos: «Toujours la Photographie m'étonne, d'un étonnement qui dure et se renouvelle inépuisablement. Peut-être cet étonnement, cet entêtement, plonge-t-il dans la substance religieuse dont je suis pétri; rien à faire: la photographie a quelque chose à voir avec la Résurrection: ne peut-on dire d'elle qu'elle est ce que disaient les Byzantins de l'image du Christ dont le Suaire de Turin est imprégné, à savoir qu'elle n'était pas faite de main d'homme, achéïropoïétos?». Le mot est lâché: l'auteur me semble avoir noué dans une intuition fulgurante le mythe des images non faites de main d'homme, l'imaginaire chrétien qui s'est déployé autour du thème de la Résurrection, le thème de la Révélation et la signification profonde de la photographie . J'ignorais ce texte, mais il a aussitôt résonné dans mon esprit, et depuis je tente de mettre au clair les pensées qui me sont venues.

*extrait #4

Une première session expérimentale est donc menée à Chicago, dans une chambre d'hôtel, avec un Polaroid Land 100 que Jule Eisenbud achète pour l'occasion – Serios utilisait habituellement le Polaroid 95 dont le flash était moins fort – et des notes détaillées sont rédigées par le neveu d'Eisenbud également présent. D'un contact familier et sympathique, Serios se concentre alors pour tenter de produire la photographie d'un bâtiment cachée dans une enveloppe. Il précise que l'exercice est difficile et lui demande beaucoup d'effort, au point qu'il lui arrive parfois de saigner du nez et de l'anus. Il évoque alors «une grande et longue structure avec une croix» tandis qu'une première photographie, entièrement noire (un *blackie*) est produite: «Un chat noir dans la nuit noire», commente Serios qui ne paraît pas perturbé par ce premier raté. Il fabrique alors un «gismo» et le pose sur l'objectif de l'appareil photo.
Au moment de déclencher l'appareil, il se concentre pendant quelques secondes, les lèvres pincées, comme s'il faisait un effort physique. Il semble ainsi rentrer dans un état de transe et Jule Eisenbud prend régulièrement son pouls, qui peut monter jusqu'à 130 battements par minute. Quand le médium a le sentiment qu'une image est sur le point d'émerger, il crie alors «Maintenant !» (*Now*). Il répète cette manière de faire ce qui lui permet de «s'échauffer» en vue de produire des images. Il a également besoin d'alcool pour atteindre l'état psychique nécessaire, ce qui, comme nous le verrons, ne facilite pas la conduite des expériences. Les images obtenues se limitent pour l'instant à des images totalement noires, des *blackies*. Cependant, quand la cible à deviner dans une enveloppe est une photo d'une église du Kremlin, Serios affirme avec assurance que le contenu de l'enveloppe est «une maison blanche, avec des volets blancs et un toit vert». Sa description est correcte mais il ne parvient pas pour autant à produire une «projection» de cette image sous forme de psychographie. Eisenbud est cependant surpris par l'assurance affichée par Serios quand il décrit l'image masquée, car cette attitude lui rappelle l'attitude de certains grands sujets psi. Serios demande ensuite à prendre une douche et se montre à cette occasion dans le plus simple appareil à Eisenbud en prétextant que celui-ci lui donne une serviette...

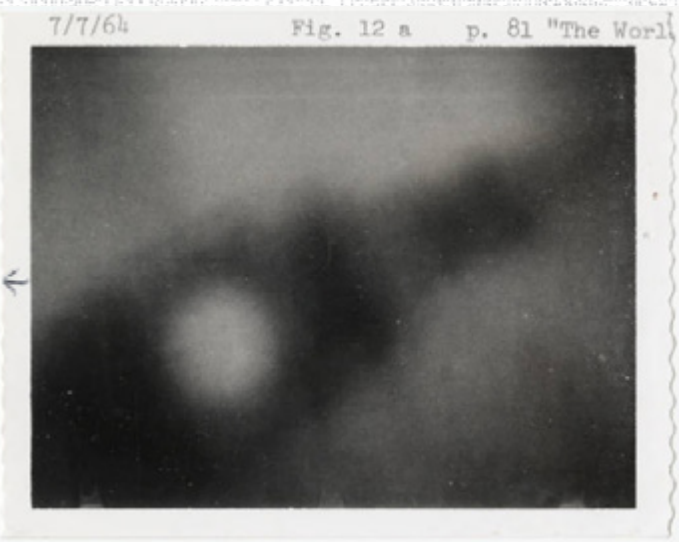
*extrait #5

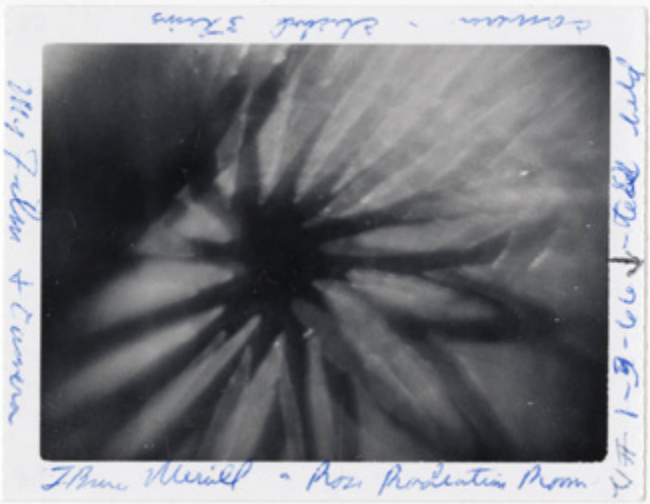
A nouveau, l'élan lyrique et métaphorique de Merleau-Ponty est ici comme pris au mot et au piège: «chiche !», semble dire le médium américain à ce philosophe français dont il n'a bien évidemment jamais entendu parler. Tout à l'heure, le philosophe nous affirmait: «c'est la montagne elle-même qui, de là-bas, se fait voir du peintre, c'est elle qu'il interroge du regard»). Maintenant - le renversement du chiasme l'y conduit - il lui suffit de modifier très peu la formule pour la retourner et d'écrire: «c'est elle qui l'interroge». Mais la montagne fait encore plus qu'interroger le peintre, c'est elle qui vient à lui, ce sont les choses qui viennent à lui.


15
HL 5-13-65






7/7/64
Fig. 12 a
p. 81 "The Worl




Bay Coast


6-25-65

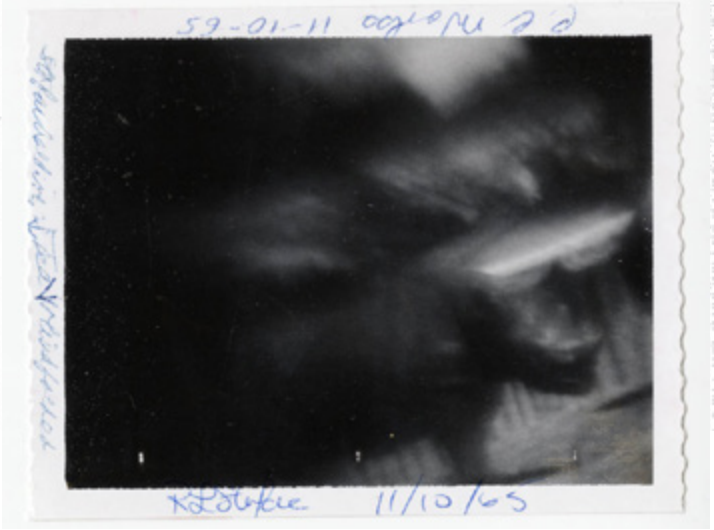



Dave Fiscus
1-28-65: 10:30pm, Hauppauge, N.Y.
1-24

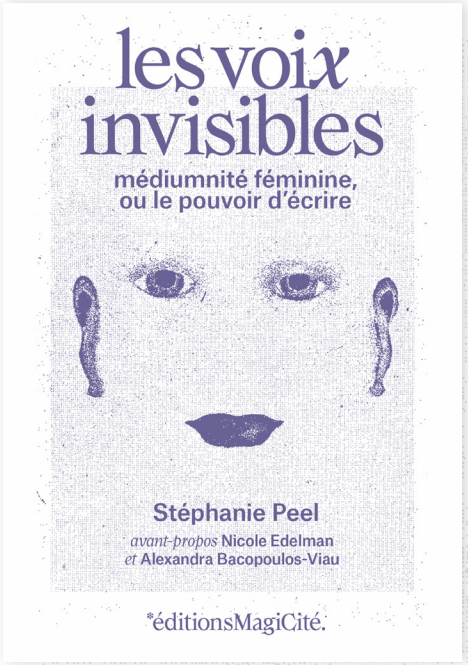

11/20/64 At Bradley's


from W.Crook 15 2/2/65


B-13


59-01-11
11/10/65


20
5/12/65



les voix invisibles
médiumnité féminine, ou le pouvoir d'écrire

Stéphanie Peel

ISBN : 978-2-9590198-3-8

disponible mai 2025
14 euros / 1200 exemplaires

essai / féminisme / littérature / histoire

115×165 mm / 176 pages NB / souple, dos carré collé
offset avec un ton direct sur la couverture

*résumé.
Vestales, pythies, druidesses, sorcières, médiums, les figures féminines semblent être des intermédiaires privilégiés entre les mondes visibles et invisibles. En s'intéressant au spiritisme français du XIXe siècle, Stéphanie Peel révèle l'importance des femmes au sein de cette doctrine. Une croyance qui se base sur l'existence des Esprits et la possibilité de communiquer avec eux. **À partir d'un corpus de textes écrits par des femmes médiums, elle tente de montrer comment, bien qu'assujetties à des autorités scientifiques, spirites ou invisibles, celles-ci atteignirent paradoxalement une certaine forme d'indépendance et de reconnaissance et ce, par l'accès à la publication.** Manuels doctrinaires, (auto) biographies d'Esprits, fictions spirites, revues, etc., ces multiples tentatives permettent de mettre en lumière une autre histoire, celle de ces occultées, qui ont trouvé des voi·es·x détournées pour exister — *écrire*.

*ésotérisme
*littérature
*médiumnité
*féminismes
*écriture
*pouvoir
*autonomie
*spiritisme
*archives

*les points forts du livre.

- Une proposition transversale, convoquant l'histoire de l'ésotérisme et de la littérature au regard des luttes féminines.
- Un essai de vulgarisation sur le spiritisme français, interrogeant ses origines.
- Pour un lectorat mixte : engagé, féru d'histoire ou de littérature.
- Poèmes, lettres, écritures médiumniques… un corpus de documents pour la plupart méconnus ou inédits.
- Un travail d'exhumation et de réactivation d'archives.
- Une invitation à considérer l'écriture comme puissance magique et émancipatrice.



*l'autrice. *Stéphanie Peel*
est chercheuse à l'Université libre de Bruxelles. Titulaire d'un master en Langues et littératures françaises & romanes, complété d'une formation en Étude de genre, ses recherches se concentrent sur les liens entre ésotérisme, féminismes et littérature.

*préface. *Alexandra Bacopoulos-Viau*
est historienne des sciences et de la médecine. Après avoir enseigné aux universités de Cambridge, Harvard, NYU et McGill, elle est actuellement maîtresse de conférences à l'Université Weill Cornell Medicine à New York.

*postface. *Nicole Edelman*
est maîtresse de conférences honoraire en histoire contemporaine à l'université de Paris-Ouest Nanterre. Elle est l'autrice de nombreux ouvrages de référence, dont *Voyantes, guérisseuses visionnaires en France*, (1784-1914), Paris, Albin Michel, 1995.

*éditionsMagiCité.
tisse des alliances entre mondes magiques et mondes critiques. *.piste des textes et des documents risqués, explore les tensions entre champs du savoir et du récit et les ouvre à des relations hybrides, parfois inavouables.

1re Année. Le 15 Avril 1867. Numéro 1er.

LE

PROGRÈS SPIRITUALISTE

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris & les Départements, 10 fr.
ON S'ABONNE
A Paris, rue de la Victoire, 54 ;
A St-Amand-Mont-Rond (Cher),
chez M. Destenay, imprimeur.

Tout Ouvrage, dont il sera déposé deux exemplaires aux bureaux, sera annoncé et analysé.

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

Spiritisme, Magnétisme, Sciences et Arts

Bureaux de la Rédaction : A Paris, rue de la Victoire, 34

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris & les Départements, 10 fr.
ON S'ABONNE
A Paris, rue de la Victoire, 54 ;
A St-Amand-Mont-Rond (Cher),
chez M. Destenay, imprimeur.

Tout Ouvrage, dont il sera déposé deux exemplaires aux bureaux, sera annoncé et analysé.

AVIS

Tout Abonné qui désire assister à une des Soirées d'études données dans les salons de la rédaction, devra en faire la demande huit jours auparavant.

AVIS

Les communications relatives à la spécialité du journal doivent être adressées aux bureaux de la rédaction où elles seront examinées, et, s'il y a lieu, insérées à tour de rôle.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de Destenay.

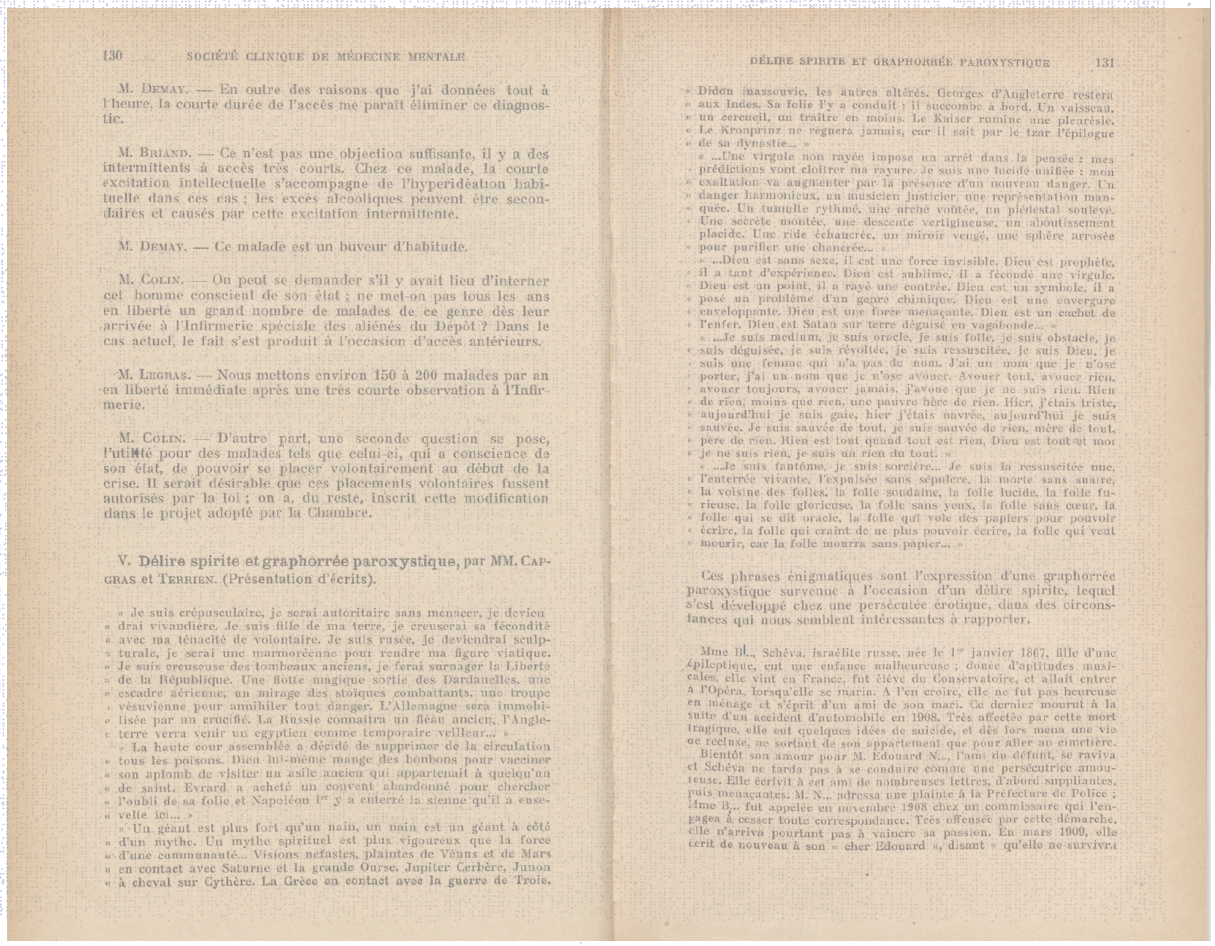
A NOS LECTEURS.

Un nouveau journal vient prendre sa place au soleil du monde intelligent. LE PROGRÈS SPIRITUALISTE n'a pas la prétention de faire mieux que ses prédécesseurs, mais il vient se joindre à eux pour faire avancer l'œuvre commune en suivant une route nouvelle; il ouvrira ses colonnes à la discussion de quelque côté qu'elle se présente; il n'a aucune couleur, aucun parti pris; toute recherche sur la vérité, toute opinion émise de bonne foi seront accueillies favorablement, et même avec reconnaissance. On pourrait l'appeler la *tribune spiritualiste*, tribune où chaque homme sincère aura le droit d'émettre son opinion et de la discuter dans toute la

cheront aux idées spiritualistes; nous nous ferons un devoir de les soumettre au lecteur, qui, à son tour, les acceptera ou les repoussera en donnant ses raisons. — C'est le but principal de cette feuille, qui n'est pas une œuvre de concurrence aux journaux qui se publient depuis longtemps à Paris, à Lyon et à Bordeaux, et, lesquels sont rédigés par des hommes d'un savoir reconnu, mais pour offrir un organe à des articles souvent intéressants qui ne peuvent être admis dans ces diverses revues, les unes ayant une opinion fortement arrêtée, et n'acceptant aucune discussion, les autres étant surchargées de matières intéressantes auxquelles leur format suffit à peine.

Il y a deux ans, ce projet avait été conçu par des écrivains de mérite qui comprenaient combien la discussion est utile, combien la réfutation est indispensable pour

blit une société pneumatologiste dans laquelle on put débattre librement, sans passion, et avec toute la tolérance possible et les meilleurs procédés, les questions si épineuses du spiritualisme ou du spiritisme, dans lesquelles j'ai relevé souvent bien des incohérences. C'est en raison de cela qu'il est essentiel qu'on accorde à chacun de ceux qui seront bien dévoués à l'œuvre dont on s'occupe si chaudement aujourd'hui, tout droit de question. Je ne pense pas que ce soit assez que chacun ait la liberté d'une opinion *arrêtée* d'une manière absolue. Je crois que les esprits ne nous ont pas encore donné des informations qui puissent nous permettre, à chacun de nous, de dire *irrévocablement* : *Je sais*. Je crois, à cause des contradictions des esprits, dans les différents camps, que nous avons encore beaucoup à apprendre, et que nous devons mettre de côté tout amour-propre de science



130 SOCIÉTÉ CLINIQUE DE MÉDECINE MENTALE

M. Demay. — En outre des raisons que j'ai données tout à l'heure, la courte durée de l'accès me paraît éliminer ce diagnostic.

M. Briand. — Ce n'est pas une objection suffisante, il y a des intermittents à accès très courts. Chez ce malade, la courte excitation intellectuelle s'accompagne de l'hyperidéation habituelle dans ces cas ; les excès alcooliques peuvent être secondaires et causés par cette excitation intermittente.

M. Demay. — Ce malade est un buveur d'habitude.

M. Colin. — On peut se demander s'il y avait lieu d'interner cet homme conscient de son état ; ne met-on pas tous les ans en liberté un grand nombre de malades de ce genre dès leur arrivée à l'Infirmerie spéciale des aliénés du Dépôt ? Dans le cas actuel, le fait s'est produit à l'occasion d'accès antérieurs.

M. Legras. — Nous mettons environ 150 à 200 malades par an en liberté immédiate après une très courte observation à l'Infirmerie.

M. Colin. — D'autre part, une seconde question se pose, l'utilité pour des malades tels que celui-ci, qui a conscience de son état, de pouvoir se placer volontairement au début de la crise. Il serait désirable que ces placements volontaires fussent autorisés par la loi ; on a, du reste, inscrit cette modification dans le projet adopté par la Chambre.

V. **Délire spirite et graphorrée paroxystique**, par MM. Capgras et Terrien. (Présentation d'écrits).

« Je suis crépusculaire, je serai autoritaire sans menacer, je devien-
« drai vivandière. Je suis fille de ma terre, je creuserai sa fécondité
« avec ma ténacité de volontaire. Je suis rusée, je deviendrai sculp-
« turale, je serai une marmoréenne pour rendre ma figure viatique.
« Je suis creuseuse des tombeaux anciens, je ferai surnager la Liberté
« de la République. Une flotte magique sortie des Dardanelles, une
« escadre aérienne, un mirage des stoïques combattants, une troupe
« vésuvienne pour annihiler tout danger. L'Allemagne sera immobi-
« lisée par un crucifié. La Russie connaîtra un fléau ancien, l'Angle-
« terre verra venir un egyptien comme temporaire veilleur... »

« La haute cour assemblée a décidé de supprimer de la circulation
« tous les poisons. Dieu lui-même mange des bonbons pour vacciner
« son aplomb de visiter un asile ancien qui appartenait à quelqu'un
« de saint. Evrard a acheté un couvent abandonné pour chercher
« l'oubli de sa folie et Napoléon Ier y a enterré la sienne qu'il a ense-
« velie ici... »

« Un géant est plus fort qu'un nain, un nain est un géant à côté
« d'un mythe. Un mythe spirituel est plus vigoureux que la force
« d'une communauté... Visions néfastes, plaintes de Vénus et de Mars
« en contact avec Saturne et la grande Ourse, Jupiter Cerbère, Junon
« à cheval sur Cythère. La Grèce en contact avec la guerre de Troie,

DÉLIRE SPIRITE ET GRAPHORRÉE PAROXYSTIQUE 131

« Didon massouvie, les autres altérés. Georges d'Angleterre restera
« aux Indes. Sa folie l'y a conduit ; il succombe à bord. Un vaisseau,
« un cercueil, un traître en moins. Le Kaiser ruminе une pleurésie.
« Le Kronprinz ne régnera jamais, car il sait par le tzar l'épilogue
« de sa dynastie... »

« ...Une virgule non rayée impose un arrêt dans la pensée : mes
« prédictions vont cloîtrer ma rayure. Je suis une lucide unifiée : mon
« exaltation va augmenter par la présence d'un nouveau danger. Un
« danger harmonieux, un musicien justicier, une représentation man-
« quée. Un tumulte rythmé, une arche voûtée, un piédestal soulevé.
« Une secrète montée, une descente vertigineuse, un aboutissement
« placide. Une ride échancrée, un miroir vengé, une sphère arrosée
« pour purifier une chancrée... »

« ...Dieu est sans sexe, il est une force invisible. Dieu est prophète,
« il a tant d'expérience. Dieu est sublime, il a fécondé une virgule.
« Dieu est un point, il a rayé une contrée. Dieu est un symbole, il a
« posé un problème d'un genre chimique. Dieu est une envergure
« enveloppante. Dieu est une force menaçante. Dieu est un cachet de
« l'enfer. Dieu est Satan sur terre déguisé en vagabonde... »

« ...Je suis medium, je suis oracle, je suis folle, je suis obstacle, je
« suis déguisée, je suis révoltée, je suis ressuscitée, je suis Dieu, je
« suis une femme qui n'a pas de nom. J'ai un nom que je n'ose
« porter, j'ai un nom que je n'ose avouer. Avouer tout, avouer rien,
« avouer toujours, avouer jamais, j'avoue que je ne suis rien. Rien
« de rien, moins que rien, une pauvre hère de rien. Hier, j'étais triste,
« aujourd'hui je suis gaie, hier j'étais navrée, aujourd'hui je suis
« sauvée. Je suis sauvée de tout, je suis sauvée de rien, mère de tout,
« père de rien. Rien est tout quand tout est rien, Dieu est tout et moi
« je ne suis rien, je suis un rien du tout. »

« ...Je suis fantôme, je suis sorcière... Je suis la ressuscitée nue,
« l'enterrée vivante, l'expulsée sans sépulcre, la morte sans suaire,
« la voisine des folles, la folle soudaine, la folle lucide, la folle fu-
« rieuse, la folle glorieuse, la folle sans yeux, la folle sans cœur, la
« folle qui se dit oracle, la folle qui vole des papiers pour pouvoir
« écrire, la folle qui craint de ne plus pouvoir écrire, la folle qui veut
« mourir, car la folle mourra sans papier... »

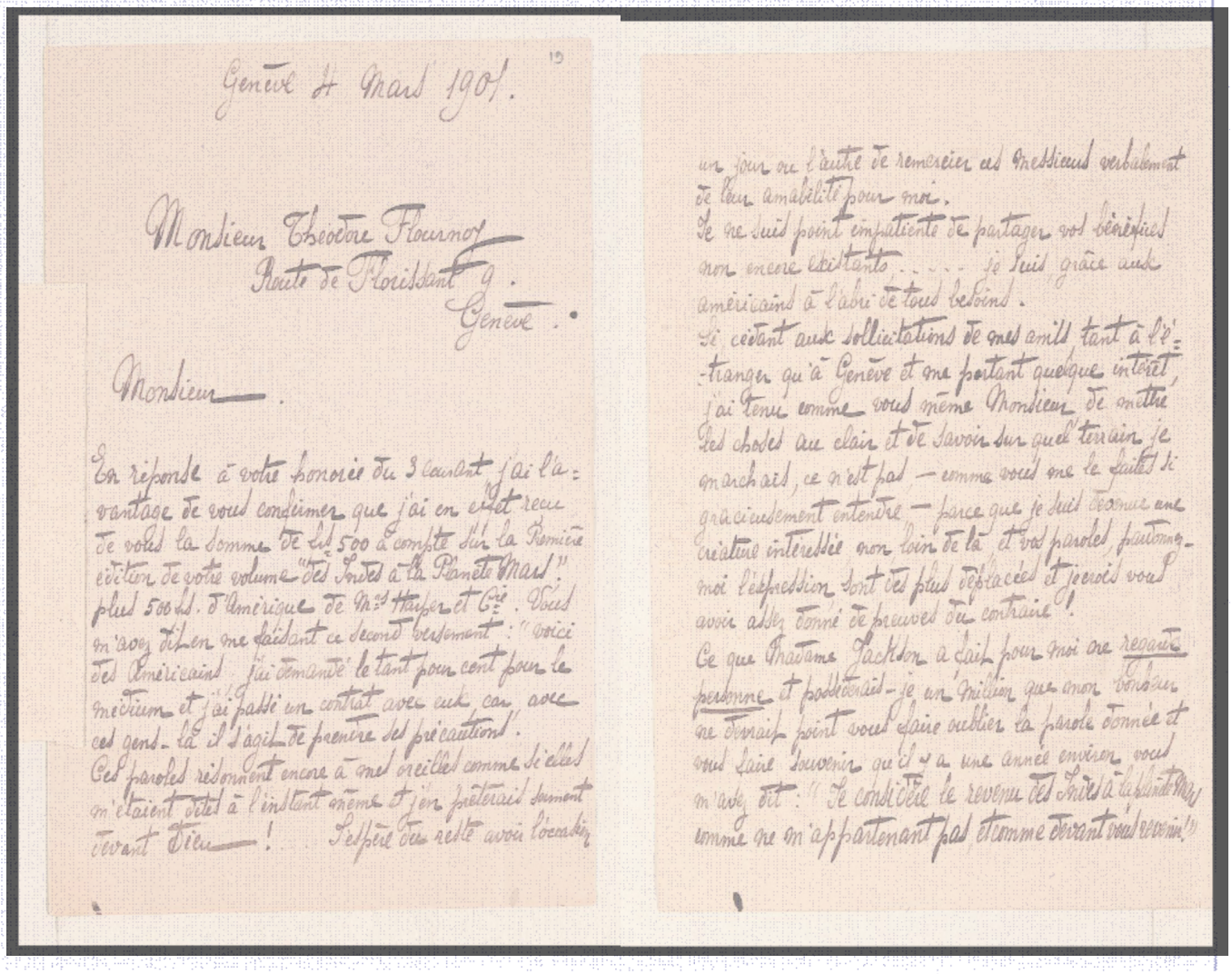
Ces phrases énigmatiques sont l'expression d'une graphorrée paroxystique survenue à l'occasion d'un délire spirite, lequel s'est développé chez une persécutée érotique, dans des circonstances qui nous semblent intéressantes à rapporter.

Mme Bl., Schéva, israélite russe, née le 1er janvier 1867, fille d'une épileptique, eut une enfance malheureuse ; douée d'aptitudes musicales, elle vint en France, fut élève du Conservatoire, et allait entrer à l'Opéra, lorsqu'elle se maria. A l'en croire, elle ne fut pas heureuse en ménage et s'éprit d'un ami de son mari. Ce dernier mourut à la suite d'un accident d'automobile en 1908. Très affectée par cette mort tragique, elle eut quelques idées de suicide, et dès lors mena une vie de recluse, ne sortant de son appartement que pour aller au cimetière.

Bientôt son amour pour M. Edouard N..., l'ami du défunt, se raviva et Schéva ne tarda pas à se conduire comme une persécutrice amoureuse. Elle écrivit à cet ami de nombreuses lettres, d'abord suppliantes, puis menaçantes. M. N... adressa une plainte à la Préfecture de Police ; Mme B... fut appelée en novembre 1908 chez un commissaire qui l'engagea à cesser toute correspondance. Très offensée par cette démarche, elle n'arriva pourtant pas à vaincre sa passion. En mars 1909, elle écrit de nouveau à son « cher Edouard », disant « qu'elle ne survivra

Un esprit incarné est toujours communicatif
Un esprit surnaturel est aussi considéré
Un esprit incarné est généralement un supérieur
Un esprit supérieur connait ses inférieurs
Une âme volontaire est une volonté supérieure
La supériorité consiste à inspirer sainement
La sainteté veut la durée de la saine réciprocité
L'amour charnel est idéalisé quand il est unifié
L'union de deux êtres transportés d'amour est une Communion
Une commune béatitude devient une sainte union
Une union sainte est une terrestre sainteté
Une pureté plus pure que la pureté d'un Dieu crucifié
est une pureté immaculée unifiée par sa pure Conception
Un couple unifié après un calvaire surmonté est une
paire d'ailes paradisiaque

FIG. 6. — *Délire spirite et graphorrée paroxystique. Spécimen d'écriture*



Genève 1er Mars 1901.

Monsieur Théodore Flournoy
Route de Florissant 9.
Genève.

Monsieur —.

En réponse à votre bonnée du 3 courant j'ai l'avantage de vous confirmer que j'ai en effet reçu de votre la somme de Frs 500 à compte sur la Première édition de votre volume "Des Indes à la Planète Mars" plus 500 fs. d'Amérique de Mrs Harper et Cie. Vous m'avez dit en me faisant ce second versement: "Voici des Américains j'ai demandé le tant pour cent pour le medium et j'ai passé un contrat avec eux car avec ces gens-là il s'agit de prendre des précautions".
Ces paroles résonnent encore à mes oreilles comme si elles m'étaient dites à l'instant même et je prêterais serment devant Dieu —! J'espère bien rester avec l'occasion un jour ou l'autre de remercier ces Messieurs verbalement de leur amabilité pour moi.
Je ne suis point impatiente de partager vos bénéfices non encore éclatants..... je suis grâce aux américains à l'abri de tous besoins.
Je cédant aux sollicitations de mes amis tant à l'étranger qu'à Genève et me portant quelque intérêt, j'ai tenu comme vous même Monsieur de mettre les choses au clair et de savoir sur quel terrain je marchais, ce n'est pas — comme vous me le faites si gracieusement entendre — parce que je suis devenue une créature intéressée mon loin de là et vos paroles prouvent moi l'expression dont est des plus déplacées et j'espère vous avoir assez donné de preuves du contraire!
Ce que Madame Jackson a fait pour moi me regarde personne et posséderai-je un million que mon bonheur ne devrait point vous faire oublier la parole donnée et vous faire souvenir qu'il y a une année environ vous m'avez dit: "Je considère le revenu des Indes à la planète Mars comme ne m'appartenant pas et comme devant vous revenir".

« L'histoire comme nécromancie, vaste entreprise permettant de rentrer en dialogue avec des figures, hommes et femmes d'ailleurs, d'outre-tombe pour les faire revivre à travers les siècles et leur donner "une seconde vie". »

« Dans cette perspective, l'écriture devient en elle-même un médium, un intermédiaire permettant de faire passer des messages par-delà le tombeau, [...] le travail d'analyse historique comme littéraire reste par bien des aspects le même : faire parler les archives, retrouver les voix du passé, ressusciter les mort·e·s, les (ré)incarner en quelque sorte. »

« On peut, en effet, voir l'écriture comme une évocation, venant ébranler l'éternelle question de l'inspiration, qu'elle soit extérieure (muses, grâce divine, bons ou mauvais génies antiques, etc.) ou intérieure (inconscient, instinct, intuition, génie inné, etc.). L'acte d'écriture semble renvoyer immanquablement à une forme d'altérité, que ce soit une autre part de nous ou encore un être mystique qui nous souffle ses réflexions. »

« Car l'ésotérisme est une voie, qui peut sembler aujourd'hui surprenante, mais qui a été une part importante de la société du XIXe siècle s'immisçant dans l'ensemble des champs, qu'ils soient scientifiques, littéraires, culturels, politiques ou artistiques. L'ésotérisme a été et est, ne l'oublions pas, une tentative de réponse face aux doutes existentiels et métaphysiques. S'il a de tout temps existé, depuis l'Antiquité jusqu'au New Age, c'est à cette époque qu'il semble s'être affirmé avec plus de force encore, résultat sans doute des crises politiques et religieuses qui émaillent le siècle. »

« Dans quelle mesure, la croyance et l'adhésion à un courant ésotérique ont permis aux femmes de se penser en tant que sujet, d'avoir un regard réflexif sur leur condition et celles d'autres minorités et a fortiori de s'engager et de militer pour leur cause ? À l'inverse, est-ce que le féminisme prédispose les femmes à l'ésotérisme et à la magie ? Quelles sont les voi·es·x secrètes qui relient ces deux courants ? »

« Quand on voit l'engouement actuel au sein de l'écoféminisme pour les rites païens et la spiritualité, ces questions ne sont pas sans intérêt. D'autant plus que d'un point de vue historique, ces parties sombres de l'histoire, des sorcières aux mystiques en passant par les somnambules et les médiums, semblent être un espace particulièrement propice à l'expression des femmes. »

« En effet, cette mise au ban des femmes de l'histoire et de l'histoire littéraire a influencé la manière dont leurs écrits ont été conservés, traités ou même valorisés. Les femmes sont partout, mais paradoxalement elles ne sont presque nulle part dans notre espace culturel, elles sont elles-aussi cachées au fond des bibliothèques ou des fonds privés. »

« En effet, l'ésotérisme au XIXe siècle revêt quelques particularités, et il s'agira de s'interroger sur son rapport à l'écrit d'une part, sur la place des femmes au sein de ces courants et l'intérêt des écrits de ces dernières plus précisément. C'est ici que nous invoquons la notion "d'agentivité", inspirée des études de genre, et nous la lions à l'acte d'écriture afin de démontrer tout le processus d'affranchissement opéré grâce à ces courants et qui soutient des ambitions personnelles, politiques et littéraires et qui ont dès lors été sources d'une véritable conscience de soi et a fortiori de revendications féministes. »

« Nous verrons comment leur assujettissement – dans le double sens de subordonné à un pouvoir et de devenir sujet – a pu paradoxalement constituer une voie vers une plus grande autonomie et une liberté d'expression : de la somnambule qui explore son propre corps grâce au sommeil magnétique et prescrit des remèdes – et supplante de ce fait l'autorité des médecins – à la médium qui prétend être l'intermédiaire des Esprits et transmet des messages édifiants et moralisateurs sur la société. »

« Si l'on s'intéresse davantage aux implications psychologiques, voire psychiatriques : "Être médium, c'est être quelqu'un qui n'est pas tout à fait soi-même, mais qui est aussi un peu plus que soi-même". On peut dès lors y voir une certaine "dépossession du moi", en termes psychanalytiques, qui met en lumière le questionnement identitaire de ces femmes [...] Le cas de Schéva B., jeune femme russe qui fut étudiée par deux aliénistes, illustre parfaitement cet étrange processus. Elle aurait été atteinte d'un "délire érotique d'interprétation" et, en état de transe, elle a des "crises de graphorrhée impulsives", c'est-à-dire qu'elle écrit de façon automatique à la manière des médiums spirites. »